



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

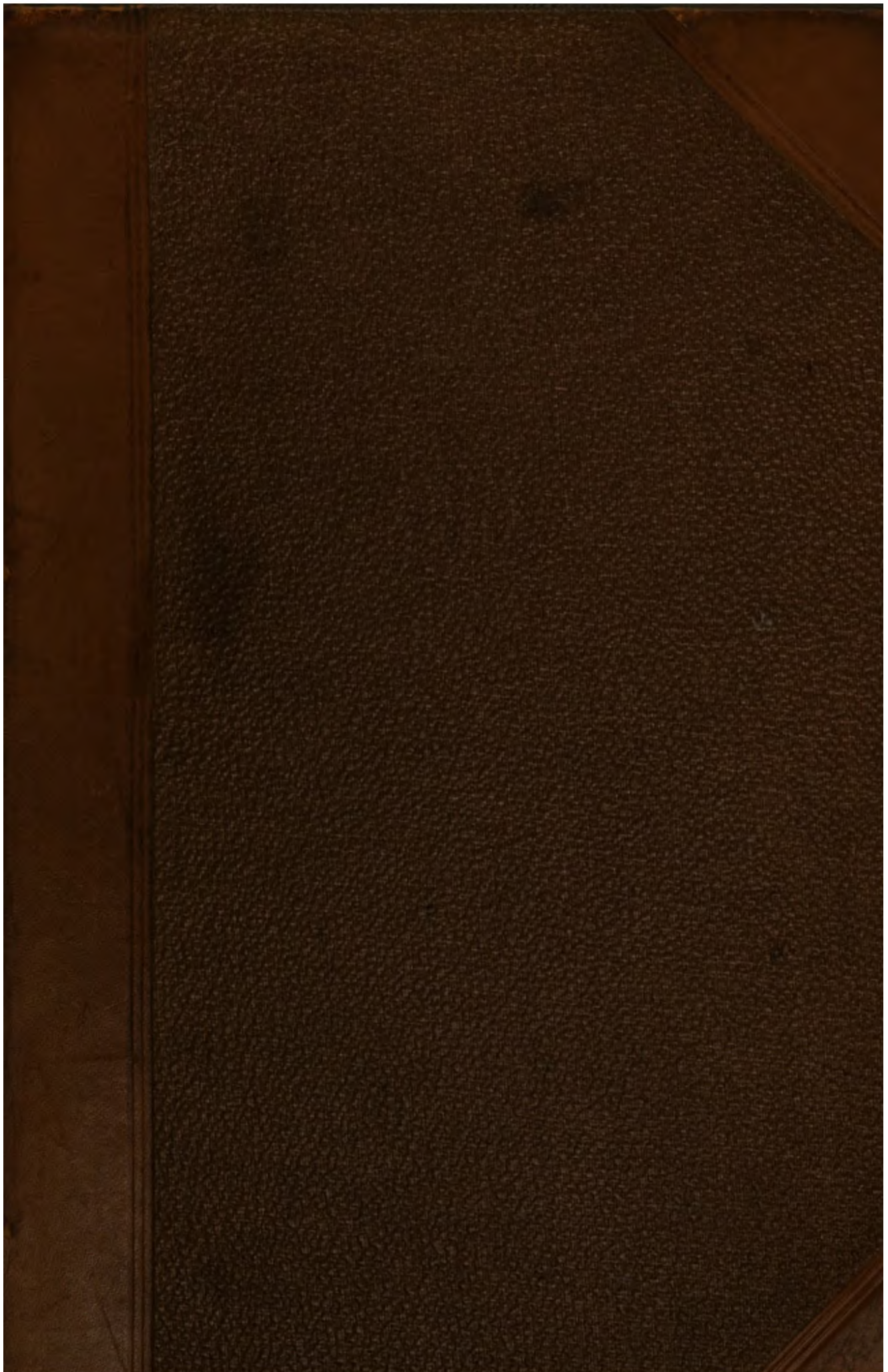
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

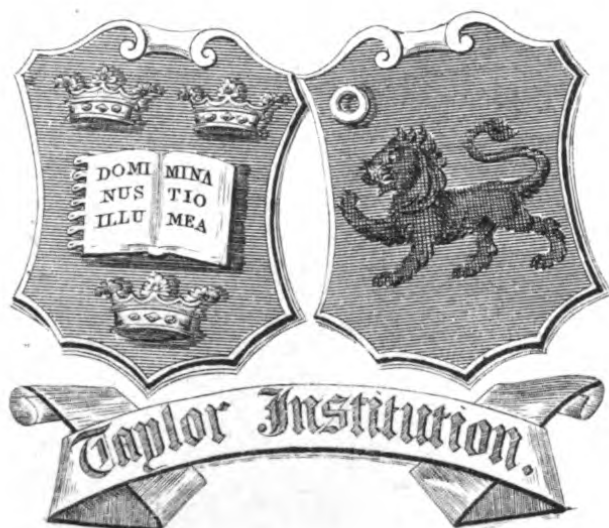
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

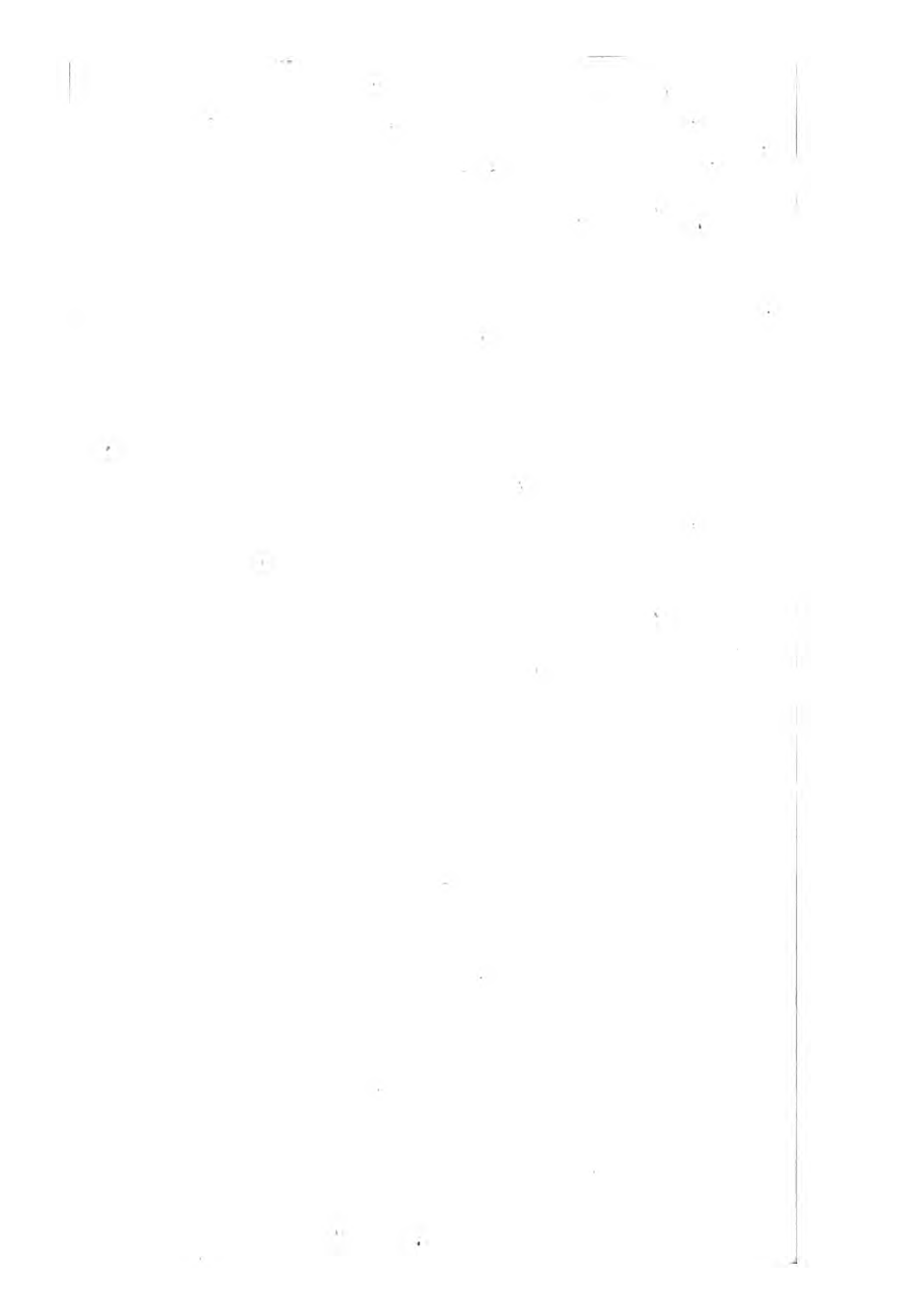


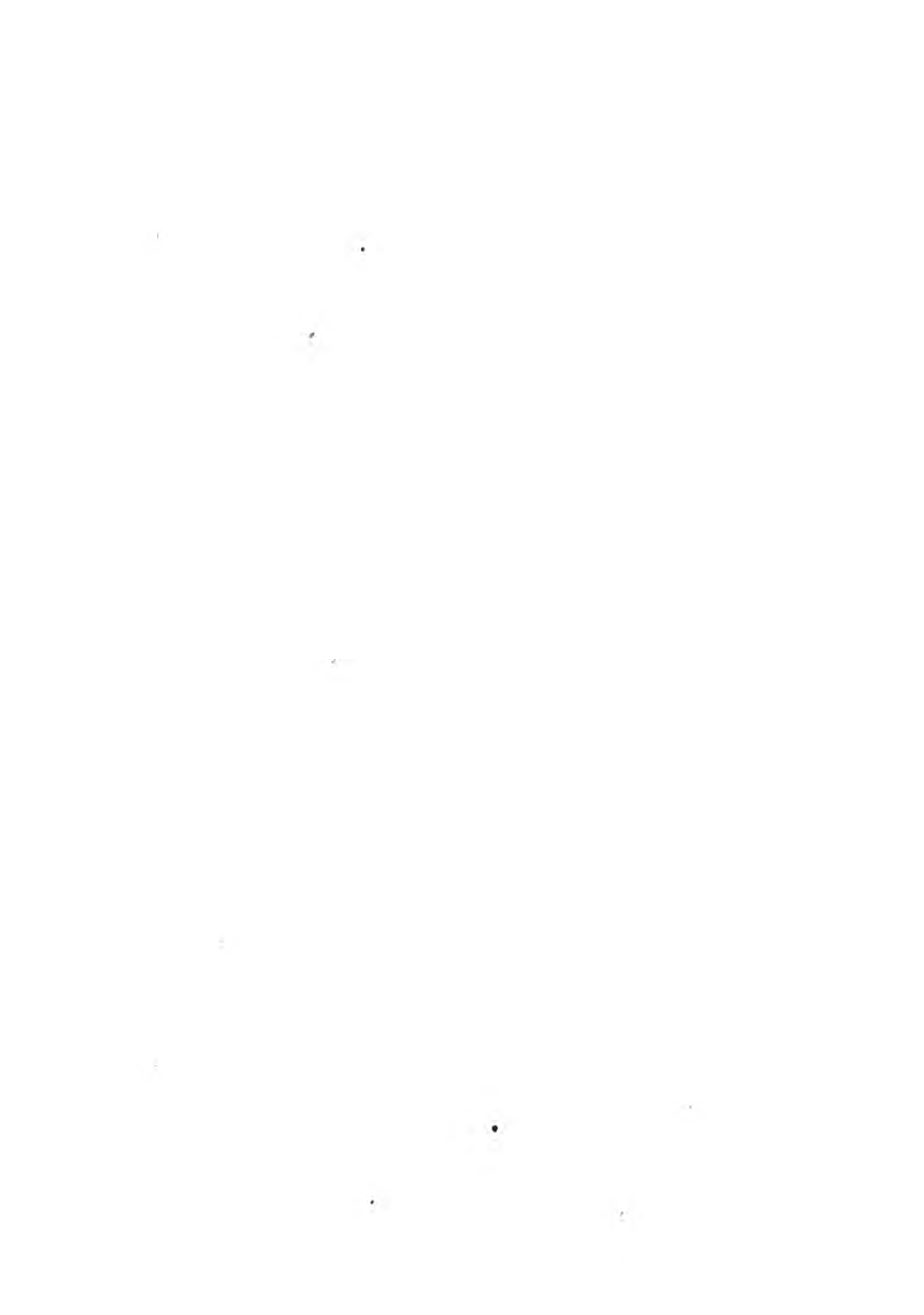
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

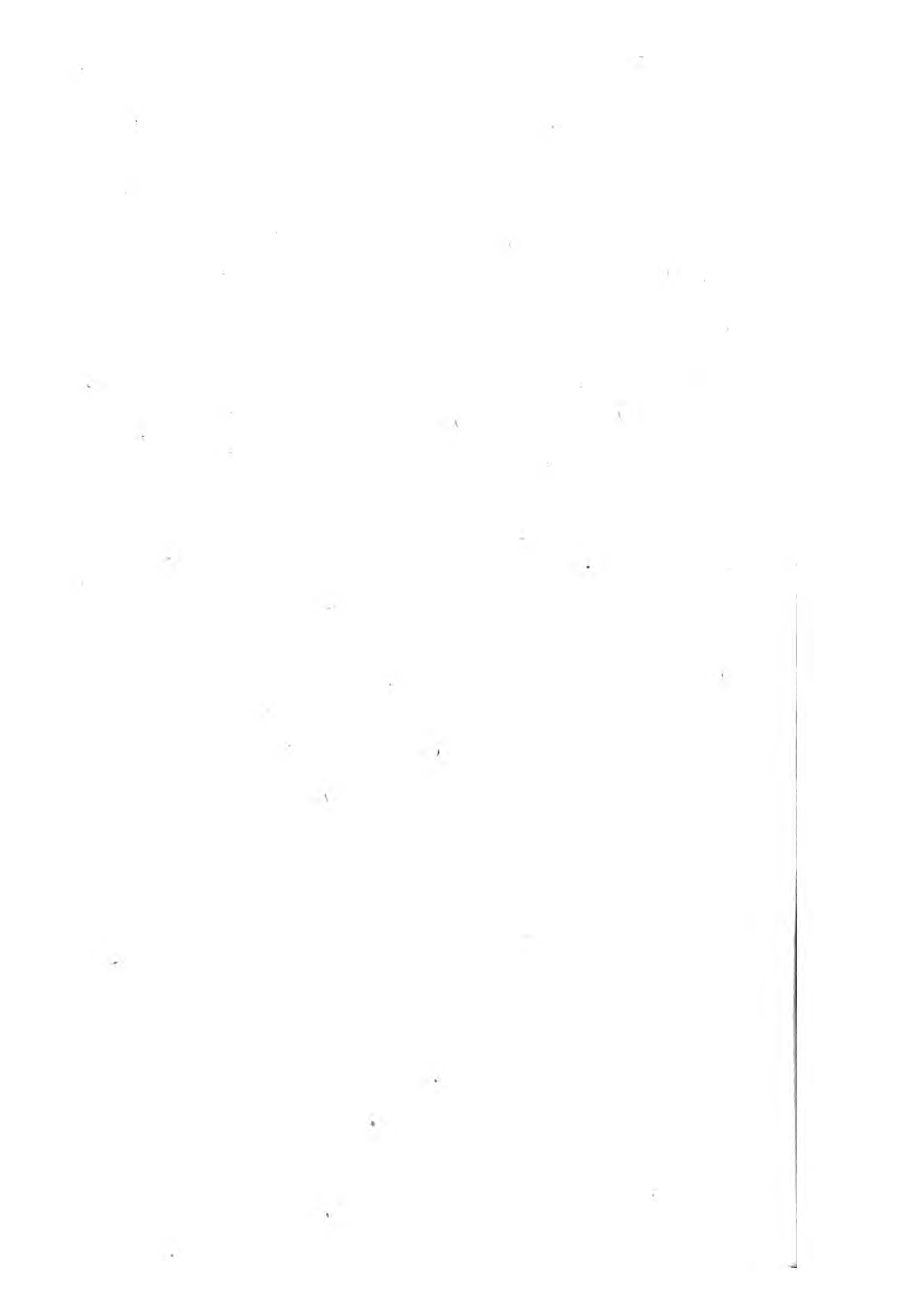


19.1.195









GALERIE DU XVIII^e SIÈCLE

LOUIS XVI

ARSENE HOUSSAYE

LA GALERIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

1^{re} série : — LA RÉGENCE. | 3^e série : — LOUIS XVI.
2^e série : — LOUIS XV. | 4^e série : — LA RÉVOLUTION.

Nouvelle édition en 4 vol. in-8. — Portraits.

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8 cavalier. — Portrait.

HISTOIRE DU 41^e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIERE JUSQU'A BALZAC

8^e édition. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier. 4^e édition format anglais.

LES MILLE ET UNE NUITS PARISIENNES

ROMAN NOUVEAU

4 vol. in-8. — Gravures. 20 fr.

LE ROI VOLTAIRE

SA COUR — SES FEMMES — SES MINISTRES — SON PEUPLE
SES CONQUÊTES — SON DIEU — SA DYNASTIE

7^e édition. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier.

VOYAGE A MA FENÊTRE

8^e édition. — 1 vol. in-8 cavalier — Gravures de Johannot.

LES CENT ET UN SONNETS

1 vol. in-18. — Gravures et eaux-fortes. 3 fr. 50

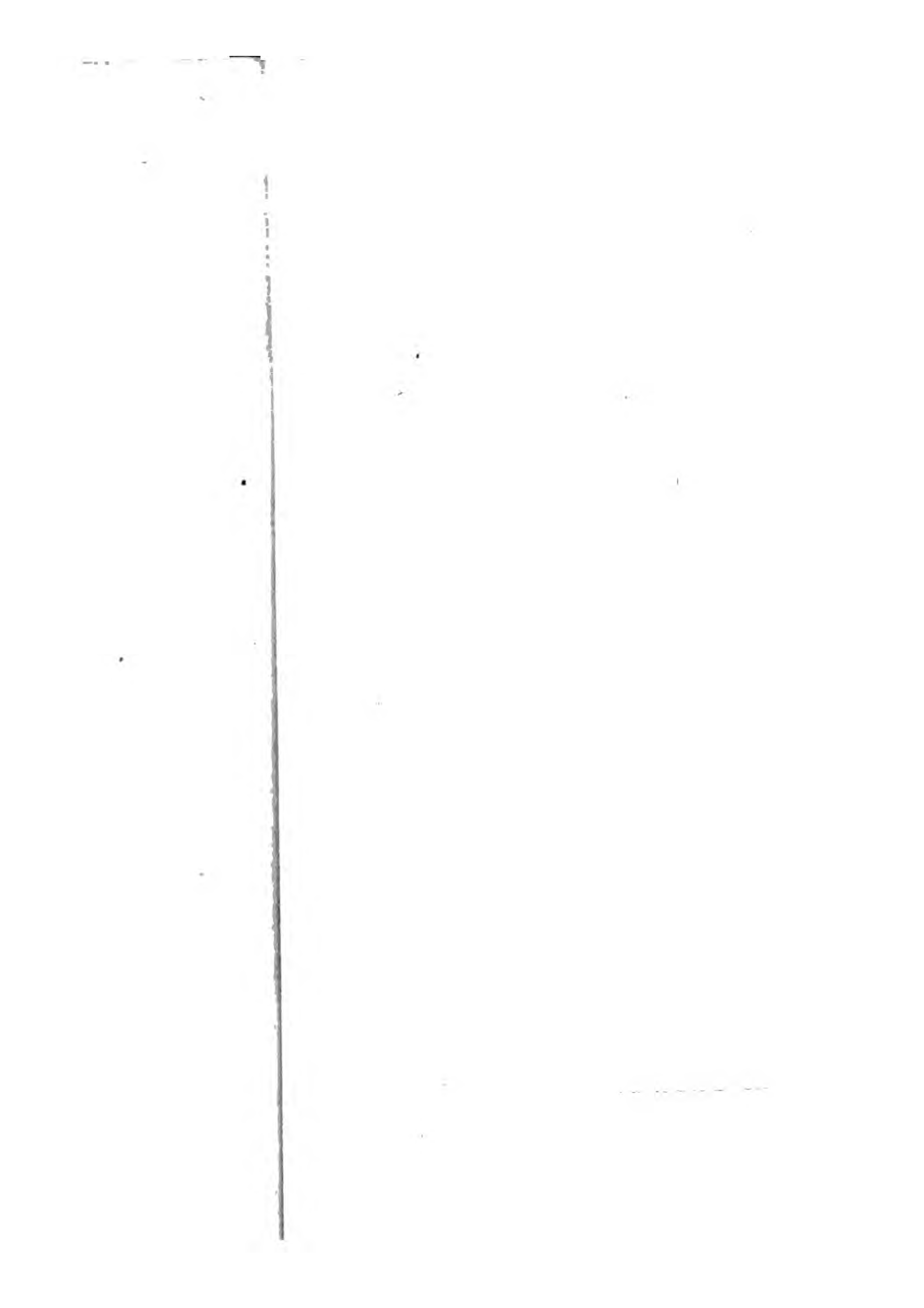
ROMANS in-8^o cavalier AVEC GRAVURES

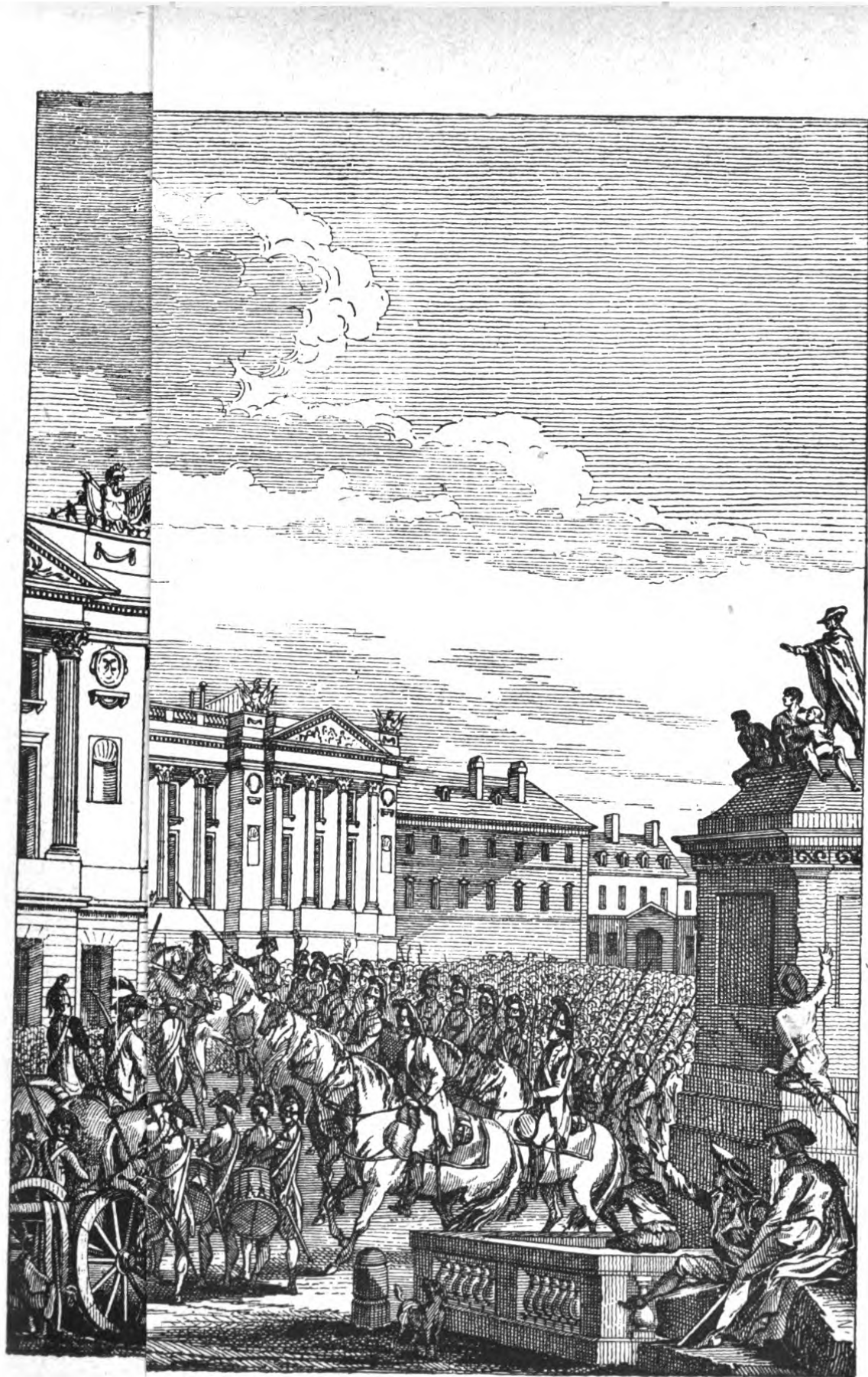
LES GRANDES DAMES, 1 VOL. ILLUSTRÉ. 20 FR. — LES COURTI-
SANES DU MONDE, 4 VOL. — LA FEMME FUSILLÉE, 2 VOL.

ROMANS in-18 JÉSUS AVEC GRAVURES

TRAGIQUE AVENTURE DE BAL MASQUÉ, 1 VOL. — LE ROMAN DE
LA DUCHESSE, 1 VOL. — MADemoiselle MARIANI, 1 VOL. —
LE VIOLON DE FRANJOLÉ, 1 VOL. — LUCIE, 1 VOL. — LES
MANS PLEINES DE ROSES, 1 VOL. — LE ROMAN DES FEMMES
QUI ONT AIMÉ. 1 VOL.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, 61, RUE DE LAFAYETTE.





GALERIE DU XVIII^e SIÈCLE

DIXIÈME ÉDITION

LOUIS XVI

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE

Louis XVI
Les Encyclopédistes
Les Philosophes
La Révolution des Idées
Marie-Antoinette à Trianon
Les Sculpteurs et les Peintres
Les Poètes et les Romanciers
Les Comédiennes


PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

Tous droits réservés







LIVRE I

LOUIS XVI

LES DERNIERS JOURS DE LA ROYAUTE

I

APRÈS la grande période martiale où s'illustrèrent Louis XIV, Charles XII et Pierre I^{er}, le silence se fit en Europe. Au siècle viril le siècle féminin. Madame de Maintenon ouvrit la marche : c'est elle qui gouverne au déclin de Louis XIV. Le Régent tente d'être un homme, un grand homme, mais les femmes prennent sa dignité, sa force, sa vie. Le matin, il a du génie, mais il se lève trop tard. Le soir, ce n'est plus qu'un pacha dans le sérail. Sous le cardinal Dubois, on voit s'agiter madame de Tencin. Le duc de Bourbon prend le pouvoir, mais c'est la marquise de Prie qui règne impérieusement. Le cardinal de Fleury jure devant Dieu qu'il relèvera la France, mais l'Église le domine ; l'Église, cette autre ambitieuse qui ne s'est jamais contentée du royaume du ciel. Louis XV a grandi, c'est un homme ; il va faire

le roi, mais la comtesse de Mailly, mais la duchesse de Châteauroux, mais la marquise de Pompadour l'arrêteront en chemin, ou plutôt lui dessineront son chemin. Il régnera dans le soleil couchant de Louis XIV, mais elles gouverneront après souper. Il n'est pas jusqu'à cette coquine sans vergogne, la Du Barry, qui ne brisera les ministres pour en faire d'autres. Enfin Louis XV meurt; la France espère qu'elle en a fini avec le gouvernement des femmes, mais elle ne peut se soustraire à la royauté de Marie-Antoinette; c'est l'Autriche qui s'impose par la reine. La reine s'impose elle-même par la beauté et par le charme. Louis XVI, roi citoyen, n'a pas de cour, mais Marie-Antoinette en a une. Louis XVI est presque un roi fainéant, qui s'exile lui-même de son trône pour faire des serrures ou des pendules. Tout rayonne autour de Marie-Antoinette : les savants, les artistes, les poètes; les ministres obéissent à la reine parce que le roi obéit à la reine; d'ailleurs on était accoutumé à n'obéir qu'aux femmes.

Cependant un air plus pur et plus vif a soufflé sur la France : Versailles a fermé ses lupanars; c'en est fait des orgies héraldiques; le sentiment de la nature purifie les âmes; on a entendu le cri de l'humanité qui s'est échappé du cœur de Jean-Jacques, de Voltaire, de Diderot; la vertu devient à la mode. Marie-Antoinette met à son sein maternel une fleur de sainfoin, Louis XVI met à sa boutonnière une fleur de pomme de terre; l'âge d'or est revenu. Toute une révolution s'accomplit, pacifique et féconde. Voltaire, qui a crié justice, au nom de Dieu contre l'Église, au nom du roi contre les derniers serfs, au nom de l'humanité contre les derniers vestiges de la barbarie, pourra revenir en triomphe à Paris et y mourir dans la souveraineté de sa gloire.

Au dix-huitième siècle, ce n'est pas seulement la France qui tombe en quenouille, c'est l'Europe. En

Espagne, la princesse des Ursins prend le sceptre ; après elle c'est la princesse de Parme ; en Autriche, c'est Marie-Thérèse ; en Russie, c'est Catherine II ; mais, au moins, la reine d'Espagne, Marie-Thérèse et Catherine II, étaient des femmes viriles, tandis que la France n'était gouvernée que par des femmes vaporeuses. La reine d'Espagne imposait ses enfants aux trônes de Naples et de Parme, Marie-Thérèse refaisait son empire, Catherine II méritait le surnom de Catherine-le-Grand ; tandis que la Maintenon, madame de Prie, la Pompadour et les autres, ne créaient que le règne stérile des contradictions.

Quand on étudie à distance ce jeu des femmes, on se demande si ce n'est pas la folie qui les travaille. Ici, pour battre l'Autriche, on donne la main au roi de Prusse. Quand on a fondé aveuglément le royaume de Prusse, car qu'était-ce jusque-là ? on se retourne contre lui avec Marie-Thérèse. Et que gagne-t-on à ces guerres terribles ? On fortifie et on illustre l'Autriche comme la Prusse. En Prusse, il n'y avait pas de femmes ; Frédéric II était alors le seul roi qui fût un roi. Aussi disait-il : « Il n'y a en Europe que moi, le pape et le grand Turc. » C'était le tems où un nouveau monde s'annonçait en Amérique. Après avoir subi l'exemple de la vieille Europe, l'Amérique allait lui donner de belles leçons de politique ; elle chassait l'étranger de sa maison et s'écriait : « La liberté est le seul maître ici. »

C'est surtout sous Louis XVI que les idées prennent la place des faits. Les idées sont armées et montent à l'assaut. C'est le droit qui commande, c'est la vérité qui porte le drapeau.

La première armée en campagne, c'est l'*Encyclopédie*.

II

Le moyen âge avait élevé des cathédrales ; le dix-huitième siècle a bâti l'*Encyclopédie*, ce monument de la pensée libre, multiple, presque anonyme, écrit pierre à pierre avec la foi des générations nouvelles. Au frontispice du temple, la main des frères, malgré les docteurs qui y inscrivent : *Deo*, imprime : *Au progrès*. Refondre l'universalité des connaissances humaines, jamais semblable entreprise n'avait tenté les esprits les plus audacieux. Tel est pourtant le programme de cette œuvre titanique. Il fallait pour cela un concours d'esprits d'élite que rien n'épouvantât. Le Verbe s'était fait homme : il va se faire légion.

L'*Encyclopédie* fut une croisade contre l'ignorance et contre les préjugés : l'armée nouvelle des intelligences ne s'avance point à la conquête d'un tombeau ; elle cherche les lois de la vie universelle.

Vue de loin, l'*Encyclopédie* a le caractère grandiose d'un monument surhumain, parce qu'il est encore aujourd'hui illuminé du feu divin et infernal de la révolution. Mais ceux qui l'ont bâti — ils sont restés plus grands que leur œuvre — ne voyaient là souvent qu'une tentative de grande architecture. « L'*Encyclopédie*, disait Voltaire, est bâtie moitié marbre, moitié boue. » Diderot, dont c'était l'œuvre, n'était pas moins sévère : « On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs. Parmi quelques hommes excellents, il y en eut de faibles, de médiocres, et de tout à fait mauvais. De là cette bizarrerie dans l'ouvrage, où l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un morceau de maître, une sottise voisine d'une chose sublime. Les uns, travaillant sans honoraires, perdirent bientôt leur première ferveur ; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent pour notre argent. L'*Encyclopédie* fut un gouffre où ces espèces de chiffonniers je-

tèrent pêle-mêle une infinité de choses vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates. » D'Alembert lui-même, qui n'avait pas comme les autres ses heures de franchise, avoue pourtant à son tour que *l'Encyclopédie* est « un habit d'arlequin où il y a quelques morceaux de bonnes étoffes et trop de hillons. »

Voilà *l'Encyclopédie* jugée par elle-même. Je ne veux pas lire toutes les injures que ses ennemis ont inscrites sur ses murailles.

Bien ou mal faite, elle avait une âme, l'âme du bien et du mal, elle faisait beaucoup de bien, elle faisait un peu de mal. Voltaire dirigeait les batailles du fond de son cabinet, battant des mains à toutes les victoires, pleurant de rage sur toutes les défaites. « Dieu soit loué ! écrit-il à d'Alembert, vous faites la lumière et voilà les fantômes de la superstition qui fuient dans les ténèbres. » D'Alembert lui répond : « Écrasez l'infâme me marquez-vous sans cesse ; eh ! mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même. Savez-vous ce que dit le médecin du roi ? *Ce ne sont pas les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'Encyclopédie, mordieu ! c'est l'Encyclopédie !* Ce maroufle d'Astruc est comme Pasquin ; il parle quelquefois d'assez bon sens. Pour moi qui vois tout en ce moment couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant de leur belle mort l'année prochaine, après avoir fait périr cette année les jésuites de mort violente ; je vois les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie. » Oh ! philosophe couleur de rose ! Quelques mois après, les jésuites furent chassés de France. D'Alembert écrivit leur oraison funèbre : « Je suis si aise de voir leurs talons, que je n'ai garde de les tirer par la manche ; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume entraînera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on

pourra dire le lendemain : *les ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nos seigneurs du parlement disent aujourd'hui : *les ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait. Quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme, les autres, qui ne sont que des cosaques et des pandours, ne tiendront pas contre nos troupes réglées. » D'Alembert écrivait ce jour-là dans le style pittoresque ; il était sans doute encore dans un jour couleur de rose, car il finissait sa lettre par cet aphorisme : « Il n'y a de bon que de se moquer de tout. » C'était l'opinion de mademoiselle de Lespinasse, qui se moquait de lui avec le chevalier de Mora. Ce n'est pas ainsi que Socrate, ce n'est pas ainsi que Platon, ce n'est pas ainsi qu'Épicure eût parlé de ses ennemis vaincus. Le fanatisme s'en va, c'est bien, puisque c'est le fanatisme ; mais c'est le fanatisme de la foi. D'ailleurs, vous qui avez si vaillamment combattu le fanatisme, n'êtes-vous pas fanatiques de la philosophie ?

Voltaire se reposait de la guerre dans la guerre. Il disait : « Quand tout n'est pas fini, rien n'est commencé. » N'espérant pas constituer sur un piédestal de granit son gouvernement parmi les républicains de Genève, et voulant à tout prix avoir ses ministres sous la main, il proposa au roi de Prusse d'établir à Clèves une petite république de philosophes français qui prêcheraient la vérité à l'abri des prêtres et des parlements. Beaucoup de lettres furent écrites dans ce dessein. Frédéric consentit à livrer le Suniun : « J'offre un asile aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages. » Voltaire triomphant écrit à ses amis qu'ils sont désormais des hommes, puisqu'ils ont une patrie ; que le jour de la vérité se lève plus lumineux que jamais, qu'ils doivent dire adieu sans se retourner à cette France inhospitalière qui n'allait que des esclaves. « Que les philosophes fassent donc une confrérie comme les francs-

maçons ; qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie. S'ils font cela, je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'Académie D'Athènes et toutes celles de Paris. Mais Voltaire avait compté sans les philosophes, ou plutôt sans les hommes. D'Alembert est amoureux de mademoiselle de Lespinasse et de l'Académie ; il ne sort de chez l'une que pour aller chez l'autre. Périssent la philosophie plutôt que s'exiler de ces deux patries ! la patrie du cœur et la patrie de l'esprit. « Tu n'es qu'un Géronte et un académicien ! » s'écrie Voltaire avec dépit. Il compte sur Diderot. « Celui-là est un homme antique, il me vengera du géomètre, » et il lui écrit cette belle lettre : « On ne peut s'empêcher d'écrire à Socrate quand les Mélitus et les Anytus se baignent dans le sang et allument les bûchers. Un homme tel que vous ne peut voir qu'avec horreur le pays où vous avez le malheur de vivre. Vous devriez bien venir dans un pays où vous auriez la liberté entière non-seulement d'imprimer ce que vous voudriez, mais de prêcher hautement contre des superstitions aussi infâmes que sanguinaires. Vous n'y seriez pas seul, vous auriez des compagnons et des disciples. Vous pourriez y établir une chaire, qui serait la chaire de la vérité. Votre bibliothèque se transporterait par eau et il n'y aurait pas quatre lieues de chemin par terre. Enfin vous quitterez l'esclavage pour la liberté. Je ne conçois pas comment un cœur sensible et un esprit juste peut habiter le pays des singes devenus tigres. Si le parti qu'on vous propose satisfait votre indignation et plaît à votre sagesse, dites un mot, et on tâchera d'arranger tout d'une manière digne de vous, dans le plus grand secret, et sans vous compromettre. Le pays qu'on vous propose est beau et à portée de tout. L'Uranibourg de Tycho-Brahé serait moins agréable. Celui qui a l'honneur de vous écrire est pénétré d'une admi-

ration respectueuse pour vous, autant que d'indignation et de douleur. Croyez-moi, il faut que les sages qui ont de l'humanité se rassemblent loin des barbares insensés. »

C'est l'éloquence de l'esprit qui part du cœur. On dirait Platon parlant à Socrate.

Mais Diderot est amoureux de mademoiselle Voland, sans compter qu'il aime sa femme. Diderot, l'athée, a l'habitude, depuis quelque temps, de conduire sa fille au catéchisme. D'ailleurs il est né artiste avant tout : or, voilà le Salon de 1765 qui va s'ouvrir. Il a donné rendez-vous à Greuze, à Vanloo, à Boucher, à Allagrain, à Falconnet, à Houdon. Périssent la philosophie plutôt qu'un tableau ou une statue ! Et puis, Diderot aime ses pénates, ses livres, son nid « ouaté par l'amour et l'amitié. » Diderot non plus n'ira pas à Clèves. Il répondra comme d'Alembert qu'il veut combattre l'ennemi face à face ; que ce n'est pas hors de France, mais à Paris même qu'il faut jeter son ennemi par les fenêtres de Notre-Dame ou par les fenêtres des Tuileries. Qu'il est superflu d'aller ouvrir un club en Allemagne, quand le baron d'Holbach leur ouvre sa maison toute pleine d'auxiliaires *. « Vous êtes des Parisiens de la décadence ! leur cria Voltaire. Pour moi, j'ai déjà saboulé trois parlements du royaume : Paris, Toulouse, Dijon. Je suis l'avocat de la Vérité, et je plaiderai avec la bonne foi du diable. »

Quoique Buffon eût bâti son église à côté de l'*Encyclopédie*, il a pareillement son action, parce qu'il ramène l'amour à la nature, à l'éternelle vérité. Philoso-

* En effet, Louis XV n'a pas songé à fermer ce club révolutionnaire, plus terrible mille fois que le club des jacobins ou des montagnards ; un club qui s'appelait tour à tour d'Holbach, Condorcet, Diderot, d'Alembert, Helvétius : tous les petits Titans révoltés.

phe par excellence sous le règne de la philosophie, il a magnifiquement exposé les harmonies de Dieu et de l'univers.

Quand Turgot écrivit dans l'*Encyclopédie*, Rivarol le peignit d'un seul mot : « C'est un nuage qui écrit sur le soleil. » Oui, Turgot fut un nuage dans le ciel orageux du dix-huitième siècle, mais un nuage qui marchait avec le soleil et qui devait féconder un champ. Voltaire disait de Turgot qu'il avait trois choses terribles contre lui : les financiers, les fripons et la goutte. Aussi succomba-t-il contre ces trois adversaires ; mais, avant de succomber, il avait eu le temps de montrer la France future à la France dégénérée.

Ce grand citoyen était un sage : il disait que la famille est un sanctuaire dans le temple de la société, et il vivait seul, n'ayant pu saintement entrer dans le mariage. C'était plus qu'un sage, c'était plus qu'un citoyen, c'était plus qu'un philosophe, c'était un homme. Quand il tomba du ministère, Voltaire lui écrivit une épître sous ce mot éloquent : *A un homme* *.

Mais je ne dirai pas le génie, l'héroïsme et la folie de tous ces vaillants et téméraires soldats de la pensée. Je passe devant la science de Condorcet, l'athéisme de d'Holbach et l'esprit sans spiritualisme d'Helvétius. Je vais droit à l'œuvre.

Dans cette grande expédition à la recherche de la vérité, la science ouvre la marche. Jusqu'au dix-septième siècle, la science était l'humble servante de la théologie. Ça et là, les hommes avaient osé démentir les opinions reçues, mais leur voix s'étaient éteintes dans la torture ou dans les flammes du bûcher. Maintenant le bûcher ne fait plus peur : la lumière en sort.

* « Je bénis en m'éveillant M. le duc de Sully-Turgot.

« VOLTAIRE. »

D'Alembert appuie l'échelle des mathématiques sur l'édifice du dogme. Désormais la conscience individuelle est la base de la certitude ; le calcul en est la démonstration, les chiffres prouvent et démontrent tout, et c'est l'essaim nouveau que la main du philosophe lâche comme une volée de sauterelles sur le champ des anciennes croyances. A la philosophie de l'autorité se substitue la philosophie de la raison. Tous les phénomènes du monde physique sont ramenés à des causes naturelles ; le merveilleux est détrôné ; il n'y a plus qu'un miracle, la vie universelle. Les cieus sont ouverts ; les espaces étoilés que traverse la pensée humaine s'étonnent de recevoir des lois. L'homme commande à la création. « Voilà ce que tu es, dit-il à l'univers, et je te défends d'être autre chose. » Antée sera quelquefois renversé dans sa lutte sublime et terrible avec l'inconnu : que lui importe ? A chaque fois il touche la terre, c'est-à-dire la base matérielle des sciences, et ses forces renaissent. Pauvre enfant perdu ou trouvé, d'Alembert a sucé la mamelle sèche de l'infortune. Souffrir, c'est aimer ; aimer c'est apprendre, Sa mère est la pauvre femme d'un vitrier, son amante est l'algèbre. Mais ce volcan sous la neige a des clartés qui étonnent. Sa raison s'échauffe par moment et s'élève jusqu'à la sympathie universelle. Mathématicien panthéiste, il trouve Dieu au bout de ses calculs ; il le trouve partout et toujours ; il le découvre dans l'ordre immuable de la nature, dans les progrès de la raison humaine, dans l'immensité de l'invisible, comme dans les abîmes du monde microscopique. Le chiffre est la clef avec laquelle il ouvre la porte du temple nouveau, et ce temple c'est l'infini.

D'Alembert a pris d'assaut le monde physique ; il a même élevé les mathématiques jusqu'à la découverte des lois morales. Diderot va découvrir l'homme. La physiologie est son domaine. « Connais-toi toi-même ! »

Cette sentence de la sagesse antique l'arrête. Il s'interroge; il descend sans pâlir dans le grand mystère. Tout le côté surnaturel de l'âme humaine appuyé sur les traditions est impitoyablement nié, discuté, démenti. Quand il ne nie point, il explique. Le sanctuaire n'a point de profondeurs dans lesquelles ne pénètre sa curiosité ardente. L'expérience est sa règle et son compas; à cette mesure de certitude il rapporte les phénomènes de l'imagination. Rien ne l'étonne: les visions? folie. Il découvre chez les hallucinés le même ordre de merveilles qu'on admire chez les saints et les prophètes. La page des légendes est déchirée. L'homme rentre dans le cercle des faits nécessaires: plus bas, il rampe; plus haut, il délire. D'abord ce fougueux esprit s'élançait à la connaissance d'une cause première; il veut « élargir Dieu; » bientôt l'orgueil le gagne, il doute; plus tard, comme l'Être suprême tarde à se montrer, comme il manque au rendez-vous que lui avait assigné cette fière et sombre raison, impatiente de tout soumettre à son contrôle, Diderot nie Dieu. L'athéisme de Diderot étonne: il avait tant besoin de tourner les yeux vers un ciel habité, ne fût-ce que pour supporter le poids de la lutte! Après tout, on se demande si cet athée de génie n'est pas une démonstration en faveur du principe qu'il voulait combattre. Dieu a voulu que l'homme eût la faculté de le nier lui-même; sans cela, où serait la preuve que l'âme est destinée à le comprendre? Et puis, ce que Diderot niait ce n'était pas Dieu, c'était le mot. N'était-il point, en effet, un des plus fervents adorateurs de la vie universelle? Il a fait plus que de reconnaître l'existence de Dieu, il l'a aimé; il l'a aimé dans la nature et dans l'humanité.

Opposer la science à la foi religieuse, secouer sur les générations modernes l'arbre de la connaissance du bien et du mal, disperser le fruit défendu, c'était le pre-

mier devoir des encyclopédistes ; car eux aussi avaient leur mission. Mais il fallait réformer toutes les branches de la raison humaine. Après la science, l'histoire. La philosophie de l'histoire avait été tracée par Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène ; » cette grande parole fixait la cause et la limite des événements. Bossuet avait rattaché l'histoire de tous les peuples de la terre à celle du peuple juif, pour rattacher ensuite le peuple juif à l'Église. La tentative était grandiose ; l'autorité de l'historien était imposante. Mais si ces esprits affamés de lumière (je parle des encyclopédistes) respectaient le génie, ils lui préféraient la vérité. L'éloquence de Bossuet avait beau faire, elle n'imposait plus silence aux libres penseurs. Les *libertins*, comme il les appelait, lui vivant, du haut de son sublime orgueil, avaient déchiré les langes du dogme. L'homme ne s'agite plus, il se conduit, il marche. L'histoire est désormais la science des progrès de l'esprit humain. Dieu a voulu, disent-ils, que les peuples fissent eux-mêmes leurs destinées. Où Bossuet croyait découvrir un dessein providentiel, ils voient des lois, les lois du développement indéfini. Les sociétés humaines se succèdent et se continuent ; le progrès engendre le progrès. L'historien ne regarde plus les faits se dérouler dans la pensée divine : il assiste au spectacle de ce qui s'accomplit dans le temps et dans l'espace. Les premiers hommes sont pasteurs : de l'état pastoral ils passent à la vie agricole, de la vie agricole ils s'élèvent à un degré de civilisation croissante où les arts, les sciences, les industries, créent des besoins nouveaux ; ces besoins deviennent le germe de nouvelles découvertes. Où s'arrêtera le perfectionnement ? Nulle part, répondent fièrement ces adeptes de l'unité humaine. Leur religion (car ils en ont une) ne reconnaît plus qu'un seul principe du mal, l'ignorance. Chasser les ténèbres, faire la lumière, c'est accomplir l'œuvre sainte ;

les philosophes sont les prêtres de l'avenir. Tous les cultes sont nés dans le cerveau de l'homme, tous périront. Ils ont eu leur raison d'être dans l'histoire : ils traduisent l'idéal de chaque époque ; mais le moment est venu où les temples sereins, *edita doctrinâ sapientûm templa serena*, s'ouvriront pour recevoir les générations futures.

De l'histoire à la politique il n'y a qu'un pas : ce pas est franchi. Avant le dix-huitième siècle, l'ordre social était un mystère. Chaque citoyen adorait en silence la main invisible qui distribuait la misère ou la richesse, qui élevait les uns, abaissait les autres, frappait ou consolait, et promenait sur toutes les têtes inégales le secret de ses impénétrables desseins. Eh bien, sur cet ordre antique dont l'obscurité faisait la force, les encyclopédistes appellent les lumières de la raison et de la science ; pour la première fois, le monde apprend que toutes les institutions sont d'origine humaine. Les privilèges sont l'œuvre du temps : on descend jusqu'à leur base, et l'esprit découvre avec effroi que la plupart d'entre eux reposent sur une injustice, sur une violation du droit plus ou moins masquée par les artifices du violateur. L'économie politique intervient et démontre que la création des richesses est soumise à des lois variables, dont la balance est dans la main du travail. De cette vue hardie, on passe à la distribution des biens ; mais ici les fondements de l'édifice social s'ébranlent, la conscience tremble, et l'on entend dans l'ombre le rugissement des révolutions futures. La noblesse et le clergé, ces deux piliers de l'État, n'échappent point à l'examen impitoyable des faits : les membres les plus utiles de la société sont désormais ceux qui rendent le plus de services ; le tiers État (car il n'est guère question du peuple, cette masse sombre et confuse) travaille, produit et fait circuler les richesses ; c'est donc lui qui est la tête de la nation. Le gouvernement

lui-même a beau se dérober dans les hauteurs du droit divin, Voltaire et les encyclopédistes l'y poursuivent. La monarchie n'est plus considérée que comme une des formes variables du pouvoir : le temps l'a vu naître ; le temps peut en précipiter le déclin. N'y a-t-il point d'ailleurs l'exemple de la Hollande, qui se gouvernait elle-même ? Et puis, qu'était la vieille royauté ? un prestige. Les prestiges ne résistent point à la discussion : les raisonner, c'est les détruire. La base du souverain pouvoir était atteinte. En vain, quelques-uns des philosophes se disaient les amis de l'impératrice Catherine de Russie et du roi de Prusse. Il y a quelque chose de plus fort que l'homme : sa pensée. Or, la pensée des encyclopédistes se tourne vers le soleil levant de la démocratie. « Le peuple est le souverain de droit. » Quand une semblable parole a été dite, l'histoire n'a plus qu'à compter les dernières pulsations d'une autorité qui s'éteint.

On le voit, l'*Encyclopédie* était un ancre au fond duquel une armée de cyclopes forgeait les armes de la révolution française. Les voyez-vous d'ici suant, haletant, sombres dans la lumière, tirer une à une de la fournaise ces armes de géant que manieront les demi-dieux de la Constituante et de la Convention nationale ! Leur œuvre est de battre l'idée sur l'enclume, de lui donner la forme éclatante et solide, de la rougir au feu. D'autres la rougiront dans le sang. A eux l'initiative, à d'autres l'action. La division du travail est une loi de l'histoire.

Nul autre que Voltaire ne contribua à réformer le vieux code pénal du moyen âge, à bannir de nos mœurs ces peines vengeresses, *ultrices pœnæ*, sombres Euménides à face ridée qui planaient sur la législation du dix-huitième siècle. Qui n'applaudit à ses efforts pour ouvrir quelques perspectives nouvelles et éclairées à travers cette forêt peu vierge, mais sauvage, *silva selvaggia*,

qu'on appelait alors la jurisprudence? Où ce fils d'un notaire du Châtelet de Paris avait-il étudié les lois? Dans sa conscience. Il promulgue son code, et ce code sera bientôt celui de l'humanité. Qui donc a aboli en France la torture? Louis XVI, dit l'histoire; mais Voltaire lui avait fait signe. Louis XVI eût pu dire ce jour-là: « Il n'y a que deux hommes qui aiment vraiment le peuple, Voltaire et moi! » Et cet autre jour où l'Assemblée constituante adoucit la peine de mort, fit luire le rayon du droit dans l'ancre de la vieille justice, jeta les armes rouillées de l'antique procédure dans l'abîme où venait de s'engloutir le passé féodal, ce jour-là, qui présidait? Voltaire invincible, Voltaire consolé d'avoir vécu, en voyant que la mort avait sacré sa pensée et ses écrits.

Les anciens rois cassaient les arrêts des tribunaux quand les tribunaux leur semblaient avoir mal jugé. Au dix-huitième siècle, ce droit souverain remonte à Voltaire. Sa conscience est le tribunal d'appel auquel s'adressent en dernier ressort les innocents frappés par la sentence des cours officielles. Ce tribunal vivant avait l'opinion publique. Il y a quelqu'un qui a plus de conscience que tous les juges, c'est tout le monde. La force de Voltaire, dans toutes les questions de droit, c'est d'avoir été le roi du sens commun, le roi de l'opinion universelle. Ce qu'il dit, tout le monde l'a pensé ou le pensera demain. Avec une telle autorité, on peut absoudre Calas et les autres victimes des erreurs de la justice humaine. La révélation du génie appuyée sur le sentiment des multitudes, c'est l'esprit de Dieu porté sur les eaux: cela féconde le chaos, même le chaos des lois.

Les encyclopédistes ne laissèrent aux assemblées politiques, la Constituante, la Législative, la Convention, que la peine de décréter leurs pensées. Après eux, l'ancienne France était effacée de la carte de l'intelli-

gence humaine ; ils avaient démoli l'édifice des anciennes croyances religieuses, politiques, sociales, ils avaient ouvert dans la sombre forêt de l'avenir des perspectives éclairées par la lumière de la raison ; ils avaient reconstruit parmi les ruines la citadelle de la cité nouvelle *. Montaigne et Pascal doutaient : ils affirment. Les voyez-vous s'élever de degré en degré sur cette échelle de Jacob, construite pour escalader le ciel ? Rien ne les arrête : ni le génie de Bossuet, dont la majestueuse figure gardait le seuil de l'histoire universelle, ni la grâce toute puissante de Fénelon. Ces hardis envahisseurs s'élancent en tumulte sur le champ illimité des connais-

* Tout le monde a reconnu que Voltaire a fait la préface du Code civil.

« Être Français, s'écrie-t-il, c'est être libre ! On a réformé toutes les coutumes, pourquoi hésiterait-on de réformer les absurdités des Goths et des Vandales ? Il fallait donc craindre de renverser leurs huttes pour bâtir à la place des maisons commodes. Les lois et la jurisprudence sur la mainmorte, nées en même temps que les lois sur la magie, les sortilèges, doivent finir pour elles. La France ne connaît pas d'esclaves ; elle est l'asile et le sanctuaire de la liberté ; c'est là qu'elle est indestructible, et que toute liberté perdue retrouve la vie.

Et plus loin : « Il est un peu fâcheux pour la nature humaine qu'un père déshérite ses enfants vertueux pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangère laisse au fisc de cet État la fortune de ses héritiers ; on a presque peine à voir, je l'avouerai encore, ceux qui labourent, dans la disette ; ceux qui ne produisent rien, dans le luxe ; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole et au poisson qui nage ; des vassaux tremblants qui n'osent délivrer leurs moissons du sanglier qui les dévore ; le droit du plus fort faisant la loi, non-seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen. »

sances humaines : « A moi la science, » dit l'un ; « à moi l'histoire, » s'écrie l'autre ; « à nous la philosophie, à nous l'univers moral, à nous le fini et l'infini, l'alpha et l'oméga ! nous sommes les rois de l'empire des idées. Christophe Colomb a découvert un monde ; nous marchons sur les flots, au milieu des éclairs et des tonnerres, à la découverte du Dieu inconnu. »

Que fût-il advenu si les encyclopédistes eussent été là pour soutenir la guerre dont ils avaient préparé les armes ? Ce qui manqua vers les derniers temps de la Révolution française, ce fut la défense morale des principes. Le glaive avait pris la place de la discussion : on frappait, on ne répondait plus. Les hommes de 93 ont trop compté sur la force du silence. Si le mouvement eût continué par la parole ; si, au milieu de cette grande confusion des éléments, de ce chaos d'un monde bouleversé, le *fiat lux* de la raison humaine eût éclairé les sommets de l'avenir, les multitudes épouvantées ne se fussent point retournées vers les ténèbres. Les encyclopédistes ont abandonné trop tôt le champ de bataille. Eux vivants, la révolution eût été la lutte des idées : la révolution moins l'échafaud ; on aurait vu plus tôt la terre promise sans traverser la mer Rouge.

III

Le dix-huitième siècle fut la fin d'un monde. Ainsi s'accomplit ce passage de la Bible : « Ils buvaient, ils mangeaient, ils faisaient l'amour, et les grandes eaux du déluge les surprirent dans les bras des femmes. »

Le dix-huitième siècle est un drame shakspearien qui commence par la comédie de la Régence et qui a pour dénouement la Révolution. — Drame étrange, avec ses intermèdes comiques. — Le prologue, c'est la mort de Louis XIV, qui lègue tous les orages. Les

figures de la comédie et les figures du drame, amis et ennemis, prêtres et philosophes, noblesse et tiers État; tout concourt à ce dénoûment. Où trouverait-on une époque où s'imprime plus vivement la marque divine de l'histoire, c'est-à-dire la direction supérieure des faits, la marche providentielle des idées? Louis XIV, à son déclin, par ses guerres désastreuses, par son despotisme taciturne, par ses persécutions religieuses, prépare la Régence; la Régence, par sa démoralisation, son incrédulité, ses instincts novateurs, creuse l'abîme sous le trône de Louis XV; le règne de Louis XV, avec ses maîtresses et ses philosophes qui se donnent la main, creuse l'abîme où Louis XVI ne voit que des roses. En politique et en religion, tout est en dissolution, tout chancelle, tout tombe. Les ruines s'amoncellent; et sur les ruines, l'esprit du siècle monte, monte toujours. Après Louis XIV, on était fatigué du sublime; après Louis XV, on est las du charmant : la philosophie va régner.

Louis XVI monta sur le trône et y fit remonter la vertu et la religion. Le carnaval de la royauté était fini; les philosophes, devenus vieux, se tournaient vers l'église. Un jour Diderot s'attarda à la messe. « Vous à la messe! — On a bien vu quelquefois Épicure au pied des autels. » On se croyait au Sunium.

Le christianisme élevait plus haut sa voix éloquente. L'abbé de Boismont, un des quarante, prononça son fameux sermon contre les philosophes : « ... Terminons cette scandaleuse guerre de l'athéisme, assignez à Jésus-Christ son partage; vous lui avez ravi au milieu de nous une portion de son héritage, souffrez qu'il règne du moins sur les générations destinées encore à le connaître; laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos enseignements, nos promesses, nos consolations; gardez pour vous l'espérance du néant; nous ne vous troublerons point dans cette poussière éternelle où

vous promettez de descendre ; mais s'il est un Dieu rémunérateur, s'il est une félicité sans mesure attachée à des vertus consacrées par une foi pleine et généreuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le champ de la politique et des arts ! Portez-y vos talents et vos lumières, étendez les découvertes utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez les deux mondes, mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous ne connaissez pas ; mais ce peuple pauvre et languissant, qui souffre et qui gémit, pourquoi vous obstineriez-vous à lui disputer un Dieu pauvre et souffrant comme lui ? Erreur pour erreur (vous me forcez à ce blasphème que ma foi désavoue, mais l'horreur même de cette supposition impie ne laisse aucune ressource à votre doctrine), ce que nous professons, ce que nous annonçons, ne pénètre-t-il pas dans l'âme avec plus de charme et de douceur que toutes ces vaines déclamations que l'esprit d'indépendance accumule ? Nos secours, nos remèdes ne sont-ils pas plus populaires ?... Ah ! que les heureux se permettent de ne rien croire, je puis me rendre raison de ce délire ; mais où sont-ils les heureux ? Si l'œil d'un philosophe perçait les replis de tous ces cœurs dont la surface est si calme et si riante, il en frémirait et voudrait peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les conditions obscures, et surtout parmi cette foule d'indigents pour qui la Providence semble n'avoir balancé le malheur de naître que par l'espérance de mourir, si vous exilez Dieu de l'univers, quel adoucissement peut rester à des peines renaissantes ? Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre la certitude de n'avoir rien à espérer ? C'est pour cette portion d'hommes que nous invoquons votre pitié ; laissez-nous les malheureux, vous n'avez d'autre présent à leur faire que le triste problème de je ne sais quel sombre avenir. Quelle

attente pour des forçats courbés sous le poids de leurs chaînes ! Nous, du moins, nous enlevons ces chaînes qui les accablent, nous en partageons le poids, nous le supportons avec eux. »

C'était éloquent. C'était trop philosophique pour l'Église et trop chrétien pour la philosophie, ce qui mécontentait tout le monde.

M. de Boufflers répondait à ce sermon par son poème impie, la *Création du monde*.

La même année, Diderot publiait une nouvelle édition de l'Encyclopédie, qui trouvait trois mille souscripteurs enthousiastes en l'espace d'un mois. L'évêque de Salamanque, inquisiteur général, — inquisiteur général ! — inscrivait son nom à la tête des souscripteurs espagnols. On traduisait le livre en italien, et le grand-duc encourageait cette traduction par un don de 60,000 ducats ; l'impératrice de Russie payait au poids de l'or son exemplaire sur grand papier de Hollande. Il est curieux d'étudier cette liste de souscripteurs ; jamais les grands noms ne s'étaient si gaiement donnés à l'ennemi.

Le citoyen Mercier écrivait son *Tableau de Paris*, à Neufchâtel il est vrai. Ce livre original était la guerre d'escarmouche aux abus. On disait que c'était le bréviaire du lieutenant de police. Il conseillait à la France endormie de se retremper dans la guerre civile. « La nation ne reprendra sa grandeur qu'en repassant par ces épreuves terribles, mais régénératrices. La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide. » Le gouvernement saisissait l'ouvrage, mais, par contre-coup, il permettait à Lingtiet de sortir de la Bastille et de continuer son journal.

La société, déjà malade, s'agitait sans cesse ; elle voulait croire sinon à Dieu, du moins aux illuminés. On traduisait déjà Swedenborg ; Mesmer montrait le seuil du monde inconnu ; le prédécesseur de Mongol-

fier inventait un cabriolet volant destiné à courir les airs avec un parachute et un paramer*.

Vaucanson venait de faire une révolution par son génie. Je ne parle pas de ses automates, mais de ses moulins et de ses métiers. Il supprimait le travail des bras, disait à l'ouvrier : « Relève-toi de tous tes esclaves, deviens maître à ton tour, commande aux machines. » Ce qui n'empêchait pas les Lyonnais de se révolter. « Qu'allons-nous faire de nos bras? — Eh bien! mes braves gens, disait Vaucanson, vous aurez le temps d'embrasser vos femmes. »

On traduisait et on lisait Lavater, on aspirait à la science universelle, on croyait que Dieu allait dire son dernier mot. Lavater venait d'arracher un masque à la nature; il continuait enfin Aristote. Connaître, désirer, agir, voilà ce qui rend l'homme un être *physique*,

* On chanta beaucoup alors la chanson du chevalier d'Aubonne :

*Que tout Paris encourage
L'auteur du bateau volant,
Qui promet qu'au firmament
Nous irons en équipage :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Je ne suis pas du voyage;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Quand je chante et quand je boi?*

C'était le temps des coiffures échafaudées; aussi ce mauvais couplet était un des plus applaudis, surtout à Versailles :

*Que folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la tour
Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Lise est si bien sans parure!
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?*

moral, intellectuel... Cette triple vie, qu'on ne saurait contester à l'homme, ne peut devenir pour lui un objet d'observations et de recherches qu'autant qu'elle se manifeste par le corps, par ce qu'il y a de visible, de sensible, de *perceptible* en l'homme. Dans la nature entière, il n'est point d'objet dont on puisse découvrir les propriétés et les vertus que par des relations extérieures qui tombent sous le sens; c'est sur ces déterminations externes que se fonde le *caractéristique* de tous les êtres, la base de toutes les connaissances humaines. On ne saurait nier que la *force physique*, bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du corps, surtout dans ses parties animales, ne soit plus remarquable, plus frappante encore dans le *bras*, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts... Il n'en est pas moins évident que la *vie intellectuelle*, les facultés de l'entendement et de l'esprit humain se manifestent dans la conformation des *os de la tête*, et principalement du *front*... La *vie morale* se découvre surtout dans les traits du visage et dans leur jeu... Cette triple vie de l'homme, bien qu'elle se réunisse en une seule dans chaque point du corps, pourrait néanmoins être divisée par étages, et il y aurait matière à *physionomiser* là-dessus si nous vivions dans un monde moins dépravé. La *vie animale*, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le *ventre*, s'étendrait jusqu'aux organes de la génération et aurait le cœur pour foyer. La *vie intellectuelle* trouverait son siège dans la *tête*, et l'œil serait son foyer. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible; la bouche et le menton, miroir de la vie animale, tandis que l'œil serait le centre et le sommaire de tout. »

Lavater, comme tous les philosophes, croyait avoir créé le monde, ou du moins il croyait l'avoir expliqué,

ce qui n'est pas moins impossible. Le philosophe de Zurich ramenait du reste la philosophie à son point de départ, à la connaissance de l'homme. Seulement, au lieu de l'étudier par le cœur, il l'étudiait par la figure. Ne ressemblait-il pas à ces voyageurs qui jugent les habitants d'un pays à la physionomie des maisons? Rien ne l'embarrassait, ni la laideur de Socrate, ni celle de d'Alembert, parce qu'il les voyait illuminées par le reflet de leur génie. Mais si on lui eût demandé : — Que pensez-vous de ces deux hommes? N'aurait-il pas répondu : — Je pense qu'il n'y a rien à en penser?

L'*œil simple* de Lavater pouvait alors s'exercer en France sur des têtes et sur des visages. On commençait à mépriser la poudre, les mouches, le blanc et le rouge. La femme redevenait mère de famille, l'homme allait devenir un citoyen.

III

C'est alors que Mirabeau, cette royale laideur, montre son visage. Le masque de l'idée se métamorphose et passe de figure en figure; depuis Montesquieu jusqu'à Saint-Just, c'est toujours l'idée révolutionnaire, l'idée à deux têtes, celle qui grimace au passé, celle qui sourit à l'avenir.

Le dix-huitième siècle! tout décline d'un côté, tout s'élève de l'autre. Les penseurs sortent des antres de la bourgeoisie encyclopédiste; la fortune se déplace avec l'intelligence; la classe moyenne dépèce morceau à morceau le patrimoine de la noblesse; les économistes, ces Prométhées du monde moderne, dérobent le secret de Jupiter : par eux on sait comment naissent les richesses, et en vertu de quelles lois elles se partagent. Le commerce et l'industrie ont remplacé l'agriculture, qui se meurt entre les mains des nobles, mais qui doit

bientôt renaître sous le bras laborieux des paysans. Les famines succèdent aux famines : ces fléaux appellent l'attention des penseurs sur les vices de la situation présente. L'homme se plaint de la terre ; la terre, à son tour, se plaint de n'être point cultivée. A qui la faute ? On remonte jusqu'à la distribution féodale de la propriété, qu'on accuse de paralyser les forces du travail, seule source de la production.

La Révolution était partout. Ceux mêmes que le changement devait emporter appelaient le changement. Cette révolution, tout le monde se réunissait pour la vouloir. Les abus de l'ancien régime pesaient sur la conscience des privilégiés eux-mêmes. Dans un tel état de choses, on s'étonne que les ministres du pouvoir n'aient pas mis courageusement la main aux réformes. Une crainte les retenait. Tout le monde sentait qu'une fois les premières pierres enlevées, l'édifice tout entier croulerait d'une grande ruine. Il fallait se résoudre à vivre dans le passé ou à être écrasé par lui. De là cette résistance instinctive que les classes nobles opposaient aux mesures de régénération sociale. La royauté, elle, craignait moins parce qu'elle se sentait plus forte. Elle essaya d'une transaction. Louis XVI, dans sa naïve confiance, soumit les embarras du royaume à l'assemblée des notables. L'inconséquence de cette démarche était prévue. Appeler les privilégiés à réformer les abus du privilège, c'était s'engager dans un cercle vicieux. La royauté tourna dans ce cercle jusqu'à la convocation des états généraux. Devant cette dernière mesure, la monarchie hésitait, et tout le monde conviendra qu'à son point de vue, elle avait raison d'hésiter. Cette convocation venait trop tôt ou trop tard. Trop tôt pour satisfaire la nation sur l'exercice de ses droits, trop tard pour réformer les institutions sans les détruire.

LA FIN D'UN MONDE

I

Les causes de la Révolution française sont complexes; les unes appartiennent à l'ordre moral, les autres à l'ordre matériel.

La philosophie du dix-huitième siècle ouvrit sans contredit la première brèche dans l'ancienne citadelle des croyances religieuses, et par cette brèche devaient passer les événements politiques. Il faut cependant placer la question sur son véritable terrain. La philosophie, il est temps de le reconnaître, fut surtout forte de la faiblesse et de l'impuissance de ses adversaires. Si l'Église eût été capable de diriger le mouvement de la science, si elle eût pu opposer la raison à la raison, les philosophes, si habiles qu'ils fussent, n'auraient pas eu si bon marché des croyances religieuses, ni, par suite, des institutions sociales dont ces croyances étaient la base. Mais, par un phénomène curieux, à mesure que la parole devient l'arme des libres penseurs, le silence devient le bouclier du catholicisme. L'Église parlait et parlait très haut, quand elle n'avait affaire qu'aux hérétiques : Bossuet les avait foudroyés ; mais du jour où le champ de bataille fut transporté sur un terrain plus mouvant, le dogme éperdu ne sut invoquer d'autre moyen de défense que l'anathème, dont on riait. Cette inertie s'explique. Les pouvoirs divins et humains ne sont jamais préparés qu'à un certain système d'attaques. L'Église avait un arsenal d'arguments forgés de longue main contre les manichéens, les ariens, les

hussites, les protestants ; mais elle ne savait que répondre à des hommes qui, dans leur audace, savaient jusqu'à la première pierre du christianisme.

La nouvelle hérésie avait dit son nom, c'était la raison humaine.

Or, le dogme reposait sur une base toute contraire, sur le sacrifice de la raison à la foi. Entre les deux doctrines, l'antagonisme était profond, la discussion même était impossible ; car, pour discuter, il faut convenir de quelques points communs. Entre la philosophie et l'Église, il n'y avait donc nul accommodement à espérer. L'une devait dévorer l'autre. Quand Voltaire s'écriait : « Écrasons l'infâme ! » Voltaire était logique. La guerre était déclarée, une guerre à outrance, une guerre à mort.

L'erreur serait de croire que l'Église pût tomber sans entraîner dans une même chute les institutions politiques. Il ne faut pas oublier que depuis Clovis, l'œuvre des rois et des prêtres avait été d'appuyer le trône sur l'autel et l'autel sur le trône. Cette majestueuse unité avait trouvé son accomplissement dans le règne de Louis XIV. La force des philosophes, on ne l'a pas assez remarqué, fut d'avoir compris tout d'abord les termes de cette alliance. N'attendez point qu'ils attaquent l'autorité politique dans la personne de Louis XV ni de ses ministres ; non, leurs coups tendent plus haut ; ils visent aux croyances religieuses, je veux dire à la tête.

La royauté n'était que le bras. Le mal fut plus grand encore que ne l'indique l'histoire. L'Église n'était pas seulement assiégée, elle était trahie. L'ennemi avait pénétré jusque dans le sanctuaire. Le clergé lui-même était philosophe. Lisez les écrivains ecclésiastiques du XVIII^e siècle : ce n'est plus le langage de Bossuet, hélas ! ce n'est plus même la foi des anciens jours. Les abbés lisent Voltaire, et ils sourient presque avec tout le

monde de leur défaite. Bientôt l'attrait du fruit défendu les gagne : ils raisonnent. Ce que dit le Vicair^e savoyard, beaucoup de pauvres prêtres le pensent, ou le penseraient s'ils osaient penser. Quand on en est là, tout est perdu.

La Révolution, et c'est ici le secret de sa force, ne rencontra presque plus d'obstacles dans le monde moral. Les lumières de la raison s'étaient répandues sur tous comme le soleil.

L'arche était abandonnée par la main même des lévites. La foi se réveilla en face du péril ; mais il était trop tard. Il restait assez de vie dans le clergé pour sanctifier l'échafaud, pas assez pour défendre l'autel.

Il faut tout dire, en persécutant les jansénistes, la monarchie avait privé le temple de ses plus zélés apôtres. Après eux, le matérialisme gagna du terrain, et la victoire des libres penseurs fut plus facile. Les dieux de l'esprit, j'emprunte le langage de la Bible, avaient été remplacés par les dieux d'or ou de bois qui avaient des mains pour recevoir les présents, mais qui n'avaient plus la gloire de la parole pour se venger des affronts.

On croit avoir beaucoup dit en affirmant que le peuple français ne voulait point alors d'une révolution politique, encore moins d'une révolution religieuse. Cela est vrai si l'on regarde à la masse. Rien n'était changé dans les habitudes de la nation. Mais les grands mouvements dont l'humanité s'applaudit n'ont jamais été prévus, encore moins consentis, la veille, par la multitude.

Les révolutions sont filles de l'imprévu. Personne ne les veut, tout le monde les fait. Les uns leur apportent l'énergie d'une volonté qui défie tous les obstacles, les autres leur prêtent la force d'inertie. Le concours de ces derniers n'a point manqué à la Révolution de 89.

Le triomphe de la philosophie ne fut pas seulement

d'affirmer les droits de la raison humaine, ce fut de désarmer la résistance. Voltaire savait bien ce qu'il faisait en attachant le ridicule à la cause de ses adversaires. On a dit que le ridicule tuait ; s'il ne tue pas, il enlève à ceux qu'on veut tuer la force de se défendre. Et puis l'habit de philosophe était si bien porté ! La littérature acheva de déconsidérer les soutiens de l'ancien régime. Le peuple, qui parle mal, est toujours de l'avis de ceux qui parlent bien. Du jour où, pour être lettré, il fallut penser comme Voltaire et Rousseau, tout le monde voulut être philosophe.

II

Qui dira jamais toutes les causes de la Révolution française ? L'énorme et infranchissable distance qui séparait les trois classes de la société, les privilèges de la noblesse et du clergé, l'unique répartition des impôts, le spectacle de la vie oisive et dissipée que menaient les chefs de l'Eglise, l'abus des bénéfices, la rivalité de la robe et de l'épée, les erreurs d'une justice expéditive et locale qui atteignait les petits et épargnait les grands, une foule de droits qui avaient vieilli et dont on commençait à chercher les origines, la confusion de l'ordre religieux et de l'ordre civil, la dignité humaine violée, le travail dédaigné par ceux mêmes qui en recueillaient les fruits, la liberté individuelle livrée à la merci des usages et des coutumes, sinon du caprice, tout cela existait depuis des siècles, et les détenteurs du privilège se demandaient avec une bonne foi naïve pourquoi cela ne durerait pas toujours. Ils oubliaient que les plus intolérables excès se maintiennent jusqu'au moment où les peuples éclairés réclament contre la main qui les presse. Ce moment était venu, le bandeau était tombé. Le peuple obéissait

encore, mais par crainte, non par amour. Or, il en est des liens politiques comme des liens de la passion humaine. Tout-puissants et légers tant que dure l'illusion, ils deviennent une lourde chaîne quand le charme de la captivité volontaire est rompu. Les peuples ne sont pas faits autrement que les individus. On les accuse d'inconséquence en les voyant brûler ce qu'ils adoraient la veille; mais cette inconséquence n'est-elle point au contraire le réveil de la raison ?

Quand les nations sont désillusionnées du pouvoir, les lois et la force peuvent les ramener quelque temps encore à la soumission; rien ne les ramène plus à l'obéissance.

Les réformes augmentent le goût des réformes. Toute concession impose des concessions nouvelles.

Louis XVI, effrayé de l'embarras des finances, essaye les hommes l'un après l'autre; ils s'usent, et l'opinion grandit. Que faire ?

Les parlements résistent, la sympathie publique se tourne du côté des parlements. Popularité d'une heure, qui va bientôt faire place à l'indifférence ! On se sert de l'ancien régime pour battre en brèche l'ancien régime. De cette société condamnée, rien ne restera. Ces organes du mouvement seront brisés par le mouvement. La marche de l'opinion publique est tracée. Le fleuve a creusé son lit; il porte un instant tout ce qui favorise son cours, mais c'est pour l'engloutir. La déchéance des parlements, dont nul ne s'est aperçu en France, est un des enseignements de l'histoire. Ces institutions politiques avaient préparé la Révolution; la Révolution les dévora. Ils avaient appelé les États généraux, et ils s'effacèrent devant ces grandes assemblées nationales, sans même qu'on se demandât s'ils avaient vécu.

Quand les esprits en sont là, tout leur vient en aide. Louis XVI croit flatter les instincts de la nation en

favorisant en Amérique la guerre de l'indépendance. Cette politique générale lui aliène la Grande-Bretagne, mais ne lui gagne point le cœur de la France. Les soldats et les marins qui reviennent de cette expédition chevaleresque ont aperçu de l'autre côté de l'Atlantique les mirages de la liberté.

L'âme du nouveau monde parle à l'âme de l'ancien monde.

III

Qui oserait maintenant prétendre que la Révolution française ne fût inévitable ? Elle ne s'appuyait pas seulement sur des griefs, sur des torts difficiles à redresser, car l'intérêt des masses rencontrait à chaque pas, dans la voie des réformes, l'intérêt des classes prépondérantes ; elle s'appuyait en outre, et c'était là sa grande force, sur l'esprit humain. Plus tard, quand le marteau des démolisseurs aura passé sur l'édifice, des esprits pieusement rêveurs viendront errer parmi les ruines ; ils trouveront des beautés à ce qui a été détruit, ils doreront d'un rayon de poésie mélancolique l'art du moyen âge, ils répandront le charme du souvenir sur les reliques de notre histoire ; mais il faut bien se dire que, vrai ou faux, ce point de vue était alors voilé ; nul ne s'intéressait en France, vers la fin du dix-huitième siècle, aux lambeaux du passé féodal. Les châteaux gothiques, comme on les appelait, d'un nom qui rappelait l'invasion étrangère, étaient, aux yeux de tous, les gauches et barbares représentants d'un droit usurpé. On leur en voulait d'être forts, on les méprisait d'être laids ou de les croire laids. Je le répète : la véritable faiblesse de la société que 89 va détruire, c'était de n'être défendue par rien. J'appelle rien sa force, une force qui s'usait d'ailleurs chaque jour au travail de la discussion.

Depuis la Fronde, la monarchie n'avait pas même prévu la lutte. Nul organisation, nuls moyens de résistance. L'armée avait perdu son prestige dans les dernières guerres de Louis XV. La plupart de ses chefs étaient étrangers. La royauté était préparée tout au plus pour une émeute, elle ne l'était point contre une révolution.

J'irai plus loin, elle ne connaissait même point ses ennemis. Du moment où les Guises, où les nobles mécontents n'étaient plus là, elle ne croyait plus aux barricades de Paris.

On est injuste envers Louis XVI quand on le représente comme un roi apathique, inférieur aux circonstances, incapable de conjurer le danger, incapable même de le prévoir; tout autre monarque aurait partagé son indifférence, sa mortelle sécurité. La puissance de la Révolution française était dans les faits eux-mêmes, elle était surtout dans les idées. Son Capitole se trouvait ainsi placé dans les hauteurs que le génie du plus grand roi n'aurait point su atteindre. Il était faible et caduc parce que la société dont il était le couronnement n'était elle-même que faiblesse et caducité.

Les époques font les hommes à leur image.

Cependant la Révolution marchait, à travers les privilèges, à la conquête du droit.

Si l'argent est le nerf de la guerre, c'est aussi le nerf de la paix; car l'argent c'est la paix armée.

La ruine des rois est la force des peuples. La Révolution sortit tout affamée de la misère du trésor public.

Turgot, Calonne, Necker, Brienne avaient successivement cherché à réparer la situation financière: tous avaient échoué; il ne restait plus qu'à consulter la nation. Mais comment sera-t-elle consultée? Là était le problème. M. de Necker, rappelé aux affaires, fit adopter par le Conseil que les députés aux États géné-

raux seraient pour le moins au nombre de mille. Oui, mais quelle sera la part faite au tiers État ? Il constitue presque toute la nation, il alimente la richesse publique, il tient dans sa main l'industrie et le commerce, il fait la lumière, la vie, la puissance de la France. Le tenir à genoux et la tête découverte devant les deux premiers ordres de l'État, il n'y faut plus songer. Necker détermina que le nombre des députés de la classe moyenne serait égal à celui des deux autres ordres réunis. La noblesse et le clergé rédigèrent des cahiers : ils renoncèrent à quelques-uns de leurs privilèges pécuniaires ; ils consentaient à payer l'impôt comme les autres sujets. Le tiers État, lui, négligea d'écrire sur le papier ses réclamations ; ses griefs et ses douleurs parlaient assez haut. Les États généraux furent convoqués à Versailles, le 4 mai 1789.

IV

Tout à l'heure l'histoire, c'étaient les idées ; désormais ce sont les événements.

Pour la première fois, la nation se sentait vivre dans une assemblée qui lui devait compte de ses actes. Tous les esprits se recueillaient dans une sorte d'attente religieuse. Dès les premiers jours, la rivalité des trois ordres éclate. On sait désormais où est l'obstacle. La noblesse refuse de se réunir au tiers État ; cette résistance excite l'indignation publique. Le clergé est, par la nature de ses fonctions et surtout par les éléments dont il se compose, un pont entre deux montagnes séparées par un abîme. A côté du haut clergé, qui tient nécessairement pour la noblesse, il y a le bas clergé qui incline vers le tiers. C'est ce dernier qui devient le lien de la réconciliation. Cependant la noblesse s'oppose encore à une mesure dont elle prévoit les conséquences.

Le Roi est de l'avis de la noblesse. Se réunir au tiers-État, c'est effacer la distinction des classes, c'est commencer la Révolution.

Le tiers-État n'hésite point ; il a l'audace de se proclamer le souverain de fait ; il se constitue en Assemblée nationale. La hardiesse de cette résolution accable la noblesse. Le Roi vient au secours du privilège frappé à mort. Assistance inutile !

La fameuse journée du Jeu de Paume vient d'apprendre à la nation le cas qu'on doit faire des ordonnances royales. La monarchie a devant elle une rivale, l'Assemblée, et derrière l'Assemblée, l'opinion.

Le gant est jeté, le duel commence.

On a trop dit que le peuple avait tout fait dans le mouvement révolutionnaire : jusqu'ici le peuple ne paraît point ; sans le courage, le sang-froid et la présence d'esprit de quelques hommes, parmi lesquels il faut nommer Sieyès, le peuple n'eût jamais paru dans la lutte.

Ce sont les grands vents qui agitent les flots, ce sont les grandes volontés qui agitent les multitudes. Le peuple s'imagine qu'il fait les révolutions parce qu'on le lui a dit sur toutes les trompettes de l'histoire, et parce qu'il l'a chanté sur tous les tons. Or, la Révolution a été faite par le roi Louis XVI et par les gentilshommes du dix-huitième siècle.

La Révolution a été faite par M. de Voltaire, chambellan du roi de Prusse et gentilhomme de la chambre du roi de France ; par M. de Beaumarchais, qui était gentilhomme du prince de Conti ; par M. de Condorcet, qui était deux fois marquis ; par M. de Chamfort, qui se croyait gentilhomme parce que sa mère avait aimé trois gentilshommes ; par le citoyen Lafayette, qui était marquis ; par Mirabeau-Tonnerre et Mirabeau-Tonneau, un marquis et un comte ; par le citoyen Égalité, duc d'Orléans et prince du sang ; par le prince

de Talleyrand, prince de l'Église ; par Saint-Just, poète et marquis ; par M. de Robespierre, qui ne cachait pas toujours ses manchettes : par Louis David, peintre du Roi qui deviendra baron de l'Empire.

Jusqu'au 9 thermidor, le peuple s'agite, c'est la noblesse qui le mène. Au 9 thermidor, le peuple s'agite, on lui donne un roi, le roi du peuple ; mais ce roi du peuple, c'est le vicomte de Barras. Que dis-je, un roi ! c'est un empereur romain et un sultan asiatique !

Qui succède au vicomte de Barras ? C'est M. le marquis de Buonaparte. Celui-là trouvera la vieille noblesse trop décimée : il en créera une nouvelle qu'il baptisera à tous les Jourdain de l'Europe et au carillon de toutes les victoires.

Après la Révolution, qui désarmera la royauté, si ce n'est encore la noblesse d'épée et la noblesse de plume ? Ce sera M. de Chateaubriand, vicomte par ses parchemins, prince par son génie, qui fera une brèche au pouvoir en s'érigeant en tribun de la liberté de la presse. Après lui viendra M. de Lamartine, qui chantera la *Marseillaise* en prose dans l'*Histoire des Girondins*. Ce sera M. Victor Hugo, vicomte et pair de France, qui se soumettra au mandat contractuel. Ce sera M. de Lamennais, qui prendra dans l'Évangile le catéchisme de la République. Ce sera madame la baronne Aurore Dudevant, petite-fille du maréchal de Saxe, qui, sous le nom du citoyen Georges Sand, rédigera les bulletins de Février sur du papier à cigarette. Et, puisqu'il faut citer tous les bulletins de la grande armée du désordre, n'oublions pas la *Lanterne* du comte Henri de Rochefort.

A côté de ceux-là, combien d'hommes de talent, de fortune, de considération, que l'ambition a égarés dans la démagogie et dans l'athéisme. Je ne parlerai ni des avocats, comme M. Ledru-Rollin ; ni des médecins, comme M. Raspail ; ni des savants, comme Arago ; ni

des banquiers, comme Laffitte; ni des soldats, comme Charras; ni des journalistes, comme Carrel; ni des chansonniers, comme Béranger; ni des artistes, comme David d'Angers; ni des philosophes, comme Pierre Leroux; ni des historiens, comme Michelet; ni des romanciers, comme Eugène Sue, qui tous ont fait la désertion de la vraie France, au lieu de faire le faisceau invincible.

Il faut reconnaître que le tiers État a emporté le mouvement en 1789; mais si les petites causes font les grands événements, ne peut-on pas dire que c'est Louis XVI qui, sans le vouloir, a précipité les choses ?

Le roi avait mal lu les économistes. Il s'imagina qu'il trouverait avec ces alchimistes modernes le secret de faire de l'or pour la nation. Comme on ne disait déjà plus au palais de Versailles : « l'État c'est moi », il convoqua l'assemblée des notables. Appeler les privilégiés à réformer les abus du privilège, c'était vouloir se donner la comédie. Le second acte fut la convocation des États généraux; cette convocation venait trop tôt ou trop tard. Trop tôt, puisque la nation ne connaissait pas l'exercice de ses droits; trop tard pour réformer les institutions sans les détruire.

La convocation des États généraux fut la grande cause. Voici la petite :

Louis XVI pouvait tout sauver s'il y avait eu en lui un homme politique. Il s'occupait d'horlogerie; j'ai de lui une admirable petite pendule qui représente le temple de Trianon : elle va bien, à cela près qu'elle retarde toujours; Versailles retardait sur Paris. Louis XVI était aussi très bon serrurier; si bon serrurier qu'un jour il s'enferma dans son cabinet de travail sans pouvoir rouvrir la porte. Une vraie serrure à secret. Mais Louis XVI avait perdu le secret. Ce fut ainsi qu'il s'enferma dans les États généraux sans pouvoir en sortir.

Et à chaque pas qu'il faisait dans cette prison bruyante, il s'y enchaînait davantage.

Presque toutes les histoires de la Révolution, même les meilleures, sont faites de parti pris, au point de vue d'un parti. Il en est une pourtant que je tiens pour plus vraie que les plus vraies : c'est celle de Rabaut-Saint-Etienne, parce que celui-là a vu les choses de tout près.

Or, cette page de son histoire en dit beaucoup plus que les pages des réthoriciens de cette grande tragédie. Écoutez bien : « Dès les premiers jours, les députés des communes s'aperçurent des humiliations qu'on leur préparait. Fidèle aux usages de 1614, dont on avait compulsé les antiques archives, on donna aux deux premiers ordres un costume pompeux, et aux communes celui des hommes de loi, parce qu'en effet, dans les anciens États généraux, les députés de cet ordre étaient presque tous jurisconsultes. Mais il était ridicule de faire porter cet habit à des citoyens de toutes sortes de professions, lesquels semblaient jouer ainsi une scène comique. Ces puérités, qui ne sont rien aux yeux des hommes sages, indisposaient à cause de l'intention qui les avait inspirées. On affecta les mêmes distinctions dans la présentation des députés au roi. On ouvrit les deux battants au clergé et à la noblesse, et le roi les reçut dans son cabinet : on n'en ouvrit qu'un aux députés des communes, et le roi les reçut dans sa chambre, où ils défilèrent avec rapidité, après avoir attendu longtemps, entassés dans le vaste salon d'Hercule. Cette distinction parut encore à la procession des États généraux, où le haut clergé, tout brillant d'or, et les grands du royaume, pressés autour du dais, étalaient la plus grande pompe, tandis que le tiers État semblait porter le deuil. »

N'est-ce pas là la petite cause d'un grand événement ?

Puisque toute la nation était convoquée, puisque toute voix citoyenne devait marquer son timbre d'or, pourquoi cette comédie des décors et des costumes ?

Si au lieu d'humilier le tiers État, qui n'était rien et allait être tout, le roi lui eût ouvert son cœur et sa porte à deux battants, ceux « qui semblaient porter le deuil » de la nation n'auraient pas obligé sitôt la France à porter le deuil du roi.

Barère de Vieuzac, Maximilien de Robespierre, l'abbé Siéyès, Rabaut-Saint-Étienne, et tant d'autres de la bourgeoisie qui côtoyaient la noblesse, eussent fait cause commune avec le roi, sans trop s'inquiéter si la cause du roi était la cause du peuple.

Selon l'opinion des révolutionnaires, la première Révolution est toute d'esprit romain et de grandeur stoïcienne. Qu'il y ait eu des Brutus, voilà qui n'est pas douteux. Mais quels étaient les stoïciens ? Les grands seigneurs. En effet, ils ont tout donné, tandis que les autres voulaient tout prendre. Le savent-ils ? Le jour où ils ont apporté leurs parchemins en holocauste, ils ont trahi leur passé. Pour mieux reconnaître les droits de l'homme, ils ont sacrifié les droits du gentilhomme. Une nation ne se fait pas avec des théories, elle se constitue par l'héritage de tous les héroïsmes et de toutes les intelligences. Les parchemins de la noblesse et les parchemins du génie étaient les parchemins de la France.

La noblesse, qui a jeté ses titres aux orties la nuit du 4 août, a ressemblé à ces soldats qui fuient devant l'ennemi pour empêcher l'effusion du sang. Les grands seigneurs étaient bien libres d'abandonner leur fortune, mais ils n'étaient pas libres de dépouiller la France de tant de souvenirs de noblesse qui étaient tout un principe et tout un exemple.

Ce fut cette nuit-là que les d'Aiguillon, les Montmorency, les Guiche, les Mortemart, les Custine, les La

Rochefoucauld se dépouillèrent de leurs titres. Et comme il fallait que l'esprit français perçât dans le stoïcisme, le comte de Virieu s'écria, quand les autres eurent déposé sur l'autel de la patrie, qui son duché, qui son marquisat, qui son comté, qui sa baronnie, qui son colombier féodal, le comte de Virieu s'écria : « Et moi, j'apporte le moineau de Catulle sur le bûcher expiatoire. » Car M. de Virieu n'avait qu'une cage dorée.

Et l'Assemblée fit comme Lesbie, elle accepta jusqu'au moineau de Catulle.

La Révolution légitime était depuis longtemps faite dans les esprits par la force de l'esprit humain. Montesquieu avait retrouvé les titres de l'humanité, Jean-Jacques avait écrit la profession de foi du citoyen, Voltaire avait consacré les droits de l'homme. Mais ni Voltaire, ni Jean-Jacques, ni Montesquieu ne voulaient retourner l'échelle sociale. C'étaient des dilettautes et non des tribuns. Le plus révolutionnaire des trois ne s'était pas indigné, lui républicain de Genève, de dîner à l'office dans le pays d'un roi absolu. Il aimait son servage et ne pouvait s'acclimater dans sa patrie. Montesquieu se contentait de railler. Voltaire fut l'accusateur public le plus amer et le plus ému des iniquités, mais il plaidait pour ses pareils et non pour le peuple, qui passait au-dessous des iniquités.

La littérature philosophique, religieuse, politique, prêchait l'idéal d'un monde nouveau. Le peuple commençait à lire. Le peuple, qui parle mal, est toujours de l'avis de ceux qui parlent bien. Du jour où pour être lettré il fallut penser comme Voltaire, tout le monde reconnut le roi Voltaire. La royauté de l'esprit eut cent mille courtisans. Ces cent mille courtisans voulurent à leur tour des courtisans.

Voltaire laissa tomber sa couronne sur la tête du tiers État. Le tiers État, ivre de liberté, la jettera bientôt à la populace, ivre de licence.

C'en est fait : la France s'appellera la République comme à Sparte, comme à Athènes, comme à Rome ; mais le peuple n'y est pour rien.

Le peuple n'a pas été au collège : la République est le rêve du collège. Elle est sortie des luttes du forum, les mains pleines de gerbes de rhétorique. Le collège, le théâtre, l'histoire, tout retournait les esprits vers l'âge d'or de la démocratie.

Le grand siècle littéraire avait consacré la poésie classique. Les souvenirs des républiques d'Athènes, de Sparte et de Rome, ramenèrent les mœurs et les enthousiasmes vers le sentiment de la liberté idéale. Les rhéteurs donnèrent la main aux philosophes. Juvénal l'avait prédit : « Leurs déclamations plaisent aux enfants ; » la République est un thème ; mais qu'attendre de ces collégiens drapés dans le manteau de Brutus ? Vous verrez tout à l'heure Saint-Just, Danton, David, Camille et les autres.

Ce que les Français connaissent le moins, c'est la France. Leur histoire, voilée par les ténèbres du moyen âge, ne retrace pour eux que le souvenir des temps de barbarie et d'ignorance. La littérature est païenne. La Renaissance a emprisonné le christianisme dans les cathédrales ; elle l'y a presque vaincu sous la luxuriance des arts : la chair a triomphé de l'esprit. La beauté a rayonné sous l'anathème. A ce culte nouveau, tout le monde s'est converti. Les papes eux-mêmes n'étaient-ils pas les disciples et les gardiens de l'antiquité plus jeune et plus épanouie que jamais ?

C'est la réverbération de l'antiquité qui nous a perdus. Pour devenir Grec ou Romain, nous avons cessé d'être Français. Nous avons sacrifié le sentiment national au plaisir de jouer le rôle des anciens.

Les révolutions sont faites pour le peuple — quelquefois, — mais jamais par le peuple.

V

La séance royale fut le premier champ de bataille entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif.

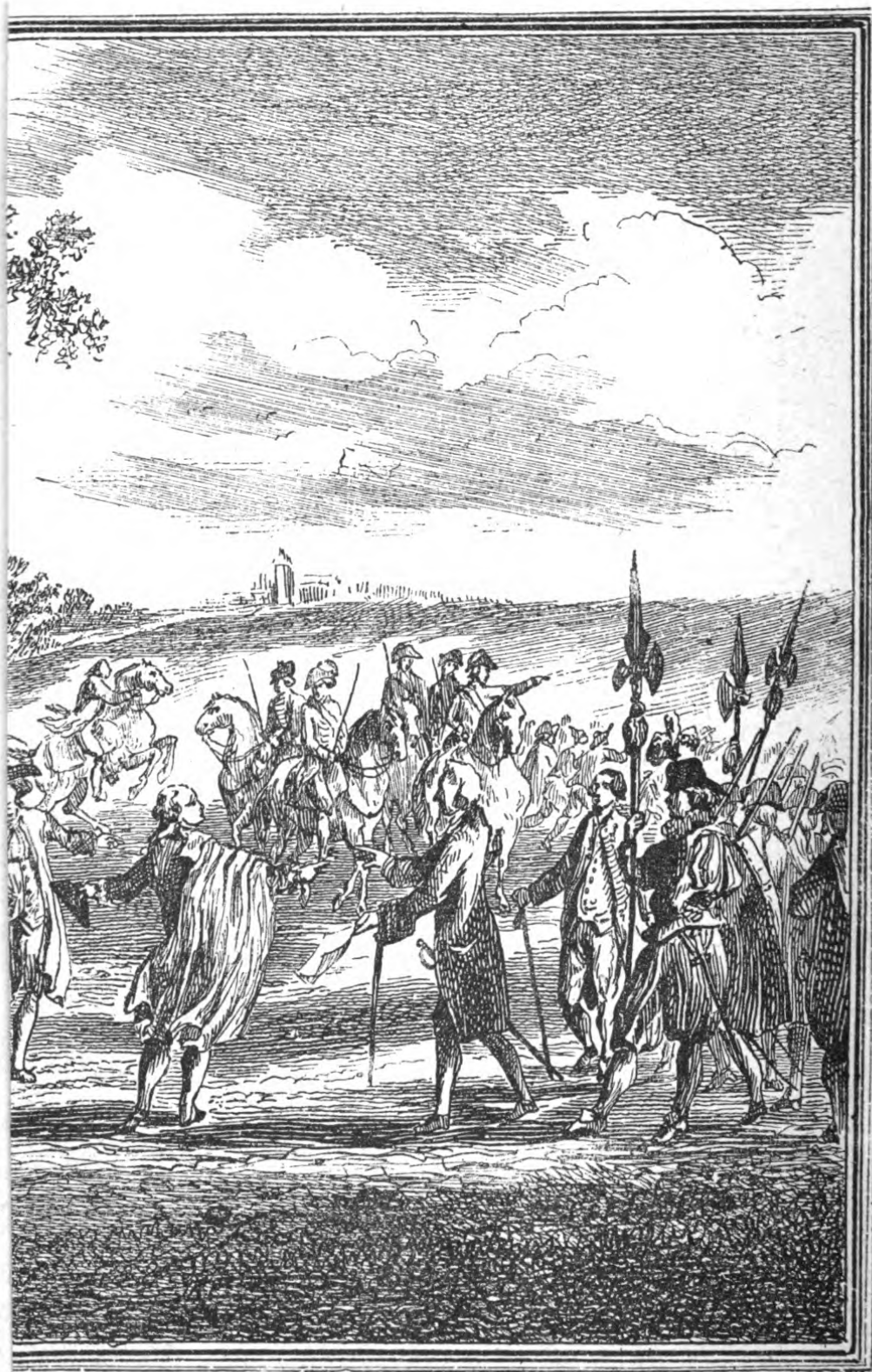
Qui sortira vainqueur du champ clos ? Le Roi a pour lui la noblesse, son prestige, l'éclat des siècles : il est l'arrière-petit-fils de Louis XIV, qui faisait trembler les Parlements ; or la parole du Roi est formelle : « Retirez-vous ! » C'est alors que Mirabeau se lève : « Allez dire à votre maître... »

Donc il y a deux maîtres : le Roi, qui personnifie le passé, l'Assemblée, qui personnifie l'avenir. La défaite du pouvoir est irrévocable. Sieyès, froid comme un argument, laconique comme l'action, prononce l'arrêt de la royauté : « Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. » Les représentants se considèrent comme investis d'une souveraineté qui ne doit rien qu'à elle-même et à la nation. Ils sont le peuple, le Roi est un étranger. La victoire morale de l'Assemblée est annoncée au pays par les cent bouches du journalisme.

Quel chemin fait en quelques jours ! la noblesse vaincue passe sous les fourches caudines de la réunion. A dater de ce jour, elle ne compte plus comme ordre. Ses pouvoirs sont confondus, noyés dans les pouvoirs égaux des représentants de la nation.

La royauté s'effraye, elle se sent seule. Les États généraux, qui dans le passé appuyaient la prérogative du chef de l'État, ont changé de forme ; ils ne menacent pas la couronne, ils la remplacent. Dans ces circonstances extrêmes, que reste-t-il au Roi, déclaré simple chef du pouvoir exécutif ? L'armée. Louis XVI concentre les troupes vers Paris. Cette mesure rencontre une autre force de résistance : l'opinion. Paris fermente. A cette résistance inorganisée, l'Assemblée nationale donne une voix ; elle interroge fièrement la





c
d
lt
vi
L
re
L
re
Le
ver
qu'
ter
hie
nii
A
voû
s'ex
mor

royauté sur ses intentions. Cependant l'étincelle se propage ; la multitude court aux armes. Le renvoi de Necker est le prétexte de cette levée de lances. Pauvre Necker, que les faubourgs devaient voir partir quelques mois plus tard avec une si parfaite indifférence !

La Bastille est prise. Elle avait fait son temps : il n'y avait plus de prisonniers. Le Roi cède encore, les troupes s'éloignent. La lutte avec l'opinion se termine comme la lutte avec l'Assemblée nationale, par une défaite. Le Roi se rend à Paris ; Bailly lui présente la cocarde tricolore :

Voilà en quoi s'est changée la couronne.

VI

Le premier acte de ce grand drame est d'une simplicité majestueuse qui doit frapper tous les esprits sincères. L'antagonisme de la nation et de la royauté s'y dessine nettement. La déchéance de la monarchie absolue est prononcée dès l'ouverture des séances par la voix tumultueuse de Mirabeau. Or, la monarchie de Louis XIV abattue par un souffle, par une parole, que reste-t-il ? un fantôme de royauté constitutionnelle. Louis XVI n'a plus qu'un droit, celui d'enregistrer respectueusement les volontés de la nation qui délibère. Le souverain, être de raison, s'incline devant le souverain de fait. Jusqu'ici rien n'est changé : il n'y a qu'un roi de moins. Laissez faire le temps — ici le temps ce sont des journées, — et cette société, qui hier encore semblait éternelle, ne sera plus qu'une ruine.

Après la chute morale de la royauté, cette clef de voûte de l'ancien régime, la noblesse n'avait plus qu'à s'exécuter. Le sacrifice fut magnanime. Jamais le monde n'avait vu une pareille fureur d'abnégation. La

nuit du 4 août est un des grands spectacles de l'histoire. La vieille France tombe comme une femme morte. Il semble que le privilège brûle les doigts des privilégiés. Les députés couvrent les degrés du bureau sur lequel ils déposent le sacrifice de leurs parchemins antiques et de leurs chartes ; les nobles offrent leurs droits de chasse, de pêche, de garenne et de colombier ; un peu plus, ils s'offriraient eux-mêmes.

Ainsi s'évanouit l'ancien régime, au seul frémissement de la conscience humaine. Puis, comme si en cédant au progrès, à la justice, à l'humanité, la noblesse et le clergé eussent obéi à l'inspiration divine, un *Te Deum* s'élança vers le ciel. Ce n'est pas tout encore : dans cette séance mémorable, les privilèges de caste avaient été abolis, mais aussi ceux des villes et des États ; il n'y avait plus de provinces, il n'y avait plus qu'une seule nation, une seule famille, un seul empire. La fête de la Fédération fut un écho, une conséquence de la nuit du 4 août. Toutes les mains se cherchèrent dans une même étreinte. La fête de l'unité réunit des représentants de tous les coins du royaume. La population tout entière, femmes, enfants, vieillards, atteste le soleil que la France est désormais une grande fraternité. Les larmes coulent de tous les yeux ; on s'embrasse, on se reconnaît ; l'homme est désormais l'ami de l'homme.

Les barrières qui séparaient les citoyens sont tombées à jamais. Sur l'autel de la patrie, on offre en holocauste les arbres généalogiques, tous les trophées de la vanité humaine, tous les insignes d'un passé qui pèse sur la conscience des privilégiés eux-mêmes.

La nation se réveille d'un rêve douloureux. La Révolution a pris tous les cœurs ; c'est l'amour, c'est la concorde. O jours heureux, jours de l'âge d'or de la philosophie, quels seront vos lendemains ?

Tout était détruit, il fallait tout reconstruire. C'est

ici que les divisions commencèrent. La discussion s'ouvre sur la déclaration des droits de l'homme. La liberté des opinions religieuses est décrétée. La liberté de la presse triomphe des terreur qu'inspire la lumière électrique. La constitution limite les droits de la prérogative royale. Cependant un cri trouble les travaux de l'Assemblée, le cri de la faim. Donner des droits au peuple, c'est bien ; mais qui lui donnera du pain ?

L'état des finances effraye plus qu'il n'est effrayant. Les désastres de l'ancienne France pèsent sur la situation. L'Assemblée va vite dans ses travaux ; l'opinion publique va plus vite que l'Assemblée. Là-haut grondent les orages.

Pendant que la multitude se précipite vers l'avenir, le chœur des anciens privilégiés se retourne vers le passé. L'armée n'a point suivi l'élan de la nation. Les gardes du corps protestent à Versailles contre l'impatience des faubourgs. Une orgie en face de la disette, quel contraste ! Les sages diront : quelle imprudence ! Le peuple de Paris veut avoir le Roi. Singulier mélange de sentiments qui se contredisent ! On humilie la royauté et pourtant on lui attribue des dons mystérieux qu'elle n'a point. A en croire cette multitude armée, farouche, violente, le Roi c'est le pain du peuple.

On insulte l'idole par une contrainte tumultueuse, et en même temps l'idolatrie n'est pas détruite. Les citoyens communient au principe de la royauté, tout en la traînant par les rues.

Le roi et la reine répondent à cette foi touchante d'un peuple affamé en accordant la remise gratuite des linges de corps et des habillements d'hiver engagés au Mont-de-Piété. Tout s'apaise. Le peuple, remarquez bien ceci, était alors plus royaliste que l'Assemblée.

VII

L'œuvre de la raison et de la philosophie se continue. L'État se sépare de l'Église. Nous touchons aux montagnes volcaniques. L'Assemblée rend aux protestants les biens de leurs ancêtres émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Tous les cultes sont reconnus par la loi. L'État veut soumettre le clergé à la constitution civile, et ne réussit qu'à introduire dans l'Église un schisme dangereux. L'historien marche ici sur un terrain brûlant, *incedo per ignes*. La Révolution française a été vaincue par l'élément religieux. Elle n'a point eu la force de soumettre les croyances à la loi. C'est contre ce roc qu'est venu se briser le vaisseau qui portait nos destinées. C'est ici surtout que les philosophes ont manqué à l'œuvre sainte de l'humanité.

Les cultes ne se détruisent point, ils se remplacent. Or la philosophie du dix-huitième siècle n'était qu'une négation, et les peuples ne vivent point de négation pure. Il leur faut une foi, un symbole. Ce symbole, l'Assemblée constituante était incapable de l'improviser. Elle crut beaucoup faire en limitant l'action politique du clergé, c'était trop ou trop peu. Elle irrita un ennemi puissant sans lui enlever les armes morales dont il disposait. Le clergé dissident se retrancha dans l'inviolabilité du dogme. Il fallut l'y poursuivre : c'était la guerre.

Contre les coups de la loi, le sacerdoce français se couvrit avec plus ou moins de bonne foi du bouclier de la conscience. Touché dans ses intérêts matériels par la main des réformes, il se donna le prestige du martyr.

Les populations s'émurent, les unes pour, les autres contre l'autorité ecclésiastique. Des deux côtés la lutte tourna moralement à l'avantage du clergé, qui se pré-

senta comme victime des mesures révolutionnaires. On en fit assez pour exciter des haines puissantes, pas assez pour abattre l'antique majesté d'une religion qui cachait superbement sa tête dans les nuages. Le serment exigé par la constitution fut en grande partie refusé ; les prêtres qui consentirent à le prêter furent flétris par leurs confrères du nom de prêtres assermentés, qui reste encore aujourd'hui sur leur mémoire comme un outrage.

Les hommes politiques ne s'aperçurent pas d'abord de la profondeur de l'abîme qu'ils venaient de creuser. Dans cet abîme devait pourtant s'engloutir le plus juste et le plus magnifique mouvement de l'esprit humain. Eussent-ils prévu les conséquences de cette lutte avec l'ancienne foi religieuse de la nation, que les philosophes de la Constituante auraient sans doute été inhabiles à la prévenir. La résistance du clergé à la Révolution française était dans la force même des choses : tôt ou tard l'opinion devait rencontrer le dogme et s'y heurter. Seulement le terrain de la lutte était mal choisi ; ce n'est point sur une question financière, sur le refus de salaire en cas de refus de serment, qu'il fallait appuyer le défi jeté à l'Église.

Ici, du moins, la Révolution manqua de courage ; elle n'osa point se donner elle-même une foi religieuse. D'une main, en même temps audacieuse et timide, elle ouvrit le Panthéon aux ombres des philosophes ; mais elle ne proclama pas le culte spirituel des grands hommes.

Elle aussi avait ses saints et ses martyrs ; mais elle les déposa froidement dans de muets tombeaux, d'où ne sortit point le rayon de l'immortalité

LES DEUX ROYAUTES

I

Les premiers journaux de 1789 semblaient rédigés par ces grands hommes qui avaient légué leur esprit au monde, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Jean-Jacques. La Cour seule n'avait pas compris le mouvement des idées. Pendant que tant de cœurs ardents commençaient une lutte d'amour, de haine et de désespoir, pendant que tant d'âmes brûlantes se répandaient comme le tonnerre dans la grande ville en émoi, dans la province haletante, Louis XVI, roi de France et de Navarre, écrivait aussi son journal, œuvre éloquente qui témoigne des inquiétudes de sa pensée. Voici un fragment du journal de Louis XVI :

« Mercredi, le 1^{er} juillet 1789, rien. Députation des États. — Jeudi, 2, monté à cheval à la porte du Maine, pour la chasse du cerf à Port-Royal. Pris un. — Vendredi, 3, rien. — Samedi, 4, chasse du chevreuil au butard. Pris un et tué vingt-neuf pièces. — Dimanche, 5, vespres et salut. — Lundi, 6, rien. — Mardi, 7, chasse du cerf à Port-Royal. Pris deux. — Mercredi, 8, rien. — Jeudi, 9, rien. Députation des États. — Vendredi, 10, rien. Réponse à la députation des États. — Samedi, 11, rien. Départ de M. de Necker. — Dimanche, 12, vespres et salut. Départ de MM. de Montmorin, Saint-Priest et de la Luzerne. — Lundi, 13, rien. »
Cependant le roi avait pris médecine.

Or, le lendemain, c'était la prise de la Bastille. Le Roi dormait du sommeil des enfants, il ne s'est même pas réveillé aux éclats du tonnerre.

Le Roi perdit un royaume parce qu'il n'osa pas faire le roi

Le 21 juin 1791, Paris se réveilla sans roi. La nouvelle se répandit. D'abord, ce fut de la stupeur ; bientôt ce fut de l'indignation. « Lui parti ! Elle ! Nous l'avions bien dit : le Roi et la Reine n'acceptaient point la Révolution, ils la subissaient. Ils viennent de s'échapper de la loi comme d'une forteresse. Où sont-ils allés ? se réunir à nos ennemis. » Les intentions de ce voyage étaient claires. Toute l'Europe monarchique frémissait de colère contre la France. Les premiers actes de l'Assemblée nationale avaient jeté la terreur dans toutes les cours. Une armée d'émigrés s'était formée sur nos frontières. La vieille France s'était exilée ; la famille royale s'exilait avec elle. « Passe encore, s'écriait-on, si Louis XVI et sa femme avaient quitté de bonne foi un pays dans lequel manque désormais l'air vital de la royauté ; mais ils ne s'éloignent que pour revenir. Ils reviendront à la tête d'une noblesse exaspérée par sa défaite, à la tête des armées étrangères. La Révolution est menacée : aujourd'hui, demain peut-être, on la sommerá de se rendre ou de subir les horreurs d'un siège. »

Si graves que fussent les conséquences de cette fuite, les faubourgs de Paris en prirent leur parti gaiement. S'il faut soutenir la guerre avec toute l'Europe et avec une partie de la France qui se déclare elle-même étrangère, on la soutiendra. L'invasion menace ; on défie l'invasion. « A nous les piques ! nous aimons mieux une déclaration de guerre que la trahison ! Que l'Europe avance, si elle l'ose. Nous avons creusé dans les ruines le fossé qui nous sépare à jamais de l'ancien régime. Ce fossé-là vaut mieux que celui de la Bastille ! »

A tous les points de vue, ce départ nocturne, furtif, clandestin, fut une faute irréparable. Le Roi avait essayé de sauver sa tête : il perdit le trône. L'avenir dira d'ailleurs qu'il ne sauvait rien. Cette désertion volontaire devait être interprétée comme une abdication.

Louis renonçait à la couronne, et il y renonçait dans les circonstances les plus funestes. Ce n'était plus le Roi constitutionnel de la France, c'était le roi des émigrés, le Roi de la contre-révolution, le Roi de l'étranger. On s'accoutuma, pendant trois jours — trois siècles alors, — à se passer de lui. Les Tuileries vides furent violées. Le peuple reconnut par lui-même le néant que contiennent les demeures royales. Les insignes de la monarchie tombèrent aux mains de la foule, qui se les partagea avec dérision. Des mots irréparables furent prononcés par une presse dont rien ne limitait plus l'audace. La déchéance du pouvoir royal était consommée. L'illusion de Louis XVI fut de croire qu'il y eut place en France, dans ce moment-là, pour une autre royauté que la royauté constitutionnelle. Il fallait accepter le trône tel que la Révolution l'avait placé, ou en descendre. Reconquérir le passé, quel rêve !

Déjà les terres du clergé et de la noblesse [étaient passées entre les mains des paysans, vassaux hier, propriétaires aujourd'hui, soldats demain. La coalition des rois de l'Europe pouvait peut-être forcer les citadelles, fouler et déshonorer le sol national, abattre les têtes des demi-dieux de la Constituante; ce n'était rien encore : il fallait ressusciter la vieille France. On oubliait que de par les philosophes les miracles n'étaient plus même permis à Dieu, et Dieu s'était tourné du côté de l'avenir.

II

« Le Roi est arrêté! » Cette nouvelle suivit de près la première, et couronna la victoire de la nation. Une petite municipalité, forte de la loi, avait mis la main sur le chef de l'État. Les gardes nationaux avaient désarmé les gardes du corps. Louis XVI surpris, décou-

vert, convaincu de tentative d'évasion, allait être ramené à sa prison des Tuileries par tout un peuple indigné.

Quelle humiliation jetée sur une échelle de quarante lieues ! Les paysans accourent sur la grande route pour voir le Roi, je me trompe, le malfaiteur ! Parmi ces paysans, il en est que la Révolution a enrichis ; dans ce carrosse qui roule au milieu d'un flot de poussière et de malédictions, ils voient passer l'ami des émigrés, le représentant du parti féodal, qui a pour ainsi dire transporté ses châteaux à la frontière. La terre, nouvellement dépecée, occupée par des mains laborieuses des nouveaux maîtres, — ses enfants, — la terre se soulève sous les pas de la contre-révolution qui vient de se démasquer. Le respect du rang, du malheur, de la vertu personnelle, la pitié pour une femme et pour un enfant, tout est oublié. L'intérêt ne connaît point l'attendrissement : du jour où les masses campagnardes, égoïstes par instinct, par calcul, par habitude du dur travail, virent dans le Roi le héraut de l'invasion étrangère, le restaurateur de l'ancien régime, l'homme qui voulait rétablir les dîmes et rendre les biens aux émigrés, l'indignation ne connut plus de bornes. Il fallut boire l'affront jusqu'à la lie ; il fallut courber la tête sous cet océan de murmures, de curiosité indiscrete, de sombre colère.

Ce n'est pas tout : la famille royale devait traverser Paris. Les grandes villes, plus éclairées que les campagnes, ont un sentiment plus délicat des convenances ; mais leur ressentiment n'en est que plus amer sous le calme.

Traverser l'insulte, c'était affreux ; mais traverser le silence ! Il le fallut pourtant.

Le peuple ne se découvre plus devant le Roi, devant la Reine. Le dernier artisan des faubourgs est devenu grand d'Espagne. Le roi passe, nul cri, nulle émotion

apparente. Qu'il aille ! C'est ici le vrai Calvaire de la royauté.

Le chemin de l'échafaud sera moins hérissé d'épines. Accourez, ombre du dix-septième siècle ! Accourez, Bossuet, Saint-Simon, Condé, vous tous qui avez vu la royauté triomphante, et voyez maintenant ce qu'elle est !

On peut fuir le bague, la prison, la potence, mais le trône, non : les rois sont enchaînés au souverain pouvoir ; le peuple les garde à vue ; il surveille dans les Tuileries l'otage de la Révolution.

Un des torts de la conduite du Roi fut de susciter un parti qui jusqu'alors ne comptait pas dans la nation. Ce parti se réunit au Champ de Mars. Il y trouve encore debout l'autel de la patrie. Sa puissance numérique est peu de chose, mais il emprunte une force considérable à la logique des circonstances. Louis XVI a fui ; Louis XVI a résigné la couronne. Pourquoi la nation hésiterait-elle à la ramasser ? Une pétition se signe : on y lit des noms obscurs aujourd'hui, destinés à devenir demain les drapeaux de la Terreur.

Tallien est le roi de l'émeute.

Par une fiction légale, l'Assemblée nationale a reconstitué le pouvoir souverain ; le Roi a été enlevé. Qui croit cela ? Personne.

La pétition a pour elle la lumière de l'évidence ; elle a contre elle le drapeau martial, la loi, Bailly.

Le sang coule. Cette tache rouge que vous voyez au milieu du Champ de Mars, c'est l'émeute reprimée, disent les représentants officiels de la nation ; c'est l'échafaud de 93, dit l'historien.

On a beaucoup déclamé sur le rôle des passions humaines dans les grandes crises politiques ; il serait temps de réfléchir à la logique calme, inexorable, mais foudroyante, qui dirige, au milieu du tumulte, la poussière vivante des partis.

Deux pouvoirs souverains peuvent exister dans un

État libre; l'Angleterre en est un exemple; mais au moins faut-il que ces deux pouvoirs indépendants reposent sur une base commune, qu'ils dérivent de la même foi nationale, qu'ils se mettent d'accord sur le principe du gouvernement. A cette condition les monarchies constitutionnelles peuvent vivre; sinon, non. Or, les constituants n'y avaient point réfléchi; mais rien de semblable n'existait en France. Ils avaient cru mettre l'équilibre dans les grands pouvoirs de l'État, ils y avaient mis la guerre. Le Dieu de Louis XVI n'était pas le Dieu de la Révolution française. Par naissance, par conscience, par devoir, il brûlait dans son for intérieur ce que la philosophie adorait, il adorait en silence ce qu'elle brûlait.

On accuse les hommes; on devrait plutôt accuser les fatalités qui les dominent. Le Roi, il faut le reconnaître, avait fait des sacrifices au mouvement de la raison humaine, — plus de sacrifices peut-être que n'en eût fait aucun roi de sa race. Aller plus loin, c'était à ses yeux de l'ingratitude et de l'impiété. On exigeait qu'il frappât les antiques soutiens de son trône, qu'il inquiétât l'Église, cette sœur aînée de la monarchie. Son cœur se révoltait contre de telles exigences.

Louis XVI ressemblait alors à ce roi dont parle la Bible, et qui, ayant renoncé à l'idolâtrie, avait brûlé toutes les statues, toutes les images de ses anciens dieux, et cependant le ciel ne se montrait pas encore satisfait. Le prophète alors pénétra dans les profondeurs secrètes du palais, et lui montrant une dernière idole, soigneusement cachée, à laquelle ce roi sacrifiait dans le mystère, il lui dit : « De quoi vous a servi de détruire toutes les autres idoles, puisque vous avez conservé celle-là ? »

On a raconté mille fois cette frémissante journée du 10 août : les Tuileries saccagées, les Suisses massacrés, le Roi venant chercher un asile dans l'Assemblée

législative, pour entendre prononcer sa déchéance au fond d'une loge de journalistes. La terreur, la pitié, la colère tombaient de moment en moment sur ces voûtes froides comme le couvercle d'un tombeau. Là se mouvaient du même coup une monarchie et une assemblée.

La déchéance de Louis XVI était un fait prévu, inévitable. N'avait-il pas renoncé lui-même au souverain pouvoir en désertant le trône ? Le péril qu'il avait cru conjurer par la fuite, il l'entendait gronder à ses oreilles dans cette tempête de feu, dans les cris de la multitude, dans les plaintes des blessés, dans les malédictions froides et amères de la tribune. Au milieu de ces événements lamentables, Louis XVI présentait l'étrange contraste de la faiblesse et de l'obstination ; son caractère avait fléchi sous toutes les exigences de la Révolution française ; sa conscience était restée droite. Ce fut sa conscience qui le perdit. Il tomba victime de ses croyances religieuses.

A la fin de cette terrible journée, Louis XVI avait tout perdu, hormis ses convictions.

Ainsi envisagée, cette chute a de la grandeur. Il était trop tard sans doute pour retirer son *veto* ; mais l'histoire impartiale doit dire que Louis XVI ne l'essaya point. Il s'ensevelit dans sa fidélité comme dans un linceul.

C'étaient les royalistes qui avaient perdu le Roi, en lui dictant une constitution qui tôt ou tard devait alarmer ses croyances ; mais les constituants avaient besoin d'arracher l'État aux mains de l'Église : de là un cercle de difficultés infranchissables ; de là l'océan de l'abîme.

III

L'Assemblée législative avait vécu ; la solennité des événements venait de voiler la tribune. Le canon avait

parlé ; il fallait maintenant la voix de Danton. L'Assemblée législative fut pourtant un grand sénat démocratique. Dans des temps plus calmes, elle eût gagné les cœurs par son éloquence. Elle vit naître dans son sein quelques-uns des orateurs qui devaient illustrer la Convention nationale. Elle eut l'honneur de posséder Condorcet, le biographe et l'admirateur de Voltaire, l'apôtre du dogme de la perfectibilité humaine, qui, dans ses rêves et ses espérances sublimes, voyait déjà tous les maux du temps présent, l'ignorance, la misère, le fanatisme, que dis-je ? la mort elle-même fuir jusqu'aux extrémités de l'univers devant le soleil du progrès !

La pensée s'arrête avec attendrissement sur cette tribune qui va se changer en un champ de bataille ! La Législative, du moins, n'avait point vu la Révolution se déchirer elle-même ; elle n'avait point vu tomber les têtes de ses orateurs ! elle n'avait point vu le glaive passer de main en main, jusqu'à ce que, ébréché, teint du sang le plus pur, il se perdît dans la fosse des derniers martyrs. La liberté n'avait point reçu les coups de la dictature. La foi populaire n'était point ébranlée par les éclats de la foudre ; malgré les nuages et le pressentiment de discordes inévitables, la fête de la Fraternité était encore dans tous les cœurs. Les mains qui devaient s'entre-déchirer se touchaient encore sur l'autel de la patrie. Le territoire n'était encore menacé que par un fantôme d'invasion. Le canon de l'ennemi regardait nos frontières, mais ce canon se taisait, comme par respect pour tant de génie et de vertu !

Ces heures ne reviendront plus.

Et cependant il faut marcher, avec le temps qui marche, avec le soleil qui éclaire, avec les événements qui se précipitent. La Législative avait senti sous ses pas la terre s'ébranler ; elle avait vu l'abîme s'ouvrir. Vierge de sang, elle s'immola au salut de la Révolution.

L'heure des grands sacrifices a sonné : le Roi offre sa couronne ; l'Assemblée offre sa démission ; le peuple offre ses souffrances. C'était le moment peut-être de confondre tous ces dévouements dans une réconciliation universelle ; mais non, les idées ne se réconcilient que dans le baptême du sang !

IV

Le 11 décembre 1792, Louis parut devant la barre de la Convention nationale. Barère présidait. Les chefs d'accusation étaient nombreux ; on peut les réduire à trois : Louis a trahi la France et violé son serment en se rendant à la frontière pour se réunir aux émigrés, à l'armée étrangère ; Louis a fait tirer sur son peuple dans la journée du 10 août ; Louis entretenait une correspondance secrète avec tous les ennemis de la France et cherchait le chemin d'un coup d'État contre la Révolution. Louis XVI se renferma dans un système négatif, refusant même de reconnaître sa propre signature.

Après trois appels nominaux, le 17 janvier, le président dit : « Je déclare que la peine que la Convention prononce contre Louis Capet est la mort. »

Les Girondins avaient voulu épargner le sang, et la plupart d'entre eux, par crainte, par faiblesse, par respect humain, avaient voté la mort de Louis XVI. La victoire de la Montagne était complète ; elle venait d'arracher à ses adversaires une de ces concessions qui déshonorent un parti. Elle, du moins, n'avait point tremblé, elle n'avait plié sous aucune influence, elle était demeurée sombre et debout au milieu des revirements de l'incertitude. En temps de révolution, malheur à qui hésite ! La ferme volonté des Montagnards les couronna d'un sanglant prestige.

La nuit du 21 janvier, Louis dormit jusqu'à cinq heures du matin. Cléry, selon l'ordre qu'il en avait reçu, éveilla son maître. Le fidèle valet de chambre coiffa l'ex-Roi; pendant qu'on faisait ainsi sa toilette, Louis tira un anneau de sa montre et l'essaya à son doigt : c'était son anneau de mariage, qu'il devait maintenant renvoyer à la Reine comme un muet adieu.

A six heures et demie il communia et s'entretint pendant quelque temps avec l'abbé Edgeworth. Il ne voulut point voir sa famille, craignant les émotions de son cœur. A huit heures, les officiers municipaux entrèrent; le Roi leur remit son testament et un rouleau de vingt-cinq louis qu'il les chargea de rendre à Malesherbes qui les lui avait prêtés. A neuf heures, Santerre dit : « Voici le moment! » Le Roi demanda à se recueillir encore pendant trois mois minutes. Au bout de ces trois minutes, Santerre répéta : « L'instant est venu. » Frappant alors la terre avec son pied droit, Louis dit : « Partons! »

A la porte du Temple, quelques rares et faibles cris de femmes s'élevèrent : « Grâce! grâce! » puis ce fut tout : les rues que traversa le cortège étaient silencieuses comme la tombe. Toutes les fenêtres étaient baissées, toutes les boutiques fermées. Les voitures ne roulaient pas; une seule prolonge sur le pavé silencieux son bruit uniforme. Où va-t-elle?

Quatre-vingt mille hommes, immobiles comme des statues, se tiennent sous les armes, formant la haie; les canonniers sont à leurs pièces, mèche allumée; mais pas un mouvement, pas une parole, pas un regard : on dirait une ville pétrifiée.

Louis lit dans son livre les prières des mourants. L'horloge sonne dix heures; la voiture et l'escorte arrivent alors sur la place de la Révolution, naguère la place Louis XV. La guillotine s'élève près de l'an-

cien piédestal qui supportait la statue royale. Un cercle de canons et d'hommes armés, derrière lequel fourmillent les spectateurs, décrit le terrain vide sur lequel va s'accomplir le sacrifice. La portière du fiacre s'ouvre. Le Roi monte lentement les degrés de l'échafaud ; il semble n'être pas vêtu pour la mort : il porte une veste puce, des culottes grises, des bas blancs. Il ôte sa veste, paraît alors en camisole de laine blanche. Les aides du bourreau s'approchent pour le lier ; il résiste. L'abbé Edgeworth le calme avec une parole.

Ses mains sont liées, sa tête est nue ; le fatal moment approche. Louis, le visage très rouge, s'avance alors vers le bord de l'échafaud et dit :

« Français, je meurs innocent ! c'est du haut de
« l'échafaud et au moment de paraître devant Dieu
« que je vous le dis. Je pardonne à mes ennemis. Je
« désire que la France... »

Un bruit de tambours couvre sa voix. Six valets de bourreau saisissent Louis le seizième et le lient sur l'odieuse planche. L'abbé Edgeworth s'écrie : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » Le couperet tombe ; c'est la tête d'un roi qui roule.

L'exécuteur des hautes œuvres, Samson, montra cette tête : des cris répétés de distance en distance s'élevèrent de l'océan de têtes qui entourait l'échafaud : « Vive la République ! » Les bonnets s'agitèrent à la pointe des baïonnettes, les chapeaux ondulèrent comme des vagues noires sur la place de la Révolution. Samson vendit pour ses valets des mèches de cheveux du Roi décapité et des morceaux de sa veste. Puis la multitude s'écoula en disant : « C'est fait ! »

Les boutiques de pâtisseries, les cafés, les théâtres furent ouverts dans la soirée. Paris vaqua de tous côtés à ses plaisirs comme si c'était un jour férié. Dans les endroits publics, les patriotes serrèrent la main des patriotes avec plus de cordialité que la veille. Quelques

jours après, dit un historien du temps, on ne s'apercevait point encore de la gravité du fait qui venait de s'accomplir. La Révolution venait de prendre l'engagement de vaincre ou de mourir. Les conventionnels, que dis-je, la nation entière n'avait plus ni miséricorde ni ménagement à attendre des rois de l'Europe coalisés pour venger l'affront qui venait de leur être fait dans la personne du Roi de France. Le défi était jeté. Et quel défi ! une tête de monarque suspendue par les cheveux à la main du bourreau !

Les armes avec lesquelles on allait combattre l'ennemi avaient été trempées dans le sang de Louis XVI. Ce sacrifice avait sans doute ému plus d'un cœur ; mais la pitié ne se montra point. Les larmes versées coulèrent en silence.

Les Montagnards cependant avaient atteint leur but. Ils avaient imposé leur volonté aux événements. Leur politique à coups de théâtre avait triomphé de l'éloquence des Girondins, de l'effroi des multitudes, de la faiblesse de tous. Ils régnaient par l'audace. D'une main qui bravait la foudre, ils venaient de décapiter huit siècles de monarchie. A l'ancien régime, ils avaient opposé la loi de l'ancien régime, la peine de mort.

Ce fut leur victoire, ce fut leur perte. Ils avaient dressé l'échafaud, l'échafaud les dévora. Tous les gouvernements se tuent à leurs propres armes.

Pouvait-on détruire la royauté sans détruire le Roi ? Oui, sans doute, la République eût été plus assurée par la déchéance que par la mort de Louis XVI. Mais le moment n'était pas venu où les esprits éclairés séparaient les hommes des institutions. Il faut dire que l'ancien régime s'était attaché à les confondre. Louis XIV, en exagérant la puissance et la représentation royales, n'a fait qu'exagérer le danger, non pour lui-même, mais pour sa dynastie. Si l'idole du souverain pouvoir n'avait point été placée par lui dans les

hauteurs du despotisme divin, il n'y aurait point eu de courage à l'abattre, il n'y aurait point eu place entre le trône et l'échafaud pour un champ de bataille entre les factions révolutionnaires. Les prestiges de la grandeur humaine donnent de l'éclat à la main qui les défie. Louis XVI tomba victime de ce matérialisme politique, dont le tort était d'incarner l'idée dans les signes.

Pour la première fois on cria : *Le Roi est mort, Vive la République!*

V

On croyait saluer le règne des rois de l'esprit humain : Voltaire était ressuscité.

Voltaire restera seul grand parmi les grands hommes de son siècle, parce qu'il s'est plus humilié que les autres devant la nature, parce qu'il n'a pas voulu, comme ses contemporains, refaire l'œuvre de Dieu. « Je m'en rapporte toujours à la nature, qui en sait plus que nous. Je ne vois que des gens qui se mettent sans façons à la place de Dieu, pour créer un monde avec la parole. Qu'ils disent donc comme lui : *Fiat lux!* » N'est-ce pas parler avec la vraie éloquence de celui qui a créé toutes les lumières, la lumière du monde et la lumière de l'esprit? Devant cette humilité du philosophe, on est tenté de prendre en pitié la lanterne sourde de tous ces Diogènes qui cherchent Dieu dans l'homme; mais quand on voit Voltaire porter d'une main si ferme et lever si haut le flambeau de la raison, on s'approche de lui avec respect et on reconnaît que c'est quelquefois le feu du ciel qui brûle dans sa main.

Oui, cet homme qui rit souvent, qui se perd à force d'esprit, qui se retrouve à force de raison, est plus près de la sagesse que les penseurs moroses, amers ou majestueux de son siècle. Qui songe aujourd'hui à habiter la Salente de Fénelon ou la Forêt de Jean-Jacques?

Qui voudrait vivre dans les royaumes ou dans les républiques de l'abbé de Saint-Pierre, de Fontenelle, de l'abbé de Mably, de Holbach? Autant vaudrait vivre dans un rêve. Voltaire est toujours éveillé. L'humanité trouverait toutes ses lois dans ses œuvres *. Aussi, à sa mort, il prévint que le temps n'était pas éloigné où la Sorbonne toute vivante rendrait moins de décrets que Voltaire du fond de son tombeau.

Voltaire (n'est-ce pas une des faiblesses du gentilhomme?) ne voulait pas à certains jours d'une politique et d'une religion à l'usage de tout le monde. Il songeait à créer une république de philosophes, comme Platon avait créé la sienne. Il croyait que les gueux devaient rester ignorants, pour n'avoir que les aspirations de la nature. « La philosophie, disait-il, ne sera jamais faite pour le peuple. La canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille d'il y a quatre mille ans ** . » Il dit encore : « Nous n'avons jamais voulu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le partage des apôtres. » C'est le blasphème d'un grand seigneur et non d'un philosophe. Mais tout en blasphémant et tout en niant la canaille, Voltaire travaillait pour Dieu et pour le peuple. Il dit quelque part des apôtres : « Ces douze faquins. » Il fut, sans le savoir, le treizième faquin.

* « L'humanité, en effet. Voltaire ne travailla jamais, et c'est sa grandeur pour un coin de l'espace, ou pour une heure du temps. Mais n'est-ce pas là la gloire du dix-huitième siècle tout entier? » Guizot.

** Voltaire, en 1791, eût peut-être émigré avec Rivarol. Il s'est toujours un peu moqué des républiques. « Quand je vous suppliais, écrivait-il au roi de Prusse, d'être le restaurateur des beaux-arts dans la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. » Mais il aimait la canaille, ce fond de douleur de l'humanité.

Oui, le treizième faquin, lui qui prêchait la justice, lui qui prêchait la paix, lui qui, dans le plus beau de ses vers, proclame que Jésus-Christ

A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer ;

lui qui parle ainsi de son rôle d'ouvrier dans *la vigne du Seigneur* :

*Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition *
L'Europe m'en sut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injurait en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale;
Parmi les factions ardents à se jeter,
Ils condamnaient le pape et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtemps désolée.
Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.*

Souvent, là où le Christ finit l'œuvre d'amour, Vol-

* « Peut-être que parmi nous plus d'un eût agi comme Voltaire, s'il eût vécu sous un système qui regardait Alexandre Borgia comme un de ces guides spirituels; un système qui maintenait dans tous ses excès criminels une aristocratie empruntant une partie de ses ressources aux dépouilles de l'autel; un système qui pratiquait la persécution comme moyen de conviction, et qui jetait dans les flammes un enfant de dix-huit ans, accusé d'avoir ri pendant que passait une procession de prêtres. Telles étaient les effroyables erreurs et les abus qui se présentaient à l'esprit de Voltaire lorsqu'il attaqua les superstitions romaines, et dévoila le libertinage et l'intolérance du clergé usurpateur. » Lord BROUGHAM.

taire commence l'œuvre de justice. Voltaire a écrit l'Évangile des droits de l'humanité quand on commençait à ne plus lire l'Évangile des droits de Dieu. Voltaire, qui a eu aussi dans sa vie des heures de rédemption, croyait que les derniers apôtres avaient dit leur dernier mot. Selon lui, l'Église envahissante masquait le ciel. On avait bâti un temple à Dieu pour cacher Dieu. Voltaire voulut montrer Dieu dans le cœur de l'homme. Du pied du Golgotha il dit de sa voix railleuse, amère et attendrie : « Ce n'est pas seulement Dieu que vous avez cloué là sur le gibet; que vous avez flagellé et couronné d'épines; que vous avez abreuvé de fiel et de vinaigre; que vous avez insulté jusque dans ses mortelles souffrances; ce n'est pas seulement Dieu qui pleure ses larmes et son sang depuis dix-huit siècles, c'est l'humanité. Dieu n'a sauvé que l'homme divin, je sauverai l'homme humain. »

*Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.*

Tout sera bien, c'est le dernier mot de la philophie de Voltaire. « La Vérité est la fille du Temps. » Dieu n'a pas voulu, quand il tira le monde du néant, parachever son œuvre; il a daigné la remettre aux mains de sa créature. Les grands sculpteurs et les grands peintres, s'il est permis de les comparer au Maître des maîtres, ont signé leurs chefs-d'œuvre avant d'y avoir dit leur dernier mot. Il faut bien que tout le monde soit content, même la critique. On ne retouche pas aux œuvres des peintres et des sculpteurs, parce qu'on espère les surpasser, mais on retouche tous les jours d'une main pieuse à l'œuvre de Dieu.

Tout homme porte en soi un exemplaire de l'infini; tout homme naît avec les aspirations du beau et du bien; tout homme meurt en regrettant les journées perdues sans l'amour et sans la justice. Pendant que la moisson

jaunit et que la forêt chante, la raison travaille. C'est l'arche sainte lancée dans la mer des siècles, qui marche, marche, marche toujours vers le rivage. Le rivage n'est pas loin; la colombe est déjà partie. Quand l'arche abordera, *tout sera bien*, car on verra enfin descendre sur la terre la Vérité, la Raison et la Justice, ces trois vertus théologiques de la philosophie, qui sont les vertus théologiques de l'Église de Voltaire. Pourquoi cette Église, comme le poème de pierres des architectures gothiques, ne s'élève-t-elle pas plus haut dans les nues?

LA COUR A TRIANON

*Marie-Antoinette. — Madame de Polignac. —
Le comte d'Artois. — Madame de Coigny. — La princesse
de Lamballe. — Jean-Jacques. — L'abbé de
Vermont. — Le comte de Provence. — Le Roi Louis XVI.*

SCÈNE I^{re}. — LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Enfin, je ne suis plus la Reine; me voilà redevenue une simple femme, la moins orgueilleuse du royaume. Dieu soit béni! Petits oiseaux, chantez ma joie comme la vôtre. Que vos gazouillements s'élèvent jusqu'au ciel sur le parfum des roses! Dites à Dieu que les plus beaux jours de ma vie se sont passés dans ce parc, à l'ombre des marronniers touffus, sur ces verdoyantes pelouses, au fond de ces humbles chaumières, dans ces nacelles indolentes! C'est là seulement que j'ai eu ma part des joies bénies du ciel et de la terre, ma part de soleil et d'amour.

(Elle s'assied au bord de l'eau et penche son front sur sa main.)

O ma mère, que n'êtes-vous là ! A vous seul, vous avez plus d'esprit que le Roi et tout son Conseil pour gouverner un peuple. Pourquoi ma mère avait-elle le pressentiment que Louis XVI ne serait qu'un roi fainéant ? Pourquoi, dans sa première lettre, lui a-t-elle parlé de Celui qui brise les sceptres et renverse les trônes * ? Enfin, rions pour ne pas pleurer. Les Parisiens disent qu'on s'amuse beaucoup à Versailles. Ah ! si on les condamnait à s'amuser avec nous ! Nous jouons la comédie, c'est vrai ; mais nous n'avons qu'un seul spectateur, et encore un spectateur qui ne rit jamais : le Roi. Autrefois, c'était Louis XV qui nous forçait à nous cacher, parce que nous ne voulions pas de sa maîtresse pour jouer avec nous. Aujourd'hui, c'est le peuple, une majesté nouvelle, bien plus tyrannique encore **.

* Admirable lettre de Marie-Thérèse au Dauphin au moment des fiançailles. L'impératrice finissait par ces mots : « Adieu, mon cher Dauphin, soyez heureux. Je suis baignée de larmes. »

** On ne s'amusait que chez Louis XV. Ce ne fut qu'à la mort du roi que les princes et les princesses prirent leurs coudées franches. M. le comte de Falloux a peint avec beaucoup de vérité, dans son éloquente histoire de Louis XVI, la vie intime de la famille royale :

« Les jeunes princesses imaginèrent d'animer le petit cercle en jouant la comédie ; mais on craignait la censure de Mesdames et une défense absolue de la part du roi. On s'installa en cachette dans un entresol où le service n'appelait jamais personne. La troupe se composait des trois princesses, du comte de Provence, du comte d'Artois et de M. Compan, secrétaire du Cabinet, beau-père de la première femme de madame la dauphine. Le comte de Provence se faisait remarquer par l'assurance de sa mémoire ; le comte

SCÈNE II. — LE ROI, LA REINE.

LA REINE. D'où venez-vous ?

LE ROI. De mon atelier de serrurerie. Il faut savoir se faire peuple à son tour.

LA REINE. Oui, pour que le peuple se fasse roi. Avez-vous fini votre serrure ?

LE ROI. Oui, Madame, pour vous emprisonner vous et vos caprices.

LA REINE. Oh ! mes caprices ne se laisseront jamais mettre sous clef. Mais ne parlons pas de prison. Vous m'avez glacé le cœur. Voulez-vous cueillir des roses pour mon chapeau ?

LE ROI. Des roses ! Le temps des roses est passé. C'est aujourd'hui le règne des fleurs utiles. Voyez plutôt ma boutonnière.

LA REINE. Des fleurs de pommes de terre ! C'est bien, mais c'est laid.

LE ROI. Ce qui est bien est beau, Madame.

LA REINE. Où avez-vous lu cela ?

LE ROI. Dans mon cœur.

d'Artois, par la grâce de ses manières; les deux princesses de Savoie jouaient avec embarras, la dauphine mettait de la finesse dans son jeu inexpérimenté. Le dauphin, unique et assidu spectateur, prenait part à la gaieté de la scène, riait beaucoup des travestissements, mais jamais aux éclats. »

Mais, dauphine ou reine, Marie-Antoinette ne s'amusa jamais avec abondance de cœur. Tout en France s'était mal annoncé pour elle; aux fêtes de son mariage, douze cents personnes s'étaient étouffées place Louis XV; elle avait peur de ce roi qui jouait à la majesté et qui fronçait le sourcil pour tout le monde, hormis pour madame Dubarry; je ne sais quel vague pressentiment des malheurs de la France agitait son âme; c'est ce que j'ai tenté d'exprimer dans cette saynette.

LA REINE. Votre cœur est donc un livre... J'oubliais... Et ma pendule, mon royal horloger ?

LE ROI. J'y travaille tous les jours.

LA REINE. Prenez garde à l'heure du berger. N'oubliez pas qu'il y a pour les rois une horloge qui ne s'accorde pas toujours avec celles des horlogers, c'est l'horloge qui sonne l'heure de la destinée des peuples.

LE ROI. Et vous, madame, où avez-vous lu cela ?

LA REINE. Dans Machiavel.

LE ROI. Est-ce votre cœur qui s'appelle Machiavel ?

LA REINE. Vous avez de l'esprit aujourd'hui.

(Le Roi et la Reine se promènent en se tournant le dos.)

SCÈNE III — LA REINE, MADAME DE POLIGNAC.

MADAME DE POLIGNAC. Vous voilà bien pensive, madame !

LA REINE. Ah ! c'est vous ! Savez-vous à quoi je songeais ?

MADAME DE POLIGNAC. Au bonheur de vos sujets.

LA REINE. Vous n'y êtes pas : est-ce que j'ai des sujets quand je suis ici ? J'étais en train de faire de vieilles déclamations contre le trône.

MADAME DE POLIGNAC. Non pas contre le trône de la beauté et de la grâce.

LA REINE. Contre le trône des rois, la plus triste prison où l'âme puisse s'enchaîner sur la terre. Autrefois, à Vienne, j'étais libre comme ces bouvreuils qui chantent ; aussi je chantais, alors ! Pourquoi, dans mon aveuglement, me suis-je laissé prendre au trébuchet ? Voyez-vous, ma belle duchesse, vous ne saurez jamais dans quelles chaînes je passe ma vie.

MADAME DE POLIGNAC. Des chaînes de fleurs.

LA REINE. Des chaînes de fleurs ! Hélas ! le premier chaînon est Louis XVI ; qui sait comment s'appellera le dernier ? Mille fois heureuses sont celles qui viennent

au monde dans un berceau d'osier : elles n'ont pas un royaume, mais elles ont leur vie à elles.

MADAME DE POLIGNAC. Nul n'est maîtresse de sa vie ; Dieu seul a la main assez forte pour tout conduire ici-bas.

LA REINE. Ah ! si je n'étais pas reine de France, vous verriez comme je vivrais à mon gré. Est-ce que Dieu m'empêcherait de respirer l'air libre, de courir sur les montagnes, de cueillir la marguerite et la primevère ? Quelle joie d'emporter au ravin son pain noir, de boire à la fontaine, de s'asseoir sur la roche ! Le pain, l'eau de la fontaine, la roche alpestre, l'air sauvage de la montagne, tout cela serait à moi ; tandis que, reine de France, vous le savez, à les entendre, tous ces philosophes babillards, le pain que je mange, c'est le pain de mes sujets ; l'eau que je bois, c'est la sueur du peuple. Si on me voit sourire, on crie au scandale, sous prétexte qu'il y a de la misère en France. Que me reste-t-il donc, à moi ? Croyez-le, je suis plus pauvre que la femme du pâtre : sa misère est bénie du ciel ; sa cabane est délabrée, mais n'habite-t-elle pas tout le vallon ? n'a-t-elle pas des tentes de verdure que Dieu lui-même entretient ? Pour boire à la fontaine, elle n'a pas une coupe d'or, mais il est bien plus doux de boire dans sa main. D'ailleurs, le peu qu'elle a est bien à elle ; ses plats d'étain, ses rideaux de serge, sa jupe de toile, c'est le fruit de son travail ; et moi, je vous le demande, qu'ai-je à moi ?

SCÈNE IV. — LA REINE, MADAME DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, *puis* MADAME DE COLIGNY ET LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LE COMTE D'ARTOIS. Tous les cœurs du royaume, depuis le cœur du roi....

LA REINE. Jé vous arrête : où il n'y a rien, la reine perd ses droits.

MADAME DE COIGNY, *survenant*. Eh bien, comment passera-t-on cette après-midi ? Serons-nous reçues par Sa Majesté la reine de France et de Navarre, ou par Sa Majesté Jeanneton, la laitière aux manches retroussées ? Verrons-nous ces blanches mains suspendues aux beaux pis des vaches là-bas éparpillées ?

LE COMTE D'ARTOIS. Je suis prêt à tout. Que la reine ordonne, et je suis aux pieds de Jeanneton.

LA REINE, *souriant*. Relevez-vous, comte.

LE COMTE D'ARTOIS, *qui était resté debout, tombe agenouillé*. J'obéis.

LA REINE, *se tournant vers madame de Coigny*. Que portez-vous donc là, duchesse ?

MADAME DE COIGNY. Un cachet ; ne voyez-vous pas ? C'est une rose accablée de papillons, d'abeilles, de frelons et de demoiselles.

LA REINE, *lisant la devise*. « Voilà ce que c'est que d'être rose. » Donnez-moi ce cachet ; de la rose nous ferons une reine.

MADAME DE POLIGNAC. Enfin, quelle comédie jouons-nous aujourd'hui ? *les Précieuses ridicules* ? Qui est-ce qui sera le public ? le roi n'est pas là.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *bas à la reine*. Le voilà qui vient ; c'est bien lui. L'abbé de Vermont l'a reconnu.

LA REINE, *un peu agitée*. En vérité, Mesdames, je ne suis pas en train de jouer la comédie à cette heure ; je suis en fureur de solitude aujourd'hui. Ce soir, peut-être reviendrai-je à nos chères distractions. En attendant, je vais rêver là-bas sous mon saule, le seul arbre que j'aie planté. Ne semblerait-il pas que j'aie préparé l'ombre de mon tombeau ?

LE COMTE D'ARTOIS. La reine a mis un crêpe, je ne dirai pas sur sa couronne, mais sur son cœur. La beauté n'est-elle pas faite pour sourire ?

MADAME DE POLIGNAC. Il y a des larmes qui sont plus

belles que des sourires, n'est-ce pas, madame de Coigny? Vous le savez, vous qui pleurez avec tant d'à-propos!

MADAME DE COIGNY, *d'un air piqué*. Moi, je ne me cache pas pour pleurer.

LA REINE, *avec impatience*. Battez des ailes, jolis oiseaux, allez répandre ailleurs votre gai babil, faites-moi la grâce d'une heure de solitude : la solitude est la conseillère des rois.

LE COMTE D'ARTOIS. La solitude est bonne pour les rois, mais non pour les reines.

LA REINE, *à la princesse de Lamballe*. Vous, demeurez là; j'ai à vous parler.

(*Le comte, après un profond salut, entraîne madame de Polignac et madame de Coigny vers le grand Trianon.*)

SCÈNE IV. — LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Enfin! je n'espérais pas vous voir sitôt seule.

LA REINE. Vous dites donc qu'il est là-bas?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Oui, là-bas, avec les jardiniers, à qui il donne une bonne leçon, à ce que dit l'abbé. Voilà toute une semaine qu'il vient passer ici ses heures de promenade. J'étais bien loin de m'en douter, moi qui le croyais toujours en exil. Le pauvre homme! il n'a pas l'air d'un prince.

LA REINE. C'est pourtant un grand seigneur. La plupart des grands seigneurs ne représentent qu'un nom; lui, il représente un homme. Quel homme! Il a grandi dans les passions bonnes et mauvaises : les passions sont les combats du philosophe. Au moins son génie ne sent pas le collège, c'est la fraîcheur d'une vallée perdue. Qu'il est éloquent en face de la nature! Si Dieu est son maître, la nature est son école. Il écoute et il chante. C'est la voix des bois et des fontaines, c'est

un cœur qui parle, et non l'écho d'un livre. Les écrivains du grand siècle sentent tous un peu la poussière stérile de la bibliothèque; dans celui-ci, c'est une bonne odeur rustique. Les autres ont des échos d'une jeunesse passée dans les livres; Rousseau a des échos d'une jeunesse passée dans les montagnes. Il rappelle le pâtre, la neige, la pervenche; il vous fait respirer l'air des forêts. Les autres ne vous promènent que dans un jardin royal, sur des allées sablées et tirées au cordeau. Au lieu d'entendre les concerts sauvages de la tempête, les hymnes matinales, les chansons du soir, on entend avec eux les sons de la harpe.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. J'ai passé et repassé devant lui pour le voir tout à mon aise; il n'est guère apprivoisé. Ces jours-ci, le chien de M. de Saint-Fargeau se jeta dans ses jambes et le renvoya sur le bord du chemin; M. de Saint-Fargeau courut à lui tout consterné. « Que puis-je faire pour vous? — Enchaînez votre chien, » ce fut toute sa réponse. Ne dirait-on pas Diogène? Quand il m'a vue, il a pris la mine d'un hibou.

LA REINE. D'un hibou qui voit le soleil. C'est votre beauté qui l'a ébloui.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Il me regardait à la dérobée, tout en cherchant à s'éclipser dans les branches.

LA REINE. J'y songe! S'il allait me reconnaître? Heureusement il ne m'a jamais vue.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Mais en vous voyant, madame, comment ne pas reconnaître la reine?

LA REINE. C'est un sauvage, il ne doit regarder les femmes qu'à moitié; mon costume, d'ailleurs, n'a rien qui me puisse trahir. Je prendrai un grand air d'insouciance. Vous croyez que les jardiniers parviendront à nous l'amener dans l'enceinte du petit Trianon?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. L'abbé de Vermont s'y est pris à merveille : le voyant à la porte, rêvant, sans

franchir le seuil, il a demandé aux jardiniers, tout en leur faisant des signes, si le petit Trianon était ouvert aujourd'hui aux étrangers. « Dans une demi-heure, ont répondu les jardiniers. — J'attendrai, a repris l'abbé. — Et moi aussi, » a dit le sauvage. Là-dessus, il s'est approché des jardiniers pour deviser sans façon avec eux. Dans quelques minutes l'abbé va venir; il le suivra sans doute, n'ayant garde toutefois de prendre le même chemin.

LA REINE. Il ne voudra pas venir de ce côté, s'il nous voit.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Qui sait? Il ne fuit que les hommes. S'il n'y avait que des femmes ici-bas, Dieu nous en préserve! peut-être serait-il plus sociable.

LA REINE. Mais n'est-ce pas lui que j'entrevois à travers la grille?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Oui, c'est bien là l'homme de la nature et de la vérité.

LA REINE. Vous le voyez, il vient tout en herborisant. Mais voilà que je pâlis et que je rougis!

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous, devant qui tout le monde pâlit et rougit!

LA REINE. Je ne croyais qu'à la majesté des titres, et je tremble devant la majesté du génie!

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous voyez qu'il n'a pas peur de nous. On a dû lui dire qu'il rencontrerait peut-être des Génevoises ou des Flamandes.

LA REINE. A merveille. Allons sans façon à sa rencontre, et prions-le de nous dire ce qui se fait à Trianon.

SCÈNE V. — LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE
• JEAN-JACQUES ROUSSEAU

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *avec un accent allemand*. Voulez-vous, monsieur, nous conduire dans cette retraite? Nous sommes étrangères: qu'est-ce que ce village?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *s'inclinant*. Je suis un étranger moi-même, vivant loin de la cour. Je viens ici pour la nature, qui se montre un peu çà et là, quoi qu'on fasse pour la cacher. Je vous dirais mal ce qui se passe à Trianon.

LA REINE. Les murs de la cour ne sont pas si hauts qu'on ne puisse à loisir regarder par-dessus.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je passe toujours sans regarder de ce côté-là. Est-ce la peine de lever la tête pour voir la folie des cours, quand on assiste de gré ou de force à la folie des villes ? Habillée de soie ou de lin, n'est-ce pas toujours la même folie ?

LA REINE. Vous voyez le monde d'un regard désenchanté.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vois le monde tel qu'il est. N'est-ce pas notre folie qui nous fait tous aller au dénoûment ? Dieu a compté sur notre folie en créant le monde. Aussi, que voit le spectateur ? le spectacle de la folie.

LA REINE, *à part*. Il est fou. *Haut*. Folie si vous voulez. Qu'importe si elle nous plaît ? Enfin vous savez sans doute par ouï-dire ce qui se passe ici, à quoi servent ces chaumières, pourquoi ces vaches se pavanent si bien sur les promenoirs de la reine ? Tout cela n'est pas un mystère à Paris.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vous dirai mal ce que je sais à peine.

LA REINE. Quelle est l'origine...

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Louis XIV avait imaginé le grand Trianon pour échapper à Versailles dans ses jours de promenades amoureuses ; Louis XV imagina le petit Trianon pour échapper au grand. C'est ici que madame la comtesse Du Barry venait faire porter la queue de sa jupe par un nègre, en attendant le *bon plaisir du roi*. Ce lieu est charmant ; pourquoi faut-il y secouer du pied de pareils souvenirs ? Heureusement que la

reine Marie-Antoinette a répandu ici un parfum de sa grâce et de sa vertu.

LA REINE, *respirant*. Vous avez vu la reine ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Non, je ne l'ai pas vue, mais je l'ai devinée. Elle a eu pour maîtres Marie-Thérèse, Métastase et Gluck ; elle sait que le sang des Césars coule dans son cœur. Comment n'aurait-elle pas la noblesse et la dignité, je ne dirai pas d'une reine, mais d'une femme ?

LA REINE. Oui, l'abbé Métastase a donné des leçons à Marie-Antoinette.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Grâce à Dieu, la reine n'imite pas madame Du Barry ; elle ne traîne pas un nègre à la queue de sa robe ; ce n'est pas pour un amant ennuyé qu'elle vient ici.

LA REINE. Et que vient-elle y faire ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Elle y vient réveiller ses souvenirs d'enfance ; elle y vient oublier les ennuis dorés du trône. Ces mœurs champêtres ont toujours été du goût de la cour : la bergère rêve au bonheur des reines, les reines recherchent le bonheur des bergères. Sous Louis XIV, on avait le même caprice ; lisez les Mémoires de mademoiselle de Montpensier. Pour la Régence, voyez les mascarades champêtres de Watteau.

LA REINE. Ces chaumières sont tout un village ; à quoi bon ce village ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est une école de bonne politique. *Souriant avec malice*. Malheureusement pour la royauté, le roi est toujours de trop dans ce village. Le roi absent, tout y est pour le mieux ; le roi présent, tout est fini : on ne rit plus, on ne chante plus, on ne vit plus. Aussi il y a là-bas la tour de Marlborough ; mais quand *madame monte à sa tour*, c'est pour voir si le roi ne vient pas.

LA REINE, *un peu troublée*. N'y a-t-il pas un théâtre ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Oui, comme si la comédie

n'était pas assez curieuse sur le théâtre de la cour ! On est si ennuyé de son rôle, quand on a le malheur d'être reine, qu'on veut se déguiser sans cesse, tantôt en bergère, tantôt en comédienne ; mais on a beau faire, c'est toujours le même cœur qui s'ennuie et qui cherche.

LA REINE. Qui cherche ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Qui cherche ce qui n'est pas à la cour : la liberté, l'amour, la solitude, tout ce qui est l'image du bonheur ici-bas, ou plutôt l'ombre du bonheur.

LA REINE. Le bonheur n'est-il pas à la cour comme ailleurs ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. A la cour on ne trouve que le plaisir ; or, comme l'a dit le sage, si le bonheur est un diamant, le plaisir n'est qu'une goutte d'eau. (*Se retournant pour voir la prairie.*) En vérité, on dirait pourtant que le bonheur habite ici. Trianon est un Éden où il ne manque rien, si ce n'est la pomme à cueillir. Ce lieu me console un peu du parc de Le Nôtre.

LA REINE. Quoi ! vous n'aimez pas la splendeur du parc de Versailles ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je m'y trouve fort mal à mon aise ; ces magnificences régulières, ces arbres taillés au cordeau, ces eaux emprisonnées dans le marbre, toutes ces recherches merveilleuses m'annoncent que cela n'a pas été fait pour moi. Je n'ose y respirer en pleine liberté, moi qui ne suis pas habillé de pourpre. J'ai toujours peur d'y rencontrer une cour folâtre qui rirait de mon habit râpé et de ma mine pensive, ou plutôt j'ai peur d'y rencontrer quelque jardinier dressé par Le Nôtre, tout prêt à me couper les cheveux comme si j'étais un arbre sauvage. Au moins les jardins anglais m'amuse ; la liberté des arbres qui poussent comme il leur plaît, sans être soumis au ciseau sacrilège, me fait croire à ma liberté. Je vais, je viens comme un ba-

ron sur ses terres : car, dès que je vois la nature telle que Dieu l'a faite, je crois être chez moi. C'est là que je bâtis mes derniers châteaux en Espagne.

LA REINE. Je vous comprends ; mais pourquoi craignez-vous et fuyez-vous tout ce qui s'habille de pourpre ? Les rois sont à plaindre plutôt qu'à craindre.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. On les craint, on les fuit, c'est tout simple. Pourquoi les plaindrait-on ? on ne plaint pas les infortunes dorées.

LA REINE. Vous êtes républicain, monsieur ; voilà d'où vient votre haine pour les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah ! madame, je n'ai pas de haine, pas même pour mes ennemis ! pourtant ils m'ont fait tant de mal !

LA REINE, *d'un air surpris*. A vous, monsieur ? Vous êtes donc un roi ? (*Se reprenant.*) Des ennemis ! n'en a pas qui veut. C'est une gloire. Permettez-moi de m'incliner devant vous ; permettez-moi en même temps de vous demander votre nom.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *avec un mouvement d'orgueil*, Mon nom n'est pas un mystère ; peut-être avez-vous entendu parler de moi : je suis Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève.

LA REINE. Jean-Jacques Rousseau, dites citoyen du monde.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Un peu de bruit, un peu de poussière, voilà tout.

LA REINE. C'est l'histoire des rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Vous parlez trop des rois pour n'être pas de la cour. (*Regardant la reine et tressaillant.*) Je croyais que la reine n'était pas ici...

LA REINE. Elle ne veut pas y être.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je suis loin de m'en plaindre ; me voilà revenu d'un préjugé...

LA REINE. Vous aimerez les rois ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. J'aimerai la reine.

LA REINE. Est-ce que je suis la reine? est-ce qu'il y a une reine en France? C'est [Dieu qui gouverne la France.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Le temps des mascarades passera vite; vous aurez comme les autres vos jours d'orage, madame, et alors vous serez la reine, s'il en est encore temps. Adieu.

LA REINE, *attristée*. Adieu! aimez un peu la reine.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je l'aimerai, non pas comme on aime à la cour; je l'aimerai profondément, jusqu'au jour où les philosophes auront donné le dernier coup de bêche à ma tombe. Comme les Trappistes, ils ne m'ont jeté que ce cri d'amitié: « Frère, il faut mourir. » Aussi je ne vois pas, comme Pascal, un abîme devant mes pas, je vois une tombe ouverte. Je n'ai plus de place au soleil. Les prêtres, les parlements, les philosophes, ne m'ont-ils pas dit comme à un autre juif errant: « Va, va encore, va toujours! » Proscrit, exilé, chassé, voilà le prix de mes œuvres. Et Dieu est témoin que je croyais enseigner aux hommes l'amour et la vérité. Pauvre aveugle que j'étais! je combattais les grandeurs et les mensonges sans prendre le temps de combattre mes misères. Pauvre astrologue, qui se laisse choir dans le puits! Je songeais à la vie des autres, sans songer à la mienne. Aussi comment ai-je vécu? Qu'ai-je fait de mon cœur et de ma raison? Je prêchais la grande famille humaine, où est ma famille à moi? Folie! folie! folie!

LA REINE, *à la princesse de Lamballe*. Il me fait peur. Quel orgueil et quelle misère!

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *voyant passer des promeneurs*. Les voilà.

LA REINE. Qui vient donc?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah! vous ne savez pas? ceux qui me proscrivent, m'exilent, me chassent ou m'insultent! Voyez-vous Grimm?

LA REINE. C'est l'abbé de Vermont.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est Grimm! c'est Grimm! je le vois bien, je le sens bien : il vient souffler sa haine dans l'air que je respire. (*S'inclinant avec un profond respect.*) Dieu protège la France et la reine!

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Dieu protège la reine! Ces philosophes sont des oiseaux de mauvais augure...

SCÈNE VI. — LA REINE, LA PRINCESSE DE
LAMBALLE.

LA REINE, *voyant Jean-Jacques Rousseau s'éloigner d'un pas rapide.* Le voilà parti! Qu'ils sont désespérants, tous ces hommes de génie! J'aime encore mieux mon sceptre que le leur. Au moins à ma couronne il y a des roses qui en cachent les épines. (*Etourdiment.*) A propos, notre mascarade! Appelez donc les fugitifs; moi, je cours à la laiterie.

*C'est le sultan Saladin
Qui garde dans son jardin...*

Vous dites que je ne suis pas trop mal en jupe rayée?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous êtes adorable en manches retroussées.

LA REINE. Vous croyez? Voilà le comte d'Artois qui vient faire tourner son moulin. Quel charmant garde-moulin! On a beau faire pour se rendre grotesque, on est toujours un grand seigneur.

SCÈNE VII. — LA REINE, LA PRINCESSE DE
LAMBALLE, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE. Vous êtes seul, comte?

LE COMTE D'ARTOIS. Le comte de Provence répète son rôle : il doit souffler ce soir.

LA REINE. La tempête?

LE COMTE D'ARTOIS. Peut-être. Pour le roi, il s'amuse : il s'est renfermé avec une serrure de sa façon.

LA REINE. A la bonne heure ! il va être heureux.

LE COMTE D'ARTOIS. Et nous aussi. Ne trouvez-vous pas qu'il est assez curieux de voir le restaurateur de la liberté, à ce qu'ils disent, passer son temps à faire des serrures ? C'est un mari dangereux ; il n'y a point de porte qui tienne avec lui. (*Le comte va au moulin, la reine à la laiterie.*)

SCÈNE VIII. — LA PRINCESSE DE LAMBALLE, L'ABBÉ DE VERMONT.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Monsieur l'abbé va-t-il monter en chaire ? Voilà son bercail qui bat la campagne.

L'ABBÉ. Qu'on joue la comédie de la royauté, passe encore ; mais la comédie du ciel, ce serait une profanation.

SCÈNE IX. — L'ABBÉ, LA PRINCESSE DE LAMBALLE, MADAME DE POLIGNAC, *déguisée en rosière.*

MADAME DE POLIGNAC. J'en suis bien fâchée, monsieur l'abbé, mais mon innocence doit être proclamée ; vous me couronnerez rosière.

L'ABBÉ. Je suis fier de cette mission ; en vous couronnant, j'imiterai le Seigneur, qui vous a mis sur le front la couronne de la gloire et de la beauté.

MADAME DE POLIGNAC. On n'est pas plus galant. Quelle surprise !

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE PROVENCE,
en berger. LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *en bergère.*

LE COMTE DE PROVENCE.

*Mon sceptre est une houlette;
J'ai jeté les fleurs de lys
Pour la fraîche violette
Qui tremble au sein de Philis.*

MADAME DE POLIGNAC. Vous avez raison, comte, la
violette est adorable...

LE COMTE DE PROVENCE. Comme l'amour qui se cache.

MADAME DE POLIGNAC. Je ne fais pas de comparaison.
Je ne suis pas un poète, moi ; je n'improvise pas, je n'ai
pas à loisir la rime et la raison.

LE COMTE DE PROVENCE

*Si vous voulez que je m'escrime
Au jeu des vers, belle Suzon,
Vous serez la grâce et la rime,
Et moi l'amour et la raison.*

SCÈNE XI. — LES PRÉCÉDENTS, LA REINE,
LE COMTE D'ARTOIS

LA REINE, *une trompe à la main, au comte d'Artois.*
Berger, il n'est pas encore temps de conter fleurette ;
voici votre trompe que vous avez perdue, je ne dirai
pas où.

LE COMTE D'ARTOIS. Dans le boudoir de la belle du-
chesse.

LA REINE. Appelez les vaches, il est temps de les
traire ; voyez, j'attends : Jeanneton me suit avec les
jattes.

LE COMTE DE PROVENCE. Venez, filles d'Io, les plus
blanches mains du monde (*A la duchesse de Polignac
et à la princesse de Lamballe*), je parle aussi des vôtres,
vont se suspendre à vos flancs noirs,

LA REINE. Soyez donc tout simplement berger, et non poète. Est-ce que les vaches entendent cette langue-là? Appelez la Rousse, appelez la Brune, appelez Jeanne, appelez Margot. Les voyez-vous qui viennent déjà? Meunier, votre farine est-elle faite? Allons, allons, il y aura goûter sur l'herbe et bal dans la prairie. L'abbé, allez chercher le violon et la cornemuse; envoyez-nous le comte de Vaudreuil et la duchesse de Coigny. Pour danser une pastourelle un peu gaie, il faut plus de figurants. (*Voyant venir le roi.*) Mon Dieu! le roi qui vient! (*Elle pâlit et laisse tomber ses bras.*)

LE COMTE D'ARTOIS. C'est l'ennui qui vient : je cours au moulin.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Je vais lâcher mon troupeau.

MADAME DE POLIGNAC. Je cours chercher un bailli pour me couronner rosière.

LA REINE, à la princesse de Lamballe. Dépêchons-nous, Madelon, nous n'avons pas de temps à perdre. (*Au comte de Provence.*) Berger, laissons passer le roi; dans une demi-heure nous reviendrons goûter sur l'herbe. Allez préparer des couplets. (*Tous s'enfuient. La reine rappelle la duchesse de Lamballe.*)

SCÈNE XII.— LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LA REINE. Ma chère princesse, n'allez pas si vite, je vous retiens pour cinq minutes.

LA PRINCESSE. Vous voilà devenue toute sérieuse et toute pâle.

LA REINE. Je vous ai déjà parlé de mon dernier rêve.

LA PRINCESSE. Oui, vous m'avez fait peur.

LA REINE. Eh bien! je viens d'avoir une vision terrible. Voyez-vous ce nuage là-bas à l'horizon? C'est du sang,

LA PRINCESSE. C'est du feu.

LA REINE. Je vous dis que c'est du sang. Ces nuées, ce sont des peuplades qui ont le vertige et qui se précipitent dans une mer rouge. Regardez bien ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas là-bas, suivant le Roi qui monte sur un échafaud.

LA PRINCESSE. Quelle folie. Cet échafaud, c'est un trône.

LA REINE. Mais le trône est peut-être le chemin de l'échafaud : rappelez-vous Charles I^{er}.

LA PRINCESSE. Ne sommes-nous pas en France ?

LA REINE. Oui ! c'est là ce qui m'effraye. En Espagne, on aime les courses de taureaux ; en France, on aime les supplices. Tout est spectacle pour les Français.

LA PRINCESSE. Oui, on les a trop habitués à la roue, au feu et au gibet.

LA REINE. On a inventé ces jours-ci un nouveau supplice...

LA PRINCESSE. Venez rire avec nous, car voici le Roi. *Elle s'éloigne.*

SCÈNE XIII. — LE ROI, LA REINE, *cachée.*

LE ROI. Je croyais qu'ils étaient là tous, les grands enfants ? Qu'ai-je donc à faire ce soir ?

LA REINE, *à part.* Rien.

LE ROI. Qu'ai-je donc fait ce matin ?

LA REINE, *à part.* Rien.

LE ROI. J'ai bien faim, mais à Trianon il n'y a que du lait et du fromage, du beurre et des fraises ; autant boire de l'eau. (*Voyant les moutons éparpillés autour de lui.*) Il y a pourtant là de bonnes côtelettes qui se promènent.

LA REINE. Ah ! Jean-Jacques ! Jean-Jacques ! Je suis toute soucieuse aujourd'hui.

LE ROI. Les ministres ont-ils déclamé longtemps à

ce dernier conseil ! La France, la Prusse, l'Autriche...
(*Un silence.*) La France, l'Angleterre, l'Amérique...
(*Un silence.*) Le siècle marche, comme disait M. Turgot. (*Il s'assied.*) Que d'inventions sous mon règne, sans compter qu'aujourd'hui M. Guillotin m'a écrit qu'il avait découvert la civilité de la mort. Il appelle cela la civilité de la mort ! (*Le roi se frappe légèrement le cou du bout de la main.*) C'est égal, les rois de France sont bien heureux de ne pas monter sur l'échafaud. (*Le roi respire.*) Songeons-y : Pour bien gouverner mon royaume... (*Le roi s'endort.*)

LA REINE, *s'éloignant* : Dieu protège la France !





LIVRE II

LES REINES DU SIÈCLE

I

MARIE-THÉRÈSE

MARIE-THÉRÈSE savait que la grande histoire ne se fait pas sans poésie. Que resterait-il de la guerre de Troie sans Homère ? Où serait la couronne d'Auguste sans Horace et Virgile ? Qui songerait à Léon X sans la poésie de Raphaël ? On n'eût jamais parlé de passage du Rhin sans les vers de Boileau, ce qui prouve que la poésie, même la poésie de Boileau, parle encore plus haut que l'histoire ; à ces causes, ce que Marie-Thérèse avait estimé le plus dans l'héritage de son père, c'était Métastase. Ne devait-il pas comprendre cette jeune impératrice sans empire, lui qui avait couru les rues de Rome improvisant des vers pour gagner la couronne du Tasse ? Marie-Thérèse se trompait pourtant dans son enthousiasme pour son poète. Il fut inutile à sa renommée, car il ne porta jamais la couronne des grands poètes ; et si aujourd'hui l'impératrice nous apparaît un peu effacée dans la galerie des illustres souveraines,

c'est que Métastase n'était ni le Tasse ni Shakespeare.

Et cependant n'a-t-elle pas eu la plus poétique des destinées guerrières, cette jeune fille née pour le trône et qui brava l'Europe pour s'y asseoir? Une fois son père mort, Dieu ne fit rien pour elle; autour d'elle, tout lui fit défaut, même ses enfants; elle tenta de donner par son amour sa grande âme à son mari, mais François, duc de Lorraine, sembla ne jamais dépasser à la cour le seuil de la chambre à coucher, il le reconnaissait lui-même; aussi disait-il gaiement: « Il n'y a dans ma cour que l'impératrice et mes enfants, moi je ne suis qu'un simple particulier. »

Au dix-huitième siècle, il y eut trois carnivals célèbres: celui de Venise, celui de Vienne et celui du Palais-Royal. A Paris, le carnaval fut gâté par les philosophes; à Venise, il durait depuis longtemps; à Vienne, ce fut le vrai carnaval, car à Vienne, sous les ombrages du Prater, dans les redoutes semées sur les rives chantantes du Danube, et jusque dans le palais impérial, l'amour, tout en innovant sous le masque les beaux sentiments qui plus tard devaient tuer Werther, fut un joyeux professeur d'égalité; déjà comme plus tard, au temps de madame de Staël, les souverains « ne voulaient être considérés dans leurs amusements que comme de simples particuliers et n'usaient de leurs droits que quand ils remplissaient leur devoir. » Depuis Ferdinand III, les césars autrichiens ne s'occupaient plus seulement de légitimer la devise aux cinq voyelles orgueilleuses: A. E. I. O. U. « *Austrie est imperare orbi universo.* » Ils aimaient à montrer qu'ils savaient le latin mieux que les professeurs de leurs universités; qu'ils composaient des anagrammes mieux que leur poète lauréat, et surtout qu'ils s'entendaient en musique mieux que leur maître de chapelle. Léopold I^{er} voulut mourir en écoutant un *canyone* dont il

avait noté les paroles, Joseph I^{er} était un savant contrepointiste, Charles VI, enfin, le père de Marie-Thérèse, était le plus grand mélomane du monde, et son goût pour l'art ne s'arrêta pas dans les limites d'une passion platonique. Au sortir de son conseil des ministres, il s'asseyait à son clavecin pour corriger et pour achever les partitions de ses opéras qui, aux jours de fêtes, étaient représentés sur le théâtre de la cour par les feld-maréchaux, par les chambellans et aussi par les princes et princesses du sang impérial. A la naissance d'un de ses derniers enfants, on joua un drame lyrique dont Apostola Zeno, le librettiste vénitien, lui avait fourni les paroles. Ce jour-là l'empereur dirigeait l'orchestre, où les exécutants n'étaient rien moins que les plus hauts dignitaires du saint-empire. Sur la scène, Marie-Thérèse, sans embarras et sans fausse majesté, chantait sous un costume mythologique de prima donna. Ne fût-ce pas en cette occasion, et au moment où les applaudissements fêtaient l'œuvre du maestro couronné, que le maître de chapelle Fux (Kreisler avant Koffmann) dit à Charles VI, dans le naïf essor de son enthousiasme : « Quel dommage que Votre Majesté ne soit pas un maître de chapelle. — Je vous remercie, mon cher Fux, dit Charles VI, mais je me contente de mon sort en attendant mieux. »

Pourquoi Marie-Thérèse n'en est-elle pas restée à ces joies faciles de la jeunesse ? La cantatrice dut regretter plus tard, sous l'hermine et le velours de son manteau impérial, le clinquant de ce costume païen qu'elle portait avec tant de gaieté. Ainsi que plus tard sa fille Marie-Antoinette aimait à oublier qu'elle était reine en redevenant fermière dans un opéra comique de Sedaine, Marie-Thérèse aimait à ressusciter, dans une vision lumineuse, ses premières années si douces où elle se laissait aller au courant de l'existence, occupée de son rôle à apprendre, de son chaste amour pour

François de Lorraine et des songes d'or où plus d'une fois lui apparurent les fantômes majestueux de la grande Isabelle et de Blanche de Castille. Aussi la musique qui avait été pour elle une amie, lui devint plus tard une consolatrice. Comme elle se plaisait à assister aux leçons de ses filles, quand le sopraniste Mancini faisait chanter à Marie-Élisabeth ou à Marie Béatrice quelques cantates de Porpora ! Comme elle s'intéressait aux derniers chants de la Faustina, dont elle avait presque vu les débuts ! Comme elle se délassait de la lourde tâche des guerres à diriger et des traités à conclure !

En 1762, Léopold Mozart, l'ancien valet-musicien du comte de Thum, arrivait à Vienne, accompagné de ses deux enfants dont le plus petit devait être le créateur de *Don Juan* ; il y eut ce jour-là une scène charmante au palais impérial. François I^{er} vint chercher lui-même, dans l'antichambre, le virtuose de six ans, qui, aux portes de la ville, avait apprivoisé les douaniers en leur jouant un menuet. Marie-Thérèse prit sur ses genoux le frêle génie qui ne s'étonnait pas de sa faveur ; puis, comme il se laissa glisser sur le parquet, ce fut l'archiduchesse Marie-Antoinette qui le releva en l'embrassant : « Vous êtes bien bonne, dit Wolfgang, et je voudrais vous épouser. — L'épouser, dit Marie-Thérèse souriante, et pourquoi ? — Pour lui prouver ma reconnaissance, reprit l'enfant sublime, elle est si bonne ! » Douce pastorale, qui, après un siècle, nous cause encore une émotion qui n'est pas sans mélancolie.

L'Impératrice devait mourir en regardant tristement sa maison dépeuplée, son cœur de mère orphelin et sa grandeur inaccomplie. L'archiduchesse devait porter sous le couteau sa belle tête, si bien faite pour sourire à toutes les voluptés innocentes ; et lui-même, l'enfant prédestiné, le petit Mozart, devait expirer à trente-cinq ans, très pauvre, très triste, très las, non pas d'avoir

multiplié des chefs-d'œuvre, mais d'avoir vu se multiplier autour de lui les haines impitoyables de l'ignorance ; il devait expirer au moment où il terminait l'hymne que notre âme répète encore involontairement au souvenir de ces augustes hôtes de Vienne, la *Messe du requiem*, le repos, en effet. Ce dut être la parole suprême de Marie-Thérèse : « Bien heureux sont ceux-là, parce qu'ils se reposent ! » disait Luther en traversant le cimetière de Worms. Marie-Thérèse ne trouva que dans le tombeau cette volupté de la quiétude. Marie-Thérèse n'avait pas comme Catherine II la terreur du néant ; grâce à Dieu, elle n'était pas si philosophe que de lire ses oraisons dans Voltaire ; elle n'avait pas pris, comme le roi de Prusse, pour le directeur de sa conscience, d'Holbach et Lamettrie ; aussi elle savait que la mort en Dieu est la vie nouvelle, libre des douloureux labeurs du trône. Pendant que tant d'autres ne s'occupaient qu'à bâtir des palais, châteaux de cartes pour le lendemain, elle bâtissait avec une pieuse sollicitude sa maison de granit pour l'éternel lendemain. « C'est dans le caveau des capucins, tombeau des empereurs d'Autriche et de leur famille depuis deux siècles, dit madame de Staël, que, pendant trente années, Marie-Thérèse entendait la messe en présence même du sépulcre qu'elle avait fait préparer pour elle à côté de son époux. Cette illustre Marie-Thérèse avait tant souffert dans les premiers jours de sa jeunesse, que le pieux sentiment de l'instabilité de la vie ne la quitta jamais au milieu même de ses grandeurs. Il y a beaucoup d'exemples d'une dévotion sérieuse et constante parmi les souverains de la terre : comme ils n'obéissent qu'à la mort, son irrésistible pouvoir les frappe davantage. Les difficultés de la vie se placent entre nous et la tombe ; tout est aplani pour les rois jusqu'au terme, et cela même le rend plus visible à leurs yeux ; les fêtes conduisent naturellement

à réfléchir sur les tombeaux. De tout temps la poésie s'est plu à rapprocher ces images, et le sort, aussi, est un terrible poète qui ne les a que trop souvent réunies. Le mariage de Marie-Thérèse, qui avait été pour elle la première épreuve de sa volonté, puisqu'elle s'était mariée de haute lutte avec son père, fut une fête pour l'Autriche, d'abord parce que ce mariage, mais aussi comme si l'on eût pressenti que ce mariage, qui allait donner douze enfants à la maison impériale, donnerait un mari et non pas un maître à l'archiduchesse. Toute la ville de Vienne était encore en joie quand mourut le prince Eugène; il semblait que la Providence avait attendu, pour frapper le vieux soldat de l'Autriche, l'heure où le génie de Marie-Thérèse allait créer cent mille jeunes défenseurs à la patrie. Marie-Thérèse paraissait impatiente d'exploiter le génie du gouvernement qui était en elle, quand la ligne masculine de la maison d'Hapsbourg, qui régnait depuis plus de quatre cents ans, s'éteignit le 20 octobre 1740, à deux heures du matin, avec Charles VI. En vertu de la Pragmatique-Sanction, l'archiduchesse recueillit cette couronne impériale qui, jetée dans la balance de Dieu, faisait jadis équilibre au globe du monde; elle était elle-même presque à l'agonie, et ses souffrances lui envièrent le triste bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. Le lendemain, pourtant, elle était debout; elle donnait audience aux officiers de l'État, elle suffisait à toutes les exigences de son nouveau devoir; son ferme cœur avait réparé tout de suite les défaillances de son corps malade; elle n'avait pas voulu tarder d'une heure à prouver à la nation que l'Autriche devait compter sur elle, et en elle la volonté aussi avait été souveraine. Que de dangers et que d'obstacles autour de cette jeune fille de vingt-deux ans, qui, hier encore, se livrait sans arrière-pensée aux belles folies des mascarades et des opéras! Il ne restait pas plus de cent mille florins dans le Trésor, l'armée ne

se montait pas à trente mille hommes, les vivres étaient rares dans la capitale; déjà, c'est un témoin oculaire, l'Anglais Robinson, qui parle, les ministres voyaient les Turcs en Hongrie, les Hongrois révoltés, les Saxons en Bohême, les Bavares aux portes de Vienne, et la France les excitant tous. Marie-Thérèse ne se découragea pas, et pourtant les présages étaient funestes; les puissances européennes se tenaient sur la réserve, et bientôt un ennemi qu'on ne redoutait pas vint porter à son comble la désastreuse situation de l'empire: Frédéric II venait de monter sur le trône; il lui fallait un jeu de prince pour signaler son avènement, et il envahit la Silésie à l'improviste; c'était mentir à la foi des traités, mais la fortune se mit du côté des parjures: on le vit bien à la bataille de Molwitz. Marie-Thérèse avait pour elle l'honneur, sa conscience et aussi son génie; elle repoussa avec indignation les efforts de Georges II d'Angleterre, qui essayait de négocier un accommodement entre la Prusse et le Saint-Empire; elle voyait plus haut et plus loin que ses ministres: le visionnaire Starembeg, l'inerte Kœnigsekh, l'intrigant Xinxindorf et les très médiocres Harach. En face d'une cause totalement désespérée, elle resta héroïque, et son héroïsme eut raison du sort; elle ne s'abusait pas sur les hasards du lendemain. Elle écrivait à sa belle-mère, la duchesse de Lorraine:

« J'ignore encore s'il me restera une ville pour faire mes couches. » Mais en même temps elle décidait à la servir les habitants de la Hongrie et la Diète de Presbourg; elle entraîna tous les cœurs. Je laisse parler l'historien de la maison d'Autriche, William Coxe; car, pour raconter ces austères beautés de l'histoire, il faut rassembler, comme dans une gerbe lumineuse, tous les témoignages de la tradition:

« L'impératrice, vêtue de deuil, mais dans l'habit hongrois, ayant sur la tête la couronne de Saint-

Étienne et ceinte de l'épée royale, objets d'une vénération extrême pour les peuples de la Hongrie, parut tout à coup au milieu de l'assemblée; elle traversa la salle d'un pas majestueux et lent et monta à la tribune, du haut de laquelle le souverain a coutume de haranguer les États. Après quelques instants de silence, le chancelier retraça la triste situation des affaires et demanda de prompts secours. Marie-Thérèse prit ensuite la parole et adressa en latin, langue dont l'usage est commun en Hongrie, et dans laquelle on rédige tous les actes de la Diète, un discours à l'assemblée. « La situation déplorable de nos affaires, dit-elle, nous a portée à rappeler à nos chers et fidèles États de Hongrie l'invasion récente de l'Autriche et les dangers auxquels ce royaume est exposé, et à les inviter à chercher un remède à de si grands malheurs. L'existence même du royaume de Hongrie, celle de notre personne, de nos enfants et de notre couronne, sont menacées. Abandonnée de tous nos alliés, nous plaçons notre confiance uniquement en la fidélité et en la faveur si longtemps éprouvées des Hongrois. Dans ce péril extrême, nous vous exhortons, vous les États et ordres du royaume, à délibérer sans délai sur les moyens les plus propres à pourvoir à la sûreté de notre personne, de nos enfants et de notre couronne, et à y recourir sur-le-champ. Quant à nous, les fidèles États et ordres de Hongrie peuvent compter sur notre coopération en tout ce qui pourra contribuer au rétablissement de la félicité publique, et rendre à ce royaume son ancien éclat. » L'impératrice n'avait pas fini de parler que déjà les magnats avaient tiré leurs sabres et qu'ils s'écriaient : « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia!* » Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! Ils votaient en même temps des levées de soldats et des offrandes pécuniaires; ils acclamaient, et leurs cris furent doux alors au cœur de la jeune épousée, le duc de Lorraine comme

co-régent de Hongrie. Marie-Thérèse souleva alors dans ses bras l'archiduc, qui devait être Joseph II, et, comme la mère, le fils fut béni par un peuple fidèle ; et devant ces témoignages inespérés de la sympathie de ses sujets, la noble femme abdiqua sa majesté et fondit en larmes comme une sœur émue au milieu de ses frères. Tout était changé désormais ; des bords de la Save et de la Theiss à ceux de la Drave et du Danube, les Croates, les Esclavons, les Pandours vinrent se ranger vaillants et farouches sous l'étendard impérial. L'électeur de Bavière entra néanmoins dans Prague ; il fut même couronné à Francfort sous le nom de Charles VII. Mais en même temps la Bavière fut envahie, les troupes hongroises menacèrent la haute Silésie ; Frédéric II fut forcé d'évacuer la Moravie, et, à la bataille de Chotusitz, la honte de Molwitz fut lavée. Un an après, de victoire en victoire, Marie-Thérèse était couronnée à Prague reine de Bohême ; pour arriver là, elle avait pris sur son chemin tous les alliés, quels qu'ils fussent. Les meilleurs de ses capitaines n'ont-ils pas été le colonel Mentzel et le baron de Trenck, moitié héros, moitié brigands ? Mais il faut conclure sur la campagne de Bohême avec les paroles deux fois sincères de son ennemi, le roi de Prusse : « Pour recouvrer la Bohême, la fermeté de l'impératrice a été plus vaillante que la force de ses armes. » Tout favorisait Marie-Thérèse, et les armées françaises trouvaient à Prague une image anticipée de la désastreuse retraite de 1812. Par bonheur pour la France, le maréchal de Saxe nous vengea à Tournay, à Raucoux, à Fontenoy. Après beaucoup de difficultés diplomatiques, un traité fut signé à Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse recouvra les Pays-Bas, sur lesquels Louis XV avait mis la main ; mais elle fut obligée de renoncer aux conquêtes qu'elle avait faites en Italie, et, pour consacrer sa grandeur, elle s'occupa pendant sept ans

de l'administration de ses États. « Une femme, c'est encore Frédéric II qui parle, exécuta pendant seize années des desseins dignes d'un grand homme. » Les revenus de la maison d'Autriche s'accrurent dans une proportion inattendue; la justice fut régularisée, l'armée fut disciplinée; enfin, chose plus importante encore, Marie-Thérèse apprit à connaître les hommes de sa cour, à choisir des conseillers; en 1756, elle appelait au ministère le comte de Kaunitz, « si frivole dans ses goûts, si profond dans les affaires »; c'est un mot de l'historien-roi. Elle avait maintenant à ses côtés l'homme qu'il lui fallait pour l'aider dans ses nouveaux débats avec l'Europe..... Le comte de Kaunitz eut pour principal dessein l'abaissement de la Prusse. « Il conçut, dit très bien l'historien Coxe, le projet hardi et pour ainsi dire extravagant, d'y parvenir au moyen d'une alliance avec la France, et il eut le bonheur de se faire comprendre par Marie-Thérèse. — Informé, dit Duclos, il jugea que madame de Pompadour, toute chancelante qu'elle paraissait, était encore la voie la plus sûre pour déterminer le roi; et, en l'engageant dans les affaires, il la rendit ce qu'il désirait qu'elle fût, et ce à quoi elle n'aurait encore osé prétendre, maîtresse de la France. » M. de Kaunitz pouvait craindre que la dignité de l'impératrice répugnât à lier une correspondance avec la maîtresse de Louis XV; mais, malgré sa dévotion, Marie-Thérèse consentit à appeler Jeanne Poisson sa princesse et sa cousine; et comme son ministre croyait devoir s'excuser d'avoir réclamé d'elle un si grand sacrifice, elle répondit : « N'ai-je pas flatté Farinelli ? » On sait ce qu'était l'étrange sopraniste qui régna si longtemps à la cour de Madrid; la femme, ce jour-là, s'immolait à l'impératrice. On tint les conférences à Babirole, petite maison de la marquise. L'abbé de Bernis, qui en voulait fort au roi de Prusse, parce que Frédéric II avait raillé ses petits vers, s'engagea

vivement pour Marie-Thérèse; on signa le traité de Versailles, et la guerre de Sept-Ans commença. On sait quelles furent les conséquences de ces intrigues, où l'impératrice seule trouva son profit et sa gloire. Le maréchal d'Estrées eut pour successeur le prince de Soubise, et la monarchie des Bourbons put ajouter Rosbach à ses déshonneurs de l'ancienne histoire : Poitiers, Azincourt et Crécy. Nous avons fait avec l'Autriche un marché de dupes; il nous coûta un peu plus cher tous les jours; il semblait que le petit-fils de Louis XIV fût l'humble tributaire de la fille de Charles VI. O Richelieu! où étais-tu? Il n'y avait plus dans ce temps-là que le maréchal de Richelieu.

Maintenant, à quoi bon suivre pas à pas Marie-Thérèse dans les déchéances volontaires de la majesté? Quand son mari mourut, elle fit proclamer son fils, Joseph II, empereur, et pendant quinze ans elle regarde mélancoliquement une société de philosophes se former là où elle aurait voulu ressusciter un monde catholique. Elle avait espéré que le mariage de Louis XVI avec sa fille rendrait à l'Autriche sa suprématie sur les affaires de France : le ministère de M. de Maurepas la détrompa; du reste, déjà en France il n'y avait plus à compter qu'avec le peuple.

Ce fut elle pourtant qui signa avec Frédéric le traité définitif de Teschen, le 28 février 1780. Ce fut elle qui rétablit les relations affectueuses de sa maison avec Catherine II. Elle avait ainsi, par deux actes de sagesse qui assuraient la tranquillité de son pays, rejoint la fin de son règne avec le commencement. Elle pouvait mourir; elle mourut avec sa couronne d'impératrice, le 29 novembre 1780, âgée de soixante-trois ans, après un règne de quarante et un ans. Toutes les filles de Marie-Thérèse ne furent pas des sœurs de cœur pour Marie-Antoinette. C'était aussi une archiduchesse d'Autriche que cette Caroline de Naples, cette Lesbienne cou-

ronnée qui ne se précipita pas du haut du rocher de Leucade, mais qui, les yeux ardents, regarda avec sa complice, Emma Hamilton, tant de généreuses victimes tomber dans les flots ensanglantés. Ce jour-là, le laurier de Virgile se flétrit au Pausilippe, et sur les rochers de Caprée l'ombre de Tibère tressaillit de joie : Tibère avait trouvé sa sœur.....

Marie-Thérèse eut son jour de beauté, mais ce fut un jour sans lendemain ; qu'importe ! Elle fut belle le jour où elle mit sur sa tête ses deux couronnes : sa couronne de mariée et sa couronne d'impératrice ; elle fut belle le jour où, à peine mariée et à peine impératrice, elle présentait son nouveau-né aux États de Hongrie. Elle avait une de ces beautés majestueuses qui, pour être glorieuses, n'ont pas besoin de la majesté du trône ; elle portait la tête avec une fierté native que tempérerait la douceur d'un clair regard toujours affectueux ; l'intelligence répandait sur son front, dans ses yeux, et jusque dans son sourire, cette belle lumière qui, pour les chrétiens comme pour les païens, s'appelle toujours la grâce. L'étude et la mode n'avaient guère ajouté chez elle à tous les dons de la nature ; même au milieu des ballets, même en se déguisant en Vénus ou en Marphyse, elle était toujours restée Marie-Thérèse ; le coiffeur avait bientôt fini son office avec elle : ses cheveux rebelles défiaient le peigne, et elle n'était jamais plus charmante que quand ils flottaient sur son cou. Mais il en coûte cher à la beauté pour mettre au monde seize enfants, seize enfants toujours pendus au sein de leur mère : cette taille flexible disparut, la petite vérole meurtrit son visage, une chute de carrosse la défigura presque ; il ne resta plus de Marie-Thérèse, de cette jeune fille que le Danube eût comptée parmi ses mille enchanteresses, que les forêts de la Hongrie eussent réclamée naguère pour gouverner les jeux des Elfes et les Willis, il ne resta plus qu'une matrone chrétienne

très grosse, très lourde, la peau déchirée, les jambes tremblantes, les yeux éteints. Quand elle mourut, selon l'étiquette, son corps aurait dû être porté par ses chambellans ; mais elle-même avait ordonné qu'il fût placé sur un char : elle avait craint que les épaules de ses sujets fussent aussi débiles pour supporter son cadavre que jadis leurs âmes avaient été impuissantes à juger et à comprendre ses projets. Nous nous soucions peu maintenant de cette beauté évanouie de Marie-Thérèse, qui, pour nous cependant, et grâce à des peintres fidèles, présente, même encore aujourd'hui, une image plus brillante que ne la devinèrent à son lit de mort ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas admirée en son printemps ; ce qui nous importe à nous, spectateurs de la postérité, c'est cette beauté de la vertu, qui n'a rien à craindre des outrages du temps, et Marie-Thérèse gagna tous les jours ce charme que l'âge ne pouvait qu'accroître. N'est-ce pas elle qui s'écriait, peu d'instants avant d'expirer : « Si je désirais l'immortalité, ce serait pour soulager les malheureux ! » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pensions sur ses cassettes, elle s'était toujours préoccupée des pauvres ; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée : « L'art nourricier de tous les arts. » Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ ; elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits ; elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans.

Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compa-

gnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut, pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes; ah! c'est là un plus digne cortège que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fines, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprénaient dans leurs études charmeuses; vienne ce jour du jugement, qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse, à son tour, comparâtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne déroberont pas aux clartés du soleil sans nuage leur corps véritablement glorieux. Car sur la terre elle a aimé ses enfants comme Marie aimait Jésus; car, souveraine de ce monde, elle a protégé les affligés et les déshérités du monde, comme Jésus a protégé Lazare. Il y a pourtant des revers aux belles pages de l'histoire évangélique de Marie-Thérèse. Au moment où la victorieuse obtenait d'un 'gouvernement ruiné trente-six millions comme pour l'indemniser de ses conquêtes, la voix vengeresse de la chrétienne dut dire bien haut à la politique qu'elle était une déloyale alliée de la mère envers la France. Marie-Antoinette, en montant à l'échafaud, n'avait à se reprocher vis-à-vis de la France que l'amour trop personnel de sa mère pour l'Autriche. Faut-il rappeler encore que, quelques années avant, et

quand madame de Pompadour n'avait pas fait de nous les satellites de Marie-Thérèse, quand les Français prisonniers à Prague s'indignaient tous les jours des rigueurs de leur geôlière, elle ne fut pas attendrie par cet héroïsme tombé à ses pieds? « Que voulez-vous de moi? leur disait-elle. — Nous voulons, disaient les captifs, la liberté d'aller embrasser les canons que vous nous avez pris. »

II

CATHERINE II

I

Les deux souverainetés les plus souveraines du dix-huitième siècle, n'est-ce pas Voltaire et Catherine II? Aussi, voyez comme ils se reconnaissent grands tous les deux. Voltaire s'habillait des chasses de Catherine, et celle-ci, dans son parc de Czarsko-Zélo, faisait bâtir un petit Ferney. Ainsi, dans l'épopée virgilienne, Andromaque exilée se plaît à voir encore une miniature de sa Pergame, et à planter sur les bords d'un ruisseau sans nom les arbustes qui ombrageaient les rives sacrées du Simois.

Il faut voir Catherine II de haut et de loin, comme toutes les grandes renommées et tous les grands monuments; l'histoire n'aime ni les pantoufles ni les robes de chambre. C'est peut-être pour cela que Byron appelle l'histoire « cette menteuse fieffée. »

Combien de romans confus dans cette belle histoire de Catherine!

« A la cour d'une reine, disait Horace Walpole (combien qui déjà l'avaient dit!), ce sont les hommes

qui gouvernent. A la cour des rois, ce sont les femmes.» Horace Walpole n'avait pas deviné Catherine, qui fut toujours impératrice, même en face de ses passions, dans le tourbillon de ses amants. C'est qu'il y avait en elle une femme doublée d'un homme. Quand elle devisait familièrement avec son philosophe Diderot, au coin de son feu de l'Ermitage, et qu'elle voyait l'encyclopédiste hésiter pour lâcher la bride à sa gaîté gauloise : « Allez toujours, lui disait-elle, nous sommes entre hommes. »

C'était là le génie de Catherine, d'être un philosophe avec Diderot comme avec Voltaire, un roi avec Frédéric comme avec Joseph II, un mathématicien avec Euler, un héros avec Souwaroff, un homme du monde avec le comte de Ségur, un diplomate avec le prince de Ligne, et une femme (Byron dit beaucoup mieux) avec Poniatowski, avec Grégoire Orloff, avec Wasielitchikoff; avec Potenkin, avec Zawadoffsky, avec Zoritz, avec Rimsky Korzacoff, avec Lanskoï, avec Yermoloff, avec Momonoff, avec Platon Zouboff, avec Valentin Zouboff, avec tous ceux que n'a pas nommés l'histoire.

Mitrowitch, par exemple, qui, après avoir joué avec elle un roman rustique à la manière de Daphnis et Chloé, fut condamné à mort dans un drame à la Shakespeare. On avait mis Ivan IV au tombeau, mais vivant. Les deux officiers ensevelis avec lui avaient l'ordre de le tuer si on tentait de le délivrer. Ils avaient surtout reçu l'ordre de ne pas manquer ceux qui oseraient cette tentative. Les deux officiers commencèrent par Ivan IV, mais n'eurent pas le courage d'assassiner encore Mitrowitch. Ce beau soldat ukrainien rendit son épée en toute confiance, bien convaincu qu'il en recevrait une autre plus riche des mains de Catherine. Mais Catherine n'avait pas l'amour reconnaissant ; son roman rustique était fini, elle

en jeta sans vergogne les feuillets dans le sang de Mitrowitch. Il fut condamné à mort, et mourut en disant ces deux mots d'un philosophe : « Je ne comprends pas. — Il ne comprend pas, dit Catherine en écoutant le galop de son cœur insatiable, il ne comprend pas que j'ai cent passions à vivre, et qu'il n'en avait qu'une à me donner. »

Catherine, quelle que fût la faiblesse de son cœur, voulut toujours garder la souveraineté. Elle se donnait, mais elle ne donnait pas le pouvoir. Élisabeth livrait l'Angleterre à ses amants, et les décapitait pour redevenir la reine ; Catherine n'eut jamais besoin de décapiter ses amants. Elle avait trop le génie du despotisme, et elle connaissait trop le despotisme de l'amour pour tenir conseil des ministres dans sa chambre à coucher.

La Sémiramis du Nord — une Sémiramis qui eut à compter avec l'ombre sanglante de Ninus — se souvenait de l'Asie quand elle ouvrait ses mains pleines pour écraser sous ses dons ceux qui ne réussirent jamais à combler le vide de son cœur. Écoutez là-dessus Byron, à l'instant où il présente son don Juan à l'impératrice :

« Les ambassadeurs de toutes les puissances demandèrent qui était ce tout nouveau jeune homme qui promettait d'être grand dans quelques heures, ce qui est bien prompt (quoique la vie soit si courte). Déjà il voyait, dans son cabinet, tomber les roubles en pluie argentine et pressée, sans compter les décorations et le cadeau de quelques milliers de paysans.

« Catherine était généreuse ; — toutes ces femmes-là le sont. — L'amour, ce grand ouvreur du cœur et de toutes les voies qui y conduisent de près ou de loin, par en haut ou par en bas, par les barrières à péages petits ou grands, — l'amour (bien qu'elle eût une mau-

dite passion pour la guerre et ne fût pas la meilleure des épouses, à moins que nous ne donnions ce titre à Clytemnestre, et pourtant peut-être vaut-il mieux que l'un des époux meure que si tous deux traînaient leur chaîne), — l'amour avait porté Catherine à faire la fortune de chacun de ses amants ; en cela elle différait de notre demi-chaste Élisabeth, dont l'avarice répugnait à toute espèce de débours, si l'histoire, cette menteuse fieffée, a dit vrai ; et quand il serait avéré que la douleur d'avoir mis à mort un favori eût abrégé sa vieillesse, sa coquetterie vile et ambiguë, ainsi que sa ladrerie, font honte à son sexe et à son rang.»

Je ne veux pas faire l'addition éloquente des roubles semés à pleines mains par Catherine au dessert du festin de l'amour ; je dirai seulement que le total s'élevait à plus de 400 millions. M. de Cupidon était ministre des finances par intérim ; heureusement que l'intérim ne durait jamais.

Catherine fut belle longtemps, fut belle toujours. Non-seulement elle avait la beauté dominatrice de l'intelligence, elle avait aussi, quoique Allemande, la beauté de lignes, si j'en crois son buste par Falconet, si j'en crois le tableau du musée de Versailles, si j'en crois Diderot qui savait peindre. — Comme elle s'habillait tour à tour en homme et en femme, il lui fallait une certaine fierté de profil et en même temps un grand charme de sourire, — yeux bleus et dents blanches, — pour qu'elle représentât victorieusement les deux figures. — Elle portait bien la tête ; c'était Junon sur le champ de bataille, c'était Diane sous les ramées de l'Ermitage. Quoique d'une taille médiocre, elle avait l'art de paraître grande, comme si la majesté lui eût toujours fait un piédestal. Ses beaux sourcils noirs donnaient plus de charme encore au ciel azuré de ses yeux. Ses cheveux n'étaient ni blonds ni bruns, ils

étaient légèrement poudrés, quelquefois pailletés d'or, et flottaient sur son cou en ondes rebelles. — Elle se coiffait souvent d'un petit bonnet couvert de diamants. — Elle avait presque toujours un collier de perles et des boucles d'oreilles étincelantes. — Elle mettait du rouge, mais elle avait horreur des nez rouges, et ne buvait presque jamais de vin ; la table, d'ailleurs, ne tenait que fort peu de place dans sa vie. Elle déjeunait des yeux, elle respirait l'odeur du gibier de chasses impériales, et se contentait de mettre sous ses belles dents un fruit mûr ou un fruit sec avec un biscuit trempé de chocolat ou de vin de Chypre. A dîner, elle goûtait à tout et ne mangeait de rien ; elle regardait souper son amant ou son hôte, et ne s'asseyait presque jamais. C'était l'heure des ambitions cachées, quand ce n'était pas l'heure de l'amour.

Byron l'a peinte à son midi ; il lui donne des yeux bleus ou gris ; — selon Rulhière, elle avait les yeux bruns ; — pourquoi le prince de Ligne ne nous a-t-il pas appris qu'elle les avait noirs ? Pour moi, je suis convaincu qu'elle avait les yeux verts, mais vert de mer, cette couleur indécise qui va jusqu'au bleu, qui va jusqu'au noir, selon que l'âme passe de la région des vents alizés au cap des tempêtes. Minerve, Messaline et Marie Stuart ont triomphé par ces yeux-là.

Byron s'attarde avec don Juan à la contemplation des beautés de Catherine ; il parle de ses charmes venus à point comme de beaux fruits qui vont tomber de la treille ; mais je ne le suivrai pas quand il soulève cette adorable veste de velours vert dessinée par l'impératrice elle-même, et cette jupe à grand ramage qui sculptait en reliefs si voluptueux « les autres extras » chantés par le poète.

II

L'impératrice, ce grand roi, a eu aussi son Marly et son Trianon. A l'Ermitage, sous Catherine, il y eut des spectacles avec des parterres de philosophes et de héros. On sait que l'Ermitage est au palais impérial ce que le grand Trianon est à Versailles. Tous les voyageurs, les princes et les poètes entraient à l'Ermitage comme dans un château de fées, et ne trouvaient plus la porte pour s'en retourner, tant ils étaient retenus par les mille et une merveilles de la statuaire et de la peinture : toute une corbeille de fleurs exotiques importées de France et d'Italie. Sous Catherine, c'était le luxe dans le luxe ; on y entrait par une galerie de tableaux, j'ai voulu dire de chefs-d'œuvre. Il n'y avait que deux salons et une salle à manger ; mais comme on n'y recevait que la belle compagnie, et que les domestiques ne s'y montraient jamais, même pendant le dîner, il restait toujours assez de place. On frappait trois coups comme au théâtre, et une table bien apprise montait à l'instant, servie comme chez Lucullus, bien mieux, comme chez mademoiselle Camargo. Il n'y manquait que le dessert. « J'en suis fâchée, disait Catherine, mais vous n'aurez de beaux fruits que quand j'aurai ma saison d'hiver à Constantinople. » Et disant cela, elle se levait de table, et tout le monde la suivait dans un jardin d'hiver où ses jardiniers, de vrais courtisans, avaient enchaîné les belles saisons. Les convives cueillaient à deux mains les raisins et les pêches, et l'Eldorado était trouvé.

Il n'y avait pas seulement à l'Ermitage les fruits de Fontainebleau et de Florence ; on y moissonnait toutes les gerbes, on y vendangeait toutes les grappes de l'intelligence européenne. Quand Diderot avait lancé ses flammes, quand on avait lu une lettre intime du

roi Voltaire ou la correspondance officielle du baron de Grimm, c'était le tour du prince de Ligne qui débitait des riens charmants, du comte de Ségur, qui chantait une romance, ou de Bernardin de Saint-Pierre (à Saint-Pétersbourg, c'était le chevalier de Saint-Pierre) qui racontait pour séduire une comtesse polonaise ces Harmonies de la nature qui séduisaient tout le monde.

Nul ne savait donner une fête comme Catherine II ; elle avait dépassé de bien loin Fouquet à Vaux, Louis XIV à Versailles, et Francœur à l'Opéra. Citerai-je, par exemple, les fêtes données au prince Henri de Prusse ? Elle avait fait construire un immense traîneau, attelé de seize chevaux, dont les miroirs prismatiques se miraient aussi sur la glace. C'était une infernale mascarade, car on n'y était reçu que déguisé en domino. Ce magnifique traîneau n'était que l'avant-coureur de deux mille autres. Sur le chemin, ce n'était que pyramides et arcs de triomphe. C'était un voyage aux portes de Saint-Pétersbourg, mais ce fut un voyage à travers le monde ; car à chaque mille il y avait une fête organisée, guinguettes, danses et jeux, où les paysans et les paysannes, en costumes de tous les pays, ici comme dans les kermesses de Rubens, là comme dans les fêtes galantes de Watteau, représentaient ce grand train de joie qui, au dix-huitième siècle, dédommageait les rois et les impératrices des soucis de leur couronne.

Le prince Henri de Prusse fit une remarque qui fit sourire Catherine, c'est que les différents peuples ont tous leur manière de lever la jambe pour danser et le bras pour boire, mais qu'ils s'embrassent tous de la même manière. Il fit une autre remarque au moment où l'impératrice descendait de traîneau pour se mêler aux danses de ses esclaves ; — l'élève de Voltaire ne leur avait pas encore intimé qu'elle ne voulait avoir

que des sujets ; — Catherine s'abandonna très familièrement aux gaietés assez compassées de la polonaise, cette marche dansante qui aujourd'hui encore est en faveur à la cour des czars. « Rien, dit le prince Henri, ne sied si bien à Votre Majesté que de diriger la polonaise. » Tout en dansant la polonaise, l'impératrice ne songeait peut-être qu'à diriger la Pologne. Et, en effet, ce trait d'esprit du prince Henri de Prusse fut comme un trait de lumière qui éclaira pour l'ambitieuse la carte d'Europe à refaire. Qui sait si après avoir dansé ensemble, la Russie et la Prusse n'avaient pas mis le pied sur la Pologne !

Les lettres de Frédéric, récemment publiées, donnent une autorité, presque une certitude, à notre légende.

Catherine, qui n'était sortie de la plus petite cour d'Allemagne que par la volonté du roi de l'esprit, Frédéric II, s'imagina longtemps, elle qui était deux fois la reine du monde par la grâce comme par la majesté, qu'elle ne savait pas présider un salon. Elle écrivit directement à madame Geoffrin, cette présidente héréditaire de la société de madame de Tencin, et lui demanda des leçons pour conduire son académie des bêtes de Saint-Pétersbourg. Mais les Catherine et les Napoléon n'ont que faire, pour mener leur monde, des statuts rédigés par madame Geoffrin ou par M. de Narbonne.

III

Ne nous aventurons pas dans l'Iliade et l'Odyssée de Catherine, deux poèmes où il y a trop de faux dieux comme dans ceux d'Homère, deux Olympes où il y a trop de nuages. Catherine ne s'appelait pas Catherine, elle s'appelait Sophie - Auguste - Dorothee d'Anhalt-

Zerbst. Elle était née à Stettin en 1729, du prince Christian-Auguste. Frédéric II et la czarine Élisabeth, qui se souvenaient d'un ancien serment d'amour juré à l'oncle de la jeune princesse, conspirèrent pour la fiancer au duc Charles de Holstein-Gottorp, qui, par le droit de sa mère Anne, était le prétendant naturel à la couronne de Russie. Charles et Sophie-Auguste étaient luthériens tous les deux. Au baptême de l'Église grecque, l'un devint Pierre Fédérowitch, et l'autre Catherine Alexievna.

On se maria, mais les augures étaient mauvais, et les fleurs d'oranger ne tombèrent pas sous les courties de la chambre nuptiale ; Catherine prit un amant, Soltikoff : était-ce bien le premier ? Pierre III prit une maîtresse, la comtesse Woronzoff, et il n'y eut plus que deux ennemis sur les marches du trône.

Quand Élisabeth mourut, Catherine permit à Pierre III de ceindre la couronne. Elle voulait le perdre dans l'opinion avant de le frapper. Pierre III se fût perdu tout seul ; mais comment ne pas tomber quand les princesses vendaient leur amour à ceux qui trahiraient l'empereur pour l'impératrice, quand l'impératrice elle-même payait à Grégoire Orloff la dîme de son pouvoir du lendemain ? Pierre tomba. Catherine parut en uniforme à la tête des régiments, et prouva que celui des deux souverains qui était le maître c'était elle. Sur le champ de bataille, le czar prit la fuite et demanda bientôt sa grâce à la victorieuse ; mais Catherine ne savait pas pardonner à celui qui n'avait pas su se faire aimer ; Pierre III, prisonnier, fut empoisonné par Alexis Orloff et par Teploff ; puis, par excès de zèle, et comme le poison n'achevait pas assez vite son œuvre, Baratinski l'étrangla avec une serviette. Catherine dormit le soir à Péterhoff : elle n'avait point perdu sa journée.

On fit tambouriner une grande nouvelle au peuple ; voici la proclamation qui fut affichée dans toutes les villes de l'empire :

« Le septième jour après notre avènement au trône impérial, nous reçûmes avis que le ci-devant empereur était attaqué d'une colique violente dont il avait eu autrefois de violents accès. Aussi, pour ne point manquer au devoir que nous impose la religion chrétienne et la sainte loi qui prescrit de conserver la vie à son prochain, nous ordonnâmes de lui envoyer à l'instant tout ce qui pourrait servir à prévenir les suites d'un mal si dangereux et de le soulager par de prompts remèdes. Nous apprîmes cependant hier, avec beaucoup de douleur et de regret, qu'il avait plu au Très-Haut de terminer sa carrière. C'est pourquoi nous avons ordonné de déposer son corps dans le monastère de Newski pour y être inhumé.

« Nous exhortons en même temps, en souveraine et en mère, tous nos fidèles sujets à faire les derniers adieux au défunt, en oubliant le passé, et à prier Dieu pour son âme, ainsi qu'à regarder cet arrêt inattendu du Tout-Puissant comme un effet des vues impénétrables que sa providence s'est réservées sur nous, sur notre trône impérial et sur toute notre chère patrie. »

La même femme qui écrivait d'un ton si odieusement dégagé cette lettre de faire part à son peuple et à la postérité, devait pourtant plus tard s'attendrir jusqu'aux larmes quand Diderot lui dirait adieu. Elle aimait ce qui était grand, et le tort de Pierre III était d'être un homme médiocre, ce qui ne légitime pas le tort de Catherine.

Catherine fut vraiment grande ; non-seulement elle continua Pierre le Grand, mais on pourrait dire qu'elle fut encore sa Catherine, tant elle voulut réaliser ses idées et jusqu'à ses rêves.

Lisez ces deux lettres : Voltaire à Catherine.

« Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute

la lumière nous viendra du Nord. Votre Majesté Impériale a beau dire, je vous fais étoile et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne, et à la fin même elles se dissiperont. Vous ne serez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis ; vous ne serez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les sages feront votre apothéose de votre vivant ; vous vivrez longtemps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité ; si vous voulez faire des miracles, tâchez de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que Votre Majesté fait, je croirai que c'est pure malice à elle, si elle n'entreprend pas ce changement ; j'y suis un peu intéressé, car, dès que vous aurez mis la Russie au trentième degré, je vous demanderai la permission d'y venir achever ma vie ; mais en quelque endroit que je végète, je vous admirerai malgré vous. »

Et maintenant Catherine à Voltaire :

« Vous ne voulez point de paix, Monsieur : soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix. Lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *nec plus ultra* du bonheur ; me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime pas son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens ; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à Moustapha : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! » Et après cette réflexion, je suis à mon aise comme ci-devant. Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrions point longtemps soutenir la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre le Grand soutint pendant trente ans la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en

fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant ; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre, chez nous, a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

» Votre projet de paix, Monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable ; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte ; nous parlerons après des jeux isthmiques.

» Laissez faire sultan Aly-bey ; vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Grèce, qui ne fait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que le seigneur des Pyramides, le théâtre d'Athènes cesserait bientôt d'être un potager, et le Lycée une écurie. Mais si cette guerre continue, mon jardin de Czarsko-Zélo ressemblera bientôt à un jeu de quilles, car, à chaque action d'éclat, j'y fais élever quelque monument. La bataille de Kogul, où dix-sept mille combattants en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général ; la bataille navale de Tcheshmé a fait naître dans une très grande pièce d'eau une colonne rostrale ; la prise de la Crimée y sera perpétuée par une grosse colonne ; la descente dans la Morée et la prise de Sparte, par une autre.

« Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir. Ces marbres si bien employés se trouvent, les uns sur les bords du lac Ladoga, les autres à Catherinenbourg : il y en a de toutes couleurs.

« Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent de bise et la fraîcheur des Alpes. A votre rentrée dans Constantinople (l'impératrice se croyait déjà à Constantinople), j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut ni ne peut vêtir ses statues. »

Catherine n'avait-elle pas autant d'esprit que Voltaire ?

Quand on arrive à Saint-Pétersbourg, ce qui émeut l'historien, c'est ce monument grandiose au socle duquel on a gravé cette inscription qui résume deux histoires :

A PIERRE I
CATHERINE II

En effet, l'âme plus lumineuse de Pierre I^{er} embrassait le sein fécond de celle qui fut surnommée la mère de la patrie.

A toute heure elle interrogeait le portrait de Pierre le Grand. Le prince de Ligne rapporte qu'il ne se passait pas de grand événement sans qu'elle prît dans sa poche le portrait de Pierre I^{er} en disant : *Que dirait-il, que ferait-il s'il était ici?*

Elle ne projetait pas moins que de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople, ressouvenir lointain de l'antique majesté d'Irène. Mais Catherine n'avait pas à portée un Charlemagne. Quelle splendeur pourtant c'eût été si le Charlemagne des âges nouveaux eût été là en effet, et si l'univers, une fois de plus partagé en deux empires, se fût pacifié et ordonné tout entier sous l'influence généreuse de Catherine II et de Napoléon!

Catherine, si elle n'atteignit pas ces sommets, ouvrit au moins la voie en tous sens à ses successeurs, et leur désigna, avec le but, le moyen d'y toucher vite. La prise d'Otzakoff et d'Ismail, le partage de la Pologne, la tactique diplomatique vis-à-vis les cabinets d'Angleterre et de France, l'invasion de la Crimée, enfin chacun des actes politiques et guerriers de ce long règne, amenèrent l'impératrice un peu plus près de ces ports du Bosphore qu'avait marqués aux entreprises de ses petits-fils le civilisateur conquérant de la Russie.

Nous avons dit Sémiramis : Catherine II n'était-elle pas Cléopâtre aussi ? N'est-ce pas un voyage qui fait

oublier les féeries de la navigation sur le Cydnus, que cette promenade romanesque en Crimée, qui pourtant avait son but politique ? On passait le long des rivages consacrés par le sang d'Iphigénie, les Achille ne manquaient pas, et au milieu d'eux cette grande image de Pierre le Grand apparaissait encore ; mais tout à côté de ces conseils sévères de l'histoire se jouaient les visions dorées des Mille et une Nuits. Lisez cette page du prince de Ligne, qui fut le plus gracieux des Tristan de cette Table ronde.

» Nous trouvâmes, pendant plusieurs jours, une immense suite de déserts, primitivement habités par des hordes tartares. A chaque relais s'élevaient des tentes aux armes de Sa Majesté où l'on trouvait dîner, déjeuner, collation et souper. Ces campements étaient décorés avec toute la magnificence asiatique. L'impératrice fit dans chaque ville des présents qui se montèrent à plus de cent mille roubles. Des lieues entières de pays étaient illuminées. Chaque jour c'étaient des bals, des feux d'artifice. Pendant les deux derniers mois, j'avais pour office, tous les jours, de jeter de l'argent par les fenêtres de notre voiture. J'ai distribué de la sorte plusieurs millions. »

Le duc de Lauzun, enthousiaste de Catherine et épris de Marie-Antoinette, voulut inspirer la reine par l'impératrice. Catherine, qui croyait que les grandes âmes ne meurent pas, s'imagina qu'elle pouvait transmettre sa pensée à la fille de Marie-Thérèse, reine de France et de Navarre, en cette époque de renouvellement où la Providence des peuples avait mis un fantôme à la place des rois ; mais Marie-Antoinette ne devait être grande que dans la mort. Les idylles du petit Trianon l'empêchaient d'écouter l'oracle qui lui venait du Nord.

Cette femme, qui avait régné sur cinq cent quarante villes, sur quarante-deux gouvernements, sur une multitude d'îles depuis le Kamtchatka jusqu'au Japon, sur

quatre-vingts millions d'esclaves (c'étaient bien des esclaves), elle mourut seule, toute seule, sans qu'il se trouvât un seul esclave pour lui soulever la tête. Et pourtant cette tête, déjà roidie sur l'oreiller mortuaire, rêvait encore au rêve de Pierre le Grand : Constantinople russe, et la mer Noire devenue un lac Majeur pour les promenades des nouveaux Potemkin !

Et pourtant, qu'on vienne encore parler de la conscience divine dans le cœur humain ! Ce jour-là elle s'était levée gaiement, elle avait pris son café comme son ami Voltaire, elle avait lu un distique de son ami Souwaroff, qui revenait du massacre d'Ismaïl. Elle tomba frappée d'apoplexie comme le régent, mais le régent avait auprès de lui madame de Falaris, « son confesseur ordinaire » ; l'impératrice n'eut auprès d'elle ni Valérien Zouzoff, ni son médecin Rogerson, ni son fils le czarévitch Paul I^{er}. Avec l'amie des encyclopédistes, il n'était pas question de confesseur d'aucune église.

IV

On a dit que Catherine avait encouragé les gens de lettres pour sa gloire, sans aimer les lettres. On s'est trompé, car elle écrivait elle-même, non pas précisément comme madame de Sévigné, mais avec une certaine recherche d'esprit, dans cette forme ouvragée qui révèle les initiés. Elle a écrit des contes recueillis par Grimm qui valent bien les contes de Moncrif, de Collé et de Maurepas. Elle a traduit Bélisaire ; ne fallait-il pas pour une pareille entreprise un courage vraiment littéraire ? L'Encyclopédie proscrite aurait trouvé un refuge dans son palais, car elle eût aimé autant avoir de près les travailleurs, qu'à s'éclairer au reflet de cette force révolutionnaire. On a beaucoup parlé de la grâce

qu'elle mit à acheter, sans en accepter les livres, la bibliothèque de Diderot. Une impératrice ne pouvait pas moins faire, mais elle pouvait faire moins bien. Ce qui prouve qu'elle aimait les philosophes pour la philosophie et non pour la mode, c'est qu'elle offrit cent mille francs par an à d'Alembert pour être précepteur de son fils. D'Alembert refusa par philosophie, dit-il à ses amis. D'Alembert se trompait : le vrai philosophe eût quitté son pays pour aller inspirer la sagesse à un futur empereur.

La correspondance de Catherine II avec le roi Voltaire, cette fameuse correspondance pour laquelle l'impératrice quittait tout, est encore une preuve de son goût très vif pour les choses de l'esprit. Voltaire disait gaiement : « Ma Catau aime les philosophes, son mari aura tort dans la postérité. »

Rien n'était impossible à cette souveraineté. Elle a tout fait, même un code, comme Napoléon; elle a créé des académies, elle a écrit des contes philosophiques, elle a découvert des pays nouveaux, elle a bâti des provinces. Elle a répliqué à Volney, elle a consolé d'Alembert inconsolable quand il perdit pour la seconde fois mademoiselle Lespinasse, Elle a relevé la fortune de madame d'Épinay pour un mot spirituel que lui avait répété Grimm*.

Elle a porté aussi légèrement les crimes que les bonnes actions **. Voilà pourquoi, sans doute, Voltaire l'appelait Catherine le Grand.

* Et ce n'est pas celui-ci : *Ah! qui porta jamais plus loin que Catherine le grand art des rois, celui de prendre et de donner ?*

** Il y a pourtant un crime que je ne pardonne pas à Catherine II, c'est d'avoir inspiré tant de mélodrames et tant de vaudevilles.

Oui, Catherine le Grand, parce qu'elle savait son métier d'impératrice, en dépit des rois qui lui en marchandèrent le titre. Ce n'était pas pour elle qu'elle se levait matin et qu'elle se couchait tard.

« Ce que j'ôte à mes nuits, je le donne à mes jours, »

disait le Venceslas du poète. Ce que Catherine ôtait à Orloff et à Potemkin, elle le donnait à la Russie et à la gloire du dix-huitième siècle. Elle disait à Diderot : *Assez bavardé, je vais à mon gagne-pain*. La plus belle louange qu'on puisse donner à un souverain, c'est de dire qu'il a gagné son pain !





LIVRE III

LES SCULPTEURS ET LES PEINTRES

PAJOU

1730—1809

AUGUSTIN PAJOU fut d'abord sculpteur sans le savoir et n'eut de vrai maître que lui-même. Au nom de Pajou, on voit tout de suite se dessiner dans l'esprit sa *Psyché abandonnée par l'Amour*, un chef-d'œuvre dans l'école du dix-huitième siècle, qui s'efface un peu devant les marbres de la renaissance et beaucoup devant les marbres de l'antiquité. Son père était un simple praticien qui ne songeait pas à faire de lui un artiste ; mais Pajou était doué. Son père le conduisit un jour chez une danseuse, mademoiselle de Camargo ou mademoiselle Prevost, qui voulait faire modeler des oiseaux, des feuillages et des fruits pour ses dessus de porte. Selon le père, ce travail demandait six semaines. La danseuse se fâche, elle veut que ses dessus de porte fleurissent et chantent comme par magie. Le praticien dit qu'il n'est pas un sorcier ; la danseuse l'envoie au diable. Elle avait remarqué que l'enfant parais-

sait effrayé de sa colère. Il avait une jolie figure, elle s'approche de lui, secoue ses cheveux bouclés et lui donne deux oranges. L'enfant rentre et se cache dans sa chambre ; le lendemain, il dit qu'il est malade et ne va pas à l'école. Sa maladie dure huit jours. Un matin, il apporte à son père des oiseaux, des feuillages et des fruits, sans oublier les oranges, qu'il a modelés avec un vrai génie. Le père ne veut pas reconnaître son fils, qui le supplie de le conduire chez la danseuse avec ses deux bas-reliefs. Pajou n'avait que treize ans. Avant de porter les bas-reliefs à la danseuse, le père les porta à l'Académie, où ils furent admirés pour leur vérité naïve, pour leur précision presque savante. Jean-Baptiste Le Moine offrit de prendre Pajou dans son atelier. Sa fortune était faite.

A Rome, Pajou préféra Michel-Ange à tous les antiques, mais il n'avait pas vu qu'entre Michel-Ange et le Bernin il y avait tout un monde.

On rencontre souvent Pajou à Paris et à Versailles, tour à tour sacré et profane, travaillant pour l'Église et pour le Parc-aux-Cerfs ; j'ai voulu dire le parc de Versailles. Quelle fine merveille que son buste de la Du Barry ! Il a remarqué son coin au palais de justice, au Palais-Royal, au Palais-Bourbon. Il a taillé pour l'Institut les statues de Turenne, de Pascal et de Bossuet. La statue de Bossuet est regardée comme un chef-d'œuvre, mais celle de Buffon, qu'il fit pour le jardin des plantes, n'est pas un chef-d'œuvre.

Il ne représenta pas le grand naturaliste avec ses manchettes, puisqu'il le fit tout nu, avec un chien de berger qui lui lèche le pied. Le tort de Pajou n'est pas d'avoir représenté tout nu l'historien de la nature ; c'est de ne pas avoir compris qu'en le montrant ainsi, il fallait accentuer le caractère. A force de chercher la vérité, il est tombé au-dessous de la vérité. On disait :

Simple comme Pajou ; mais il était quelquefois trop simple. La nature sans le sentiment de l'idéal dans les œuvres d'art n'est plus la nature.

Cependant cette statue de Buffon valut à Pajou ce remerciement de Sedaine, de la part des animaux du globe terrestre :

« Homme Pajou, nous te sommes bien obligés. Nous
« ne savions comment remercier l'homme Buffon de
« nous avoir peints ; et toi, avec ton instinct, ton ciseau
« et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa
« figure ; tu as donné une idée de son intelligence
« aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre avec sa
« réflexion et la plume d'un de nos camarades.

« Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer
« la reconnaissance des bêtes ? Elle est pure, la nôtre ;
« elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par
« l'amour-propre. Quand nous recevons un bienfait,
« nous ne croyons pas l'avoir mérité.

« Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois être
« comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous
« auriez dû, tous deux, être des nôtres ; tu aurais été
« un lion et lui un aigle. Adieu. »

Non, Pajou n'eût pas été un lion : « Il eût été un ours, » dit Grimm.

L'histoire des sculpteurs du dix-huitième siècle est toujours la même : le grand prix, le séjour à Rome, l'école française brouillée avec l'école antique, quelquefois brouillée avec la nature, l'Académie, le cordon de Saint-Michel, les éloges de Diderot. *Ci-gît Pajou.*

ALLEGRAIN

1710-1795

Les historiens de l'art, qui ont accordé trop de pages à Bouchardon, n'ont pas daigné étudier Allegrain, dont le Louvre possède deux chefs-d'œuvre. Si on trouvait aujourd'hui sa *Baigneuse* en quelque Pompéïa inconnue, ce serait un long cri d'enthousiasme. Allegrain fit pour madame Du Barry deux chefs-d'œuvre, cette *Baigneuse* et une *Diane surprise*. On peut dire de ce sculpteur qu'il avait le sentiment du Beau sans l'avoir étudié dans le rudiment des maîtres; car sa Beauté n'a pas couru dans les gynécées. Elle est toute moderne; elle ignore la grâce savante; Phidias ne lui a pas donné son attitude idéale. Allegrain ne s'est même pas préoccupé du style; il a fui les sévérités de la ligne pour les ondulations capricieuses de la vie. Son marbre respire; que dis-je, son marbre! sa chair frémit. Sculpture des sens, direz-vous?

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.*

Au salon de 1767, la *Baigneuse* ** d'Allegrain excita tous les enthousiasmes : gens du monde, gens de cour,

* Un mauvais poète avait rendu en deux vers cet effet du marbre pétri par Allegrain :

*Sous ce marbre imposteur, toi que Diane attire,
Crains le sort d'Actéon, tu vois qu'elle respire.*

** Il serait difficile, dit un contemporain, de voir une figure mieux dessinée, d'un ciseau plus doux et plus moelleux; elle est prise au point où elle sort de l'eau; dans son embarras, elle cherche à soustraire au profane tant de beautés; mais, tandis qu'elle les cache d'un côté, elle les découvre de l'autre. *

peintres, sculpteurs, tous proclamèrent que la beauté moderne était trouvée. Tous les yeux, même les plus chastes, se laissèrent prendre à cette fleur de volupté, à ce duvet de pêche, à ce charme pénétrant. « N'y touchez pas, disait Grimm, votre main s'y imprimerait. » — « J'ai peur de l'embrasser, disait Diderot, car j'ai des mœurs, et elle refermerait ses bras sur moi. » Par quel œil savant Allegrain avait-il si bien vu la nature? où avait-il trouvé cette nature-là? « C'est pour vous, dit le chancelier Maupeou à madame Du Barry. — C'est pour moi et c'est moi, répondit-elle sans rougir. — J'irai la revoir, dit le chancelier. — Je vous le défends, s'écria-t-elle. Du reste, je n'ai jamais posé. Je me suis reconnue; mais c'est parce que le sculpteur m'a vue en songe. »

Il n'y eut pas que madame Dubarry qui voulut se reconnaître alors dans la *Baigneuse* d'Allegrain. Les imaginations étaient surexcitées à ce point que si on eût ouvert un concours — après souper — beaucoup de belles dames se fussent bravement présentées. Allegrain avait-il, en effet, vu madame Du Barry en songe? ou bien avait-il, trouvé parmi les créatures qui posent tour à tour pour l'art et pour l'amour, cette tête charmante, ces belles épaules, ce sein digne du marbre, puisqu'il métamorphosait le marbre en chair, cette poitrine ondoyante si jeune et si pure, cette croupe vibrante, ces cuisses à la fois chastes et amoureuses, ces bras fermes et fins, ces mains de duchesse, tous ces trésors fondus ensemble comme par merveille pour ce divin lingot de la beauté? Et ce n'était pas seulement la beauté à la surface, puisqu'on y trouvait la vie. Pygmalion avait prévu le réveil de Galathée. Quelle force créatrice! comme on sentait bien que le sculpteur s'était dit : « Ce n'est pas une statue, c'est une femme. »

SLODTZ

1705-1764.

René-Michel Slodtz, né à Paris et mort à Paris, appartient pour ainsi dire à l'art italien, puisqu'il vécut à Rome ses meilleures années. Quand il revint à Paris, il ne trouva pas la terre natale hospitalière.

Le dernier Coypel, qui était le dernier des Coypel, quoique du médiocre au pire il n'y ait point de degré, dirigeait les Beaux-Arts sous le pavillon de Tourneheim. Il reçut Slodtz comme un étranger et ne lui donna point de travaux. Ce fut bien pis, il lui vendit son pain en le condamnant à la décoration théâtrale aux fêtes de Paris, aux festins de Versailles. Le pauvre Slodtz, qui avait jusque-là vécu en familiarité intime avec les maîtres de l'antiquité et de la Renaissance, était obligé de faire vingt dessins pour un feu d'artifice. Il ne fut plus sculpteur que les jours de bonne fortune. Ce fut alors qu'il tailla les bas-reliefs du portail de Saint-Sulpice. Il mourut bientôt de chagrin, dépaysé dans son pays. On lui rendit justice après sa mort. — C'est toujours cela. On reconnut qu'il avait un goût savant, qu'il drapait dans la grande manière et qu'il savait voir la nature dans ses meilleurs morceaux.

Ce fut devant de belles draperies de René-Michel Slodtz que l'abbé de Marsy, qui avait dans les veines du sang de sculpteur, écrivit ces six vers :

*Sint faciles pannis flexus, sit grande volumen,
Sublime amplique sinus, vaga lintea; parvi
Anfractus : ut flamma, volent, ut lymphæ dehiscant
Molliter, ut serens sinuoso tramite currant,
Ac teretes palpent tactu leviore figuras.*

René-Michel Slodtz ne fut pas précisément surnommé

Michel-Ange pour son génie, mais parce qu'en son enfance il avait une figure d'ange sous une avalanche de cheveux blonds. De toute une famille d'artistes, il fut le mieux doué. Il osait se dire antique et moderne : il alliait en effet la sérénité au mouvement, le jeu silencieux des lignes à la symphonie éloquente de l'expression. Il était dessinateur et disait que la grâce a sa grammaire, c'est à dire que pour être souple et féminin, il faut quelquefois oser être incorrect, en un mot que les vrais maîtres se moquent du pédantisme de la ligne. Le Bernin avait dit cela avant Slodtz en prêchant d'exemple : mauvais exemple, mauvais précepte.

PIGALLE

1714-1785

Voltaire disait de Pigalle que c'était le Phidias français; mais le baptême de Voltaire n'avait pas passé par l'Église orthodoxe. Aussi Diderot disait qu'avec ce passe-port-là Pigalle serait arrêté à la porte du Parthénon. Voltaire avait des tableaux et des statues comme on a des meubles de luxe. Il ne les regardait pas. Il voyait par les yeux de l'âme, et croyait trop aisément qu'un artiste qui pensait bien faisait de belles choses.

Ce ne fut pas le génie qui entraîna Pigalle à dessiner et à modeler : ce fut son père, qui voulut faire de son fils un grand homme. Il lui mit le crayon à la main et lui ouvrit les yeux sur les chefs-d'œuvre. L'enfant aimait mieux jouer aux barres. Ce ne fut qu'après bien des luttes qu'il apprit à dessiner, mais le crayon

lui fut toujours rebelle. Il ne s'éleva jamais jusqu'au style.

Le Phidias français n'était pas doué. La nature en avait fait un homme et non un artiste. A force de travail, pourtant, il est arrivé à tailler quelques œuvres hors ligne; mais il faut se hâter de dire que son ami Cochin, l'excellent dessinateur, ne lui a rien laissé faire tout seul. Il n'était que le maçon de bonne volonté qui étudie avec intelligence les dessins de l'architecte. C'est quelquefois au mauvais goût de Cochin qu'il faut s'en prendre du mauvais goût de Pigalle, car le tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg, le mausolée du comte d'Harcourt à Notre-Dame de Paris, le groupe de Louis XV à Reims, ont tous été dessinés par Cochin. Le tort de Cochin, c'était d'oublier qu'il dessinait pour un sculpteur. On peut juger qu'un peintre aurait mieux rendu son programme.

A son retour de Rome, Pigalle sculpta en bas-relief trois Évangélistes pour la ville de Lyon. Ce fut à Lyon aussi qu'il fit son *Mercure attachant ses talonnières* qui fit dire à son maître Le Moine : « Je voudrais l'avoir faite. » Les exemples de l'Italie étaient meilleurs pour Pigalle que les dessins de Cochin. Michel-Ange lui avait enseigné la vérité et le style. Il garda l'amour de la vérité, mais il laissa bientôt le style en chemin. Sa statue de *Mercure* le fit recevoir à l'Académie. M. de Marigny lui commanda une répétition du *Mercure* et une *Vénus* que le roi voulait offrir à Frédéric II. Comme le marquis de Marigny, le comte de Caylus et quelques autres fins connaisseurs vinrent à l'atelier de Pigalle faire des adieux élogieux à ses deux statues, exprimant le regret de ne pouvoir les conserver en France. Pigalle s'imagina que le roi de Prusse ne pouvait manquer de recevoir avec le même plaisir le sculpteur que les statues. Quand il jugea que Frédéric avait eu le temps d'admirer les marbres, il partit pour

Berlin et se présenta au palais royal en homme sûr de lui-même. « Sa Majesté ne reçoit pas aujourd'hui, dit le valet de chambre; voulez-vous parler au chambellan? — Non; vous direz à Sa Majesté que je suis l'auteur du *Mercur*. » Le valet de chambre revint, mais précédé d'un chambellan qui dit à Pigalle en mauvais français « que Sa Majesté lui donnait vingt-quatre heures pour sortir de ses États. » Le roi de Prusse s'était mépris: pour lui l'auteur du *Mercur* c'était l'écrivain du *Mercur de France* qui avait critiqué ses poésies. Pigalle ne comprit rien à cette réception; le chambellan ne voulut pas lui donner d'explication: il résolut d'obéir. Ce ne fut pas toutefois sans avoir été revoir son *Mercur* et sa *Vénus* à Postdam. Il salua le *Mercur* et embrassa la *Vénus* tout en redisant ces vers de je ne sais plus quel poète, qui avait proposé à Pigalle de les graver sur le piédestal:

*Profane, fuis! cette Vénus respire!
Non, ce n'est plus un marbre que je sens;
Dans ces contours la volupté soupire.
Dieux! que d'attraits! que ces yeux sont perçants!
Quel feu déjà circule en tous mes sens!
Quelle fureur me pénètre et m'enflamme!
Rends-toi, cruelle, à mes désirs pressants:
Oublieras-tu que je t'ai fait une âme?*

Le roi de France se méprit aussi, car au retour de Pigalle, en voyant son groupe pour la ville de Reims, il lui offrit le cordon de Saint-Michel. Pigalle refusa bravement, disant que Bouchardon et Le Moine étaient plus dignes que lui de le porter*. Ce trait donne un peu plus de valeur à sa sculpture. Pigalle était un homme

* Pigalle disait: « J'ai mes titres de noblesse. » Et il montrait la lettre que Bouchardon mourant avait écrite aux échevins de Paris, pour les prier de confier à Pigalle l'achè-

de cœur qui faisait ce qu'il pouvait, mais surtout du bien. On l'a vu plus d'une fois qui donnait aux pauvres tout ce qu'il avait sur lui. On n'aimait même pas à le rencontrer, parce qu'il prenait sans façon le bien des pauvres où il le trouvait. « Je n'ai pas d'argent sur moi, prêtez-moi un écu, Dieu vous le rendra si j'oublie de vous le rendre. »

Il était homme du monde, il aimait les beaux habits, et ce fut avec une vraie joie, quand vint son tour, qu'il accepta le cordon de Saint-Michel. On lui dit un jour : « Comment avez-vous le cœur de vous habiller si bien quand votre *Voltaire* est tout nu ? — Fréron l'a drapé. » Car ce mot tant répété est de Pigalle. Cette fameuse statue de *Voltaire*, qui est à la bibliothèque de

vement du monument de Louis XV. Mais voici cette lettre, qui appartient à l'histoire de l'art :

« L'ouvrage si important que j'ai entrepris pour la ville de Paris, et que j'ai actuellement entre les mains, ne cesse de m'occuper, même dans l'état de souffrance et d'infirmité auquel m'ont réduit des travaux peut-être au-dessus de mes forces. Plus j'approche du terme où il plaira à Dieu de m'appeler à lui, plus cet ouvrage me devient cher et me fait penser aux moyens de lui donner son entière perfection. Supposé que lors de mon décès il ne fût pas tout à fait terminé, je supplie très humblement M. le prévôt des marchands et messieurs du bureau de la ville, de bien vouloir permettre que je leur présente M. Pigalle, sculpteur du roi, et professeur de son Académie royale de peinture et de sculpture, dont l'habileté est suffisamment connue, et les prie de l'admettre et d'agréer le choix que je fais de lui pour l'achèvement de mon ouvrage. Assuré que je suis de sa grande capacité et de l'accord de sa manière avec la mienne, j'espère que ces messieurs ne me refuseront pas cette dernière marque de leur confiance : je la leur demande sans aucune vue d'intérêt et avec l'instance de quelqu'un qui est aussi véritablement jaloux de sa réputation qu'il l'est de

l'Institut, est un barbarisme de marbre. Quand on fait la statue d'un grand homme, c'est pour montrer sa tête. Pigalle n'a fait qu'une curiosité en détaillant toutes ses nudités appauvries, tout au plus digne de surmonter le tombeau du poète ou de servir d'étude à l'École de médecine. Qu'il y a loin du *Voltaire* de Houdon au *Voltaire* de Pigalle!

Pigalle avait songé longtemps à tailler du marbré pour Voltaire. Il était comme cet orateur qui attendait que son héros eût gagné sa dernière bataille, sauf à ne faire que son oraison funèbre. Mais Voltaire ne mourait pas; Voltaire, qui était tout esprit, semblait oublier ses devoirs envers Pigalle; il voulait prendre encore beaucoup de café, faire une ou deux tragédies, plaider une

l'ouvrage même; et je compte assez sur l'amitié de mon cher et illustre confrère, pour oser me promettre qu'il fera pour moi ce qu'en pareil cas il ne doit pas douter que je n'eusse fait pour lui, s'il m'en avait jugé digne; qu'il se chargera volontiers de terminer ce qui se trouvera manquer à mon ouvrage au jour de mon décès. Je lui en réitère ma prière, et je souhaite, s'il s'y rend, ainsi que je l'espère, qu'il s'entende sur cela avec mes héritiers, et que les modèles et dessins que j'ai déjà préparés pour cette fin d'ouvrage, et qu'il estimera lui être nécessaires, lui soient remis, sous le bon plaisir de la ville, afin qu'il puisse mieux juger de mes intentions; et en les remplissant, autant qu'il le jugera à propos, qu'il travaille pour ma gloire et pour la sienne; car, quoique je sois très convaincu qu'il ne serait pas difficile de faire mieux, je crois devoir déclarer que dans l'état où j'ai amené l'ouvrage, il serait dangereux d'y rien changer, tant par rapport à l'ordonnance générale que pour la disposition de chaque figure. Aussi est-ce par cette considération, et parce que je connais le goût et la façon d'opérer de M. Pigalle, que j'ai principalement jeté les yeux sur lui, sans vouloir faire tort à aucun de mes confrères, dont je respecte les talents. » EDMÉ BOU-
CHARDON.

belle cause comme celle de Calas, travailler au Dictionnaire de l'Académie, en un mot vivre une belle heure avant son immortalité. De guerre lasse, Pigalle part pour Fernex. « C'est bien la peine de vivre ! » pense-t-il en voyant Voltaire cassé en deux, répondant de travers comme un homme qui n'y est plus, et suppliant sa nièce de le coucher dans son tombeau. Mais tout à coup Pigalle parle de la *Pucelle*, Voltaire se redresse, le sculpteur récite tout un chant du poème, le poète bat des mains, embrasse Pigalle et redevient le Voltaire des plus belles années. Pigalle s'écria : « J'ai ma statue ! »

Le lendemain il partit sans vouloir saluer Voltaire, il craignait de retrouver le vieillard cacochyme, il emportait l'homme de génie : ce n'était pas la peine.

Parmi les élèves de Pigalle, faut-il parler de Mouchy, un servile imitateur qui trouvait la vie çà et là ? Quel est le praticien qui n'a ses bonnes fortunes ? Mouchy épousa pourtant la nièce de Pigalle à la pointe de son ébauchoir. Voici ce qui se passa. Quand Mouchy demanda la jeune fille en mariage, Pigalle lui dit : « Prends-moi de la terre glaise et fais-moi une belle figure ; c'est comme cela qu'on demande une fille en mariage à un sculpteur. » Mouchy fit une figure et fut accepté ; mais je crois que l'amour vota avec Pigalle, ou plutôt ce fut par les yeux de sa nièce que Pigalle vit l'œuvre de Mouchy. Malheureusement, l'amour ne donna pas de génie au jeune homme. Quand il fut agréé à l'Académie, il demanda à un de ses camarades pourquoi il ne se faisait pas recevoir : « Tu en parles bien à ton aise ; je n'ai pas d'oncle, moi, » dit le camarade.

Ce fut à propos de la *Vénus* de Pigalle qu'on rappela le mot d'un ancien à Praxitèle : « Vénus est donc descendue de l'Olympe, puisque Praxitèle l'a si bien vue ? — Non, dit un poète, mais Phryné a passé devant lui. » Pigalle avait vu Phryné, mais la Phryné française qui sait quand elle est vue ?

FALCONET

1716-1791.

Vien disait, au Salon de 1765, en s'arrêtant devant les statues et les bas-reliefs de Falconet : « Pour le coup, la sculpture l'emporte sur la peinture ! » Quelle était donc la peinture exposée en 1765 ? Il y avait un *Marc-Aurèle* de Vien ; des *Dianes*, des *Vierges* et des *Madeleines* de Lagrénée ; des tableaux païens et bibliques de Deshayes ; huit pastorales de Boucher ; les *Grâces* de Carle Vanloo ; des attributs et des fruits de Chardin, un portrait de Drouais, des batailles de Casanova ; des gaillardises de Baudouin, entre autres le *Cueilleur de cerises* et le *Confessionnal* ; des chasses et des caravanes de Louthembourg, des sentimentales de Greuze et des grivoiseries de Fragonard. La sculpture de Falconet valait-elle donc mieux que les œuvres de tous ces petits maîtres ? Je ne parle pas de Vien, qui n'était ni un grand ni un petit maître.

Falconet avait une belle exposition, parce qu'elle était variée, parce qu'elle indiquait une main savante et une imagination poétique. La première figure qui arrêtait les enthousiastes, car Falconet avait ses enthousiastes, Diderot en tête, était l'*Amitié*, un marbre sentimental avec des attributs trop pittoresques : en effet, l'*Amitié* tient un cœur dans ses mains. Falconet a beau dire qu'il ne manque à ce symbole que la sanction du paganisme, cette religion des belles choses, l'art sérieux n'acceptera jamais une pareille invention. Si le sculpteur ne peut pas exprimer le sentiment de l'amitié par la douce flamme du regard et du sourire, par la candeur de l'attitude, par la beauté visible et invisible, par le rayonnement de l'âme qui prend toujours le cœur, qu'il ne fasse pas l'*Amitié*, parce

qu'il aura beau mettre un cœur dans les mains de sa statue, je ne reconnaîtrai pas l'Amitié. Falconet avait eu d'autant plus tort d'imaginer ce symbole, que sa figure était charmante et que l'air de tête était illuminé par un divin enthousiasme ; mais c'était un peu l'Amitié enfantine. Si l'on n'eût pas pu l'aimer, elle se fût mise à verser de ces larmes sans douleur, comme la jeune fille de Greuse qui a perdu son oiseau. Telle peinture, telle sculpture.

Saint Ambroise fermant les portes de l'église à Théodose, appartenait au style pittoresque s'il en fut. Si on l'eût mis à la porte de Notre-Dame, il [aurait empêché tout le monde d'y entrer, tant son bras étendu, tant sa colère, tant son apostrophe eussent effrayé ceux qui vont chercher la paix dans l'église. Il manquait à ce foudroyant évêque de Falconet le sentiment religieux. Falconet qui n'était pas antique, n'était pas plus chrétien.

S'il n'était pas antique, il vivait le plus souvent de l'antiquité. Son troisième morceau du Salon de 1765 était un bas-relief qui représentait le sujet tant de fois essayé par les peintres de la Renaissance : *Alexandre cédant Campaspe à Apelles*. Le premier tort de Falconet a été d'appeler dans ce roman plus de personnages que l'action ne le veut. Du reste, si j'en juge bien par une reproduction de ce bas-relief, la scène est comprise par un homme d'esprit ; le sentiment, les airs de tête, les attitudes, les draperies, tout indique une pensée intelligente ; seulement la Campaspe est une Parisienne de 1765, et l'Appelles est le premier praticien venu.

Il y avait deux autres figures de Falconet : la *Reine des fleurs* et la *Douce mélancolie*. On voit que le sculpteur s'aventurait à la recherche des Muses nouvelles. On pressent déjà les écoles romantiques ; Falconet, il faut le reconnaître, était un chercheur. La

Reine des fleurs, qui était destinée à une serre, était drapée avec une grâce charmante qui la montrait plus nue peut-être que si elle n'eût été vêtue que de sa pudeur. Quoique plus jolie que belle, on peut dire qu'elle avait la beauté, puisqu'elle devait régner dans un palais de roses. La *Douce Mélancolie* était une jeune fille appuyée sur une colonne avec une colombe à la main : c'était encore un symbole à la Falconet. Qu'importe, la figure était charmante et exprimait bien les souvenirs et les aspirations de l'amour ; car toute mélancolie, douce ou amère, vient toujours de là.

Diderot n'a pas marchandé les éloges à Falconet. Il lui accorde le talent, il lui accorde le génie. Est-ce pour les figures qu'il fait ? non. « C'est qu'il est rustre et poli, affable et brusque, tendre et dur ; c'est qu'il pétrit la terre et le marbre, et qu'il lit et médite ; c'est qu'il est doux et caustique, sérieux et plaisant ; c'est qu'il est philosophe, qu'il ne croit rien et qu'il sait bien pourquoi : c'est qu'il est bon père, et que son fils s'est sauvé de chez lui ; c'est qu'il aimait sa maîtresse à la folie, qu'il la fait mourir de douleur, qu'il est devenu triste, sombre, mélancolique, qu'il en a pensé mourir de regret, qu'il y a longtemps qu'il l'a perdue et qu'il n'en est pas consolé. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas d'homme plus jaloux du suffrage de ses contemporains, et plus indifférent sur celui de la postérité. Il porte la philosophie à un point qui ne se conçoit pas, et cent fois il m'a dit qu'il ne donnerait pas un écu pour assurer une durée éternelle à la plus belle de ses statues. Pigalle, le bon Pigalle, qu'on appelait à Rome le Mulet de la sculpture, à force de faire, a su faire la nature et la faire vraie, chaude et vigoureuse, mais n'a et n'aura, ni lui ni son compère l'abbé Gougenot, l'idéal de Falconet ; et Falconet a déjà le faire de Pigalle. Il est bien sûr que vous n'obtiendrez pas de Pigalle ni le *Pygmalion*, ni l'*Alexandre*, ni

L'*Amitié* de Falconet, [et qu'il n'est pas décidé que celui-ci ne refît le *Mercur*e et le *Citoyen* de Pigalle. Au demeurant, ce sont deux grands hommes, et qui, dans quinze ou vingt siècles, lorsqu'on retirera des ruines de la grande ville quelques pieds ou quelques têtes de leurs statues, montreront que nous n'étions pas des enfants, du moins en sculpture. »

Falconet et Pigalle ne s'aimaient pas, mais aimaient leur sculpture. Pigalle, voyant *Pygmalion* de Falconet, lui dit : « Je voudrais bien l'avoir fait. » Quand le monument de Reims fut exposé au Roule, Falconet lui dit : « Monsieur Pigalle, je ne vous aime pas et je crois que vous me le rendez bien. J'ai vu votre *Citoyen* ; on peut faire aussi beau, puisque vous l'avez fait ; mais je ne crois pas que l'art puisse aller une ligne au-delà. Cela n'empêche pas que nous ne demeurions comme nous sommes. »

Falconet a été le sculpteur ordinaire de Catherine II. Son chef-d'œuvre est la statue équestre de Pierre le Grand, une statue colossale, si colossale qu'il fallut quatre cents mulets pour la traîner. « Quelque simple que paraisse cette image, l'attitude du cavalier, son air, l'extension de sa main droite, expriment en caractères intelligibles pour tout œil poétique les réflexions profondes du fondateur d'un empire. Le galop de son cheval signifie clairement l'étonnante rapidité avec laquelle il a produit l'incroyable révolution dans les mœurs et les coutumes de son peuple. Les difficultés qu'il a rencontrées dans l'exécution de ses projets sont désignées avec beaucoup de justesse par le roc escarpé sur lequel son cheval gravit et qui sert de base à l'ouvrage. L'artiste a même trouvé le moyen d'indiquer la période de la vie du héros, en coupant le roc à pic par-devant, pour faire entendre qu'il n'a point atteint le déclin de l'âge. » Ainsi parlait un critique anglais. Mais à critique, critique et demi.

Falconet, qui écrivait à la Diderot sur les arts, se moqua du critique anglais avec beaucoup d'esprit. Il avait voulu être plus éloquent et moins profond. Il avait voulu faire une belle statue et non un chapitre de Plutarque.

Dans ses quatre volumes sur les Beaux-Arts, Falconet a prouvé que la critique ancienne s'était beaucoup trompée; que la critique moderne ne s'était pas moins trompée; mais il a prouvé aussi que Falconet se trompait comme tout le monde.

BOUCHER

1704-1770

I

Dans l'histoire de la peinture en France aux dix-septième et dix-huitième siècles, on voit deux écoles ou plutôt deux familles de peintres se produire presque en même temps et régner tour à tour : l'une, grande et forte, qui puise sa vie dans les saintes inspirations de Dieu et de la nature, qui embellit encore la beauté humaine par le souvenir du ciel et la lumière de l'idéal; l'autre, gracieuse et coquette, qui n'attend pas l'inspiration, qui se contente d'être jolie, de sourire, de charmer même aux dépens de la vérité et de la grandeur. Ce qu'elle cherche, ce n'est pas la beauté pure et naïve où rayonne le divin sentiment : elle ne veut que séduire. La première représente l'art dans toute sa splendeur; la seconde n'est que le mensonge de l'art. Au dix-septième siècle, Le Poussin et Mignard sont les chefs de ces deux familles : l'un a la beauté de

la force et de la sagesse, l'autre celle de la grâce et de l'esprit. Ce contraste si éclatant se reproduit au dix-septième siècle, en s'affaiblissant, par les Vanloo et Boucher. Les Vanloo, soit qu'ils n'aient pas attendu l'heure de l'inspiration, soit qu'ils n'aient pu s'élever assez haut pour saisir la souveraine beauté, sont partis avec la noble ardeur du Poussin et n'ont abouti qu'à la grandeur théâtrale; ils sont restés à mi-chemin, mais au moins ils ont toujours gardé un souvenir du point de départ. Quand le talent a fait défaut, le but a sauvé l'œuvre. On ne peut oublier ces francs artistes venus de la Flandre avec la sève de leurs prairies. Malgré leurs nobles tentatives, l'art sérieux expira bientôt, vaincu par Boucher. N'est-il pas curieux d'étudier en lui le caprice qui règne en maître, sans tradition et sans dynastie? Boucher tient donc à jamais une place dans l'histoire de l'art. On ne peut nier ce petit maître, qui régna quarante ans en toute fortune et renommée; ce joli peintre, protestant à force de licence contre les maîtres reconnus, ouvrant une école fatale à tout ce qui est noblesse, grandeur et beauté, mais non pas dénuée d'une vraie grâce coquette, d'une vraie magie de couleur, enfin d'un charme inconnu jusque-là. David, qui fut son élève, se rappela toujours, au milieu de ses froids Romains, les souriantes images de Boucher; Girodet recueillait avec sollicitude tous ses dessins; il s'y arrêtait en rêvant comme à des souvenirs de folle jeunesse. « Nous avons vieilli, disait-il, à ce gracieux spectacle des bergères de cour; les retrouverons-nous jamais? Ce sont des maîtresses infidèles, longtemps oubliées, qui nous apparaissent dans les ennuis du mariage. » Il est de bon goût de nier Boucher, on accuse par là de grands airs sérieux; mais, pour le critique de bonne foi, Boucher existe, comme Louis XV existe pour l'historien.

Mignard, le premier en France, se laissa séduire par le mensonge de la grâce mondaine que proscrit l'art. L'art n'admet que le mensonge qui s'appelle l'idéal, la poétise de la vérité. Ayant à faire le portrait des dames de la cour, Mignard ne les peignit pas comme elles étaient, mais comme elles voulaient être. De là tous ces sourires qui ne sont pas de ce monde et qui nous enchantent; de là tous ces regards levés au ciel, mais encore humides de volupté. On comprend qu'il fut le plus applaudi entre tous les peintres de portraits; il mentait, tout le monde le savait, ses modèles comme lui-même, mais personne n'était si malavisé que de lui reprocher ses galanteries : pas une de ses duchesses qui ne se trouvât d'une ressemblance frappante. Les peintres menteurs sont les peintres des femmes. Aussi celui-ci fit non-seulement fortune, il fit école, école charmante et dangereuse, qui ne s'éteignit qu'à force d'abuser du mensonge. Sur les pas de Mignard, mais avec une allure plus vive et plus fine, on vit briller Watteau. Mignard avait gâté ou embelli, selon qu'il vous plaira, les grandes dames de la cour; Watteau s'en prit aux grandes dames, aux comédiennes, aux bourgeoises, aux paysannes; on ne sait pas toutes les folles et ravissantes mascarades qu'il a créées en se jouant. Un autre menteur vint, qui s'appelait Le Moine : celui-là fit des mensonges plus sérieux, des mensonges mythologiques; son œuvre la plus curieuse et la plus célèbre fut ce François Boucher, le menteur par excellence, l'expression la plus fidèle de son temps.

Le Brun avait attiré les regards qui se détournaient du Poussin et de Le Sueur, dont on ne reconnaissait pas encore la sublime royauté. On étudiait au hasard; tantôt à Rome d'après Carle Maratte et l'Albane, qu'on prenait pour de grands peintres, tantôt à Paris d'après Le Brun et Mignard, qu'on croyait plus grands que

le Poussin et Le Sueur. En 1750, avant les critiques de Diderot, le marquis d'Argens, qui était un homme d'esprit, jugeant d'après les idées de son temps, déclarait que Mignard égalait le Corrège, Le Brun Michel-Ange, et Le Moine Rubens.

Après la mort de Mignard et de Le Brun, Le Moine prit la première place ; il en était plus digne que les de Troy et les Coypel. Lui seul laissa un élève reconnu, François Boucher, dont le marquis d'Argens, un enthousiaste à froid, parle ainsi : « Génie universel qui rassemble en lui les talents de Véronèse et du Gaspre, choisissant dans la nature ses plus gracieux airs de tête. »

Boucher est né à l'heure où mourait Bossuet ; il ne restait plus que des vestiges du grand règne. Fontenelle seul, ce pressentiment du dix-huitième siècle, se montrait debout, grand comme un nain sur la tombe de Corneille, du Poussin, de Molière, de Le Sueur et de La Fontaine. La France était épuisée par ses magnifiques enfantements ; les saintes mamelles de la mère patrie étaient presque desséchées quand Boucher y suspendit ses lèvres. Qui le croirait cependant ? Boucher fut une des plus saisissantes expressions de tout un siècle. En effet, durant cinquante ans, le dix-huitième siècle ne fut-il pas, comme Boucher, folâtre, riant de tout, courant du caprice à la moquerie, s'enivrant de légers mensonges, remplaçant l'art par l'artifice, vivant au jour le jour, dédaignant la force pour la grâce, éblouissant les autres et lui-même par des couleurs factices ? Quand la poésie et le goût s'égarèrent si volontiers avec l'abbé de Voisenon et Gentil-Bernard ; quand la musique chantait par la voix de Philidor, qui s'étonnera que la peinture ait joué avec le pinceau de Boucher ?

A voir un de ses tableaux, on sent tout de suite qu'il a habité les pierres et non les champs. Il n'a jamais

pris le temps de regarder ni le ciel, ni la rivière, ni la prairie, ni la forêt; on se demande même s'il a jamais vu sans prisme un homme, une femme ou un enfant, tels que Dieu les a faits. Boucher a peint un nouveau monde, le monde des fées, où tout s'agite, aime, sourit d'une autre façon qu'ici-bas. C'est un enchanteur qui nous distrait et nous éblouit aux dépens de la raison, du goût et de l'art, il rappelle un peu ce vers de Bernis, digne poëte d'un tel peintre :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il y avait eu des peintres du nom et de la famille de Boucher : un, entre autres, qui a laissé de merveilleux dessins à la sanguine sur des sujets mythologiques. Celui-là fut le maître de Mignard ; Mignard donna des leçons à Le Moine, Le Moine à Boucher, de sorte que ce peintre put recueillir les traditions de son bisaïeul. Par malheur, il eut le mauvais esprit de prendre la tradition habillée par Mignard et Le Moine.

II

Boucher n'a jamais eu la ferveur d'un artiste sérieux. Il est devenu peintre sans plus de façon que s'il fût devenu comédien. C'était le beau temps où Voisenon se faisait prêtre en écrivant des opéras. La foi manquait à tout le monde, dans les arts, dans les lettres, au pied de l'autel, jusque sur le trône : Louis XV croyait-il à la royauté ? Mais comment accuser Boucher ? Ne se fût-il pas couvert de ridicule s'il eût été un artiste sérieux, étudiant avec patience, pâissant sous les grands rêves ? Il aima mieux être de son siècle, de son temps et de son âge. Il commença par être jeune, par jeter au premier vent venu toutes les roses de ses vingt ans. Il eut deux ateliers : l'un, c'était celui de Le Moine ; l'autre,

le plus hanté, c'était l'Opéra. Boucher n'était-il pas là sur son vrai théâtre? N'était-ce pas à l'Opéra qu'il trouvait ses paysages et ses figures? Paysages d'Opéra, figures d'Opéra, sentiments d'Opéra, voilà presque Boucher. Les deux ateliers contrastaient singulièrement : dans le premier, Le Moine, grave, triste, dévoré d'envie et d'orgueil, mécontent de tout, de ses élèves et de lui-même; dans le second, tout le riant cortège des folies humaines, l'or et la soie, l'esprit et la volupté, la bouche qui sourit et la jupe qui vole au vent. C'était le beau temps où la Camargo trouvait ses jupes trop longues pour danser la gargouillade. Pour voir de plus près toutes ces merveilles, Boucher demanda la grâce de peindre un décor. Il ramassa le pétillant pinceau de Watteau pour créer à grands traits des nymphes et des naïades. Carle Van Loo vint se joindre à lui; en peu de temps, ils se rendirent maîtres de tous les décors et de tous les espaliers (c'était le nom des figurantes du temps).

Il existait alors, dans le monde et hors du monde, un cercle de beaux esprits comme le comte de Caylus, Duclos, Pont-de-Veyle, Maurepas, Moncrif. Quelques enfants prodiges de la bourgeoisie, Voisenon, Crébillon le Gai, Collé, y avaient leurs entrées, grâce à leur esprit ou à leur gaieté. On y faisait sur toutes choses des couplets et des plaintes en forme de gazette qui couraient la ville et la cour, des parades qui se jouaient dans les salons et en plein vent, des contes licencieux qu'on se passait comme des nouvelles à la main. C'était de la vraie littérature d'Opéra; aussi Boucher fut accueilli avec faveur dans la société de *ces messieurs* (c'était le nom qu'ils prenaient.) Plus tard, d'Alembert jugea *ces messieurs* un peu durement en disant de leurs œuvres communes : « C'est une crapule plutôt qu'une débauche d'esprit. » Duclos, le représentant de cette académie de mauvais goût, était peint

ainsi par madame de Rochefort, en ce qui touchait les passions du cœur ; il parlait du paradis que chacun se fait ici-bas à sa manière : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre quand vous êtes amoureux ; la première venue. » Ce portrait pouvait s'appliquer à Boucher et à tous les membres du cercle.

Au lieu de suivre pas à pas une biographie toute parsemée d'anecdotes galantes, j'aime mieux reproduire une aventure qui montre Boucher au plus beau temps de sa vie, cherchant l'art et l'amour dans la vérité, les fuyant dès qu'il les a trouvés pour retomber plus avant dans le mensonge de l'art et de l'amour. Je ne raconterai donc pas toutes les folâtreries de Boucher à l'Opéra, ces épanouissements de gaieté licencieuse où le cœur n'était pour rien ; c'est là un thème suranné. A quoi bon d'ailleurs évoquer l'ombre de ces amours sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui ne lançaient que des flèches émoussées ? Suivons donc Boucher dans ces jours rares où son cœur fut en jeu, où son talent devint presque sévère. Il est bon d'être jeune et de rire ; mais quoi de plus triste qu'un homme qui rit toujours ?

Boucher se dégoûta lui-même assez vite du désœuvrement. Ces semblants de peinture qu'il créait comme par magie pour décorer le *Castor et Pollux*, de Rameau et Gentil-Bernard ; ces semblants d'amour qu'il cueillait, roses fanées sans épines ; ces semblants de peinture qui n'étaient que la beauté du diable dans l'art, l'avaient égaré, tant que la blanche main de la jeunesse s'était posée sur ses yeux comme un bandeau. Mais la jeunesse la plus riche et la plus prodigue est aussi la plus vite épuisée : Boucher s'éveilla un matin triste et désenchanté, sans savoir pourquoi. Il finit par comprendre qu'il avait jusque-là profané son cœur et son art, qu'il venait de perdre ainsi toute l'aurore éblouissante de sa vie. Il releva la tête avec un reste de fierté native. « Il est toujours temps de bien faire, » dit-il un jour à son

maître, dont il ne suivait plus les leçons que de loin en loin. De son boudoir il fit un atelier ; il retoucha toutes les galantes ébauches appendues de toutes parts : *l'Amour oiseleur, l'Amour moissonneur, l'Amour vengeur* ; vous devinez tout ce gai poëme, où l'Amour n'a pas le temps de soupirer. Il ferma sa mythologie mille fois entr'ouverte ; il acheta une Bible ; mais, s'il avait lu la mythologie avec ferveur, il eut à peine la force de feuilleter la Bible et d'y promener un regard distrait. Par malheur pour lui, il savait la mythologie par cœur, Cupidon lui cachait l'Enfant Jésus, les Amours lui cachaient les anges, les nymphes de Vénus lui cachaient les vierges du paradis. Cependant il ne se découragea pas du premier coup. Il persista à feuilleter le livre des livres ; il vit Rachel à la fontaine : le malheureux peintre prédestiné ! il se rappela tout de suite Vénus au bain. Il ferma la Bible, se disant que, pour oublier les minois chiffonnés de l'Opéra, il fallait tout simplement voir des figures naïves ; mais où les trouver alors, à moins de les prendre au berceau ? Qui sait ? le travail est un noble préservateur ; peut-être, en descendant chez le peuple, il retrouvera quelque figure angélique où l'esprit ou plutôt le démon du siècle n'aura point passé, une figure digne de lui faire comprendre la majestueuse simplicité de la Bible. Boucher chercha donc des inspirations en plein vent, résolu de traverser la grande ville dans tous les sens, résolu même d'aller, s'il le fallait, étudier en pleine campagne, sous le soleil de la prairie ou à l'ombre de quelque sainte église de village. Durant près de trois semaines, il vécut seul ; il finit par se délivrer peu à peu, lambeau par lambeau, de tous ses mordants souvenirs d'Opéra ! « Que fais-tu donc ? lui demanda un jour le comte de Caylus. — Je fais pénitence, » répondit-il d'un air distrait.

La volonté est la souveraine maîtresse du monde. Un homme de bonne volonté peut tout conquérir : une

vertu sauvage, une gloire inespérée, le génie même, cette échelle sans fin que Dieu ne tend çà et là que pour rejoindre le ciel à la terre, sauf à la briser quand l'homme monte trop vite ou trop lentement. A force de volonté, qui le croirait ? Boucher jeta un voile sur son passé, il brisa les prismes trompeurs qui l'aveuglaient sur ce monde, il découvrit un autre horizon, une nouvelle lumière. C'est qu'une jeune fille de son voisinage, que jusque-là il avait à peine remarquée, tant sa candeur sublime lui semblait niaise et fade, lui apparut tout d'un coup belle de la souveraine beauté.

III

Son atelier était à la butte des Moulins. Non loin de là, dans la rue Sainte-Anne, il passait presque tous les jours devant la boutique d'une fruitière ; sur le seuil de la porte, une jeune fille lui apparaissait souvent sans trop le frapper, quoiqu'elle fût belle, simple et touchante. Séduit par les mines des Camargo, pouvait-il être sensible à une si douce et si chaste beauté ? Un jour, après trois semaines d'austère solitude, il s'arrêta émerveillé devant la boutique de la fruitière. C'était au temps des cerises. Des paniers fraîchement cueillis alléchaient les passants par leurs couleurs charmantes ; des tresses de feuillage cachaient à moitié le fruit encore un peu vert ; mais ce ne fut pas pour les cerises que s'arrêta Boucher. A son passage, la fille de la fruitière, bras nus, cheveux dénoués, servait une voisine. Il fallait la voir prendre délicatement des cerises d'une main délicate, les passer sans autre balance dans le giron de la voisine, accorder un divin sourire pour les quatre sous dont on la payait : c'était la fleur du panier.

Le peintre eût donné quatre écus pour les cerises, pour la main qui les servait, et surtout pour le divin sourire. Quand la voisine se fut éloignée, il avança de

quelques pas sans trop savoir ce qu'il allait dire. Il était passé maître en l'art en galanterie; pas une femme qu'il ne sût attaquer par le bon côté, de face, de profil ou bien en lui tournant le dos; il avait été à bonne école; depuis longtemps il s'était dit, comme plus tard Danton : « De l'audace, de l'audace, encore de l'audace ! » Il avait raison : traiter une femme en ennemi, n'est-ce pas la vaincre ? Cependant d'où vient que Boucher, ce jour-là, perdit sa force et sa témérité, à la vue de cette jeune fille si douce et si simple ? C'est que la force ne s'éveille que devant la force. Le serpent qui perdit Ève ne vint la surprendre que dans sa force en Dieu.

Boucher, qui s'était avancé résolûment, comme un homme qui est sûr du but, franchit, tout pâle et tout ému, le seuil de la fruitière, fort en peine de dire quelque chose de raisonnable. La jeune fille le regarda avec tant de sérénité, qu'il reprit un peu de raison. Il demanda des cerises, et, s'enhardissant bientôt, il pria la jeune fille de lui accorder la grâce de crayonner sa belle figure. Elle ne répondit pas. La mère survint. Boucher était un homme à belles manières, la mère était une coquette sur le retour : il obtint d'elle qu'il ferait tout à son aise le portrait de sa fille. Elle la conduisit le lendemain à l'atelier du peintre. Boucher ne retint pas la mère; il fit asseoir la fille sur un sofa, tailla son crayon et se mit à l'œuvre avec joie.

Rosine avait la beauté qui s'ignore, celle qui touche plutôt qu'elle ne séduit. Il y avait dans la pureté de son profil un souvenir adouci des lignes antiques. Elle était brune, mais sa chevelure prenait à la lumière ces belles teintes dorées qui charmaient le Titien. Ses yeux étaient d'une couleur vague, comme le ciel à certaines soirées d'automne; sa bouche, un peu grande peut-être, avait une divine expression de candeur, « une expression que Rosine, disait Boucher, gâtait en

parlant, plutôt par les paroles que par le mouvement des lèvres. Aussi, les heures les plus douces que j'aie passées avec elle étaient les plus silencieuses; j'aimais toujours ce qu'elle allait dire, et presque jamais ce qu'elle disait. »

L'artiste avait été séduit avant l'homme. Boucher avait commencé par voir un divin modèle; mais, tout épris de son art qu'il fût alors, il finit bientôt par ne plus guère voir qu'une femme en Rosine. Son cœur, qui n'a jamais eu le loisir d'aimer dans la cohue des passions plus que profanes de l'Opéra, sentit qu'il n'était pas stérile; les fleurs de l'amour s'y montrèrent sous les flammes de la volupté. Boucher devint amoureux de Rosine, non pas en homme qui se fait un jeu de l'amour, mais en poète qui aime avec des larmes dans les yeux; amour tendre, pur, digne du ciel, où il s'élève et d'où il est descendu. Rosine aima Boucher. Comment ne l'eût-elle pas aimé, celui qui lui disait deux fois qu'elle était belle, une fois avec ses lèvres et une fois avec son talent? car Rosine ne se reconnut vraiment belle qu'en voyant la tête de Vierge que le peintre avait créée d'après celle de la jeune fille. Qu'arriva-t-il? vous le devinez. Un jour, le pinceau tomba des mains de l'artiste, la jeune fille baissa les yeux... « Ah! pauvre Rosine, s'écria Diderot, en y pensant plus tard, que ne vendiez-vous des cerises ce jour-là! »

La vierge qui devait être le chef-d'œuvre de Boucher n'était point achevée; la figure était belle, mais le peintre n'avait pas encore pu y répandre le divin sentiment qui est l'âme et la lumière d'une telle œuvre. Il espérait, il désespérait, il se recueillait et regardait Rosine; enfin, il était à cette barrière suprême, la barrière du génie, où s'arrêtent les talents sans force, et que çà et là le hasard fait franchir à ceux qui osent. Son amour pour l'art ou pour Rosine n'avait pu élever Boucher au-delà; le sentiment biblique ne l'avait pas détaché des choses

d'ici-bas : en adorant la Vierge Marie en Rosine, il adorait aussi, le profane ! une nouvelle maîtresse. La conversion n'était pas sincère. Il hésitait entre l'amour divin, qui espère, et la volupté terrestre, qui se souvient ; entre l'art sévère, qui touche par la grandeur, et l'art souriant, qui séduit par la grâce. Il en était là de son œuvre, quand une nouvelle figure vint changer le cours de ses idées.

Il y avait quinze jours que Rosine posait ; il n'y en avait pas deux que, sur un regard de la jeune fille, le peintre avait laissé tomber son pinceau. C'était un matin, vers onze heures, Boucher préparait sa palette, Rosine dénouait sa chevelure. On sonna à la porte de l'atelier ; Rosine alla ouvrir, comme si elle eût été de la maison. « Monsieur Boucher ? demanda une jeune fille qui franchit en rougissant le seuil de la porte. — Qu'ai-je à faire pour vous ? » dit Boucher en regardant dans une glace la nouvelle venue. Il fit un pas à sa rencontre. « Monsieur Boucher, je suis une pauvre fille sans pain. Si je n'avais pas ma mère malade et dénuée de tout, je parviendrais à vivre de mon aiguille ; mais, pour ma mère, je me résigne à devenir modèle. On m'a dit que j'avais une jolie main et de la figure ; voyez, monsieur : croyez-vous que je puisse poser pour quelque chose ? » L'inconnue avait dit tout cela d'un air de trouble indéfinissable ; mais ce qui frappa surtout le peintre pendant qu'elle parlait, ce fut sa beauté coquette et voluptueuse.

Adieu la Bible, adieu Rosine, adieu l'amour simple et grand ! La nouvelle venue venait d'apparaître aux yeux de Boucher comme la fantaisie qu'il avait rêvée jusque-là. C'était bien cette muse, moins belle que jolie, moins touchante que gracieuse, qu'il avait recherchée avec tant d'ardeur. Il y avait dans cette figure ce qu'on trouve au ciel et à l'Opéra, un souvenir de la Divinité transmis par le démon, ce qui agite du même coup

le cœur et les lèvres, enfin ce je ne sais quoi qui charme et qui enivre, sans élever l'âme dans les splendeurs du rêve. Elle était vêtue en simple fille du peuple, ce qui contrastait un peu avec la délicatesse de ses traits et de ses mouvements. Boucher, quoique assez bon physionomiste, ne découvrit ni art ni étude dans cette beauté ; elle masquait l'art et l'étude par de grands airs d'innocence. Il s'y laissa prendre. Qui s'en étonnerait, en songeant qu'il avait cru trouver la nature à l'atelier de Le Moine ou à l'Opéra ? Rosine était sa première leçon sérieuse, c'était la nature dans toute sa majesté naïve et vraie ; mais les instincts du peintre, instincts trompeurs ou viciés, ne pouvaient l'élever jusque-là. En voyant venir l'inconnue, il crut retrouver une figure de connaissance, une figure qu'il aurait vue dans un autre pays, ou même dans un autre monde. Aussi, quoiqu'elle fût vêtue en fille du peuple, il l'accueillit comme une amie. « Quoi ! mademoiselle, lui dit-il d'un air d'admiration, vous dites que vous êtes passablement belle ? dites donc passionnément. — Point du tout, dit-elle avec le plus joli sourire du monde. — En vérité, mademoiselle, vous venez à propos ; je cherchais un beau sentiment à répandre sur cette Vierge ; peut-être vais-je le trouver chez vous. Inclinez un peu la tête sur ce cœur, posez la main sur le fauteuil. C'est cela. Vous, Rosine, détournez le rideau rouge.

Boucher ne vit pas le regard douloureux que lui lança la jeune fille ; elle obéit en silence, tout en se demandant si elle n'était plus bonne qu'à *détourner le rideau*. Elle alla s'asseoir dans un coin de l'atelier pour voir tout à son aise, et sans être vue, celle qui venait troubler son bonheur. Mais à peine était-elle sur le divan, que Boucher, qui aimait la solitude à deux, lui conseilla de retourner chez sa mère, tout en lui recommandant bien de venir le lendemain de bonne heure. Elle sortit sans dire un mot, la mort dans le cœur, pres-

sentant qu'elle serait oubliée pour celle qui restait en tête-à-tête avec son amant. Elle essuya ses larmes au bas de l'escalier : « Hélas ! que va dire ma mère en me voyant si triste ? » Elle se promena dans la rue pour donner à sa tristesse le temps de s'évanouir : « D'ailleurs, reprit-elle, en attendant un peu, je la verrai descendre à son tour ; je pourrai découvrir ce qui se passe dans son cœur. »

Elle attendit. Plus d'une heure se passa ; le modèle posait tout de bon. Boucher gâtait à plaisir sa belle figure de Vierge en voulant y mêler deux types. Enfin, l'inconnue sortit avec un certain embarras, comme si elle eût commis une mauvaise action. Il avait plu dans la matinée, la rue était presque impraticable pour de jolis pieds. Elle s'enfuit, légère comme une chatte, du côté du Palais-Royal. Elle s'arrêta devant une maison de pauvre apparence, donna un écu de six livres à un pauvre, regarda autour d'elle avec défiance et disparut sous la porte d'entrée. Rosine l'avait suivie ; la voyant disparaître, elle remarqua la maison, et, n'osant aller plus loin dans sa curiosité, elle se décida à retourner aussi au logis. Mais une main invisible la retenait malgré elle ; elle regardait à toutes les fenêtres de la maison : un pressentiment l'avertissait qu'elle reverrait l'inconnue. En effet, tout à coup, à sa grande surprise, elle crut la reconnaître qui sortait dans un tout autre costume. Cette fois, la jeune fille était vêtue en grande dame : robe de taffetas à queue, qu'elle s'efforçait de mettre dans sa poche, mantelet, talons rouges, tous les accessoires. « Et où va-t-elle dans cet équipage ? » se demanda Rosine, qui la suivait presque pas à pas. La dame alla droit à un carrosse doré qui l'attendait devant le Palais-Royal. Un laquais se précipita au-devant d'elle pour ouvrir la portière. Elle s'élança dans le carrosse en femme habituée à y monter tous les jours. « Je l'avais deviné, murmura Rosine ; il y avait dans ses

manières, dans sa façon de parler, dans la fierté adoucie de son regard, je ne sais quoi qui m'étonnait. Elle avait beau prendre toutes sortes de masques, on finissait par la reconnaître. Hélas ! l'a-t-il reconnue, lui ? »

Le lendemain, Rosine se fit un peu attendre ; cependant il ne lui dit pas, en la revoyant, ce doux mot qui console les absents, absents du cœur ou de la maison : « Je vous attendais. » « Eh bien ! lui dit-elle après un silence, vous ne me parlez pas de votre grande dame ? — Ma grande dame ? je ne comprends pas. — Vous ne l'avez donc pas deviné ? Ce n'était pas une fille du peuple, comme elle le disait, mais une belle dame qui n'a pas grand'chose à faire. Je l'ai vue monter dans son carrosse : quel carrosse ! quels chevaux ! quels laquais ! — Que dites-vous là ? Vous voulez me tromper ? — C'est la vérité. Croyez donc maintenant à ces grands airs d'innocence ! — Quelle singulière aventure ! dit Boucher en se passant la main sur le front. Reviendra-t-elle ? »

A cet instant, Rosine vint appuyer ses mains jointes sur l'épaule du peintre. « Elle ne vous a rien demandé ? » dit-elle avec une expression triste et charmante. Boucher baisa le front incliné de sa maîtresse. « Rien, dit-il, si ce n'est un écu pour le prix de la séance ; c'est une énigme, je m'y perds. — Hélas ! elle reviendra. — Qui sait ? Elle devait revenir ce matin. — Aujourd'hui, je n'aurai garde d'ouvrir la porte. — Pourquoi ? quel enfantillage ! Seriez-vous jalouse ? — Vous êtes bien cruel ! Est-ce que vous irez ouvrir la porte, vous ? — Oui. » Rosine s'éloigna en soupirant. « Alors, dit-elle avec des larmes dans les yeux, la porte se refermera sur moi. »

Rosine, pleurant d'amour et de jalousie, était d'une beauté adorable ; mais Boucher, par malheur pour elle et pour lui-même, ne voyait que la mystérieuse inconnue. « Rosine, vous ne savez ce que vous dites ; c'est

de la folie. » Boucher avait parlé un peu durement ; la pauvre fille, blessée au cœur, s'avança vers la porte, et, d'une voix affaiblie, elle murmura un triste adieu. Sans doute elle espérait qu'il ne la laisserait point partir, qu'il viendrait à la porte, qu'il la prendrait dans ses bras et la consolerait par un baiser ; mais il n'en fit rien : il oubliait, l'ingrat, que Rosine n'était pas une fille d'Opéra ; il croyait qu'elle *faisait semblant*, comme toutes ses comédiennes sans cœur et sans foi. Rosine ne faisait pas semblant : elle écoutait sa naïve et simple nature ; elle avait donné tout ce qu'elle pouvait donner, plus que son cœur, plus que son âme ; il n'était pas étonnant qu'elle se révoltât d'être aimée si légèrement, comme par hasard. Elle ouvrit la porte, elle se tourna vers Boucher ; un seul regard tendre l'eût ramenée à ses pieds ; il se contenta de lui dire, comme il eût dit à la première venue : « Ne faites pas tant de façons. » Ces paroles indignèrent Rosine. « C'est fini, » dit-elle. Au même instant, elle ferma la porte. Le bruit de ses pas vint jusqu'au cœur de Boucher ; il voulut s'élançer vers l'escalier, mais il s'arrêta à la pensée qu'elle reviendrait. Une autre serait revenue : Rosine ne revint pas. Avec elle, Boucher perdit tout espoir de vrai talent. La vérité était venue à lui dans toute sa force, sa grandeur et sa beauté ; il ne put s'élever jusqu'à elle. Il se mit à la recherche de cette mystérieuse apparition qui personnifiait si poétiquement son idéal.

En vain il courut le beau monde en compagnie de Pont-de-Veyle et du comte de Caylus. Il fut de toutes les fêtes et de tous les spectacles, de toutes les promenades et de tous les soupers : il ne découvrit pas celle qu'il cherchait avec une si folle ardeur. Rosine n'était pas tout à fait bannie de sa pensée ; mais dans ses souvenirs la pauvre fille n'apparaissait jamais seule : il voyait toujours son image en regard de celle de la dame inconnue. Un jour cependant, comme il contemplait

sa Vierge inachevée, il sentit que Rosine était encore dans son cœur ; il se reprocha l'abandon où il la laissait ; il résolut d'aller sur-le-champ lui dire qu'il l'aimait et qu'il l'avait toujours aimée. Il descendit et s'avança vers la rue Sainte-Anne, malgré un encombrement de fiacres et d'équipages. Une jeune fille passait de l'autre côté de la rue, un panier à la main. Il reconnut Rosine. Hélas ! ce n'était plus que l'ombre de Rosine ; la douleur l'avait ravagée, l'abandon l'avait abattue sous ses mains glaciales. Il voulut traverser la rue pour la rejoindre ; un carrosse l'arrêta au passage, une femme mit la tête à la portière. « C'est elle ! » s'écria-t-il tout éperdu. Il oublia Rosine, il suivit le carrosse, résolu à toute aventure ; le carrosse le conduisit à un hôtel de la rue Saint-Dominique. Le peintre se présenta bravement, une demi-heure après. Il fut reçu par le mari avec toutes sortes de bonnes grâces. « Je crois, monsieur le comte, avoir ouï-dire que madame la comtesse voulait son portrait peint par moi. — Elle ne m'en a pas dit un mot ; mais je vais vous conduire vers elle dans son oratoire. » Tout aventureux qu'il était, Boucher voulut presque rebrousser chemin ; mais, comme il était aussi embarrassant de battre en retraite sans raison que d'affronter le péril, il se laissa conduire à l'oratoire.

C'était elle, c'était la pauvre fille sans pain. Elle dit à Boucher que la curiosité, jointe à un peu d'ennui, l'avait entraînée à son atelier pour faire juger sa beauté, une bonne fois pour toutes, par un homme compétent qui n'aurait pas de raisons pour mentir. « Je vous ai payé une séance autrefois, lui dit Boucher avec passion ; maintenant, c'est à votre tour à m'en payer une. » Il fut décidé qu'il ferait le portrait de la comtesse. Le portrait ne fut jamais achevé, tant Boucher prenait de plaisir à le faire.

Après l'ivresse de cette passion, la jeune fille délaissée revint flotter dans les souvenirs de Boucher. En revoyant

sa Vierge, où l'artiste profane avait mêlé l'impression de deux beautés, il vit que Rosine était la plus belle. La comtesse l'avait plus ardemment séduit ; mais, une fois le charme passé, il comprit encore que Rosine avait la beauté idéale qui ravit les amants et donne du génie aux peintres. « Oui, dit-il avec regret, je me trompais comme un enfant ; la beauté divine et humaine, la vraie lumière, le sentiment céleste, c'était Rosine ; la séduction, le mensonge, l'expression qui ne vient ni du ciel ni du cœur, c'est la comtesse. J'ai gâté ma Vierge comme un fou ; mais il est temps encore... »

Il n'était plus temps. Il courut chez la fruitière, il demanda Rosine. « Elle est morte, lui dit la mère. — Morte ! s'écria Boucher, pâle de désespoir. — Oui, monsieur le peintre, morte comme on meurt à dix-huit ans, des peines du cœur. Je ne parle que par ouï-dire ; elle a confié à une tante, qui la veillait à ses derniers jours, qu'elle mourait pour avoir été trahie. Vous avez oublié de faire mon portrait. Mais le sien, vous me le donnerez ? — Il n'est pas fini ! » dit Boucher tout défaillant.

Rentré à l'atelier, il s'abandonna à sa douleur ; il se jeta à genoux devant la Vierge inachevée, il maudit cette fatale passion qui l'avait détourné de Rosine, il jura de vivre désormais dans le souvenir sanctifié de cette sœur des anges. Après avoir fait un triste retour sur lui-même, il voulut, comme par inspiration soudaine, retoucher à sa figure de Vierge. « Non ! non ! dit-il tout à coup ; en voulant effacer ce qu'il y a de la comtesse, n'effacerai-je point cette divine trace de ma pauvre Rosine ? » Il descendit la toile du chevalet, la porta d'une main défaillante à l'autre bout de l'atelier, et l'appendit au-dessus du sofa où Rosine s'était assise pour la dernière fois devant ses yeux. Il ne confia son profond chagrin qu'à deux ou trois amis, comme le comte de Caylus, Pont-de-Veyle et Duclos. Quand on

remarquait chez lui la Vierge inachevée, il se contentait de dire : « Ne me parlez pas de cela, car vous me rappelleriez que l'heure du génie a sonné pour moi. »

En ce beau temps, à moins d'être Rosine, on ne mourait pas de chagrin, on se consolait de tout ; Boucher se consola. Il se rejeta avec plus d'extravagance dans toutes les folies de la vie mondaine.

Il avait passé à côté de la créature humaine telle que Dieu l'a faite, il passa à côté du paysage tel qu'il s'épanouit au soleil. Boucher passa à côté de la nature. Un jour qu'il redevenait raisonnable (ce ne fut qu'une vaine lueur), il sortit de Paris pour la première fois depuis son enfance. Où alla-t-il ? Il ne l'a point dit ; mais selon une lettre à Lancret, il trouva la nature trop verte, lui qui voyait tout en bleu. Il lui trouva des airs canailles. N'est-il pas plaisant de voir un artiste de la force de Boucher trouver à redire à l'œuvre du plus grand artiste ? Raphaël et Michel-Ange étaient bien vengés d'avance, car vous verrez tout à l'heure que Boucher n'était pas au bout de ses critiques. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Lancret répondait à Boucher : « Je suis de votre sentiment ; la nature manque d'harmonie et de séduction. » J'aime à me représenter Boucher au milieu d'une bonne campagne un peu rude, cherchant à comprendre, mais ne comprenant rien à ce grand spectacle digne de Dieu lui-même, n'entendant pas tous ces hymnes d'amour que la nature élève au ciel par la voix des fleuves, des forêts, des oiseaux, des fleurs, de toute créature ; ne voyant pas cette sublime harmonie où se confondent la main de Dieu et la main des hommes, la main qui crée et la main qui travaille. Au milieu de toutes ces merveilles, Boucher devait continuer son chemin comme un exilé qui foule un sol étranger. Il cherchait ses dieux. Où est Pan ? où est Narcisse ? où est Diane chasseresse ? Il appelait ; nul ne lui répondait, pas même Écho. Il cherchait les mortels qui lui

étaient familiers ; mais où les retrouver, ces fêtes galantes tombées comme des rayons du pinceau de Watteau ? Il ne voyait pas même le pâtre dans la prairie. Rentré dans son atelier, il se pâmait de joie sans doute en retrouvant ses jolis paysages roses et bleus, où l'enchantement des fées était répandu. On le surnommait le peintre des fées avec beaucoup de sens ; il n'a vécu, il n'a aimé, il n'a peint que dans le monde des fées.

IV

Après ces deux échecs décisifs, Boucher s'abandonna plus que jamais à la coquetterie espiègle et à la grâce maniérée de son talent. Son atelier redevint un boudoir très hanté des comédiennes. Il n'avait pas vingt-six ans ; il était recherché partout, d'abord pour son talent, ensuite pour sa bonne mine. Les académiciens seuls le repoussaient, parce qu'il se moquait un peu de leur gravité, peut-être aussi parce qu'il se moquait de l'art. Mais quels étaient alors les académiciens ? Avaient-ils le droit, si ce n'est de Troy, Van Loo et Boulogne, de repousser Boucher ? Aux yeux de tous les juges sages, il remporta le prix de Rome ; cependant l'Académie ne jugea pas ainsi. Il n'en partit pas moins pour Rome : troisième et dernière tentative pour trouver l'art et la nature ; mais il donna raison à l'Académie, car il perdit son temps dans la cité des arts. Il trouva Raphaël fade et Michel-Ange bossu ; il osa le dire tout haut : pardonnez-lui cette profanation ou cet aveuglement. Critiquer Dieu, passe encore, car Dieu a voulu nous laisser quelque chose à faire ; mais Raphaël ! mais Michel-Ange !

Boucher était parti pour Rome avec Carle Van Loo ; il revint seul, sans argent, sans études, niant tous les chefs-d'œuvre. Que pouvait-on augurer alors d'un pa-

reil peintre? On ne désespéra pas de lui cependant. « Son esprit l'a perdu, son esprit le sauvera, » disait le comte de Caylus : mot juste et profond qui peint bien le talent de Boucher. En effet, à peine de retour, il redevint à la mode; il n'eut qu'à peindre pour être applaudi; il eut des commandes à la cour, à l'église, au théâtre; tous les grands hôtels, tous les châteaux royaux s'ouvrirent à ses nymphes court vêtues. Il travailla le jour et la nuit, se moquant de tout le monde et de lui-même, créant comme par magie des Vénus dans des chœurs d'anges et des anges armés de flèches. Il avait bien le temps d'y regarder de si près! Il allait, il allait, rapide comme le vent, achevant le même jour une *Visitation* pour Saint-Germain-des-Prés, une *Vénus à Cythère* pour Versailles, un dessin pour un décor d'Opéra, un portrait de duchesse et un tableau de mauvais lieu, inspiré tour à tour par Dieu et par Satan, ne croyant plus à la gloire, se donnant corps et âme à la fortune. Durant tout le reste de sa vie, il ne se fit pas moins de cinquante mille livres de revenu, c'est-à-dire cent cinquante mille livres d'aujourd'hui. Il mena grand train. Outre son revenu, il fit des dettes; il afficha la philosophie du temps; il se moqua de tout ce qui était noble, digne et grand; il mit en doute Dieu et tout ce qui nous vient de Dieu, la vertu des cœurs, les aspirations de l'âme. Il donna des fêtes royales, une, entre autres, qui lui coûta plus d'une année de travail, fête célèbre appelée la *Fête des dieux*. Il avait voulu représenter l'Olympe et toutes les divinités païennes. Il s'était déguisé en Jupiter; sa maîtresse, déguisée en Hébé, c'est-à-dire très court vêtue, avait passé la nuit à verser de l'ambrosie à tous les dieux et à toutes les déesses de contrebande. Les académiciens, malgré ces hauts faits, se décidèrent à accueillir Boucher, dont l'école bruyante avait effacé l'Académie. Boucher, nommé, n'en devint pas davantage académicien. Il continua de vivre en

enfant prodigue et de peindre en artiste sans foi.

Il ne se contentait pas de peindre, il gravait et sculptait ; il a gravé un grand nombre de sujets de Watteau ; il a sculpté des groupes et des figurines pour Sèvres. Sa gravure et sa sculpture sont dignes de ses meilleurs tableaux ; c'est la même grâce, le même esprit, le même sourire. En se multipliant ainsi, Boucher se répandait partout : on voyait en même temps ses Amours joufflus sur les chenets, ses nymphes sur les pendules, ses gravures dans les livres, ses tableaux de toutes parts. Boucher, qui ne vendait pas ses œuvres à un très-haut prix, devait son grand revenu à sa prodigieuse facilité. Madame Geoffrin lui avait acheté deux de ses plus jolis tableaux moyennant deux mille écus ; ce ne furent pas d'ailleurs les plus mal payés. L'impératrice de Russie les racheta à madame Geoffrin moyennant trente mille livres. Madame Geoffrin alla au plus vite trouver Boucher et lui dit : « Je vous avais bien dit que les tableaux sont placés chez moi à hauts intérêts ; voilà vingt-quatre mille livres qui vous reviennent pour l'*Aurore* et *Thétis*. » Ce n'était pas la première fois que la bonne madame Geoffrin se livrait à ce commerce ; elle avait commencé avec Carle Van Loo.

V.

Peu de temps après son retour de Rome, Boucher devint amoureux d'une jeune fille de la bourgeoisie, élégante comme une duchesse. Il l'aima si éperdument, que, n'espérant pas la séduire, il se résigna à en passer par le mariage, quoique le mariage ne fût pas dans ses habitudes. Devenue sa femme, elle posa souvent pour ses Vierges et ses Vénus ; on la reconnaît çà et là dans l'œuvre de Boucher. Mais ce qui était plus digne de lui et d'elle-même, elle lui donna deux filles charmantes, qui semblèrent se modeler sur les plus fraîches et les

plus jolies images du peintre. Elle mourut à vingt-quatre ans, « trop belle, disait Boucher inconsolable, pour vivre longtemps sous le ciel de Paris. »

Moins de dix-sept ans après son mariage, Boucher maria ses filles à deux peintres qui n'étaient pas de son école, Deshayes, qui eut presque du génie, et Baudouin, qui eût été le La Fontaine de la peinture, si la naïveté ne lui eût fait trop souvent défaut. Madame Boucher et ses deux filles passèrent leur vie dans l'éclat du monde et dans les larmes. Toutes belles et toutes charmantes qu'elles étaient, elles se virent souvent délaissées pour des filles d'Opéra ou d'autres femmes de hasard. Boucher, Deshayes et Baudouin avaient mordu à la grappe amère des mauvaises passions ; ils ne furent qu'un instant sensibles à la grâce et à la vertu de l'épouse ; le chaste parfum du foyer ne tint point leur cœur sous le charme : il fallait une plus folle ivresse à ces âmes perdues, il fallait une coupe moins pure à ces lèvres souillées. Ce n'était point assez des cheveux odorants de l'épouse pour enchaîner leur amour ; ils recherchaient les bras lascifs, les étreintes mortelles, toutes les chaînes aiguës de la volupté. Ils en moururent tous les trois en même temps, en moins d'une année, le plus jeune le premier, Boucher le dernier, après avoir été témoin du désespoir de ses complices. Deshayes était doué. Il avait, en 1750, le sentiment de la beauté et de la grandeur. Aussi Boucher, homme de bon sens quelquefois, voyant un pareil élève dans son atelier, se garda bien de lui donner des leçons ; il se contenta de lui donner sa fille, lui disant dans sa gaieté : « Étudie avec elle. » Pour Baudouin*, c'était Greuze et Boucher en minia-

* Baudouin, dans ses gouaches, a continué Klinsgteth. On pourrait dire que c'était Greuze et Boucher en miniature ; en

ture, ou, selon Diderot, « du Fontenelle brouillé avec du Théocrite. »

Boucher poursuivit donc sa carrière dans la même voie fatale où il s'était perdu sur les pas de son maître. Malgré tout l'argent qu'il gagnait et toutes les glorioles de chaque jour, il ne fut jamais heureux : il lui a toujours manqué la conscience du cœur et celle du talent; il avait trop bien le sentiment de ses fautes d'homme et de ses fautes de peintre ; il comprenait qu'il gaspillait en vaines étincelles le peu de feu sacré que le ciel avait allumé dans son âme aux beaux jours de sa jeunesse ; il pressentait que son œuvre périrait avec lui. Pour se distraire, il épuisa toutes les distractions. Sur la fin de sa vie, il se rapprocha un peu de la nature : il lui fit bâtir, comme pour faire amende honorable, une espèce de temple, c'est-à-dire un cabinet d'histoire naturelle, où Buffon a plus d'une fois étudié*.

Il ne cessait pas d'aller dans le monde. Madame

effet, on retrouve dans Baudouin de petits anges libertins, des cruches cassées, des vierges coquettes. Tout cela était destiné au boudoir de la petite-maîtresse, à la petite maison des roués. Il se fit surtout remarquer en peignant les sujets des Contes de La Fontaine ; il finit par créer lui-même ses sujets. C'était le plus souvent des paysanneries amoureuses. Baudouin, né trop faible pour s'élever au-dessus du goût de son temps, se contenta d'être, comme tous les autres, un mauvais peintre plein de séductions. Dans ce temps où la peinture manquait de mœurs, on ne s'étonnait pas qu'un artiste comme lui osât peindre la vie des saints du même pinceau qui avait servi à reproduire les Contes de La Fontaine. On lui trouva même un bon sentiment religieux : l'archevêque de Paris fit graver, pour un missel, ses huit tableaux de la vie de la Vierge.

* A sa mort, ce cabinet fut vendu cent mille livres. Ce fut tout ce que Boucher laissa d'une grande fortune. C'était, disait-il, pour payer son enterrement. •

Geoffrin, qui avait recueilli la société de madame de Tencin, donnait deux dîners par semaine, le lundi aux artistes, le mercredi aux gens de lettres. Marmontel, qui ne dînait guère alors qu'à la condition de dîner en ville, était à table chez madame Geoffrin le lundi et le mercredi. Dans ses Mémoires, il passe en revue les convives ; il dit à propos des artistes : « Je n'ai pas de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel ils manquaient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle Vanloo possédait à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie ; mais l'inspiration lui manquait, et, pour y suppléer, il avait fait peu de ces études qui élèvent l'âme et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière et le jeu de ces éléments, avait tous les modèles de ces compositions très vivement présents à la pensée, mais, hors de là, quoique assez gai, c'était un homme du commun. La Tour avait de l'enthousiasme ; mais, le cerveau déjà brouillé de politique et de morale, dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait peinture. S'il fit mon portrait, ce fut pour la complaisance avec laquelle je l'écoutais réglant les destins de l'Europe. Boucher avait du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse ; il n'avait pas vu les grâces en bon lieu ; il peignait Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses, et son langage se ressentait, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. »

VI

Boucher devint premier peintre du roi à la mort de Carle Vanloo ; il fut élevé à cette dignité sans surprendre personne. On ne s'étonnait plus de rien depuis

que Madame Du Barry était assise sur le trône de Blanche de Castille. D'ailleurs, tel roi, tel peintre. Louis XIV et Le Brun, Louis XV et Boucher n'avaient-ils pas la même majesté ?

Madame de Pompadour et madame Du Barry aimaient le talent de Boucher. Quoi de plus naturel ? Ce talent ne semblait-il pas fait pour les peindre, ces reines de hasard ? N'était-ce pas encore deux de ces folles muses à qui il demandait ses inspirations ? N'avaient-elles pas la grâce coquette, l'œil voluptueux et la bouche souriante qui faisaient le charme des femmes de Boucher ?

De toute cette génération couronnée de roses fanées, Boucher mourut le premier, au printemps de 1770, le pinceau à la main, quoiqu'il fût malade depuis longtemps. Il était seul dans son atelier ; un de ses élèves voulut entrer : « N'entrez pas, » dit Boucher, qui peut-être se sentait mourir. L'élève referma la porte et s'éloigna. Une heure après, on trouva le peintre François-Boucher expirant devant un tableau de *Vénus à sa toilette*.

Il donna le branle : tous les peintres galants, tous les abbés galants, tous les poètes galants le suivirent bientôt chez les morts, le roi de France à leur tête, appuyé sur son lecteur ordinaire, Moncrif, qui ne lui avait jamais rien lu, et sur son fameux bibliothécaire, Gentil-Bernard, qui n'avait feuilleté que les jupes de l'Opéra. J'aime à me représenter ce tableau moitié funèbre et moitié bouffon de tous ces hommes d'esprit qui partaient gaiement, mais qui s'obstinaient à dire un bon mot avant de mourir, pour mourir comme ils avaient vécu. En peu d'années, on vit descendre dans la tombe tout ce qui avait été l'esprit, la joie, l'ivresse, la folie du dix-huitième siècle. Sans parler de madame de Pompadour, de Boucher, de Louis XV et des comédiennes célèbres, comme madame Favart et made-

moiselle Gaussin, ne voit-on pas, dans le lugubre cortège, Crébillon et ses contes libertins, Marivaux et ses fines comédies, l'abbé Prévost et sa chère Manon, Panard et ses vaudevilles, Piron et ses saillies, Dorat et ses madrigaux, l'abbé de Voisenon et les enfants de Favart, son œuvre la plus certaine? Qui encore? Rameau, Helvétius, Duclos, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Diderot; est-ce assez? Que va-t-il donc rester pour finir le siècle? Il restera la reine Marie-Antoinette, qui a aussi vécu de cette insouciance, qui a souri comme les femmes de Boucher, qui sera punie pour tout ce beau monde, qui mourra sur la guillotine, autre Calvaire, entre une fille de joie, madame Du Barry, et un roi de la populace, Hébert, qui mourra avec la dignité du Christ, couronné de cheveux blanchis durant une nuit d'héroïque pénitence.

VII

L'histoire de Boucher a sa logique : la vie du peintre concorde avec son œuvre ; il n'y a pas plus de vérité dans cette passion que dans cette peinture : il faut pourtant prendre l'une et l'autre comme l'expression d'une époque. C'est par là d'ailleurs que Boucher a survécu ; il a cela pour lui, qu'il fut bien de son temps, qu'il nous en montre un côté très vrai dans son mensonge. Cette peinture n'a pas une valeur absolue dans les annales de l'art : c'est à peine un épisode d'un intérêt restreint ; c'est une dégénérescence. Entre deux époques sérieuses, cette frivole période s'efface. Le dix-huitième siècle est l'enfant prodigue d'un âge digne et grave. Boucher est à Le Sueur ce que Fontenelle est à Corneille. L'afféterie a tourmenté les types, l'esprit a gâté le naturel, et la beauté, cette loi éternelle de l'art, n'est plus désormais qu'un gracieux caprice.

Boucher, longtemps surnommé le peintre d'éventails, semble-t-il réclamer un jugement approfondi ? En disant qu'il fut le peintre des grâces coquettes, n'a-t-on pas tout dit ? En consultant plus familièrement sa personne et son œuvre, on n'ose prononcer ainsi d'un seul mot. Plus d'une grande inspiration a passé dans son âme ; plus d'une fois le souvenir de Rosine a tressailli dans son cœur. La nature a sur nous des droits éternels ; nous avons beau la fuir, elle nous ressaisit toujours. Ne jugeons donc pas Boucher au passage ; feuilletons son œuvre d'une main patiente. N'y a-t-il donc rien de grand ni rien de beau sous ses séductions mensongères ? La lumière du soleil et la lumière de l'art n'ont-elles jamais éclairé ces paysages et ces figures ? Boucher n'a-t-il pas une seule fois saisi la vérité ?

La grande galerie du Louvre n'a pas un seul de ses meilleurs tableaux. Il me semble cependant qu'il a bien mérité une petite place en belle lumière entre ses amis Watteau et Greuze. Qui donc se plaindrait de voir comment peignait, il y a cent ans, celui qui fut peintre du roi. On a en France une singulière façon d'être national. On fait si bien l'hospitalité aux étrangers, qu'il ne reste plus de place pour les hommes du pays. Depuis quelques années, il est vrai, on a accordé droit d'asile à Boucher dans une galerie qui ressemble fort au cimetière de l'art, à en juger par le silence et la solitude qui y règnent *. Il y a donc là des tableaux du peintre de Louis XV, entre autres les premiers chapitres de ses *Amours pastorales*. Rien n'est plus doux au regard ; on s'avance dans le bleu, l'œil se perd dans le mystère voluptueux du paysage, on sourit à ces reines déguisées en bergères, on suit au vol ces colombes

* Ces pages étaient écrites dans la *Revue des Deux-Mondes* avant l'inauguration de la galerie de l'École française.

amoureuses, on s'égare tout ému dans ces bosquets odorants emperlés d'eau de Lubin. Où va-t-on ? sur les bords du Lignon ou dans les sentiers de Cythère ? De quel Éden rose et fleuri foule-t-on l'herbe naissante ? Le rêve ne dure qu'un instant, ce paradis terrestre n'a jamais existé ; ces bergers n'ont jamais vécu ; ce sont de pâles ombres de Watteau, que Boucher a ranimées avec des roses. On s'en éloigne bientôt, sans garder le charme qui vous avait saisi à la première vue, mais en souriant à cet air de magie que Boucher avait l'art de répandre sur toutes ses fautes.

Pour bien juger un artiste de second ordre, il faut le voir dans son siècle, en face de son œuvre et de ses contemporains, après l'avoir vu à distance. Il faut l'entendre, pour ainsi dire, et non prononcer par défaut. Si Boucher pouvait nous parler, il nous dirait : « J'ai vu ce qui se passait autour de moi ; j'ai vu que la religion, la royauté, le génie, toutes les grandes choses s'altéraient, succombaient, s'effaçaient. Pouvais-je devenir un homme de génie au milieu de tous ces nains ? d'ailleurs, en avais-je l'étoffe ? Je me suis mis à la taille de tout le monde. On riait, on faisait l'amour, on se grisait après souper. J'ai ri, j'ai fait l'amour, je me suis grisé : vous pouvez le voir à mes tableaux. Les prêtres se jouaient de la religion, les rois de la royauté, les poètes de la poésie ; ne trouvez pas étonnant que je me sois joué de la peinture. Je n'ai fait de mal à personne, du moins par ma volonté. J'ai gagné deux millions à coups de pinceau, c'était autant de pris sur les riches ; j'en ai fait si bon usage, que j'ai laissé à peine de quoi me faire enterrer. Maintenant, si vous voulez savoir à qui je dois mon talent, je vous répondrai que je n'en sais rien : j'ai aimé Watteau, j'ai aimé Rubens, j'ai aimé Coustou. »

Watteau, Rubens, Coustou, voilà les trois maîtres de Boucher ; mais il n'a jamais eu l'esprit étincelant du

peintre des *Fêtes galantes*, ni la touche splendide du grand coloriste flamand, ni la noblesse adorable du sculpteur français. Il est vrai que le marbre ennoblit. A côté de ces trois maîtres, Boucher peut encore se montrer çà et là ; plus d'un homme épris du passé sourira à sa grâce coquette, à son imagination follement enjouée, à la vapeur bleuâtre de ses paysages, aux mystères voluptueux de ses bosquets, à ses figures si fraîches, qu'elles semblent nourries de roses, selon l'expression d'un ancien, Diderot, qui fondait une Encyclopédie, qui inventait le drame bourgeois, qui ouvrait une école de mœurs, ne voulait rien comprendre au peintre de madame de Pompadour et de madame du Barry, d'autant plus qu'il se laissait un peu guider dans ses idées sur la peinture par Greuze, ennemi-né de Boucher. Voici d'ailleurs comment Diderot juge ce peintre avec tout son franc-parler : « J'ose dire que Boucher n'a pas vu un instant la nature. Ce n'est pas un sot pourtant ; c'est un faux bon peintre, comme on est un faux bel esprit. Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que le concetti * . »

Boucher, qui a eu plus de cent élèves, n'a pas laissé d'école. Fragonard seul a rappelé souvent la manière du maître ; aussi Fragonard, trop épris de Boucher, s'est-il perdu plus avant, avec une nature mieux douée. Greuze, tout en dédaignant Boucher avec son

* De son côté, Grimm cherche le concetti en parlant de Boucher : « Un homme d'esprit l'appelle le peintre des fées. En effet, dans l'empire de la féerie, son coloris pourrait très bien paraître très beau. Ces chairs couleur de rose ne peuvent aller qu'aux fées. Il peint le lever et le coucher du soleil. Apollon, à son petit lever, a l'air d'un pantin, et dans le tableau du *Coucher*, lorsqu'il arrive chez Téthys, il a l'air et l'attitude d'un homme qui s'en va avec regret, ce qui est un contre-sens horrible. »

ami Diderot, a rappelé aussi la fraîcheur et le sourire de ce peintre. En effet, Boucher n'est-il pour rien dans la *Cruche cassée* ?

David fut aussi élève de Boucher, sans doute parce qu'il était son cousin ; mais là les leçons du maître n'ont pas laissé de traces dans le disciple. Tout en aimant Boucher, David craignit de suivre son exemple. Telle est la funeste condition d'un excès dans les arts, que la réaction qui le suit ramène de prime abord l'excès opposé. Pour les esprits sérieux, Boucher qui s'en va expliquer peut-être David qui vient ; l'un roidira la grandeur après que l'autre aura maniéré la grâce. Boucher n'aura été qu'un peintre de fantaisie pour avoir enjolivé la nature ; David ne sera le plus souvent qu'un peintre de convention, parce qu'il cherchera la vérité dans les types d'une statuaire idéale. Ainsi tous les deux, l'un dans les vallons presque étouffés, l'autre près des fiers sommets, auront manqué le but et combattu sans triompher. La nature était là, toujours là, qui prodiguait ses merveilles sous leurs pieds, qui leur ouvrait par delà les montagnes ses horizons infinis. Mais ils ont passé devant elle sans la regarder.

Et pourtant, Boucher, presque autant que David, vivra dans l'histoire de la peinture française. Comme un autre Anacréon, Boucher s'est couronné de pampre avec ses maîtresses, et, d'une main distraite, il a effeuillé cette guirlande de fleurs qui était à Sicyone la ceinture des Grâces, et qui était, il y a un siècle, la ceinture de la France.

LA TOUR

1704—1788

La Tour, La Tour, *ubi es?* s'écria Diderot au Salon de 1765, en voyant « toutes ces figures mornes » qui tapissaient sa galerie. La Tour, La Tour, *ubi es?* disons-nous en face de presque tous nos portraitistes modernes.

Diderot a prédit que le soleil et le vent nous effaceraient tous les chefs-d'œuvre de La Tour. « Un portrait de La Tour a plus de mérite qu'un morceau de genre de Chardin. Mais un coup de l'aile du Temps ne laissera rien qui justifie la réputation du premier. La poussière précieuse s'en ira de dessus la toile, moitié dispersée dans les airs, toute brûlée par le soleil, moitié attachée aux longues plumes du vieux Saturne. On parlera de La Tour, mais on verra Chardin. O La Tour ! *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* » Eh bien ! Diderot s'est trompé. On ne voit presque pas Chardin, l'homme caché qui semble cacher encore ses tableaux, tandis que La Tour montre tout son œuvre dans un musée à lui ; le musée La Tour à Saint-Quentin, un musée où va tout le monde, hormis le vent et le soleil*.

* On a élevé une statue à La Tour en 1856. *Le Moniteur* a raconté ainsi cette fête des arts :

« L'inauguration de la statue de La Tour sur une des places de Saint-Quentin, sa ville natale, a été une vraie solennité et aussi une fête de famille, car les pauvres de Saint-Quentin sont un peu les enfants de La Tour. On remarquait dans la foule quelques beaux vieillards qui ont connu le pastelliste, un, entre autres, qui a reçu de ce maître dessinateur ses premières leçons de dessin. A une heure, au son des cloches de la collégiale et pendant que l'horloge de

C'est La Tour qui m'a le plus vivement détaché des rumeurs d'aujourd'hui, par le sourire tout radieux du passé, La Tour, qui a peint toutes les femmes souriantes et tous les philosophes sévères de son temps.

Il naquit dans les premières années du dix-huitième siècle et mourut aux premiers orages de la Révolution. Que de règnes divers il a vus passer ! Louis XIV, la Régence, madame de Parabère, Louis XV, madame de Pompadour, madame du Barry, Louis XVI, Marie-Antoinette, sans compter le règne de Voltaire, qui est le vrai souverain du dix-huitième siècle.

L'hôtel de ville chantait l'air des *Puritains*, le voile est tombé et tout le monde a salué un La Tour en bronze par Lenglet, qui représente fidèlement le peintre ordinaire de Louis XV. M. le maire de Saint-Quentin, M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées impériaux, M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, ont parlé devant cette statue.

« Du discours de M. de Nieuwerkerke, nous détacherons ce fragment :

« Le musée du Louvre possède onze pastels de La Tour, parmi lesquels nous comptons les deux portraits les plus remarquables de son œuvre ; mais il envie à la ville de Saint-Quentin la nombreuse suite d'études qu'elle tient de son peintre célèbre : car ces esquisses, en initiant les jeunes artistes aux procédés du maître, servent encore à rehausser son mérite en montrant la fermeté et la hardiesse de son crayon, la sûreté de son interprétation de la nature et l'étude particulière qu'il en avait faite.

« Quelque altération que le temps ait déjà produite dans leur coloris, ces portraits ont conservé l'accentuation de la vie, la vérité de la nature. La Tour, à une époque où chaque artiste se distinguait par une manière particulière, fut avec Chardin l'amant du vrai et le portraitiste le plus réaliste de son siècle.

« Malheureusement, le temps enlèvera peu à peu la frai-

La Tour est né à Saint-Quentin, la capitale du Vermandois, cité laborieuse et intelligente qui a donné à la France Ramus. La rue où est mort La Tour porte aujourd'hui son nom. Son père était musicien du chapitre de la collégiale. C'était un de ces naïfs artistes qui sont heureux de vivre oubliés dans l'étude et le loisir, un vrai musicien allemand comme ceux que maître Hoffmann a crayonnés sur les murs de sa tabagie ; non pas tout à fait Krespel, moins de sentiment, moins d'imprévu, mais plus de gaieté et plus d'insouciance.

Sa marraine l'avait recommandé au patron de la ville, au grand saint Quentin, en lui donnant ce nom

cheur encore persistante des pastels de la Tour ; cette admirable poussière si merveilleusement fixée sur le papier pâlera et perdra tout son éclat ; mais si la prophétie de Diderot, *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*, s'accomplit pour l'œuvre, la gloire de l'homme, la renommée du grand artiste ne sera point atteinte ; sa mémoire échappera à cette loi fatale de la destruction. Son pays perpétuera le souvenir de notre admiration pour son talent et lui conservera sa place parmi les grands artistes de notre pays. C'est en glorifiant ses hommes illustres qu'une nation leur donne des successeurs et qu'elle se grandit dans l'estime des peuples étrangers. La ville de Saint-Quentin remplit aujourd'hui cette noble mission, à laquelle l'Académie des beaux-arts est heureuse de s'associer. »

« Voici les paroles de M. Arsène Houssaye :

« M. de Nieuwerkerke a salué La Tour homme de talent et homme de bien, grand artiste et grand cœur. Je veux saluer La Tour historien sévère sous son masque souriant. La Tour avait étudié à l'atelier de Plutarque ; il a écrit l'histoire de la cour de Versailles comme Van Dyck a écrit l'histoire de la cour d'Angleterre. Ce pastel est sérieux ; c'est plus qu'une fleur de vie, c'est une âme immortelle. Oui, tous ces portraits de La Tour sont les pages les plus vivantes de l'histoire du dix-huitième siècle ; le dix-huitième siècle philo-

poétique. Heureusement qu'aux siècles passés on se contentait d'illustrer son nom sans s'inquiéter de son prénom : La Tour laissa son prénom à Saint-Quentin. Il étudia sérieusement le latin et le grec jusqu'à dix-huit ans. Un pastel de Rosalba lui arracha le cri révélateur du Corrège. Il n'eut jamais d'autre maître que cette vision magique. Il voulut aller à Venise demander à San-Marco la main de Rosalba, pour cueillir avec elle des roses dans le brouillard du matin ; mais il n'avait pas d'argent.

Un matin, pourtant, il dit adieu à son père et au violon de son père, ce doux violon qui avait poétisé,

sophe, Voltaire et Diderot, Jean-Jacques et Buffon, il est là, qui pense devant nous aux destinées du monde ; le dix-huitième siècle spirituel et léger, galant et moqueur, le voilà : il se nomme Louis XV et madame de Pompadour, mademoiselle de Camargo et madame Favart ; là est le théâtre, là est la cour, là est l'Encyclopédie. La Tour avait voulu, lui aussi, signer sa comédie humaine. Voyez avec quelle sollicitude il avait conservé autour de lui toutes ces physionomies variées, qui étaient l'esprit, la passion, le génie, la beauté de ses contemporains. Le musée de La Tour, que la ville reconnaissante inaugure aujourd'hui avec joie, est plus qu'un musée ; c'est, je l'ai dit, une page d'histoire de France. Et tout historien qui voudra peindre le dix-huitième siècle devra venir ici étudier son maître, Maurice-Quentin La Tour, disciple de Plutarque et rival de Van Dyck. »

« La fête ne s'est pas terminée devant la statue :

« Le soir, devant un public trop nombreux, moitié Paris, moitié province, M. Leroux, mademoiselle Judith et mademoiselle Soubise, de la Comédie-Française, ont joué le *Duel*

La Tour, une comédie faite le matin pour être jouée le soir, que la ville de Saint-Quentin avait demandée à M. Arsène Houssaye. Ç'a été un vrai succès ; on a redemandé tout le monde, les acteurs, l'auteur, La Tour lui-même, qui n'a pas voulu reparaître, non plus que M. Arsène Houssaye. »

sans le savoir, les premières folies de son cœur : « Où vas-tu ? — Je ne sais pas, mais je pars. — Quelle folie ! — Est-ce que l'oiseau, quand il sent palpiter ses ailes, n'a pas raison de s'élancer dans l'espace ? Christophe Colomb aussi était un fou quand il partait pour découvrir un nouveau monde ! — Comme il te plaira, mon enfant. Pour moi, l'univers c'est le seuil de la maison ; mais j'ai trop de philosophie pour te condamner à la prison, fût-elle dans la maison natale, la maison où est morte ta mère et où je chante ta jeune sœur. Adieu. Quand tu auras découvert un nouveau monde, le monde bruyant de l'esprit, où l'on n'a pas le temps de vivre avec son cœur, tu reviendras peut-être demander un peu de silence au coin de mon feu. Moi, dans ma simplicité, je compare le monde à l'Opéra : tout ce bruit, toutes ces lumières, tout cet éclat, tous ces grands airs ne valent pas un petit air du vieux Lully, joué le soir à ma fenêtre sur mon pauvre violon, devant cette giroflée sauvage, quand le soleil n'a plus qu'un rayon. — C'est vrai, dit La Tour, qui avait eu comme une vision de l'avenir : j'irai à Paris, j'y deviendrai riche, tout le monde reconnaîtra mon talent, je serai premier peintre du roi ; mais peut-être qu'au milieu de mon triomphe inespéré, ma seule joie sera d'écouter, par le souvenir, ce doux violon qui a le secret de mon cœur. Adieu ! »

La Tour essuya une larme et partit. Il existait encore au dix-huitième siècle, en assez grand nombre, des écoles de peinture dans les provinces. On allait à Rome, on passait à Paris ; mais on revenait avec l'amour du pays féconder l'humble école d'où on était parti. Reims, grâce au sacre des rois, cultivait le luxe : la fleur du luxe, c'est l'art. Il y avait à Reims toute une compagnie de peintres : les uns payés par les églises et les couvents, les autres par les familles qui voulaient leur portraiture. De Saint-Quentin à Reims, il n'y a pas loin. La Tour, n'osant d'abord s'aventurer à Paris,

avec un talent au moins douteux, puisqu'il n'avait pas eu de maîtres, alla d'abord à Reims pour essayer ses forces; là, après quelques portraits, comme il allait partir pour Paris, il lui vint cette bonne idée, qu'en peinture il vaut toujours mieux étudier les morts que les vivants. Il avait vu un tableau de Rubens, et il partit pour les Flandres.

Arrivé à Cambrai, la maîtresse d'hôtel, qui était jolie et digne d'être écoutée, lui conseilla de s'arrêter dans cette ville, où la diplomatie européenne était alors réunie. Quoique profondément artiste, La Tour n'était pas un paysan du Danube, ni un bohème hyperbolique vivant du hasard. C'était un peintre bien élevé, comme il y en a quelques-uns. Je ne les défends pas. Il aimait les beaux habits, le beau monde, les belles manières et les belles conversations. Huit jours après son arrivée à Cambrai, on parlait de son talent; huit jours encore, on parlait de son esprit. Il fut bientôt recherché comme l'eût été Largillière lui-même arrivant de Paris. La Tour jugea à propos de ne pas dire qu'il venait de Saint-Quentin. L'ambassadeur d'Angleterre, ravi de ses pastels et charmé de ses reparties, lui offrit à brûle-pourpoint de l'emmener à Londres, en son hôtel, où sa famille serait la sienne. Il devait partir bientôt. La Tour ne savait que répondre à cette amitié enthousiaste, quand une petite aventure galante lui vint donner une résolution subite.

Il rencontra un soir dans un cercle diplomatique une jeune dame beaucoup plus Espagnole que Française ou Flamande, quelque fille posthume d'un don Juan coureur d'aventures. Elle était fort jolie et fort coquette; elle aimait le monde; mais, comme beaucoup de femmes du Nord et du Midi, elle n'avait de passion sérieuse que pour elle-même. Elle avait épousé un gentillâtre de la province qui raffolait d'elle, et lui

faisait croire çà et là qu'elle l'aimait. La Tour ne doutait pas de cette conquête. Elle l'écouta d'abord avec un charmant sourire, mais elle lui répondit bientôt par un éclat de rire: Quoique la gaieté en amour soit de mauvais augure, La Tour ne rebroussa pas chemin. Par coquetterie elle lui permit de la peindre. Elle se trouva si jolie dans le pastel de La Tour, qu'elle lui fut un peu moins cruelle. Lui, qui achevait un portrait en trois séances, il fut trois semaines pour retoucher les mains. Le mari n'était pas toujours là. Tout gentillâtre qu'il fût, il trempait un peu dans l'industrie, citant pour s'excuser la noblesse de Venise. Il conservait la vertu de sa femme à force d'argent et d'amour, comme d'autres à force d'amour et d'esprit. La Tour s'enhardit au point de vouloir enlever la dame. « Non, lui dit-elle en baissant les yeux; c'est moi qui vous enlèverai. Soyez à minuit sous mes fenêtres. — Comment! une échelle de soie? — Silence! vous verrez. »

La Tour était un homme de trop bonne compagnie pour demander où serait le mari. Il se contenta de dire qu'il se trouverait à minuit sous les fenêtres de la dame avec son épée. A peine de retour à l'hôtellerie, la fille de chambre de la dame, une belle Flamande, joufflue comme la Diane de Jordaens, vint l'avertir que tout était arrangé pour l'aventure. « Vous passerez par la fenêtre. — Mais la chambre à coucher de votre maîtresse est au deuxième étage; comment voulez-vous que je passe par la fenêtre? — Rien n'est plus simple, vous verrez. Je viens ici pour vous recommander un silence de statue. »

L'air mystérieux de cette fille émut un peu La Tour. Il pensa que la nuit serait rude. « Après tout, dit-il en donnant un écu à cette fille, je me consolerais gaiement, si je me trompe de porte en chemin, pourvu que je rencontre cette belle Flamande, toute fraîche

et toute rubiconde, une goutte de vin sur une boule de neige. » Cependant, minuit sonne ; tous les carillons de Cambrai chantent sa victoire et redisent les battements de son cœur. La fille de chambre ouvre une petite fenêtre et lui fait signe de monter dans un panier à jour disposé contre la maison et attaché à une corde. Ce panier était destiné depuis longtemps à faire le voyage du rez-de-chaussée au grenier, comme cela se pratique en maint endroit. La Tour pensa que sa dignité était compromise ; mais quand on est amoureux et qu'on porte une épée, on ne s'arrête pas à de pareilles considérations. Il monta bravement dans ce char aérien et se recommanda aux blanches colombes de Vénus. Le bruit criard de la poulie ne parvint pas à le rappeler à la vérité prosaïque de son voyage. Il monte, il monte, il monte. Voilà qu'il touche au versant du mont Hymette. A travers les rideaux de damas, il voit se dessiner une ombre adorée. C'est elle. Elle vient à lui, elle soulève les rideaux, elle ouvre la fenêtre... enfin ! Il va lui saisir la main. La lune vient éclairer cette page de roman que, plus tard, Fragonard a écrite pour la galerie de la Duthé. Ah ! que la dame est belle dans son galant déshabillé, avec ses cheveux qui tombent en cascades sur le marbre bruni de son épaule ! Déjà La Tour atteint à la balustrade du petit balcon : encore un mouvement ascensionnel de la robuste Flamande, le voilà au paradis idéal des coureurs d'aventures ; mais le mouvement est en sens contraire. Il redescend malgré lui, et le voilà maintenant à six pieds du paradis. C'est bien la vie et ses ascensions ! Dès qu'on arrive au ciel, on en redescend avant d'avoir bu l'arôme dont s'enivrent les anges. « Eh bien, monsieur La Tour, dit la dame d'un air surpris, vous ne venez pas ? — Sacrebleu, Jeanneton, vous ne savez pas ce que vous faites ! cria La Tour à la Flamande. — Chut ! dit la dame, vous allez réveiller mon mari.

— Eh bien, madame, avertissez vous-même cette fille, ou bien descendez avec moi. Voyez, me voilà comme Tantale. » A cet instant, une autre fenêtre s'ouvrit. Le gentillâtre se pencha et demanda : « Qui vive ? » La Tour tira son épée. « Qui vive ? dit encore le mari. — Je désire conserver l'anonyme, répondit La Tour, sans trop savoir quelle figure faire. — Qui que vous soyez, répondit le mari, je vous souhaite une bonne nuit. »

La fenêtre de la dame et la fenêtre du monsieur se fermèrent, comme si elles eussent obéi à la même pensée. La Tour avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître là une comédie jouée avec lui et contre lui. Encore, si l'on eût baissé le rideau ! Il était sur un théâtre plein d'écueils : il ne pouvait ni aller ni venir, ni descendre ni monter. « Voilà, dit-il, que je prends une leçon de libre arbitre. Tout bien médité, l'homme est le jouet de la destinée. Cette Flamande qui tient la corde est une des mille images de la fatalité. Cette corde, c'est le fil de ma vie. »

Après une demi-heure de philosophie, La Tour se mit en colère. Il était né raisonneur ; à tout événement, il commençait à discuter avec lui-même. « Quoi ! s'écria-t-il tout à coup, j'ai une épée et je ne puis me venger ! » Il mesura du regard toutes les distances. Il ne pouvait s'approcher de la muraille, il était à quinze pieds du sol ; il ne lui restait que sa patience. Cependant, il avertit le mari qu'il allait saccager sa maison s'il ne donnait des ordres pour sa délivrance. Le mari rouvrit sa fenêtre et l'avertit charitablement que, s'il faisait du bruit, tout le voisinage serait sur pied, et qu'il serait hué comme un amoureux transi. La Tour continua à faire de la philosophie. Le croira-t-on, il finit par s'endormir.

Quand il s'éveilla, le jour était venu, quelques paysans chassaient leurs ânes vers la place, car c'était le

jour du marché. « Bastien, ne vois-tu pas celui-là qui tient là-haut son épée dans le panier à salade ? — Est-ce que le carnaval se fait maintenant à la mi-juillet ? — C'est don Quichotte qui combat contre les moulins à vent. » La Tour envisage avec effroi « sa position délicate. » Les rires des paysans éveillèrent les voisins ; ce fut un hurra dans la rue. Toute la canaille était sous les fenêtres, quand la Flamande renvoya l'amoureux sur le pavé. « D'où venez-vous ? — Du ciel. — C'est cela, le ciel du lit ! » dit un malin.

Ce mot sauva La Tour ; les huées furent pour le mari. Le pauvre homme avait préparé avec beaucoup de sollicitude la mise en scène de cette comédie ; il eut beau vouloir passer du côté des rieurs, il fut bientôt obligé de quitter la ville. Le sentiment public a toujours raison.

Cependant, le jour même de l'aventure, La Tour était parti pour Londres, avec des recommandations de l'ambassadeur d'Angleterre. La renommée et la fortune l'attendaient dans cette capitale, où Reynolds, « le seul peintre anglais, » n'était encore qu'un enfant. Presque à son arrivée, il reçut ce billet : « *Depuis que je ne vous vois plus, je vous aime. Depuis que vous êtes parti, je vous cherche.* » C'était la femme du gentilhomme. O singularité du cœur ! Elle s'était d'abord amusée des malices de son mari contre La Tour. Mais cette nuit même où La Tour payait le crime de l'avoir aimée, elle se promettait de venger La Tour.

A Londres, La Tour chercha, car le billet n'indiquait pas d'autre rendez-vous que celui du hasard. Un matin, il fut mandé par une lady, pour faire son portrait. Cette lady, c'était la dame amoureuse. On ne dit pas s'il fit son portrait. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il passa trois ans à lui chanter qu'elle était belle, sur la gamme amoureuse. Cette jolie femme, tout Espagnole de figure et de cœur, apprit à peindre au

pastel et donna à son maître plus d'une leçon fertile.

Pourquoi ai-je conté cette histoire ? Parce que La Tour la contait lui-même. L'amour est à l'étude de l'art ce que la philosophie est à l'étude des langues ; c'est le commencement de l'œuvre, c'est le dernier mot.

La Tour, cependant, disait qu'il y avait moins loin de Londres à Paris que de Saint-Quentin à Paris. Il s'embarqua pour la France avec quelques poignées d'or, ne doutant pas de son étoile.

A son arrivée à Paris, il se donna pour un peintre anglais qui voyageait par distraction. Il se présenta à l'atelier de Largillière un jour que Voltaire se faisait peindre. La Tour, qui avait étudié à Londres toutes les thèses philosophiques alors à la surface, commença par émerveiller Voltaire par la puissance de son raisonnement. « Et moi aussi je suis peintre, dit-il à Largillière, mais je ne suis qu'un peintre anglais, un vrai barbouilleur de hasard. Voyez plutôt. » A son tour, il se mit à peindre Voltaire. Après deux heures de travail et de conversation, Largillière s'écria : « Ah ! milord, j'irai apprendre à peindre à Londres ! — Et moi, dit Voltaire, j'irai y apprendre à penser. »

Il y a cent ans, l'anglomanie était la maladie à la mode. On vivait en France, on se promenait en Italie, on aimait en Espagne, on pensait en Angleterre. Qui disait Anglais, disait philosophe. Aussi, nos derniers marquis faisaient tous le voyage d'Angleterre pour y apprendre à penser, « à panser les chevaux ! » disait Louis XV, qui était un homme d'esprit parmi les rois. La Tour fit, avec beaucoup de prestige, son entrée dans le monde ; il se disait Anglais ; il faisait sonner haut son or et sa philosophie ; il avait du talent et de la figure. Voltaire eut à peine le temps de le recommander, tant la renommée était soudaine avec ce nouveau venu.

Mignard n'avait été souvent que le triomphe du mensonge de l'art. La Tour arriva presque toujours à un plus beau triomphe : il peignit les femmes comme elles étaient et comme elles voulaient être. Le pastel lui donnait tous les lis, toutes les roses, tous les sourires. C'était la vérité pourtant, mais la vérité vue par le poète ou par l'amant ; la vérité vue par le peintre sous le rayon de la poésie ou de l'amour. Quel éclat ! quelle transparence ! quelle lumière ! Quand on entrait dans l'atelier de La Tour, on se demandait d'abord, à la vue de ces admirables figures, qui semblent détachées d'une galerie idéale, si c'était l'atelier d'un peintre ou d'une fée ; mais, presque aussitôt, on reconnaissait l'accent humain à toutes ces têtes charmantes. C'était la féerie de l'art, et non la féerie des Orientaux. Mignard n'est qu'un faux grand peintre, avec ses pinceaux ; La Tour, avec ses crayons, est un peintre sérieux qui arrive à l'effet, à la couleur, au caractère.

La Tour dessinait mieux qu'aucun peintre de son temps. Il avait lutté bravement avec la nature, sans s'inquiéter des règles, car il savait bien que les règles ne sont qu'à l'usage de ceux qui n'osent pas, esprits timides qui ont peur de dire une bêtise quand ils aventurent un mot spirituel n'ayant pas encore couru le monde. La Tour voyait la nature incorrecte au point de vue de la règle, mais correcte au point de vue de l'expression, du mouvement, de la vie. Il sacrifiait sans façon la ligne conventionnelle, il ne se contentait pas d'un seul type, comme la plupart des peintres qui donnent à la Vierge et à Vénus le même air de tête ; il était varié comme la nature. Aucun de ses portraits ne ressemblait à un autre, mais tous ressemblaient à l'original. Il faisait ressemblant comme un grand portraitiste et comme un peintre d'enseignes à la fois. La nature est savante et bête en même temps. L'atelier de La Tour était le mieux hanté de tous les ateliers du

dix-huitième siècle. On y venait de la cour. Le maréchal de Saxe y rencontrait le prince de Conti ; Helvétius y discutait avec Jean-Jacques Rousseau. La Tour prenait trop souvent la parole pour la philosophie et pour la politique. Il avait étudié tous les systèmes qui gouvernent les sentiments et les peuples, depuis Platon jusqu'à Cromwel, depuis Jésus-Christ jusqu'à Fénelon. Il croyait fermement, comme tous ceux de l'Encyclopédie, que la France aurait, ainsi que l'Angleterre, sa révolution. Plus d'une fois, à Versailles, en peignant Louis XV, ou en peignant une princesse en présence du roi, il se permettait quelques conseils détournés, quelques avertissements dangereux à donner. C'est La Tour qui prépara à Louis XV le seul mot de ce roi que l'histoire ait enregistré : « Sire, lui disait-il en vantant la politique de l'Angleterre, nous n'avons pas de marine ! — Et celles de Vernet, monsieur La Tour ! » répondit le roi, renvoyant ainsi le peintre à ses pastels avec beaucoup d'esprit et de dignité. Cependant, Louis XV aimait La Tour, et, le plus souvent, il voulait bien reconnaître avec lui que la France passerait par une régénération sociale. « Mais après moi le déluge ! » disait le roi pour achever toutes les conversations.

Pendant près de cinquante ans, La Tour eut ses libres entrées à la cour de France*. Il était toujours bien accueilli à Versailles, que la reine s'appelât Marie Leczinska, madame de Pompadour, madame du Barry, ou Marie-Antoinette. Dans les salons de Paris ou de Versailles, il avait la réputation d'un beau causeur. Il était écouté comme Chamfort et Rivarol.

* Il n'était cependant le courtisan de personne. « Mon talent est à moi, » disait-il. Jamais il ne voulut terminer les portraits des deux sœurs du roi, parce qu'elles l'avaient fait attendre. « Je ne pose pas, moi, » disait-il fièrement.

Tout ce qui porta un nom glorieux, à quelque titre que ce soit, depuis la Régence jusqu'à la Révolution, fut peint par La Tour; hommes de cour, hommes d'Eglise, hommes d'épée, hommes de lettres, femmes du monde, femmes de théâtre, vertus à tous les degrés, tout passa à l'atelier de ce peintre charmant, si sérieux sous les roses, si lumineux sous le brouillard, si énergique dans sa pâleur.

Il s'était retiré à Auteuil; il voulait y mourir; mais il eut, à quatre-vingt-deux ans, le mal du pays. Il n'avait pas oublié sa bonne ville de Saint-Quentin. Il y avait fondé une école gratuite de dessin. Né charitable, et républicain, il ne voulait pas qu'on se souvînt de lui pour son talent, mais pour ses bienfaits. A Saint-Quentin, les petits enfants pauvres, les femmes en couche sans foyer, les vieillards sans abri, redisaient son nom avec reconnaissance. Il avait mis plus de cent mille francs à la disposition du maire de la ville pour ces œuvres de charité. Il avait versé au trésor cinquante mille francs pour la création d'une école de dessin. Quand on lui parlait de son grand cœur, il répondait, comme Jean-Jacques Rousseau : « On n'a rien fait quand il reste quelque chose à faire. »

Il vécut encore quelques saisons à Saint-Quentin. Il y mourut la veille de la Révolution, âgé de quatre-vingt-quatre ans, comme son ami Voltaire. Le chanoine Duplaquet écrivit sur son tombeau : *Bon citoyen, — esprit juste et orné, — cœur droit et généreux*, enfin trente-deux lignes de style lapidaire, c'est trente et une lignes de trop. *Ci-gît La Tour !* pas un mot de plus : car ce nom rappelle un homme et un artiste.

VERNET

1714-1789

Vernet n'est qu'un peintre de marines avec les peintres d'histoire, mais c'est un peintre d'histoire avec les peintres de marines. Il était né historien. S'il peignait le paysage, c'était dans le grand caractère. Il aimait les ruines, les torrents, les orages, tous les grands traits de la nature. C'était un Salvator Rosa qui voyait moins sombre. Son pinceau, tout hérissé dans la tempête, avait un sourire sur le rivage.

Singulière destinée ! il part d'Avignon pour aller à Rome. Il décide qu'il ira par terre, un ami l'entraîne dans un navire qui part de Toulon. Une tempête éclate sur eux, Vernet est effrayé et ravi des terribles beautés de la mer ; comme le doge, il lui jette son anneau des fiançailles et s'écrie : « Moi aussi j'épouserai la mer. »

Ce fut une belle et féconde existence. Toutes les portes s'ouvrirent devant lui au premier coup de marteau, celles de l'Académie et celles de Versailles. Il fut célèbre, il fut riche et il fut heureux. Qui donc jusqu'à lui avait vu le bonheur de compagnie avec la fortune et la renommée ? Il mourut en se voyant survivre dans son fils Carle Vernet *. C'était en 1789. Il avait vu toutes les tempêtes : il se coucha sur le rivage aux premières vagues de la Révolution.

En 1750, les Parisiens ne connaissaient pas la mer ; on allait voir les marines de Vernet comme on va aujourd'hui à Arcachon ou à Dieppe ; c'était comme une révélation ; aussi tous les poètes chantaient cet

* *Tel père, tel fils*, avait prédit Voltaire quand le vieux Vernet lui présenta le jeune Carle.

intrépide chercheur de tempêtes qui se faisait attacher au mât du vaisseau, non pas pour fuir les syrènes, mais pour les voir de plus près, ces Muses de la tempête.

Les poètes ont beaucoup chanté Vernet :

*Sous ses doigts créateurs naît un autre univers.
Phébus, sur le trône des airs,
Imprime son image au sein d'une onde pure ;
Plus loin la foudre et les éclairs
Percent le voile épais d'une nuée obscure ;
C'est Vernet, non, c'est la nature.*

Avec Chardin, Vernet représenta le réalisme. Il sentait fortement et peignait avec passion ; le praticien était à la hauteur de l'artiste, mais sa palette était plus froide et plus pâle que celle de Chardin. Il avait pour la nature et pour la mer un respect profond qu'il a imprimé dans ses tableaux. En voyant ses ciels, ses eaux, ses horizons, on sent que l'artiste a écouté les voix mystérieuses de l'infini, tout en regardant d'un œil sûr les effets de la lumière, du mouvement et de la perspective ; il connaît les arbres, les chevaux, les vaches, le flux et le reflux, les lacs et les torrents, les rochers et les ruines, les ciels sereins et les ciels furieux, le clair de lune et le rayon de soleil, comme s'il eût vécu en familiarité intime avec tout cela, de la même vie pittoresque, de la même vie terrestre, humaine et divine. C'était un homme d'un sens profond, dont le succès n'avait pu ébrécher la bonhomie. Il disait : « Me demandez-vous si je fais les ciels comme Claude Lorrain ? je vous répondrai que non ; les figures comme Berghem ? je vous répondrai que non ; les arbres comme Ruysdaël, les eaux comme Van-den-Veld, des ruines comme Salvator ? toujours même réponse. Mais si je suis inférieur à chacun d'eux dans une partie, je les surpasse tous dans les autres. »

Vernet répandait la mer sur ses toiles avec la rapidité des vagues. Il ne lui fallait quelquefois qu'un seul jour pour commencer et achever un tableau. Mais ces jours-là il avait perdu sa journée, car dans ces œuvres hâtives on ne trouve que sa main. Quand il n'était pas content d'un tableau, il disait, pour se dispenser d'y retoucher : « Le temps fera le reste. » Diderot s'y laissait prendre : « Je suis sûr que, lorsque le temps aura éteint l'éclat un peu dur et cru des couleurs fraîches, ceux qui pensent que Vernet faisait encore mieux autrefois changeront d'avis. Qu'ils aillent revoir ces ouvrages lorsque le temps les aura peints. J'en dis autant de Chardin : ceux qui préfèrent ses premiers tableaux à ceux qui sortent de dessus sa palette. Vernet et Chardin voient leurs ouvrages à douze ans de là, du moment où ils peignent, et ceux qui les jugent ont aussi peu de raison que ces jeunes artistes qui s'en vont copier servilement à Rome des tableaux faits il y a cent cinquante ans. Ne soupçonnant pas l'altération que le temps a fait à la couleur, ils ne soupçonnent pas davantage qu'ils ne verraient pas les morceaux des Carrache tels qu'ils les ont sous les yeux, s'ils avaient été sur le chevalet des Carrache tels qu'ils les voient. Mais qui est-ce qui leur apprendra à apprécier les effets du temps ? Qui est-ce qui les garantira de la tentation de faire demain de vieux tableaux, de la peinture du siècle passé ? »

Que dirait Diderot aujourd'hui ? N'avouerait-il pas qu'il a mal apprécié les effets du temps, que Vernet s'est refroidi avec l'âge et que le reflux est venu trop tôt ?

LANTARA

1721-1778

Le cabaret a été presque toujours l'atelier, le château en Espagne, l'horizon de Lantara, semblable en cela à deux peintres flamands de l'école du cabaret : Brauwer et Craesbeke. Je ne cherche pas à faire un cours de morale en peinture. Comme certains poètes, certains peintres ont eu le privilège de descendre dans les ténèbres du désœuvrement et de reprendre leur vol dans les splendeurs de l'art. Que de contrastes frappants. Saint Augustin l'a dit : « Pendant que l'ange des ténèbres étend sur nous les rameaux touffus et enivrants des voluptés terrestres, l'ange gardien, loin de nous abandonner, répand sur notre cœur brûlé la chaste rosée du rivage céleste ; il vole au-dessus et tout alentour de nous, comme pour nous couvrir de ses blanches ailes. » Cependant, à force de passer dans la forêt des voluptés, on finit par y laisser la robe de lin ; on s'y déchire peu à peu ; dès que l'âme a subi la première atteinte, le mal est fait, le mal est pour longtemps irréparable ; le ciel se trouble, l'imagination perd sa fraîcheur matinale, la pensée ne jette plus çà et là qu'un pâle rayon sans feu et sans lumière. Il faut que jeunesse se passe, mais il faut être plus fort que sa jeunesse.

On ne sait rien de l'origine de Simon Mathurin Lantara ; on a dit qu'il était né à Fontainebleau ou près de Montargis. Son père était un pauvre peintre d'enseignes venu du Piémont ; sa mère, une marchande à la toilette. Il paraît que le mariage fut accompli sans l'assistance du curé. Le peintre et la marchande n'en devinrent pas plus heureux pour cela. Cependant, selon le langage consacré, le ciel bénit leur union, puisqu'ils

eurent des enfants en grand nombre. Mathurin vit de bonne heure le triste spectacle d'un père qui s'enivre et qui bat sa femme quand il a le vin mauvais ; Mathurin se promet, s'il buvait un jour, d'avoir le vin bon : il tint parole, comme vous verrez. Dans la maison paternelle, Mathurin connut de bonheur les tristesses de la misère. Il vit pleurer sa mère, il pleura avec elle ; elle finit par se consoler, il n'ose pas dire comment ; il se consola aussi : peut-être aurait-il dû pleurer encore, mais il n'était pas venu au monde pour pleurer toujours. Pour se consoler, lui, il se promena. Il avait douze à treize ans à peine que déjà le grand spectacle de la nature s'animait pour lui. Fuyant l'école et les jeux, il allait s'égarer nonchalamment dans la forêt, tout émerveillé des vieux arbres moussus, des roches sauvages, des riantes échappées des montagnes entrecoupées d'où le sable coule en fontaines d'argent. Il suivait d'un regard ravi les mille teintes changeantes de la lumière que le soleil prodiguait çà et là. Le soleil vu à travers le feuillage était pour lui un tableau magique. A force d'assister à toutes les métamorphoses de la nature, il en surprit les mystères ; il ne tarda pas à comprendre l'harmonie du ciel et de la terre ; le frémissement amoureux des plantes quand l'orage s'amoncelle ; l'épanouissement des arbres, des buissons et des fleurs, quand la pluie et le vent d'orage ont passé sur la nature ; la gaieté du matin quand le soleil déchire la brume des coteaux, quand la brise secoue la rosée et le parfum des herbes ; la mélancolie pieuse du soir quand le soleil n'a plus qu'un rayon, un rayon pour le clocher si bleu parmi les arbres verts, pour le laboureur qui arrive au bout du dernier sillon, pour la glaneuse qui soupire sous ses bouquets d'épis. Ce spectacle devint une passion pour Mathurin Lantara. Bientôt le jour ne fut plus assez long pour ses vagabondes et poétiques promenades : il passa quelquefois la nuit dans les champs par les beaux clairs de lune ;

il allait s'asseoir au bord d'un étang ou d'un abreuvoir, et là, écoutant le prophétique oiseau de nuit, la tête inclinée sur la main, il contemplait la lune qui se mirait dans l'eau à travers le feuillage. Il s'était pris d'un si grand amour pour la nature, qu'il parlait tout haut aux arbres.

Lantara parlait aux arbres, jamais aux hommes. S'il rencontrait un pâtre ou un chasseur, il se détournait bien vite comme s'il eût craint d'être surpris en mauvaise action.

Cependant un vieux chanoine de Fontainebleau, qui aimait aussi la promenade, parvint peu à peu à apprivoiser ce jeune sauvage. Il le suivit, il fut un jour témoin de ses tendres apostrophes aux marguerites et aux violettes, au soleil et aux nuages ; il lui parla avec tant de douceur et de raison, que Lantara l'écouta avec curiosité, sans songer à prendre la fuite. Le lendemain, pareille rencontre. Le chanoine avait en main les fables de La Fontaine. « Sais-tu lire, mon enfant ? — Oui, dit Lantara, mais cela m'ennuie. — Je te donne ce livre qui ne t'ennuiera pas. » Ils se promenèrent ensemble ; au pied d'un banc de sable gigantesque, le chanoine se reposa ; Lantara, sans s'inquiéter de son vieil ami, coupa un bâton et se mit à dessiner à ses pieds. Le chanoine qui a rapporté cet épisode ne dit pas quel était le sujet du dessin ; il se contenta de raconter comment Lantara, plus amoureux de la couleur que de la ligne, trouvait des ressources dans les variétés du sable blanc, gris, rouge, jaune, bleu. Il y en avait de tous les tons pour composer cette mosaïque d'un nouveau genre.

L'automne et ses feuilles jaunies, l'hiver et son givre brillant avaient aussi du charme pour Lantara. Il suivait la nature pas à pas dans toutes ses œuvres, œuvres de vie, œuvres de mort. En automne, il allait dans un ravin désert voir couler les feuilles dans le torrent ; en

hiver, par les jours de neige, il allait s'attrister devant le solennel tableau de la mort.

De quinze à vingt-cinq ans, on perd la trace des pas de Lantara. On a dit qu'à son arrivée à Paris il était tombé dans l'atelier d'un barbouilleur, qui, frappé de ce jeune talent, aurait nourri et logé Lantara pour prix de son travail, se réservant le droit de signer à son gré les meilleurs paysages. C'est là mot à mot une copie de l'histoire de Brauwer. On a dit aussi que Lantara avait étudié dans un mauvais atelier de Versailles, chez un peintre de pacotille, qui, moyennant quarante sous par jour, l'obligeait à peindre les fonds de ses tableaux. Ce sont là de bien vagues indices. J'aime mieux croire que Lantara n'a eu pour tout maître que son père, le peintre d'enseignes ; son instinct lui a enseigné le reste.

Nous le retrouvons à Paris, toujours seul, toujours pauvre ; il peint des clairs de lune, il crayonne des forêts, mais il ignore son talent. Comment y croirait-il ? Tout le monde vante devant lui les paysages roses de Boucher ; il ne veut pas se résigner à imiter ce mauvais maître, qui ne voit la nature que dans la mythologie. Lantara a été à une meilleure école ; il a vu la nature telle qu'elle est, avec toutes ses magies, sans périphrase et sans hyperbole. Il ne sait pas dessiner le moins du monde ; mais d'où vient qu'en trois coups de crayon il détache un arbre du flanc de la montagne, il fait jaillir un torrent sur les roches aiguës ? C'est qu'il a été son maître à lui-même ; il a deviné la peinture comme le Giotto, comme tant d'artistes prédestinés.

Voulez-vous savoir ce qu'il fait de son talent ? Dans une maison noire et chancelante, au voisinage du Louvre, au-dessus d'une fruitière, au-dessus d'une danseuse oubliée, au-dessus d'un sacristain, Lantara a bâti son nid. Cette demeure du peintre est si nue et

si désolée, qu'un huissier ne voudrait pas y faire une saisie : un grabat, une table, un chevalet, voilà à peu près tout l'ameublement. On se demande comment le pauvre Lantara a délaissé les beaux paysages de Fontainebleau pour un pareil refuge. Encore si la fenêtre s'ouvrait sur une échappée lumineuse ! mais point. De la fenêtre on n'a pour tout spectacle que des lucarnes et des cheminées ; un peu de soleil dans la fumée. Lantara ne voit jamais ce triste tableau ; son souvenir est grand : il n'a qu'à descendre en lui-même pour retrouver dans toute leur fraîcheur matinale, dans toute leur saveur printanière, les paysages où il a bercé ses quinze ans. Voyez, il a inscrit çà et là, sur le papier bleu de sa chambre, des pages de ses souvenirs ; il ne lui faut pour cela qu'un peu de charbon et un peu de craie. Du reste, il ne travaille presque jamais dans cette chambre, à moins que l'inspiration ne l'emporte sur la paresse, ce qui n'arrive guère, puisque l'inspiration ne vient le saisir qu'à la vue d'un verre de vieux vin. Dès qu'il est sur pied, il descend au prochain cabaret ou au prochain café. De part et d'autre, il y a un grand livre à son usage, qu'on lui présente aussitôt son arrivée ; durant les apprêts du festin, il ouvre le grand livre et y fait un dessin en moins d'un quart d'heure : il appelle cela le quart d'heure de Rabelais. Les dessins ne restent pas longtemps dans le grand livre, car des amateurs les payent d'avance. Quand Lantara a festoyé, il va se promener en bon bourgeois de Paris qui n'a rien à faire. C'est un grand enfant naïf comme La Fontaine, s'amusant de tout, oubliant l'heure et le chemin ; c'est l'insouciance proverbiale des artistes. Il rentre pour dîner, tantôt à son café, tantôt à son cabaret, selon le caprice du moment ; c'est la même histoire que le matin : le grand livre est sur la table. Pour enflammer le talent du dessinateur, le cabaretier étale sous ses yeux les plus vieilles bouteilles

de sa cave. Après dîner, Lantara va encore se promener, comme un oisif insouciant qui a tout son temps à perdre. Le soir, ne pouvant plus se promener, il boit pour se distraire. C'est bien le plus aimable ivrogne de tous les cabarets de la terre. Il a le vin généreux ; chaque verre produit quelque naïveté gauloise, quelque saillie originale. Vers minuit, il rentre gaiement à son triste gîte, et dort comme un prince en son mauvais lit.

Incapable de se conduire dans la vie, il lui a manqué une autre madame de La Sablière. La rêverie oisive l'avait envahi, son esprit s'égarait en mille détours trompeurs ; pour ainsi parler, il n'habitait la terre qu'à l'heure du repas. Il n'avait d'amour que pour le soleil et les forêts. L'homme ne lui semblait qu'un hors-d'œuvre de la création ; aussi n'avait-il aucune des vanités d'ici-bas. Il cachait son nom et sa vie ; il ne voulait presque jamais signer ses dessins ou ses tableaux. Il aurait pu devenir riche ; mais à quoi bon l'argent dans ses mains ? Un jour le comte de Caylus lui paye un tableau cent écus ; c'était un clair de lune. Voilà Lantara très inquiet, qui ne sait que faire de la somme : il s'imagine que tous les fripons de Paris sont à ses trousses ; chaque passant a des regards louches ; il n'ose se promener, il n'ose s'arrêter, il ne rêve plus : c'en est fait de Lantara. Il entre au cabaret, il lui semble que les ivrognes eux-mêmes le regardent avec convoitise. Il n'ose plus s'enivrer ; enfin, c'en est fait de lui, il rentre à sa chambre pâle et tremblant. Où déposer les cent écus ? sous son oreiller. Il se couche, il ne peut s'endormir, son oreiller est plus dur que de coutume, les cent écus lui roulent dans la tête. La porte n'est close qu'à demi : si un voleur passait dans l'escalier ! mille autres chimères aussi malencontreuses. Il prend un parti violent, il transporte la somme dans le tiroir de sa vieille table. Il se recouche et ferme les yeux ; à

peine est-il la proie d'un demi-sommeil, qu'il croit entendre ces diables d'écus qui dansent une sarabande; c'est une musique vivè et perçante qui l'agite au plus haut point; il se réveille en bondissant comme un chevreau; il s'endort enfin pour tout de bon, mais il n'est pas au bout de ses rêves. Voilà les écus qui se métamorphosent : Lantara voit passer devant lui une solennelle procession de bouteilles ensablées; il veut en saisir quelque chose, mais il ne saisit que l'ombre; en un mot, il dort mal, comme un mauvais riche. Le matin, Lantara prit son argent, tout en maudissant les richesses, et descendit au cabaret raconter son infortune; d'honnêtes gens le plainquirent et l'aidèrent, par de belles rasades, à se délivrer de ses écus. Il reprit avec joie son train de vie, sa misère insouciant, sa rêverie vagabonde.

La pauvreté était sa véritable muse inspiratrice; dès qu'il possédait un écu, il ne pouvait plus rien faire de bon.

On raconte qu'un grand seigneur, on ne dit pas son nom, appela le paysagiste et le voulut loger dans son hôtel. N'osant pas refuser un grand seigneur si dévoué aux arts, Lantara vint s'installer à l'hôtel avec son mince bagage; il s'y trouva très mal à l'aise, comme un homme tout à fait dépaysé. Vainement il y voulut peindre ou dessiner : il n'était plus dans l'atmosphère de son talent. Comme Béranger, il avait laissé ses sabots et son luth à la porte. Il s'enfuit sans mot dire, et rentra au cabaret en s'écriant : « Enfin, j'ai secoué mon manteau d'or. »

Lantara se trouvait à merveille sous le toit de l'ouvrier, devant l'âtre familial égayé par les enfants demi-nus. Là, il disait tout ce qu'il pensait : il parlait de son père qui était pauvre, il se complaisait à raconter d'une façon bizarre ses aventures de cabaret. Cet horizon triste et borné était le sien pour la vie. Que

lui importaient, en effet, les dorures des palais, à lui qui n'appréciait que les richesses de la nature ?

Lantara n'était pas de son siècle ; le bruit et l'éclat du règne de Louis XV n'avaient pas séduit ni atteint le naïf poète de la forêt de Fontainebleau. Il n'y avait d'ailleurs pour lui de réel que ce qui n'existait pas. Il était né pour l'insouciance des vallées. Forcé de vivre à Paris, il cherchait à s'abuser en peignant des paysages ; s'il buvait, c'était pour s'abuser encore. Pour lui, le vin créait presque les rêves de l'opium, car son ivresse était sereine, assoupie, rêveuse, sinon endiablée comme celle d'Hoffmann, du moins douce et souriante comme un soir d'été. La Fontaine, ivre, vous eût bien représenté Lantara. Cet homme singulier ne vivait pas seulement en dehors de son temps ; il vivait, on peut le dire, en dehors de lui-même. Son corps n'était qu'une guenille grossière dont son âme se couvrait, faute de mieux ; mais entre le corps et l'âme, la prison et la prisonnière, il n'y eut presque jamais d'harmonie. Que de fois, dans le même jour, l'âme s'envolait dans les bois et dans les montagnes pour respirer l'arome des herbes ou s'épanouir sur le buisson avec l'oiseau et la fleur, tandis que le corps restait sur son grabat ou se traînait, morne et désolé, dans la salle du cabaret ou dans l'arrière-boutique de la bouquetière !

La bouquetière s'appelait Jacqueline. C'était une jeune Picarde dont la bonne mine avait séduit Lantara. Elle était fraîche et gaie, deux trésors de vingt ans. Elle vendait des fleurs et des fruits, « tout un printemps et tout un automne. » Elle chantait du matin au soir ; sa voix perçante montait jusqu'à la chambre du peintre. Dans la belle saison, il ouvrait sa fenêtre. Son âme, qui voyageait au loin, revenait aux chansons de Jacqueline ; il fermait les yeux et croyait entendre chanter dans les vallées perdues, tant la voix

avait de fraîcheur agreste. Jacqueline, de son côté, était sensible aux œillades de Lantara ; quand elle le voyait ivre, elle le plaignait du fond du cœur. Plus d'une fois il arrivait que le peintre, ne pouvant monter, s'arrêtait au rez-de-chaussée, grâce à la charité plus ou moins orthodoxe de la bouquetière.

Lantara, n'ayant plus de famille, avait trouvé là une sœur en même temps qu'une maîtresse ; il lui a dû souvent de ne pas mourir de faim, abandonné sur son grabat. Quand il n'avait pas de quoi dîner, elle trouvait mille raisons aimables pour le décider à dîner avec elle ; d'ailleurs, il ne se faisait pas prier longtemps. Dans ses jours de misère, il descendait chez Jacqueline à l'heure du repas : à sa seule façon d'entrer, elle voyait bien qu'il fallait mettre son couvert, car il soupirait en se tournant vers l'âtre. En toute chose elle était sa providence : s'il était un peu malade, elle voulait veiller ; l'hiver, elle partageait son peu de bois, et Lantara avait le bon lot ; le meilleur fruit de sa boutique, la pêche la plus rose et la plus veloutée, la grappe la plus dorée, était toujours pour lui. Jacqueline valait mieux que Thérèse Le Vasseur ; elle était plus belle et plus simple : on ne doit pas s'étonner de l'amour que Lantara eut pour elle. Peut-être serait-elle parvenue, dans sa sollicitude, à lui fermer à jamais la porte du cabaret ; mais elle mourut trop tôt pour accomplir cette bonne œuvre. Lantara fut frappé au cœur par cette mort presque soudaine ; il se retrouvait seul et déjà vieillissant ; il perdit courage, et retourna au cabaret avec plus d'abandon que jamais. Il ne se consola qu'à grand'peine ; six mois après ce malheur, quand on lui parlait de Jacqueline, il soupirait et pleurait encore, ivre ou non. Il ne voulut jamais vendre un joli paysage qu'il avait peint au temps heureux où Jacqueline chantait. Un jour que sa voisine, la danseuse oubliée, lui demandait pourquoi il tenait

tant à ce paysage, il lui répondit : « Vous n'entendez donc pas chanter Jacqueline dans ce paysage ? »

Si je voulais parler des autres amours de Lantara, je serais forcé de descendre trop bas ; j'aime mieux passer outre. On a dit qu'il avait rencontré madame Dubarry. En effet, ils ont traversé le même chemin, lui pauvre amoureux de hasard, elle folle pécheresse de vingt ans. D'ailleurs, Lantara connaissait je ne sais comment, peut-être par sa mère, une tante de madame Dubarry, la Cantini, célèbre marchande à la toilette.

Avec son genre de vie, Lantara devait mourir à l'hôpital ; tout le monde lui prédisait ce dernier refuge. Loin de s'effrayer de cet horizon, il en parlait avec complaisance ; aussi, étant tombé malade, il se fit conduire à la Charité tout naturellement. Il ne mourut pas à ce premier voyage. Le supérieur, sachant à qui il avait affaire, le garda le plus longtemps possible en convalescence, lui persuadant qu'il y aurait du danger à sortir trop tôt. On comprend bien que le supérieur y trouvait son compte. Lantara lui faisait des dessins sur des cartes, moyennant la clef de la cave. « Voilà donc la carte à payer ! » disait-il en se mettant au travail. Il promit bien de revenir en si bon lieu ; il y retourna bientôt, mais, cette fois, en compagnie de la mort.

Lantara se sentit mourir. Quand, un jour, le verre et le crayon lui tombèrent des mains, il comprit qu'il était au bord de la tombe. Il ne s'effraya point, il se résigna de bonne grâce. « Si l'âme est immortelle, devait penser Lantara, la mienne ne risque pas d'habiter un plus mauvais gîte. Les cabarets et les paysages d'outre-tombe sont curieux à connaître. Si l'âme n'est point immortelle, il restera bien quelque chose de moi dans cette vie, une touffe d'herbe, une petite fleur sur ma fosse, un paysage dans une galerie, à l'ombre de mon ami Claude Lorrain. »

Avant de reprendre le chemin de l'hospice, il voulut encore une fois revoir la nature, sa première et dernière amie ici-bas. Où aller ? il n'a plus que la force d'arriver à la tombe ; mais, pour ce rendez-vous d'adieu, il va retrouver ses jambes de vingt ans. Il suivit le cours de la Seine jusqu'à Meudon ; il monta dans les bois, foula avec délices les feuilles jaunies, s'égara avec ivresse dans les sentiers, jusque dans les broussailles. Il descendit le versant du château de Meudon du côté de Valaisy, et se trouva, comme par enchantement, dans une petite vallée déserte et silencieuse entourée de bois, coupée de quelques étangs, où de toute trace humaine on ne voyait alors qu'une chaumière. Vous dire la joie du paysagiste, je ne l'essayerai point. Il se promena jusqu'au soir, heureux du silence, respirant l'odeur des regains fanés et des pommes tombées sur l'herbe, cueillant comme un enfant le fruit de l'églantier, les grappes violettes de la bruyère, la dernière campanule des prés, admirant les jeux du soleil sur les étangs et dans les feuilles d'automne, enfin, heureux comme Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre.

Au retour, le soir, Lantara frappa pour la seconde fois à la porte de la Charité.

A l'heure suprême, le confesseur de l'hospice lui donna l'absolution, après quoi il fit un discours sur les bienfaits de la mort. Le confesseur termina par ces mots : « Vous êtes heureux, mon fils, vous allez passer à l'éternité, vous verrez Dieu face à face. — Quoi ! mon père, murmura le moribond d'une voix éteinte, toujours de face et jamais de profil ? »

C'est là son dernier mot. Il mourut en même temps que Gilbert, jeune comme lui. Gilbert et Lantara étaient un peu frères en dehors de la pauvreté ; ils aimaient du même amour la forêt et la montagne, la prairie en fleurs et le chemin perdu. Un autre rêveur de la même

famille est venu depuis souffrir sur la couche de Gilbert et mourir sur celle de Lantara : j'ai nommé Hégésippe Moreau. Celui-là aussi avait été à l'école de la nature. Comme Lantara, il dédaignait les entraves des vanités humaines. Pendant que son pied s'égarait à la poursuite des tristes voluptés, son âme fuyait en toute liberté dans les verts bocages ou dans le bleu des nues. Aussi bien qu'Hégésippe, Lantara pouvait dire à son âme prête à quitter la terre : « Fuis sans trembler !

*De mes erreurs, ô colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin ! »*

Comme Greuze, Lantara a été la proie du vaudeville. Ils se sont mis quatre, Picard, Barré, Radet et Desfontaines, pour gâter sans façon cette physionomie originale. Savez-vous ce qu'ils ont fait de Lantara ? un peintre d'histoire. Ils l'ont représenté peignant Bélisaire ! Est-ce que Lantara a jamais connu Bélisaire ? Il n'a jamais entendu parler des Grecs ni des Romains. Sous les mains maladroites des vaudevillistes, ce charmant ivrogne n'est plus qu'un buveur vulgaire qui philosophe au lieu de boire. En outre, ils ont augmenté ses œuvres d'une fille posthume, qui est à marier. Vous comprenez que tous ces dialogues sans verve et sans raison, toutes ces bouteilles de vin bleu, tous ces couplets sans traits, aboutissent à un mariage, sur quoi Lantara se met à chanter qu'il va peindre *pour la gloire et pour la nature* !

Lantara chantait mieux qu'eux. Le glouglou de sa bouteille est d'un bon coin :

*A boire je passe ma vie,
Toujours dispos, toujours content ;
La bouteille est ma bonne amie,
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore :
Du vin tel est l'heureux effet.*

*La nuit souvent me trouve encore
A la table du cabaret.*

*Si, frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin,
Soudain on voit couler mes larmes;
Mais ce sont des larmes de vin.
Je bois, je bois à longue haleine :
Du vin tel est l'heureux effet.
Le malheureux n'a plus de peine,
N'a plus de peine au cabaret.*

*Si j'étais maître de la terre,
Tout homme serait vigneron ;
Au dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon Cupidon ;
Je ne quitterais plus sa mère :
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère
Tout un féerique cabaret.*

Mais j'aime mieux les tableaux de Lantara que ses airs bachiques.

Une grande vérité de site, un ciel merveilleusement nuagé, un feuillé agréable, des lointains légèrement touchés, un heureux effet de lumière, voilà ce qui distingue ses paysages. Nul ne s'était mieux pénétré des jeux bizarres de la nature. Il exprimait, à ne s'y pouvoir tromper, le caractère de toutes les heures du jour. Ses matinées respirent une fraîcheur ravissante qui vous remplit de jeunesse ; ses après-midi, une agitation amoureuse qui vous va au cœur ; ses soirées, une mélancolie sereine qui éveille la rêverie ; ses soleils levants, ses soleils couchants, ses clairs de lune, portent l'empreinte d'un génie original. Il excellait dans la perspective aérienne ; la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain. Il aime mieux la poésie que le pittoresque ; sa nature n'a ni

déserts ni précipices ; à peine çà et là un ravin sauvage, une roche alpestre, pour donner plus de charme encore à ses bois touffus, à ses chemins verts, à ses doux horizons. Lantara n'avait jamais voyagé, si ce n'est de Montargis à Paris. Il n'avait pas jugé à propos d'aller plus loin chercher la nature. Avant lui, que de paysagistes flamands ont créé des chefs-d'œuvre sans faire tant de chemin et sous un ciel avare ! *

Un paysage de l'ancienne galerie du Palais-Royal prouve que ce peintre souriait malgré lui dans la nature la plus sauvage. Des ânes, des chèvres, des vaches, traversent un marais bordé de roches gigantesques, de monuments en ruine et d'arbres centenaires à demi brisés. Vous croyez que l'effet est attristant : point. Ces roches ne sont pas désertes ; le framboisier y traîne ses rameaux rampants, l'aubépine y fleurit ; quelques bouquets d'arbres frémissent au sommet ; ces eaux vous charment plutôt qu'elles ne vous glacent : on y mouillerait son pied avec plaisir, à la suite de l'âne rêveur et de la petite chèvre surprise. Ces monuments en ruine vous invitent presque à les habiter, vous qui n'êtes ni misanthrope ni cénobite **.

* Ses dessins, encore recherchés, sont à la pierre noire sur papier blanc, le plus souvent sur papier bleu rehaussé de blanc. Ses clairs de lune, pour la plupart admirables, sont toujours sur papier bleu.

On a gravé d'après quelques tableaux de Lantara. Daret a gravé *la Rencontre fâcheuse, le Berger amoureux, l'Heureux Baigneur, le Pêcheur amoureux* ; Piquenot, *la Nappe d'eau et les Chasse-Marée* ; Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris*. Mais la gravure n'a pu reproduire cette fraîcheur de coloris et cette vapeur aérienne que Lantara trouvait sans chercher.

** M. Paul Mantz, qui, dans une étude rapide mais lumineuse publiée par *L'Artiste*, a montré à l'œuvre les paysagistes du dix-huitième siècle, dit avec raison qu'il ne faut

Ces arbres à demi brisés n'attendent qu'un printemps réparateur ; en un mot, ce sombre paysage est des plus souriants. Le ciel y fait bonne figure, comme tous les ciels de Lantara.

pas juger Lantara sur son *Effet du Matin* qu'on voit au Louvre : « L'œuvre est un peu molle ; bien qu'elle abonde en gris charmants, j'aime mieux rappeler ses crépuscules attiédés, ses aurores voilées, ses soirs étincelants, ses clairs de lune argentés, ses nuits transparentes. Lantara s'y montre — avec quelques-uns des défauts de son temps — le disciple posthume de Claude Lorrain, et c'est même là une des singularités de son talent : il n'a pas quitté les environs de Paris et il semble avoir étudié les douces splendeurs du ciel italien. Qui sait même si ce principe d'imitation, si la volonté évidente chez lui de rappeler les grands horizons de Claude n'ont pas gêné Lantara, et n'ont pas diminué la franchise et la liberté de son pinceau ? Pourquoi, homme simple égaré au milieu d'un monde compliqué, n'a-t-il pas accepté avec courage le caractère pittoresque de la nature au sein de laquelle il avait grandi ? Pourquoi a-t-il essayé trop souvent de faire du style ? S'il avait été plus naïf et plus courageux, il serait resté le peintre des ciels profonds et des horizons dorés ; mais il eût donné plus d'accent à sa couleur, et au lieu de faire si souvent des verdure cendrées et des terrains pâles, il aurait abordé franchement les tons verts et les tons bruns. Un dessin plus individuel, une coloration plus écrite, un peu plus de drame dans les effets, un pinceau plus ferme, voilà ce qu'on voudrait trouver dans les paysages de Lantara. Le règne de Boucher et de madame de Pompadour était une heure mauvaise pour ce peintre timide et charmant. Grâce aux concessions qu'il s'est cru obligé de faire, le pauvre Lantara a vécu : s'il avait voulu, seul et sans soutien, rompre brutalement en visière aux préjugés de son temps, ce n'est pas à quarante-neuf ans, mais à trente et plus tôt peut-être, qu'il serait venu frapper aux portes de la Charité. »

Je crois que Lantara n'a pas songé à mettre son talent au diapason de Boucher et de madame de Pompadour. Il a été Lantara sans souci des modes de son temps.

On s'étonne à bon droit que cet homme étrange ait trouvé l'art de peindre seul en face de la nature. A peine eut-il la palette en main, qu'il fut maître de la couleur. Ses premiers paysages sont les plus francs et les plus beaux. Il peignait de souvenir dans son triste logis, mal éclairé, sans feu, sans livres, sans amis. Sans Jacqueline, jamais une jolie bouche n'eût souri à son talent ou à son cœur. La pâle misère, la solitude désolée, le cabaret bruyant, rien n'a pu étouffer en lui le grain de génie que le Créateur y avait semé. Il était né paysagiste ; il fut paysagiste toute sa vie, aussi facilement qu'un autre est tailleur de pierres. On a dit qu'il devait son talent au cabaret. Si Lantara eût passé à étudier le temps qu'il a perdu à boire, il fût devenu une des gloires du paysage français, lui qui n'est que le clair de lune de Claude Lorrain.

Lantara trouvait souvent du premier coup la lumière et l'ombre, le rayon de soleil qui passe dans le bois, l'image brisée de la lune dans les flots agités. Il arrivait tout naturellement à des effets surprenants. Il a créé des bocages que l'imagination traverse dans le parfum des fraises ou des mûres, dans le gazouillis des oiseaux qui jouent. Comme ses eaux sont claires ! comme ses rives sont mouillées ! comme ses horizons se perdent bien dans le ciel ! Mais son côté faible, c'est la figure. Fallait-il peindre une figure, sa touche si légère devenait lourde et niaise. Ses hommes respirent moins que ses arbres ; point d'expression ; point de mouvement ; il ne peint pas la figure, il la pétrifie. Aussi ne voulait-il jamais mettre personne sur la scène. Mais, comme un paysage en France ne piquait guère la curiosité que par les figures, le premier barbouilleur venu, croyant donner du prix aux paysages de Lantara, y répandait des chevaux, des vaches, des pêcheurs, des bergers. C'était presque un sacrilège. La créature n'est pas déplacée sur la terre : un cavalier qui fuit au coin d'un

bois, un pâtre qui dresse une corbeille de joncs sur le bord du ruisseau, un mendiant qui boit à la fontaine, une paysanne qui passe le gué sur son âne, un troupeau de vaches rousses éparpillé dans la prairie, sont d'un grand secours pour le relief et la perspective ; mais quand le paysagiste ne sait pas faire les figures, qu'il s'appelle Claude Lorrain, Ruysdaël, ou même Lantara, il faut le prendre tel qu'il est, il faut respecter son œuvre. Un marquis avait commandé un paysage à Lantara : « Un paysage de votre façon, monsieur Lantara ; allez au gré de votre fantaisie, mais n'oubliez pas une église et une échappée. » Lantara ne fait pas attendre longtemps le paysage. Le marquis, émerveillé de la beauté du site, de la fraîcheur du coloris, de la simplicité de la touche, de la vérité de l'église, mais ne voyant pas de figures, lui dit : « Monsieur Lantara, vous avez oublié les figures dans votre paysage. — Monsieur le marquis, répondit le peintre avec naïveté, elles sont à la messe. » Le marquis eut l'esprit barbare de répliquer : « Eh bien ! je prendrai votre tableau quand elles sortiront. »

Lantara, sans s'en douter, a formulé une bonne maxime pour les paysagistes qui ne savent pas peindre les figures. Que de paysagistes feraient bien de toujours laisser leurs figures à la messe !





LIVRE III

LES POÈTES ET LES ROMANCIERS

I

*DIDEROT**

(1713. — 1784.)

I

VOULEZ-VOUS que je vous présente au philosophe Denis, Denis Diderot, bibliothécaire de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies, de l'Académie française... de Stockholm, de Saint-Pétersbourg et de Berlin ; un de ceux qui ont fait un trône du quarante-unième fauteuil, cyclope de l'*Encyclopédie*, amant de sa femme, amant de sa maîtresse, amant de toutes les femmes, ami de Voltaire, ami de Jean-Jacques, ami de tout le monde et ennemi de Diderot, puisqu'il a déclaré la guerre à Dieu ?

Passons le Pont-Royal, laissons-nous guider par le

* Dans cette étude sur Diderot, j'ai marché à l'aventure et j'ai perdu mon temps sur les marges du chemin. C'était la méthode de Diderot d'aller au hasard de la plume. Il y a deux manières d'écrire : penser et faire penser ; le compas de d'Alembert et les détours lumineux de Diderot ; les Romains de David et les ébauches radieuses de Prud'hon. Je suis de l'école de Diderot et de Prud'hon.

clocher de St-Germain-des-Prés, montons la rue des Saints-Pères, voici la rue Taranne. Voyez-vous au coin de la rue Saint-Benoît cette maison qui est faite comme toutes les autres, une œuvre de maçon où l'architecte ni les sculpteurs n'ont point rêvé? Montons quatre étages, c'est un chemin sacré, tous les grands hommes du dix-huitième siècle, tous les princes du Nord ont passé par là. Il est dix heures, frappons. Le philosophe est seul : car, pour discuter plus librement avec Dieu, il a envoyé sa fille et sa femme à la messe.

On vient, c'est lui, car il vient de renverser un fauteuil. La porte s'ouvre. « Bonjour, Diderot; comme vous êtes beau et vaillant ce matin! Tous vos cheveux sont en révolte. — Ne m'en parlez pas. Je ne me connais plus chez moi. Maman Geoffrin s'est imaginé hier, pendant que j'étais au salon.... Avez-vous vu la *Baigneuse* d'Allégrain? un chef-d'œuvre que je ne veux plus revoir, car j'en deviendrais amoureux.... Donc, maman Geoffrin s'est imaginé hier de déménager tous les haillons de mon réduit, jusqu'à ma vieille robe de chambre qu'elle a jetée dans la hotte d'un chiffonnier aussi gaiement que si c'eût été mon dernier livre de philosophie. Voilà pourquoi vous me voyez tout nu. Que voulez-vous que je fasse de cette douillette de soie violette? Je ne serai plus un homme là-dedans. Ma pauvre vieille robe de chambre! Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Je la sentais doucement sur moi, comme ce vent de l'Adriatique qu'on appelle le manteau des pauvres. J'étais pittoresque et beau dans cette chère guenille; dans la nouvelle je ne serais qu'un mannequin. Entrez, messieurs; je vais fermer la fenêtre et vous faire du feu. Vous savez que pour moi il n'y a qu'une saison, la belle saison. Je suis né dans un pays où la température est si variable qu'il faut ouvrir la fenêtre dès que le feu est allumé. — Rassurez-vous, Diderot, nous n'aurons pas froid si vous parlez; d'ail-

leurs, nous ne sommes pas de ceux qui lisent l'almanach le matin pour savoir si l'hiver est venu. J'ai l'honneur de vous présenter...

— Oui, monsieur, je vous connais ; je ne vous ai jamais vu ; je ne veux pas savoir d'autre nom ; vous vous nommez Lajeunesse ; vous vous moquez des philosophes ; car vous lisez à livre ouvert dans toutes les belles passions. Je n'habite plus ce pays-là, mais je ne suis pas encore un étranger pour les jeunes gens ; car moi aussi j'ai eu vingt ans ; à quarante ans j'avais encore vingt ans. Entre nous, je crois même que je les ai toujours. La preuve, c'est que Laïs vient me voir et qu'elle ne me coûte rien, elle qui coûte si cher aux autres. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Je ne sais où est le vent aujourd'hui. Vous savez que ma tête est sur mes épaules comme un coq d'église au haut du clocher. Elle va un peu à tous les vents. Je vis aux quatre points cardinaux. Ah ! ma pauvre vieille robe de chambre ! Elle m'était bonne comme une patrie ; avec elle je n'avais peur ni de la maladresse de ma servante, ni de ma maladresse qui en vaut bien une autre ; je ne craignais ni les éclats du feu, ni le verre qui se brise dans les mains. La pauvreté a ses franchises, l'opulence a ses esclaves. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre. Il va falloir me soumettre à la nouvelle. »

II

Et Diderot entre tout ému, avec une frayeur comique, dans cette prison de soie, toute constellée de broderies, que madame Geoffrin lui avait donnée.

« N'ai-je pas l'air d'un roi fainéant ? dit-il en se regardant dans un miroir rococo qui avait déplacé une vieille glace de Venise ; est-ce que cela ne jure pas avec ma tête d'orateur romain ? J'ai encore l'air plus

bête ; car vous savez que je suis bête comme le génie, sans compter que maman Geoffrin a oublié les pantoufles, car vous voyez que je marche encore dans ma misère ancienne, ce qui me fait bien plaisir. Asseyez-vous, messieurs ; voilà le feu qui s'allume.... Ah ! mon Dieu ! c'est une lettre de Catherine II qui brûle là-bas. Ce que c'est que d'avoir voulu mettre un peu d'ordre dans mon désordre ! aussi je ne m'y reconnais plus ; il me faudra bien six semaines pour remettre tout à sa place, c'est-à-dire pour me refaire un Capharnaüm. Rien n'était. Dieu créa le monde en six jours, et on veut que je me repose le septième ! J'aimais bien mieux mon chaos ; j'y trouvais la lumière. Maintenant que tout est en ordre, je n'ai plus qu'à me croiser les bras. — Mon cher Diderot, vout êtes si éloquent, que je n'y comprends rien ; que s'est-il donc passé ? — Voici l'histoire. Maman Geoffrin, qui donne des culottes à tous les gens de lettres, a voulu m'habiller et me meubler. Je n'allais pas tout nu et je ne me couchais pas sur la paille ; mais enfin elle trouvait que la philosophie du dix-huitième siècle ne devait pas s'habiller en calmande et se meubler avec du sapin : ce qui vous explique cette métamorphose soudaine en soie, en damas, en velours, en bois de rose, en bronzes et en dorures. J'avais des livres, j'ai maintenant une bibliothèque comme si j'étais à l'ermitage chez ma sœur Catherine II. Vous vous rappelez, mon ami, mes chaises de paille, ma table de chêne, mes estampes enfumées clouées sans cadres sur cette tapisserie de Bergham qui ne valait pas une toile d'araignée ; cette planche de sapin courbée sous le génie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Cicéron ; ces plâtres d'après l'antique, ces statuette de Falconnet, ce bas-relief d'Allégrain ; quoi encore ? une pendule qui ne disait jamais l'heure. Tout cela était en harmonie ; la misère a sa couleur, douce aux yeux ; aujourd'hui, mon regard est tout offusqué par ce luxe

insolent qui a l'air de ne pas vouloir s'asseoir chez moi. Voyez ! ne dirait-on pas qu'il fait des façons ? Il faut sur toutes ces belles choses de maman Geoffrin six mois de fumée et de poussière. »

Diderot se lève et va ouvrir une belle armoire en marqueterie où sa fille a rangé les livres les plus précieux. « N'est-ce pas que c'est beau, cette armoire ? mes livres y sont si bien que j'aurai toujours peur de les déranger. Et puis cela me prendrait trop de temps. J'écrirai des à-peu-près, car ma mémoire n'est pas toujours là et on dira que j'ai perdu la tête. Ne se croirait-on pas chez une petite-maîtresse, en voyant cette pendule de bronze doré que Cochin a dessinée pour Versailles, en voyant toutes ces insolences du luxe, ces fauteuils en tapisserie des Gobelins qui sont presque des tableaux de Boucher, ce bureau en bois de rose, cet encrier en saxe qui a l'air d'un joujou, ces chenets biscornus où je n'ose appuyer mes pieds, cette Vénus accroupie qui va me faire passer pour un financier ? Ah ! maman Geoffrin, qu'avez-vous fait ? O Diogène ! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais ! O Aristippe ! ce manteau fastueux fut payé bien cher ! Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre, ferme, indépendante du cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran. — Mon cher Diderot, je ne croyais pas qu'une robe de chambre, une chaise de paille et une table de sapin pussent inspirer une pareille oraison funèbre. — Mais voyez donc comme je suis mal à mon aise dans cette étoffe rebelle ! J'ai peur de m'asseoir, j'ai peur de me chauffer, j'ai peur d'écrire. Quand j'avais ma vieille robe de chambre, un livre était-il couvert de poussière, un des pans s'offrait à l'essuyer ; l'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc ; mes états de service

étaient tracés sur elle comme des sillons laborieux en longues raies noires. C'est égal, je me console en pensant que je suis presque dans un musée. C'est encore maman Geoffrin qui m'a donné tous ces tableaux-là : par exemple, c'est moi-même qui me suis donné cette belle tête de Rubens, la tête de sa femme, je ne sais plus laquelle ; mais Rubens a été assez heureux pour avoir deux femmes et pour n'en avoir qu'une. J'oubliais de vous montrer mon Vernet ; c'est Vernet qui me l'a donné. Je veux garder ce témoignage de mon amitié jusqu'au dernier enfant de mes petits-enfants. Comme ces montagnes sont vaporeuses ! Comme cet arbre est pittoresque ! Comme toute cette scène est vraie ! Cela vous représente un navire échoué après la tempête. C'est notre histoire à tous. Nous nous embarquons sur la mer des passions par un beau ciel lumineux, sans voir poindre l'orage à l'horizon ; l'orage éclate, nous sommes jetés sur les récifs, nous nous sauvons à la nage et le navire coule à fond. Dans la vie de tout homme qui a rêvé les lointains voyages vers l'inconnu, le navire coule à fond et il se sauve à la nage. N'oubliez pas cela, mon jeune ami, et apprenez à nager, car ces mers-là sont implacables. Trop heureux encore si vous n'êtes pas noyé dans la traversée. Ah ! la traversée ! cela passe comme un songe ! Sénèque m'avait pourtant dit de compter mes jours. J'ai donné sans compter. Le vent d'orage a battu la gerbe avant la moisson. C'est trop baguenaudé ! Ne croyez pas à mon luxe, car je n'y crois pas moi-même.

Voyez-vous ce simple tapis de lisière qui révolte vos yeux ? je jure que je conserverai ce tapis, comme le paysan, transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain, conserve ses sabots. Le matin, lorsque j'entrerai ici couvert de la somptueuse écarlate, je verrai mon tapis de lisières qui me rappellera ma pau-

vreté édifiante et qui arrêtera l'orgueil à la porte de mon cœur. »

Ainsi parle Diderot, l'œil enflammé, mais toujours tendre, le front lumineux, la narine soulevée, la lèvre ardente. Il est beau ainsi; si ses amis, les sculpteurs et les peintres, ni Falconnet, ni Greuze, n'ont pu réussir ni son buste ni son portrait, c'est qu'ils n'ont pas su le voir à ses heures tumultueuses, quand l'âme passait comme le soleil sur cette figure expansive; ils l'ont représenté au repos, mais quand la passion n'agitait plus le philosophe; Diderot n'était plus là.

III

Je ne raconte pas la vie de Diderot *, non plus que je n'ai raconté celle de Jean-Jacques. Tous les deux

* Voisenon, qui voyait souvent Diderot dans le mauvais monde, l'a crayonné dans sa galerie avec plus d'esprit que de vérité : « Son premier ouvrage est l'*Histoire des bijoux indiscrets*; le comte de Caylus lui avait montré un manuscrit tiré de la Bibliothèque du roi : le comte de Caylus, rempli de son sujet, s'était surpassé, et en avait fait un roman assez gai. Diderot n'en fit qu'une histoire froide, longue et triste. Se sentant trop sérieux pour être un auteur libre, il essaya une petite brochure intitulée *les Pensées philosophiques*, réimprimées sous le titre d'*Étrennes aux Esprits forts*. Il donna une *Histoire de Grèce*, qui n'a pas eu un lecteur; des *Principes de philosophie*, qui n'ont pas fait un philosophe; et un *Dictionnaire de médecine*, qui n'a guéri personne; enfin, il a donné le jour aux propositions de l'*Encyclopédie*. Diderot fait de la philosophie un métier, et non pas une ressource. Il a une multitude d'aides de camp qui vont dans les maisons faire circuler sa doctrine, son intégrité, ses lumières et son désintéressement. Ce sont eux qui ont tâché de persuader que le *Père de*

ont écrit leurs confessions, Diderot, sans le savoir, à chaque page, en homme qui pense tout haut, en philosophe qui habite une maison de verre; Jean-Jacques dans un livre immortel comme le tonneau de Diogène.

Quand Buffon pensait à Diderot et à lui-même, il disait : « Le style, c'est l'homme. » Il disait la vérité tout en créant un paradoxe. Oui, le caractère de Diderot est toujours dans son style, comme son cœur est dans ses livres.

Diderot écrivait comme il parlait, avec enthousiasme. Poète moins la rime, historien plus la passion, toujours à l'avant-garde des idées, on peut dire qu'il ne prenait pas le temps de tailler sa plume ni de pré-

Famille et le *Fils naturel*, presque traduits en entier de Goldoni, étaient deux comédies dans un genre nouveau, dont Diderot était l'inventeur. Ce sont eux qui ont ordonné à leurs troupes légères de croire que *le Philosophe sans le savoir* est une bonne pièce, parce qu'elle est une imitation en canevas de celle de leur général. Ce sont ces sages modestes qui se disent détachés des grandeurs, et qui veulent maîtriser les grands; ce sont ces patriotes qui ne reconnaissent de patrie que le pays où ils font la loi; ils se donnent pour les dispensateurs de l'immortalité. Les encyclopédistes n'ont de célébrité réelle que hors de France. Ils sont, dans les cours étrangères, ce que les feuilles de Fréron sont dans la province. On doit l'idée de l'*Encyclopédie* au chancelier Bacon; il y avait de quoi en faire un chef-d'œuvre par l'universalité des choses, si les gens de lettres qui l'ont entrepris eussent été bien d'accord: mais les chefs, souvent désunis entre eux, se rallient toujours pour détruire la distinction des rangs. Philosophes despotes, ils veulent être les professeurs des grands. Ce sont les Romains de la littérature; ils voudraient asservir l'univers, au lieu de chercher à en être ignorés. Ce livre si fameux a eu beaucoup d'ennemis, et encore plus de partisans: mais si on ne s'avise pas de le rajeunir, il pourrait bien être oublié dans sa vieillesse. »

parer son pupitre. Son pupitre était partout, chez Grimm, chez d'Alembert, chez d'Holbach, sur les genoux de sa maîtresse.

C'était là le plus souvent qu'il écrivait sur chaque chose, sur les arts et sur les femmes, sur Dieu même, lui qui n'était jamais monté au ciel. Le chevalier de Chastellux jugeait bien la plupart des pages de Diderot : « Ce sont des idées qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » Hardi jusqu'à la l'audace, aventureux jusqu'à la folie, il allait toujours en avant, guidé par ses généreux instincts, jetant à pleines mains la vérité qui désenchante, la lumière qui dévore, le mensonge qui console.

Un des premiers, il peignit en écrivant. Sa riche palette est toute teinte de feu et de flammes. Sa couleur est franche, même dans les plus délicates nuances. Quelle touche fine, légère, ardente, passionnée ! quelle belle lumière ! quel fond délicieux ! Il veut peindre un portrait, et voilà qu'il a peint un tableau ! Il est tout à la fois peintre d'histoire et peintre de genre. Ah ! pourquoi la couleur enivre-t-elle son regard et l'aveugle-t-elle sur les fautes du dessin ?

Il a passé sa vie à aimer et à combattre. Saint-Simon, Fourier, Georges Sand, semblent avoir pris leur point de départ dans Diderot. En effet, ce philosophe hardi et aventureux, qui combattait par la parole et par la plume contre la vieille société, avait des mœurs toutes révolutionnaires : il allait de sa femme à sa maîtresse, de sa maîtresse à sa femme, ne s'en croyant pas moins un sage aimant la vertu, mais suivant toutes les fantaisies et tous les entraînements du cœur. Vivre selon ton cœur, c'est pour ainsi dire l'épigraphe de sa vie ; il laissait à d'Alembert le compas, à Helvétius la galanterie, à Voltaire la raison, à Grimm la vanité, à Buffon les airs magnifiques, à d'Holbach les sarcasmes ; pour lui, il ouvrait son cœur et vivait heureux.

Il avait épousé mademoiselle Champion malgré son vieux père. A peine marié, il eut un fils, un fils avant la lettre. Il envoya la mère et l'enfant au coutelier de Langres, qui parlait de malédiction. Pendant cette première absence, Diderot voit madame Puisieux, se passionne et l'épouse de la main gauche. Cet autre hyménée dura dix ans. Il finit par rompre ; et, content de lui, il envoie une seconde fois sa femme à Langres pour embrasser son vieux père. Pendant cette autre absence, il épouse, pour vingt ans, mademoiselle Voland. Mais madame Diderot était toujours madame Diderot. Au demeurant, le philosophe était bien le meilleur époux et le meilleur père du monde.

IV

Son style est vivant ; il n'écrit pas, il parle ; le sentiment anime chaque page de ses œuvres, qu'il soit sévère ou familier, qu'il écrive un discours ou qu'il écrive une lettre. Il eût inventé Sterne tout entier, car il avait mieux que Sterne l'esprit du cœur. Pourquoi n'a-t-il pas eu le loisir de tenter quelques beaux vers, car il ne lui manquait que la rime ? Pourquoi ne s'est-il pas réveillé quelquefois Benvenuto Cellini devant son or et ses diamants ? Tant d'autres ont enchâssé des verroteries et ciselé de l'or faux !

Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous. Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la Révolution française et le dernier mot de tous nos beaux rêves. Il a été le vrai révolutionnaire ; à la tribune de 1789, il eût fait pâlir Mirabeau et Danton : car, quand il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la

tempête. Nul de ses livres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

C'est la plus riche nature du dix-huitième siècle. Il y a une force olympienne dans cette belle tête où toutes les idées grondent comme l'orage. Les autres chefs de la vaillante armée encyclopédique ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

Pendant que Voltaire régnait à Ferney, Diderot régnait à Paris, reconnu par les rois, les reines et les princes étrangers, qui lui écrivaient comme on écrit à son pareil, ou qui montaient ses quatre étages comme on monte les degrés d'un trône*.

* « Dieu, dont la prévision est tous les jours démontrée en Sorbonne, a prévu, entre autres choses, que tous les princes héréditaires qui viendraient à Paris iraient visiter la retraite de Denis Diderot, le philosophe. On peut se rappeler la visite qu'il reçut du prince héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel; il vint d'en recevoir une pareille du prince héréditaire de Saxe-Gotha. J'avais été l'introducteur du premier de ces princes; il n'était pas possible de faire ce rôle une seconde fois sans trahir le secret qu'on voulait dérober au philosophe. Ainsi le prince héréditaire de Saxe-Gotha s'y présenta sous le nom de M. Ehrlich. Le philosophe le reçut avec sa bonhomie ordinaire, et eut un plaisir infini à causer avec lui. Au bout de quelques jours, il trouva M. Ehrlich dans la maison de M. le baron d'Holbach, à dîner: il alla à lui les bras ouverts, l'embrassa de toutes ses forces, et lui dit: « Eh! qui vous aurait cherché dans « la synagogue? » Pendant le dîner, il me demanda si je connaissais ce jeune homme. Je lui dis froidement: « Un peu. — C'est, me dit-il, « un enfant charmant. » Après le dîner, on lui apprit le véritable nom de M. Ehrlich, et le philosophe trouva que cela ne changeait en rien les sentiments qu'il avait pris pour lui. » GRIMM.

Homme digne de gloire dans tous les siècles, il est pourtant venu à temps : Dieu l'avait marqué du sceau fatal; les armes qu'il avait saisies se fussent brisées dans ses mains un siècle plus tôt ou même un siècle plus tard.

Il fut le vrai philosophe du dix-huitième siècle, lui seul a des accents dignes des anciens. Pendant que Montesquieu et Raynal étudiaient la politique, d'Alembert la géométrie, Voltaire l'humanité, sans s'étudier lui-même, Condillac la psychologie, Buffon la pompe des idées plutôt que les idées, d'Holbach la chimie, Diderot s'élevait plus haut, il osait créer tout un monde. Jean-Jacques seul le rencontrait par ses rêveries sur les hauteurs escarpées.

Diderot a été surtout le soleil lumineux d'un jour; ses rayons ont tout réchauffé, tout illuminé, tout dévoré; le lendemain un autre soleil a paru, mais on s'est souvenu des vifs rayons et des coups de feu du soleil-Diderot. A ce foyer fécond, tous les contemporains prenaient la vie et la lumière. Que serait-ce que d'Holbach, Helvétius, Grimm, l'abbé Raynal, Sedaine, d'Alembert lui-même, si Diderot n'avait pas soufflé le feu sur leur front? Voltaire lui doit ses derniers enthousiasmes; Jean-Jacques lui doit sa première idée, l'idée de toute sa vie *. Après avoir travaillé pour les autres, Diderot s'est couché comme le soleil, sans laisser

* « J'étais prisonnier à Vincennes. Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs? « Quel parti prendrez-vous? » lui dis-je. Il me répondit : « Le parti de l'affirmative. — « C'est le pont aux ânes, lui dis-je : tous les talents médio-

autre chose que son nom. Mais ce nom brûle et éblouit encore.

V

On a paru surpris de trouver Grimm à chaque pas sur la route de Diderot ; c'est que Diderot jugeait bien les hommes, et qu'il avait reconnu en Grimm un ami qui donnait sa part au grand banquet de l'esprit humain. Ce n'était pas un parasite comme d'Alembert. Et puis Diderot sentait bien que Grimm était son compère auprès des puissances du Nord *. Diderot, comme tous les philosophes, aimait le peuple, à condition de vivre avec les rois. Et enfin Diderot savait que pour la postérité Grimm écrivait le vrai journal de l'Église encyclopédique **.

« c'es prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que « des idées communes ; au lieu que le parti contraire présente « à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, « riche et fécond. — Vous avez raison, » me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. »

* Grimm ne disait-il pas de Diderot que c'était le puits d'idées le plus achalandé de France et de Navarre ?

** Et comme Grimm était bien le spirituel gazetier de toute cette famille révolutionnaire qui voulait gaiement détruire ce qui était, sans savoir ce qui serait ! Ce petit tableau de famille, que je détache de la galerie toute vivante encore de Grimm, n'est-il pas peint de main de maître ?

« Comme il est d'usage dans notre sainte Église philosophique de nous réunir quelquefois pour entendre la parole de Dieu, et donner aux fidèles de salutaires et utiles instructions sur l'état actuel de la foi, les progrès et bonnes œuvres de nos frères, j'ai l'honneur de vous adresser les annonces et bans qui ont eu lieu à la suite de notre dernier sermon.

« Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera toujours à dîner

Qui peut mieux donner une idée du génie de Diderot que sa critique du livre de Thomas sur les femmes ? Thomas passe beaucoup d'années à écrire ce livre, Diderot passe une matinée à en faire la critique. Et voilà que le vrai livre sur les femmes c'est Diderot qui l'a fait, un livre de douze pages, dont le gros volume de Thomas n'est tout au plus que le commentaire. Et

les vendredis : l'Église s'y rendra, parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux ; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier.

« Sœur de l'Espinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins d'envie de recevoir chez elle les frères qui voudront y venir digérer. L'Église m'ordonne de lui dire qu'elle s'y rendra, et que, quand on a autant d'esprit et de mérite, on peut se passer de beauté et de fortune.

« Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures, ni d'affaires extérieures ; ni d'affaires de la cour, ni d'affaires de la ville ; ni d'affaires du Nord, ni d'affaires du Midi ; ni d'affaires d'Orient, ni d'affaires d'Occident ; ni de politique, ni de finances ; ni de paix, ni de guerre ; ni de religion, ni de gouvernement ; ni de théologie, ni de métaphysique ; ni de grammaire, ni de musique ; ni, en général, d'aucune matière quelconque ; et qu'elle commet dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses. L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont est question, n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence.

« Frère Marmontel fait savoir qu'il est allé loger chez mademoiselle Clairon, et qu'il compte donner un nouvel opéra-comique, dont la musique est de M. Grétry. Nous lui souhaitons le naturel qui lui manque. L'Église, faisant

encore, quel froid commentateur devant ce cœur qui bat ! Pour parler des femmes, Diderot ne monte-t-il pas sur le sacré trépied ? « C'est une femme qui se promène dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguère dans l'autre, et qui disait : *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même.* » Diderot a raison : Les femmes ne se possèdent pas ; elles n'ont à elles ni leur esprit ni leurs sens. Elles peuvent dire :

attention au rare génie dont le sort a doué M. Grétry, lui accorde les honneurs et droits de frère. En conséquence, nous le conjurons, par les entrailles de notre mère la sainte Église, de ménager sa santé, de considérer que sa poitrine est mauvaise, et de se livrer moins ardemment aux plaisirs de l'amour, afin de s'y livrer plus longtemps.

« Vous êtes avertis que, par ordre de nos supérieurs, dont nous nous estimons les égaux, et dans la vue de signaler notre juste gratitude envers notre cher et vénérable chef Galiani, il sera fait, à la porte de ce lieu saint, une collecte en faveur et au profit des enfants naturels que notre dit charmant abbé a eus, ou seul ou de compagnie, des différents lits des rues Saint-Honoré, Champ-Fleuri, Tiquetonne, carrefour de Buci, et autres quartiers de la ville, faubourgs, banlieue, prévôté et vicomté de Paris, pour être, le produit de cette collecte, conjointement avec les legs pieux assignés pour le même objet par le susdit charmant abbé, employé aux mois de nourrice et autres nécessités corporelles et spirituelles des susdits innocents et aimables bâtards, sous la tutelle spéciale de notre vénérable chef et ancien Denis Diderot, de frère Angelo Gatti et de frère Frédéric-Melchior Grimm, à ce commis par codicille dudit charmant abbé, envoyé de Naples et homologué au synode de cette illustre Église ; le tout pour la plus grande gloire du nom Galiani, pour l'encouragement de la population, pour l'édification des fidèles, et pour la propagation de la véritable doctrine philosophique et raisonnable. *Amen.* »

Je sens le Dieu, le voilà qui me saisit, car elles sont toujours dominées par une force invisible.*

VI

J'ai dit que Diderot osait créer ; il serait plus juste de dire qu'il osait détruire. En effet, son œuvre est une œuvre de destruction, mais non pas une œuvre stérile ; après la moisson des préjugés, les bonnes semilles se sont faites.

Les idées sont des oiseaux voyageurs qui traversent le monde, emportés par la brise odorante ou chassés par les orages. Tantôt l'oiseau voyageur est un aigle qui va frapper du bout de son aile invisible le front d'un philosophe ou d'un héros ; tantôt c'est une hirondelle qui va secouant sur les poètes et les amants ses ailes toutes baignées de la rosée des prairies. Diderot a vu passer

* « Une jeune femme samoïède dansait nue, avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper ; mais elle esquivait aux coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que s'était un dieu qui la rendait invulnérable ; et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse ; et, quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très adroite, elle trompa leurs yeux par la célérité de ses mouvements. Le lendemain, ils la supplièrent de danser encore une fois. « Non, leur dit-elle, je ne danserai point ; le dieu ne le veut pas, et je me blesserais. » On insista. Les habitants de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens : elle dansa. Elle fut démasquée. Elle s'en aperçut ; et à l'instant la voilà étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans ses intestins. « Je l'avais bien prévu, » disait-elle à ceux qui la secouraient, « que le dieu ne le voulait pas, et que je me blesserais. »

l'aigle et l'hirondelle ; la grande aile a frappé son front, la goutte de rosée est tombée sur son cœur.

L'aigle avait passé pour lui un jour d'orage comme pour Voltaire, comme pour Jean-Jacques, comme pour tous les précurseurs.

S'il fallait rechercher l'origine de cette pensée ardente qui, sous le nom de Voltaire, de Jean-Jacques, de Diderot, a fait de la vieille France monarchique, dévote et ruinée, un nouveau pays libre, fort et riche, on irait interroger Vanini et Campanella. L'Italie a été la mère suprême avant la France. Dans le même siècle, elle a suspendu à ses fécondes mamelles tous les grands poètes, tous les grands artistes. La pensée humaine aussi nous est venue de cette terre enchantée. Vanini, ce spirituel cynique, celui-là qui a douté le premier, qui s'est moqué, qui a semé la vérité avec sa parole mordante, n'est-il pas le commencement de Voltaire ? Et Campanella, cette âme intrépide, cet esprit violent, n'est-il pas le précurseur de Diderot ?

Mais pourquoi chercher ailleurs qu'en notre pays la source qui peu à peu est devenue ruisseau, rivière, fleuve pour féconder la France libre ? Abeilard et Montaigne, Descartes et Rabelais, n'ont-ils pas fait jaillir l'eau salubre du rocher ? Fénelon, ce panthéiste d'une si pieuse mélancolie, qui rêvait pour son Eden une île de Calypso, était frère de Diderot, comme Bayle l'était de Voltaire.

VII

La lumière dans les ténèbres est la seule que l'esprit puisse voir ici-bas. On va en avant, on cherche d'un œil hardi, un point lumineux frappe, et on s'écrie : « Voilà la vérité ! » On avance encore tout ébloui, le cœur battant, l'âme dans les yeux ; tout d'un coup

les ténèbres reviennent plus noires; on a fait un pas, mais on reste en chemin. On désespère; un autre rayon passe, on veut marcher encore, mais il semble que ce soit un jeu de celui qui sait tout. On manque bientôt de souffle dans cet âpre pays; on rebrousse chemin jusqu'à ce point de départ où il est écrit: « Le soleil de l'esprit ne se lèvera point pour toi. »

Diderot a marché sans effroi dans les ténèbres. Il est allé loin; mais pourquoi a-t-il dit à son retour: « Au delà des traces visibles il n'y a rien! » La philosophie du dix-huitième siècle manque de grandeur et de poésie; sa raison nous attache à la terre et nous amoindrit l'horizon; son enthousiasme ne nous élève jamais jusqu'aux régions sacrées où l'âme s'épanouit au souffle de Dieu. Les philosophes du dix-huitième siècle ne connaissent que Dieu-utile, ils méconnaissent Dieu-amour; mais, le jour où l'on a fait Dieu-utile, on a nié Dieu. Le monde marche par amour et va à l'amour. C'est le commencement, c'est la fin du monde. C'est le cycle flamboyant, c'est le serpent de la science se mordant la queue.

Le monde a été un sentiment du Créateur et non une idée, une expansion et non un dessein. Dieu n'a pas songé à être utile; il a répandu les rayons de sa vie et de sa lumière. Nous sommes les enfants de Dieu. Les plus mauvais d'entre nous gardent en leur âme un souvenir de leur Maître radieux, comme le torrent le plus impur garde une image du ciel. C'est ce souvenir éternel qui nous élève au dessus de nous-mêmes et qui fait resplendir l'idéal dans notre cœur.

Pour me servir des images de l'Évangile, la terre, ce champ de Dieu où sa main généreuse a semé de bon grain, l'Amour, la Charité, l'Espérance, était infidèle à son maître; l'ivraie poussait parmi le bon grain; l'ivraie, c'est-à-dire la domination, l'égoïsme, la division; le bon grain allait étouffer dans le champ sans air et

sans soleil, quand le Christ vint et lui dit : « Relève-toi, je te soutiendrai contre l'ivraie, et, au temps de la moisson, je te recueillerai, tandis que les faucheurs jetteront l'ivraie au feu. » Voilà ce que le Christ vient dire à celui qui manquait d'air et de soleil, à Lazare. Que dit-il à celle qui manquait de l'amour divin, à Madeleine ? « Tout homme qui boit de cette eau de Samarie aura encore soif, mais celui qui aura bu de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle. » Et dans le cœur flétri de Madeleine, le Christ versa une goutte d'eau vive du divin amour. Et elle fut délivrée des chaînes impures de la volupté. Ses bras qui n'étreignaient que le démon, s'élevèrent jusqu'à Dieu. Le Christ avait protégé et relevé Lazare; il pardonnait à Madeleine et lui rouvrait le ciel. Chaque pas qu'il faisait éloignait le démon du mal, chaque parole qu'il disait proclamait la justice divine; et, sur ses pas, l'amour, ce souvenir du ciel, ce beau lys éclos d'un sourire et d'une larme de Dieu, refleurissait sur cette terre maudite comme aux premiers jours du monde.

La philosophie du dix-huitième siècle n'a-t-elle donc pas compris qu'avant elle un Dieu était venu en pèlerinage ici-bas, pour parler d'amour à l'humanité dans un plus beau langage que l'*Encyclopédie* ?

VIII

Diderot était le plus passionné des combattants dans cette ardente armée de philosophes qui s'agitait si bruyamment vers 1760, qui voulait la liberté partout, la liberté de penser et d'écrire, la liberté en face du roi, la liberté en face de Dieu. D'un seul bond, Diderot

allait au but, mais l'enthousiasme l'égarait souvent : pour un philosophe il avait trop de l'artiste ; la tête partait en avant, mais soudain le cœur suivait la tête et la dépassait bientôt. Tout en pensant, il se laissait aller à la rêverie. Ce qui fait sa puissance, c'est sa hardiesse qui surprend les plus aguerris, c'est sa fougue échevelée qui a toutes les majestés de l'orage.

On pourrait peindre d'Alembert un compas à la main, entre Diderot et Voltaire, apaisant la fougue de l'un, tempérant la passion de l'autre.

Voltaire était emporté par le caprice, la colère, la vengeance ; l'éclair fendait la nue, on croyait à l'orage, mais bientôt le ciel redevenait serein.

Comme frappant contraste, représentez-vous d'Alembert timide et discret, n'osant pas dire sa pensée, osant l'écrire à peine dans la solitude du cabinet. D'Alembert, écho agrandi de Fontenelle, ne répandait que le quart de la vérité. Diderot aimait mieux répandre une erreur que de garder une vérité dans le creux de sa main. On peut encore comparer d'Alembert à Montesquieu : c'est le même calme et la même quiétude. Le *Géomètre orateur* de Gilbert est plus un portrait qu'une satire. Homme toujours tempéré, même aux jours de la lutte, il est le génie de la patience ; il loge la raison sur carapace de la tortue : « Il ne faut jamais que la raison la prenne le mors aux dents ; pourvu qu'elle chemine, c'est assez. »

La belle lettre de Voltaire à Diderot !

On ne peut s'empêcher d'écrire à Socrate quand les Mélitus et les Anytus se baignent dans le sang et allument les bûchers. Un homme tel que vous ne peut voir qu'avec horreur le pays où vous avez le malheur de vivre. Vous devriez bien venir dans un pays où vous auriez la liberté entière, non-seulement d'imprimer ce que vous voudriez, mais de prêcher hautement contre des superstitions aussi infâmes que sanguinaires. Vous n'y seriez pas seul, vous

auriez des compagnons et des disciples. Vous pourriez y établir une chaire, qui serait la chaire de la vérité. Votre bibliothèque se transporterait par eau, et il n'y aurait pas quatre lieues de chemin par terre. Enfin vous quitteriez l'esclavage pour la liberté. Je ne conçois pas comment un cœur sensible et un esprit juste peut habiter le pays des singes devenus tigres. Si le parti qu'on vous propose satisfait votre indignation et plaît à votre sagesse, dites un mot, et on tâchera d'arranger tout d'une manière digne de vous, dans le plus grand secret, et sans vous compromettre. Le pays qu'on vous propose est beau et à portée de tout. L'Uranibourg de Tycho-Brahe serait moins agréable. Celui qui a l'honneur de vous écrire est pénétré d'une admiration respectueuse pour vous, autant que d'indignation et de douleur. Croyez-moi, il faut que les sages qui ont de l'humanité se rassemblent loin des barbares insensés.

C'est l'éloquence de l'esprit qui part du cœur. On dirait Platon parlant à Socrate.

Diderot était rigoureusement panthéiste, aimant Dieu et disant que la terre était un autel éclairé par le ciel. Fier comme un homme libre qui porte le souvenir de ses bonnes actions, il allait sans détour et sans peur, disant que parmi les lâches et les coupables nul n'oserait le suivre.

Titus disait quelquefois : « J'ai perdu ma journée. »
Diderot disait souvent : « Je n'ai fait qu'un ingrat. »

Diderot n'avait pas toujours habité le bois de rose. Avant que les bonnes fées Catherine et Geoffrin se fussent disputé l'honneur et la joie de l'habiller de soie et d'astrakan, il avait compté plus d'un jour de misère. Que dis-je, la misère ? la faim elle-même, la pâle faim l'avait saisi un jour de mardi gras. N'ayant pas une obole pour déjeuner, logé dans un cabinet d'hôtel garni, bien plus garni de ses métaphores que des meubles de son hôtesse, il était sorti le matin, se disant que la vue des mascarades lui tiendrait lieu de déjeuner. C'était là un mauvais repas pour un estomac de

vingt ans. Il se décide à aller frapper, d'une main timide, à quelque porte sympathique ; mais la curiosité avait chassé tout le monde dehors. Il rencontre un ami : « C'est la Providence qui t'a mis sur mon chemin, » s'écrie Diderot. Mais l'autre pressent qu'il va lui demander un écu. « La Providence, mon cher Diderot, je la cherche depuis ce matin ; je n'ai pas un sou vaillant pour faire mes farces. » Diderot se détourna et comprit. « Qu'il aille faire ses farces, » dit-il tristement. Et il reprit le chemin de son hôtel, résolu de se coucher pour tromper sa faim, résolu de mourir plutôt que de frapper une fois de plus à la porte des absents. « J'ai frappé à son cœur, et il n'y avait personne. »

J'oubliais de dire que Diderot n'avait pas soupé la veille. Il arrive chez son hôtesse, il veut monter l'escalier, mais il se trouve mal et s'évanouit sur la première marche. « Le pauvre garçon ! s'écrie l'hôtesse ; moi qui le croyais dans toutes les folies du carnaval ! » Elle lui soulève la tête ; Diderot rouvre les yeux et, voyant la charité agenouillée devant lui : « Je meurs de faim, dit-il bravement. — Ce n'est que cela ? » dit l'hôtesse. Et la voilà qui court dans la salle et qui revient au même instant avec un biscuit trempé de vin. Diderot, revenu à lui, se lève, embrasse l'hôtesse et la baigne de larmes : « Je fais ici le serment, s'écria-t-il au second biscuit, de ne jamais fermer ma main si j'ai un écu et si un pauvre me tend la sienne. »

Qu'est-ce que la vertu ? Le sacrifice de soi-même. On peut aussi écrire cette pensée pour épigraphe de la vie de Diderot.

IX

Il fut une fois question de recevoir Diderot à l'Académie * ; mais il y avait là je ne sais quel abbé inconnu (que dis-je inconnu ? c'est bien pis, il s'appelait l'abbé Trublet) qui, pour clore la discussion, demanda à lire ce conte :

« Nous avons ici une maîtresse de danse, appelée la Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messes. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et, à son retour, elle trouve son congé du spectacle. Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et, à son retour, elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées. Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrément, qu'elle les accompagna à la messe de minuit ; et, à son retour, elle ne trouva que la place de sa maison réduite en cendres.

* C'était après la représentation du *Père de famille* : « Il faut tout tenter, écrivait Voltaire, pour M. Diderot à l'Académie pendant son triomphe. C'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les factieux. »

A l'instant, elle se jette à genoux au milieu de la rue, et levant les mains au ciel et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande pardon de ces trois « messes ; tu sais que je ne voulais pas y aller, par-
« donne-moi. Je jure devant toi de n'en entendre de
« ma vie ; et, s'il m'arrive de fausser mon serment, je
« consens à être damnée à toute éternité. »

D'Alembert dit : « Qu'est-ce que cela prouve ? — Cela prouve, dit l'abbé Trublet, que ce conte est signé Diderot. Je dis la messe tous les matins, et ne veux pas que les athées soient élus même à l'Académie. »

Ce beau raisonnement de l'abbé Trublet triompha.

« Il a raison, pensa Diderot. Il faut bien d'ailleurs qu'il y ait un endroit où l'abbé Trublet se trouve supérieur à Diderot. »

Les philosophes prouvaient Dieu par la peine qu'ils se donnaient pour prouver qu'il n'existait pas. Diderot, dans ses rares jours d'athéisme, cherchait des athées dans tous les grands hommes de l'antiquité. Il adorait Lucrèce et ne pardonnait pas à Virgile son silence sur le poème de la nature des choses. Mais un jour il vient chez Grimm et lui récite avec enthousiasme ces beaux vers des *Géorgiques* * :

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.*

* « Heureux celui qui a pu pénétrer la raison des choses, en foulant aux pieds les erreurs de la superstition, en bravant un destin inexorable et le vain bruit de l'avare Achéron ! Mais fortuné encore celui qui connaît les divinités champêtres, Pan et le vieux Sylvain, et les nymphes des bois ! »

Etrange nature ! Dieu lui a tout donné, la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans le cœur comme les lis du divin rivage : c'est l'homme fait à l'image de Dieu ; le corps est digne de l'âme ; la grâce accompagne la force ; rien ne manque à cette créature, rien, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un souvenir, un pieux souvenir pour les mauvais jours.

Mais pourquoi l'accuser d'athéisme ? Athée ! aimer ici-bas, n'est-ce pas aimer la-haut ? Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Un homme doué comme lui a pu tomber, en ses heures de doute, dans l'erreur d'un naturalisme sans danger, parce qu'il animait la nature de toute sa poésie. Pour lui, la nature avait une âme ; il disait avec les enfants : « Dieu est par-tout. » Il n'a jamais nié la Divinité ; seulement il s'en formait une image changeante. Son Dieu lui apparaissait en diverses métamorphoses. Il le voyait surtout sous la forme d'une belle femme, pure encore, aimant déjà, le pied sur la terre, le regard élevé au ciel. Tantôt il croyait l'entendre dans les mille voix de la forêt profonde. Il n'avait pas, comme Cabanis, le tort de vouloir tout expliquer. C'est là le tort de la science, et Diderot ne se donnait pas les torts d'un savant. Il désavouait le matérialisme impur de La Mettrie ; il avait dressé un autel à la morale publique et à la vertu privée. Il aimait sa famille, il parlait avec effusion de son vieux père ; il pleurait en pensant à sa fille. S'il avait le cœur ouvert à toutes les passions, il avait aussi le cœur ouvert à toutes les charités. Il ne chantait pas

Selon Diderot, celui qui a « pénétré la raison des choses, » c'est Lucrèce : Virgile a donc pensé hardiment comme celui qui « foulait aux pieds les erreurs de la superstition. »

la nature *œuvre de Dieu* comme Jean-Jacques, mais il l'aimait. Nul n'avait à un si haut degré le profond sentiment de la vie universelle. Cet homme qui savait tant, qui savait tout, moins l'origine et la fin, se surprenait étonné comme un enfant, à la vue des bois qui pensent et qui s'agitent, des eaux qui vont toujours, des moissons qui, chaque année, viennent redorer la terre. Il cueillait un épi et un bluet, il regardait le ciel, il interrogeait son cœur. « Que faites-vous là, mon ami Diderot ! lui demanda Grimm un jour que le philosophe était pensif en pleine campagne. — J'écoute, répondit-il. — Qui est-ce qui vous parle ? — Dieu. — Eh bien ! — C'est de l'hébreu : mon cœur comprend, mais mon esprit n'a point d'oreilles »

Un soir, tous les philosophes attendaient chez Helvétius l'heure du souper. Ils en revenaient toujours à l'éternelle question : « Quest-ce que l'âme ? » Quand chacun eut gaiement ou gravement dit un beau mensonge, Helvétius frappa du pied pour obtenir un peu de silence. Il alla fermer la fenêtre. « Voilà qu'il fait nuit, dit-il ; qu'on m'apporte du feu. » On lui apporta un charbon ardent. Il prit les pincettes, s'approcha d'une console et souffla sur le charbon. Une bougie s'alluma. « Rempportez ce dieu, dit-il en montrant le charbon ; j'ai l'âme, ou plutôt j'ai la vie du premier homme. Or, le feu qui m'a servi est partout, dans la pierre, dans le bois, dans l'atmosphère. L'âme c'est le feu, le feu c'est la vie. La création du monde est une hypothèse beaucoup plus merveilleuse que celle que je cherche à vous expliquer. » Disant ces mots, Helvétius alluma une seconde bougie : « Vous voyez que mon premier homme a transmis la vie sans l'existence d'un Dieu. — Vous ne vous apercevez pas, lui dit alors Diderot, que vous avez prouvé l'existence de Dieu en voulant la nier : car je veux bien que la vie soit sur la terre ; mais encore a-t-il fallu quelqu'un

pour allumer le feu. J'imagine que le charbon ne se serait pas allumé tout seul *. »

Diderot n'a jamais nié Dieu, car il l'a vu partout; il a douté; mais on l'a dit, douter c'est croire **.

X

Diderot est une des grandes figures qui rayonnent dans le tableau d'un siècle. Il tient une belle place, comme artiste et comme philosophe, dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte à certains jours le dix-huitième siècle sur ses épaules, comme le vieil Atlas portait le monde. On ne songe pas à lui élever une statue; mais n'a-t-il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné, l'*Encyclopédie*, d'où la Révolution est sortie tout armée?

Les ruines de l'*Encyclopédie* seront pieusement admirées dans l'avenir comme les sacrés débris du Parthénon de la pensée. Quand l'architecte est un grand artiste, le temple survit au dieu qu'on y adorait. La philosophie de Diderot est tombée de l'autel, mais son temple est toujours debout.

* Cette page d'histoire philosophique n'est peut-être pas enregistrée dans les écrits du temps. Condorcet l'avait racontée à mon grand-père, qui était son cousin, et mon grand-père me l'a souvent racontée lui-même.

* Il ne voulait même pas que sa fille doutât. Il la confiait au curé de sa paroisse.

II
D'ALEMBERT
ET
MADemoisELLE DE LESPINASSE

I

L'histoire de d'Alembert, c'est l'histoire d'un grand orgueil qui s'abrite sous le manteau troué du philosophe. Les uns l'ont trouvé sublime dans son entre-sol au dessus de la vitrière qui l'avait recueilli à la porte d'une église ; les autres l'ont trouvé cynique comme un Diogène des temps modernes, qui dit à sa vraie mère, quand elle vint à passer : « Retire-toi de mon soleil. »

Ah ! cinquante ans plus tard, quand il fut trahi deux fois par Mademoiselle de Lespinasse, quand il comprit enfin que la femme n'est qu'un navire abandonné, toujours battu par la tempête du cœur, qui va échouer sans cesse là où le pousse le vent, si Madame de Tencin était revenue à lui, il fût tombé dans ses bras en pleurant, il ne lui eût pas jeté au visage ce mot odieux : « Vous n'êtes pas ma mère ! »

Oui, l'autre était sa mère, la mère de tous les jours, celle qui donne son sein et son temps, les battements de son cœur et les larmes de ses yeux ; mais l'autre aussi était sa mère : c'était la mère que Dieu avait donnée, et il fallait être aussi géomètre que d'Alembert pour renier celle-là.

Si d'Alembert eût été un grand cœur, au lieu d'être un grand esprit, il aurait eu dans son cœur de la place pour deux mères.

Mais d'Alembert mesurait ses sentiments comme ses

idées, comme son style, avec un compas. L'infini n'existait pas pour lui. Comment pouvait-il comprendre la mère invisible qui pleurait ses péchés et qui protégeait l'enfant de son amour à peu près comme les fées veillent sur un berceau pendant le sommeil ?

Vanité des vanités ! chez d'Alembert tout ne fut que vanité. J'ai beau l'étudier à tous les points de vue, à tous les âges, ami ou amant, je trouve en lui un composé de philosophe et de savant ; je ne trouve pas l'homme, pas même dans sa jeunesse. Mais fut-il jeune un seul jour de sa vie ?

La jeunesse ne lui vint que quand il était déjà aux prises avec la mort, quand les trahisons de Mademoiselle de Lespinasse arrachèrent tout à coup la cuirasse de son cœur. Il était un peu tard pour naître enfin à la vie.

Et pourtant, voyez comme cette vanité de d'Alembert s'humilie devant les têtes couronnées ! Ce philosophe, qui brave de si haut Dieu et les hommes, qui ne s'attarde jamais par un beau soir d'avril ou par une belle matinée d'octobre devant l'œuvre de la création, ce géomètre qui ne sait pas pour qui fleurissent les roses, voilà comment il écrit au roi de Prusse : « J'ai été touché jusqu'aux larmes, sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : « Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage ; je me le suis reproché en lisant votre lettre. » Ne vous reprochez rien, sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos, eundem animum*, une âme, qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poésie à ma consolation ; vous me dites, en vers élégants et harmonieux, ce que vous avez bien voulu me dire en prose élégante et philosophique : votre prose, sire, devrait être signée

Sénèque, Montaigne, et vos vers Lucrèce, Marc-Aurèle. »

Et ailleurs, c'est « une vénération tendre et profonde pour son auguste majesté, » le roi de Prusse, qu'il compare à tous les héros et à tous les sages. C'est tout au plus s'il ne lui crie pas *bravo !* à la bataille de Rosbach, car d'Alembert n'aime pas la France de tout le monde, « la mère patrie ; » il aime la France qui est à Férnay, et qui s'appelle Voltaire ; il aime la France qui est à Berlin, et qui s'appelle Frédéric ; il aime la France qui est à Saint-Pétersbourg, et qui s'appelle Catherine. Son pays, c'est celui des disputes philosophiques. D'Alembert est de la caste des mécontents ; en effet, il passa sa vie à se plaindre de la destinée, qui plus d'une fois est venue à lui conduisant par la main la Fortune et l'Amour. Il dit sans cesse qu'il est pauvre ; c'est à qui lui fera des pensions, et dès qu'il en tient une, il refuse orgueilleusement les autres. Il se plaint de la France : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. « Aussitôt l'impératrice de Russie lui offre cent mille francs de rente pour former le grand-duc à la philosophie *. Il se drape dans son manteau, se dit fier

* Le grand-duc était prédestiné : il est mort fou. D'Alembert n'eût pas été un instituteur digne de faire un prince et un homme. Il aimait trop le paradoxe à la Diderot. Par exemple, il voulait qu'on enseignât l'histoire à rebours, c'est-à-dire qu'on commençât par les temps les plus proches, et qu'on finît par les plus reculés. « Par ce moyen, le détail des faits décroîtrait à mesure qu'ils seraient moins certains et moins intéressants, et la mémoire des enfants ne se trouverait point surchargée par des faits et des noms barbares, et rebutée d'avance sur ceux qu'il leur importe le plus de connaître ; ils n'apprendraient pas le nom de Dagobert avant celui de Henri IV. »

D'Alembert ne savait-il donc pas que c'est à travers l'histoire ancienne qu'il faut étudier l'histoire moderne ?

de sa pauvreté et ne veut pas mourir sur la terre étrangère. Mais il crie tout haut combien elle est ingrate, cette patrie qui lui a donné une place à l'Académie des sciences, une place à l'Académie française, qui lui permet d'imprimer l'*Encyclopédie*, mais qui lui sert du pain noir : « La situation où je suis serait un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à son pays. Ma fortune est au-dessous du médiocre ; dix-sept cents livres de rentes font tout mon revenu. Entièrement indépendant et libre de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose. Oublié du gouvernement comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantage sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira si j'ai le bonheur ou le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer. Encore cette ressource n'est pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque. Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre m'ont endurci à l'indigence et au malheur et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. A force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses ; j'ai fini par y renon-

cer absolument, et de jour en jour je m'en trouve mieux. La vie retirée et obscure que je mène est parfaitement conforme à mon caractère, mon amour extrême pour l'indépendance, et peut-être même à un peu d'éloignement que les événements de ma vie m'ont inspiré pour les hommes »

Et plus loin : « Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami de votre président, il s'en faut beaucoup : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très mal disposé contre moi, et j'ignore absolument pour quelle raison ; mais que m'importe ! je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix ; j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré ; je dîne et soupe chez moi ; je vais voir mon abbé à l'Opéra ; je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance. »

L'amour, comme on voit, quoique d'Alembert fût alors aux meilleures saisons de sa vie, ne tenait pas grand'place dans sa journée. Mademoiselle de Lespinasse elle-même, quand elle parfuma sous les tresses de sa chevelure le bonnet de nuit du philosophe, ne changea rien à ses habitudes.

D'Alembert avait par-dessus l'esprit tout l'esprit de conduite ; aussi fut-il de toutes les académies, tout en gardant ses droits au titre de philosophe, le premier qu'il ambitionnât. Il allait dans le monde, on le rencontrait même à Versailles ; il savait choisir ses amis parmi les rois par la naissance et les rois par l'esprit, du roi de Prusse à Voltaire, de Catherine II à mademoiselle de Lespinasse. Beaucoup insulté, comme tous ceux qui prennent le soleil des va-nu-pieds de la littérature, il savait mépriser les injures. « Les poètes comme les rois, dit-il quelque part, ne peuvent dissimuler la moindre insulte ; et le désir d'en tirer vengeance leur est souvent plus nuisible que l'insulte elle-même.

C'est bien peu connaître l'envie que de croire lui imposer silence en s'y montrant trop sensible; c'est au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La postérité eût ignoré jusqu'aux noms de Bavius et de Mævius, si Virgile n'avait eu la faiblesse d'en faire mention dans un de ses vers. Les gens de lettres d'un certain ordre s'avalissent en répondant aux satires. Ils en sont toujours blâmés par ce public même, qui, dans son oisiveté maligne, prend quelquefois plaisir aux traits qu'on lance contre eux. Un homme qui se sent digne par ses talents et son génie de devenir célèbre, n'a qu'à laisser faire la voix publique, ne point s'empresser à lui dicter ce qu'elle doit dire, et attendre, si l'on peut parler ainsi, que la renommée vienne prendre ses ordres; bientôt elle imposera silence à toutes les voix subalternes, comme la force du son fondamental dans un bel accord anéantit toutes les dissonances qui tendent à altérer son harmonie. Mais l'homme de lettres est-il assez peu philosophe pour se chagriner de ce qu'on ne lui rend pas justice, et assez imprudent pour laisser éclater son chagrin; l'envie alors redoublera ses attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, et cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourrait se faire d'honneur par d'excellents ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talents, à qui on pourrait faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal à propos au général des Carthaginois : « Les dieux n'ont pas donné à un seul tous les talents; vous avez celui de vaincre, mais non celui d'user de la victoire. »

Belle page à lire quand on est poète et quand on est critique.

II

Les femmes décident de tout en France. Voilà ce que mademoiselle de Lespinasse avait écrit vaillamment sur sa bannière. Au point de départ, elle ne semblait pas destinée à décider de grand'chose ici-bas : elle n'avait ni naissance, ni fortune, ni beauté. Quand une femme a la beauté, elle a bien vite la fortune, partant la naissance. Mademoiselle de Lespinasse n'avait que l'esprit; mais l'esprit est encore un point d'appui qui peut soulever le monde. Mademoiselle de Lespinasse ne fut pas précisément un Atlas, mais elle fut un des ornements qui supportèrent ce temple de la philosophie moderne qui s'appelait hier l'*Encyclopédie*, et qui s'appelle aujourd'hui la liberté de penser.

Mademoiselle de Lespinasse est née à Lyon en 1732. Ce nom n'était pas le sien. Une femme du beau monde, célèbre par ses galanteries, madame d'Albon, la mit au monde comme un livre anonyme. Elle ne voulut jamais la reconnaître; plus tard elle tenta de la doter; mais la fille refusa l'argent de celle qui lui avait refusé un nom.

On comprend tout de suite sa liaison avec d'Alembert, qui lui-même n'avait pas de nom. Les deux célèbres enfants trouvés du dix-huitième siècle s'étaient réunis pour se consoler et pour protester.

Mademoiselle de Lespinasse pensa d'abord à donner la jeunesse à Dieu; mais un grain de philosophie avait germé dans son cœur : elle manquait de l'enthousiasme qui précipite les filles de Dieu au pied de l'autel; la curiosité l'entraînait dans tous les périls de la vie. Plus tard, elle eut l'enthousiasme de la passion. Ce fut une autre Sapho et une autre Héloïse.

Le hasard, qui fait souvent bien ce qu'il fait, la plaça

d'abord comme demoiselle de compagnie chez madame du Deffant. Ce fut là qu'elle rencontra toute la société littéraire et philosophique du dix-huitième siècle.

Dès son entrée dans cet autre hôtel Rambouillet, où l'esprit remplaçait la manière, où l'épigramme remplaçait le madrigal, elle fut admise à dire son opinion sur les hommes et les choses. Mais peu à peu madame du Deffant s'aperçut que la demoiselle de compagnie devenait la dame de la maison. La rivalité ne dura pas longtemps : Mademoiselle de Lespinasse s'en alla ouvrir ailleurs un bureau d'esprit. On se demanda aux frais de qui.

Au bout de quelque temps, d'Alembert, qui avait quitté madame du Deffant pour mademoiselle de Lespinasse, alla s'installer, avec ses livres et ses oiseaux, dans la maison de celle-ci, porte à porte, à ce point que les étrangers se trompaient souvent de porte.

Mademoiselle de Lespinasse n'était pas belle, et d'Alembert n'était pas né pour l'amour : aussi les hommes n'enviaient pas d'Alembert, et les femmes n'enviaient pas mademoiselle de Lespinasse. Savez-vous quel fut le premier ouvrage qu'elle inspira à d'Alembert ? Un volume in-quarto sur la vaccine : Mademoiselle de Lespinasse était outragée par la petite vérole. C'était s'y prendre un peu tard.

Ce mariage de raison dura quelque vingt ans. D'Alembert était heureux sans savoir pourquoi ; il ne comprenait rien aux inquiétudes, aux irritations, aux colères, aux bourrasques, aux larmes, aux orages, aux déchirements de cette femme, qui semblait dominée par son esprit, mais qui n'écoutait que les faiblesses de son cœur. D'Alembert n'était là pour elle que le pain quotidien de l'amour ; or, comme elle ne mangeait pas de pain, elle ne se contentait pas de ce repas platonique.

Elle subit trois ou quatre passions violentes qui

la tuèrent peu à peu. En effet, après avoir longtemps pleuré le comte de Mora, elle ne survécut pas à l'abandon de M. de Guibert, qui s'était laissé prendre un jour de distraction, mais qui n'avait pu s'élever à cette passion toute pleine de tempêtes.

Ce brave d'Alembert continuait de réciter ses éloges à l'Académie et d'écrire pour la gloire de l'Église encyclopédique, sans s'imaginer qu'une femme qui demeurerait dans sa maison pût penser à un autre homme que lui. Celui-là n'était pas fils de sa mère. Il y en a qui s'imaginent que toutes les femmes sont perverses, hormis leur mère. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des chefs-d'œuvre de vertu.

Mademoiselle de Lespinasse nomma d'Alembert son exécuteur testamentaire ; elle lui légua ses meubles ; elle donna ses cheveux, tout ce qu'elle avait, aux fidèles de son cercle ; elle légua ses dettes à l'archevêque de Toulouse, et s'endormit dans l'éternité.

A ses derniers jours, elle tendit la main à d'Alembert, qui ne la quittait pas. « Mon ami, lui dit-elle tristement, il y a vingt ans que vous m'aimez, il y a vingt ans que vous m'avez sacrifié toutes les libertés de votre cœur, il y a vingt ans que je vous trompe. » Cette confession fut un coup de foudre pour d'Alembert ; ce coup de foudre fut un fruit de lumière. Il vit passer les figures des amants de mademoiselle de Lespinasse. « J'y avais songé, dit-il ; mais pouvais-je le croire ? Je ne le crois pas encore ! — Oui, mon ami, vous avez vécu avec le mensonge. J'ai toujours remis au lendemain cette confession des faiblesses de mon cœur ; au point où j'en suis, le lendemain c'est le tombeau ; je ne veux pas y emporter ce secret de ma trahison : le tombeau lui-même a ses remords. Pardonnez-moi, mon ami, je vous aimais ; mais je me suis laissé prendre à ces passions violentes qui nous emportent hors de nous-mêmes. Cette maison où j'aurais dû être si heureuse

avec vous, où je vous voyais heureux en dévorant mes larmes, n'a été pour moi qu'une mer agitée ; en vain je croyais jeter l'ancre en me jetant dans vos bras, mais la vague m'emportait toujours. Je reviens à vous, mais toute brisée par les secousses de la tempête. — Vous revenez à moi ! dit d'Alembert tristement, mais avec un éclair d'espérance. — Oui, » dit mademoiselle de Lespinasse en lui pressant la main. Puis, se reprenant tout à coup, car l'image de M. de Guibert avait passé devant elle : « Je vous dirai tout, mon ami. Plaignez-moi d'être si coupable, plaignez-moi d'être si faible dans le repentir. A cette heure suprême, je n'ai plus qu'un seul ami : c'est vous. Mais, j'ai beau faire, je ne puis me défendre d'aimer encore M. de Guibert. O d'Alembert ! mon pauvre philosophe, retenez bien ceci de la bouche d'une mourante : La raison humaine n'est qu'un fantôme qui s'évanouit chaque fois que Dieu nous jette un rayon de sa lumière. Voyez ce que ma raison a pu contre l'amour. — Oh ! oui, dit d'Alembert en éclatant dans sa douleur et en pleurant comme un enfant, c'est une leçon suprême que Dieu m'a donnée, à moi qui, dans mon orgueil, voulais m'élever aussi haut que son intelligence. »

Quand l'infidèle fut couchée dans le tombeau, ce dernier lit qui console les amants trahis, d'Alembert paraphrasa ainsi sa douleur :

O vous, qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques moments, hélas ! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude de mon âme et l'abandon cruel où vous m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire comme Orosmane :

Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.

Vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que mes regards ne vous y suivraient pas ! Ah ! si vous m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec quelles délices je vous aurais suivie dans l'asile éternel que vous habitez ! Mais je n'oserais pas même demander à être mis auprès de vous quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes larmes ; je craindrais que votre ombre ne repoussât la mienne et ne prolongeât ma douleur au delà de ma vie. Hélas ! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre et la douceur même de mourir.

Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre ? Pourquoi ne m'avoir pas tout dit, lorsque je vous donnai mon portrait, il y a un an, avec ces vers si pleins de tendresse :

Et dites quelquefois, en voyant cette image :

« De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ? »

Vous n'êtes plus, me voilà seul dans l'univers ! Il ne me reste que la funeste consolation de ceux qui n'en ont point, cette mélancolie qui aime à s'abreuver de larmes et à les répandre sans chercher personne qui les partage.

Ce n'est pas tout. D'Alembert n'a pas assez versé de larmes savantes pour être consolé. Il va tailler encore sa plume et citer de sa plus belle écriture tous les classiques amoureux.

SUR LA TOMBE DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Je reviens encore à vous, et j'y reviens pour la dernière fois et pour ne plus vous quitter, ô ma chère et malheureuse Julie ! vous qui ne m'aimiez plus, il est vrai, quand vous avez été délivrée du fardeau de la vie ; mais vous qui m'avez aimé, par qui du moins j'ai cru l'être ; vous à qui je dois quelques instants de bonheur et d'illusions ; vous enfin qui, par les anciennes expressions de votre tendresse, dont la mémoire m'est si douce encore, méritez plus la reconnaissance de mon cœur que tout ce qui respire autour de moi ; car vous m'avez du moins aimé quelques instants

et personne ne m'aime ni ne m'aimera plus ; hélas ! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus que poussière et que cendre ! Laissez-moi croire, du moins, que cette cendre, toute froide qu'elle est, est moins insensible à mes larmes que tous les cœurs glacés qui m'entourent. Ah ! le véritable amour est sans doute bien caractérisé par ce vers charmant du Tasse :

Brama assai, poco spera e nulla chiede.
Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

Je ne saurais trop me redire ces mots de la romance d'Aspasie que je relis tous les jours :

*Si réclamez sa douce fantaisie,
 Elle dira : « Que ne l'inspirez-vous ? »*

Et, ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère plus retrouver dans aucun cœur ce que j'avais obtenu quelques moments du vôtre. La cruelle destinée qui me poursuit dès ma naissance, cette destinée affreuse qui m'a ôté jusqu'à l'amour de ma mère, qui m'a envié cette douceur de mes premières années, me ravit encore la consolation des dernières. O nature ! ô destinée ! je me soumetts à ce fatal arrêt de mon sort, comme une innocente et malheureuse victime ; je vois, avec Horace, la fatalité enfoncer ses *clous de fer* sur ma tête infortunée ; je me plonge, tête baissée, dans le malheur qui m'entoure de toutes parts, et qui semble prêt à m'engloutir.

En rentrant tous les jours dans ma triste et sombre retraite, *si propre à l'état de mon cœur*, je croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles que le Dante a mises sur la porte de son enfer : « Malheureux qui entrez ici, renoncez à l'espérance ! » Je serai tout entier au sentiment de mon malheur, au souvenir de ce que la mort m'a fait perdre ; ma dernière pensée sera pour vous, ma chère Julie*,

* D'Alembert pouvait pleurer mademoiselle de Lespinasse ; mais avait-il le droit de se plaindre d'elle ? Voyez cette note d'un contemporain :

« Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui

et tous les sentiments de ma vie vous auront pour objet. Que ne puis-je en ce moment expirer sur ce tombeau que j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas : « J'ai goûté un peu de miel et je meurs! »

fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir ; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un Lavater eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure du nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif ; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa stature était petite et fluette, le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe ; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : « Oui, c'est un dieu. — *Ah! s'il était dieu, madame, il commencerait par se faire homme.....* » Son extérieur était de la plus extrême simplicité ; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur ; mais, les jours de cérémonie et de représentation académiques, il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu, qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas que d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode. »

D'Alembert pouvait croire, que ne croit pas l'amour ? que, dans l'excès de son zèle pour la vérité, mademoiselle de Lespinasse avait été plus loin que la vérité dans sa confession, comme pour se rattraper sur les mensonges de son cœur. Mais pour l'achever, le pauvre homme, mademoiselle de Lespinasse le nomma son exécuteur testamentaire, et, à ce titre, il fut obligé d'assister à l'inventaire, et à chaque pas, en ouvrant les armoires, les chiffonnières, les cassettes, d'entrer à vif dans le secret des trahisons de sa maîtresse.

Je ne veux pas refaire le roman de mademoiselle de Lespinasse avec M. de Mora et M. de Guibert. Ce roman est enterré tout palpitant dans les lettres de cette Sapho doublée d'une sainte Thérèse. C'est là qu'il faut aller pour avoir une idée (quand on n'est pas amoureux) de l'enfer du cœur et de l'esprit. Que dut dire le pauvre d'Alembert en lisant des phrases comme celles-ci :

« Je souffre par vous et pour vous : est-ce assez vous aimer ? Je vous aime ; ma folie est un plaisir et un déchirement qui me donne la mort. »

Dans les cent cinquante lettres de mademoiselle de Lespinasse, c'est à peine si d'Alembert trouvait son nom par hasard ; et encore à quel propos parlait-elle de d'Alembert, cette femme, toute à sa passion ? Elle en parlait à peu près comme madame de La Sablière parlait de ses bêtes, y compris La Fontaine.

La vingt-cinquième lettre est un chef-d'œuvre de concision : elle est datée *de tous les instants de ma vie*. Elle ne renferme qu'une ligne :

« Je souffre, je vous aime et je vous attends. »

C'est le chef-d'œuvre de l'éloquence dans l'amour ; car le vrai amour se moque des paraphrases de l'amour.

Je veux citer encore cette lettre, qui est une page charmante de la vie familière du dix-huitième siècle :

« On m'a apporté votre lettre chez le ministre (M. Turgot), où je dinai avec vingt personnes; on me l'a remise à table. J'avais à côté de moi l'archevêque d'Aix, et de l'autre côté le curieux abbé de Morlaix. J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvais-je voir qu'il y avait du noir sur du blanc, et l'abbé faisait la même remarque. Madame de Boufflers, qui était auprès de l'archevêque, demanda ce qui m'occupait. « Un mémoire pour M. Turgot, madame. » Ce soir, mon ami, je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes, et, comme votre lettre m'avait fait du bien à l'âme, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étais morte, et je me suis vraiment éteinte. A la vérité, j'ai eu de grands succès, parce que j'ai bien fait valoir les agréments et l'esprit des personnes avec qui j'étais, et c'est à votre lettre qu'ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur vanité. La mienne ne s'enivre pas de vos louanges. Je vous répondrai comme Coucy : « Aimez-moi, prince, au lieu
« de me louer. »

Voilà comment mademoiselle de Lespinasse écrit à M. de Guibert. En vain d'Alembert se cherche parmi toutes ces lettres de flamme, pas un battement de cœur pour lui ! Çà et là mademoiselle de Lespinasse avoue à M. de Guibert qu'elle a aimé un autre autant que lui : d'Alembert tressaille et espère; mais cet autre, c'est M. de Mora. Pour lui, à peine s'il ramasse quelques miettes de la table à ce somptueux festin d'amour, et encore c'est pour le savant et non pour l'amant. Mademoiselle de Lespinasse raconte, par exemple, que d'Alembert a eu un grand succès à l'Académie, mais qu'elle n'y était pas, parce que, en restant seule, elle se croyait toujours seule avec M. de Guibert.

Ce grand succès de d'Alembert à l'Académie, il l'avait obtenu pour avoir trouvé qu'il y avait en France trois grands poètes ; Boileau, Racine et Voltaire. Il avait

laissé à la porte Corneille, Molière et La Fontaine.

« Nous avons abattu la forêt des préjugés, disait souvent d'Alembert. — Voilà pourquoi, lui dit un jour mademoiselle de Lespinasse, vous débitez tant de fagots. » C'était la vérité sous la forme de l'esprit.

III

D'Alembert survécut à son règne; Voltaire l'avait enseveli dans sa tombe. Quand la mort vint à lui, c'en était fait de son intelligence. L'opinion, qu'il avait dominée, n'était plus à ses ordres. Lisez les journaux du temps :

« 20 septembre. — M. d'Alembert est retombé dans l'état vaporeux où il était il y a quelques années, lorsqu'il entreprit son voyage en Italie. Il craint la mort et tous les maux qui affligent notre triste humanité. Ses confrères de l'Académie des sciences remarquent, lorsqu'on lit quelques mémoires sur ces matières, l'intérêt singulier qu'il y prend et le retour secret qu'il fait sur lui-même. Ce qui augmente le fâcheux de sa situation, c'est qu'il ne peut plus se distraire par des occupations sérieuses et soutenues, surtout à l'égard des hautes sciences, de la géométrie transcendante, à laquelle il était appelé plus véritablement qu'aux belles-lettres, où il ne sera jamais qu'un auteur ordinaire. »

Et plus loin : « L'état de M. d'Alembert, s'il savait se faire une raison et se soumettre à la fatalité, est cependant heureux. Il a 12,000 livres de rentes, dont il emploie 4,000 livres en bienfaits. Il jouit d'une considération assez étendue; il remplit son goût pour la domination dans l'Académie française; il a une cour nombreuse et assidue. Malheureusement, c'est le philosophe qui a le moins de philosophie. On le voit quelquefois seul courant dans les Tuileries, et cherchant

à se fuir lui-même; quoique à portée de voir la société la plus brillante, elle lui déplait. Le sexe n'a jamais eu un grand attrait pour lui; et ce n'est pas maintenant qu'il trouvera ce charme consolant qui dérobe les horreurs du tombeau. »

Les horreurs du tombeau! voilà bien un mot de cette philosophie qui ne croyait pas au lendemain. La mort pour les encyclopédistes ouvrait la porte des ténèbres, et n'ouvrait pas la fenêtre de la lumière souveraine par où l'âme s'envole dans l'infini.

IV

D'Alembert est mort riche, puisqu'il donnait son superflu. Il faut saluer son nom devant les 4,000 francs pour les pauvres. Il n'y a que les philosophes qui donnent ainsi le tiers de leur revenu.

D'Alembert mourut dans l'impénitence finale. A sa dernière heure, il dit à Condorcet, qu'il le remerciait d'être là pour lui fermer les yeux. « Un ami vous les rouvrira peut-être là-haut, » dit Condorcet. Le moribond secoua la tête comme pour dire que tout était fini. « La veille de sa mort, n'entendant pas parler les personnes qui étaient dans sa chambre, il s'est plaint de ce silence, et il a dit : « Eh bien ! puisque vous ne voulez parler, lisez-moi quelque chose du *Mercury*. Et il a deviné la charade et le logogriphe. Le sieur Panckoucke triomphe de voir que son journal soit le dernier ouvrage qu'ait goûté le philosophe mourant. »

Ce n'était pas mourir comme Socrate. Il aurait mieux fait de deviner l'énigme de la mort.

Les prêtres ne voulurent pas de son corps dans l'église ni dans la terre sainte; il fallut qu'un ordre du roi vînt à temps pour le préserver du charnier et des corbeaux.

En vain j'étudie d'Alembert pour l'aimer et le faire aimer : chaque page de sa vie et de ses œuvres donne raison à mademoiselle de Lespinasse, qui vivait avec lui, mais à condition d'aimer aujourd'hui M. de Mora et demain M. de Guibert.

Reste maintenant le philosophe, mais, là où il n'y a point de création, il n'y a point de philosophie. Le philosophe qui ne crée pas son monde, comme Platon, comme Descartes, comme Malebranche, comme Newton, n'est pas un philosophe, car il ne continue pas l'œuvre de Dieu ; ce n'est qu'un analyste patient, qui d'une main promène sa lumière et de l'autre son compas sur la création d'autrui.

Où est aujourd'hui l'œuvre de d'Alembert ? Le frontispice de l'*Encyclopédie*. Il y a là quelques beaux ornements pris à tous les ordres ; mais l'architecte était Bacon : d'Alembert n'a été que le praticien.

III

LA MARQUISE ET LA COMÉDIENNE

I

Il est passé, le temps des cinq maîtresses !

s'écriait Dorat à quarante ans, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans les bras de l'amour, un an après. L'amour, ce jour-là, s'appelait mademoiselle Fannier, de la Comédie-Française.

C'était sous le règne de la poésie galante, du persiflage et du gazouillement, le règne pomponné des *passé-temps*, des *bagatelles*, des *héroïdes*, des *à-propos*,

enfin de toutes ces œuvres folâtres qui ont leur jour de fête dans le boudoir des marquises, mais qui heureusement n'ont pas eu de lendemain, parce que le lendemain de cette fête a été 1789 ! Il y a çà et là quelques études curieuses sur ce chapitre un peu trop dédaigné ; l'esprit n'a rien à risquer dans ce domaine aujourd'hui désert : l'inspiration ne vous prendra jamais parmi ces ombres fugitives. On peut, sans crainte du mal, ramasser et respirer ces bouquets flétris, toucher à cette *lyre* brisée qui a tant de fois appelé le *délire* : les bouquets n'ont plus un parfum, la lyre n'a plus un son. Le dernier soupir de Louis XV a passé sur tout cela. Les mascarades à la Watteau, les pastels de la poésie, la déesse d'Amathonte, les Muses et les Grâces, Amour et Apollon, enfin le beau monde du Parnasse et de l'Olympe, ces vieilles illusions, si bien enluminées jusqu'à la fin, se sont évanouies pour jamais aux premiers éclats de l'orage révolutionnaire. La belle saison du XVIII^e siècle touchait à son déclin ; les hirondelles ont pris leur vol pour ne plus revenir. Dorat, qui avait été durant vingt ans le roi ou plutôt le petit-maître de toutes ces chimères, leur a élevé un mausolée sur ses cendres.

Je m'étais arrêté devant la boutique en plein vent d'un marchand d'estampes à la porte de l'Institut, cherchant ces jolis chefs-d'œuvre de Gravelot, de Moreau et d'Eisen qui égayent les poésies de 1775. Je voulais par là ramener toutes mes idées dans le XVIII^e siècle ; déjà j'étais en bon chemin, lorsqu'un vieux chevalier, que j'ai vu l'hiver aux soirées d'un gentilhomme bourgeois, vint à passer à propos. « Que faites-vous donc là ? me demanda-t-il. — Mon cher joueur de whist, j'étudie tant bien que mal le frontispice du XVIII^e siècle, ou, pour parler plus simplement, je cherche l'histoire de Dorat. — Dorat le mousquetaire ! Et à quels livres allez-vous donc vous fier ? — A aucun, mais

à tous, mais surtout au journal et aux œuvres de Dorat. — Tout cela est bel et bon, mais je sais quelque part un vieux livre presque déchiqueté par le temps, un livre précieux qui date de 1754, et qui en sait long sur ce poète. Croyez-m'en, consultez ce livre-là. — Mais dans quelle bibliothèque? — Rue Saint-Dominique; je vous y conduirai. Venez me prendre ce soir à onze heures. — A onze heures? — Oui, le livre en question n'est ouvert qu'entre onze heures et minuit. Je parle sérieusement; vous verrez. Adieu. » Et mon vieux joueur de whist s'éloigna sans vouloir dire un mot de plus.

Comme il n'y a rien en lui d'extravagant, j'allai le soir en son logis à toute aventure. Il m'attendait. « Ah! diable, dit-il en me voyant, vous n'avez ni jabot ni manchettes. » Je voulais sourire. « Ni poudre ni talons rouges; en vérité, cela n'a pas le sens commun: vous êtes habillé à la façon des poètes d'aujourd'hui; c'est bien la peine de s'habiller! Croyez-moi; si vous aviez une veste à la Louis XV, une culotte de soie et des talons rouges, sans oublier l'esprit du temps, vous seriez mieux accueilli dans la susdite bibliothèque. Malgré tout, allons rue Saint-Dominique. »

Nous arrivâmes bientôt à la porte d'un vieil hôtel délaissé, un peu égayé à la façade par des lumières sans nombre. Le vieux laquais qui nous avait ouvert dit au chevalier: « Vous arrivez à propos, il y a ce soir petit souper. — Voilà, pensai-je, une bibliothèque qui s'annonce bien. » Nous montâmes un petit perron qui nous conduisit dans un grand vestibule illuminé. De là nous passâmes dans une chambre à coucher qui était un souvenir du XVIII^e siècle. Des boiseries sculptées, encadrant des médaillons de Fragonard; des dorures partout, des pastels de la Tour, un portrait de Rigault, un buste d'Allégrain, des tableaux de Boucher, des tapisseries, un lit en bois de rose; enfin rien n'y

manquait, pas même la ruelle. Et pourtant, où étaient donc le petit abbé, le petit poète, le petit-maître ? « A merveille, dis-je en entrant. Mais où est donc Madame la marquise de céans ? — En effet, vous l'avez deviné, il y a ici une marquise ; elle s'habille pour le souper. »

J'étais de plus en plus surpris et enchanté ; il me semblait, comme au beau temps, lire un conte de fées.

L'apparition soudaine de la dame du lieu ne fit que me pousser plus loin dans mon illusion. C'était une marquise de quatre-vingt-quatre ans. Il avait neigé sur ses cheveux pendant plus d'un demi-siècle, mais cela ne l'empêchait de se poudrer comme en 1775. C'était d'ailleurs une belle vieille, souriante, un peu mélancolique, dans des atours vieillies, mais encore aimables ; une robe de satin à grands ramages, une mantille de fine dentelle à mille fleurs, un petit bonnet couronné de roses de mai, des mules de soie, des bracelets à médaillons. Elle s'appuyait sur une femme de chambre assez éveillée, qui riait sous cape des ridicules de la pauvre marquise. « La voilà ! voilà notre bibliothèque, » me dit mon mentor.

Il attendit que sa vieille amie fût dans son fauteuil pour me présenter. Elle nous avait à peine entrevus. La femme de chambre la fit asseoir et lui mit des lunettes, ce qui ne gâta pas du tout sa physionomie. Nous nous avançâmes en silence. Mon joueur de whist prit la parole. « Madame la marquise, je vous présente un jeune poète de vos amis. » La marquise retrouva un reste de ce charmant sourire du XVIII^e siècle qui n'est plus que dans les pastels. « Un jeune poète de mes amis ! cela n'est point un madrigal, mais une épigramme. — Marquise, vous savez comme je parle de bonne foi ; je voulais dire par là que notre poète en question a feuilleté Dorat.... Ne vous offensez pas, me

dit le vieillard à l'oreille, mais il faut que Dorat soit pour vous à cette heure un poète. »

A ce nom de Dorat, la marquise regarda tendrement les médaillons de ses bracelets. « Dorat! Dorat! dit-elle en souriant. Elle pencha la tête et regarda autour d'elle comme pour retrouver l'image évoquée de son cher poète. Son regard s'arrêta sur moi. « Soyez le bienvenu. Vous riez en songeant à Dorat. Mais si Dorat n'a pas été poète par ses vers, il l'a été par son cœur. — Allons, allons, marquise, dites par ses amours. — Comme il vous plaira, chevalier. »

Ici, la marquise repoussa son écran et respira son flacon. « On vous a parlé des philosophes, reprit-elle avec dédain, des philosophes comme Helvétius et Diderot. Croyez-m'en, Dorat était un plus grand philosophe; il est mort comme un sage de la Grèce. — C'est vrai, dit le chevalier, mais il n'a pas vécu ainsi. — Bien mourir avant tout, chevalier; la sagesse n'est pas de vivre sagement, j'imagine. Que voulez-vous? je suis entêtée en diable; plus d'un demi-siècle, un horrible demi-siècle, plein d'orages et de bourrasques, a passé sans m'entraîner. J'ai tenu bon; je suis restée fidèle à mon temps, fidèle à mes souvenirs, fidèle à mes amours; mes amis ont eu beau faire et beau dire; ils ont ri de mes vieux ridicules, comme s'ils n'en avaient pas d'autres, mes pauvres amis! N'est-ce pas, chevalier? Sonnez donc Zoé, s'il vous plaît: j'ai faim; le vidame, d'ailleurs, est arrivé. »

Nous passâmes bientôt dans une salle à manger des plus curieuses, tendue de tapisseries magnifiques représentant diverses scènes agrestes: *les Nymphes boccagères buvant à la fontaine* et *les Chasseresses égarées*. Deux petits buffets en bois de rose, ornés de miniatures, deux glaces de Venise, des groupes de Sèvres, des dessus de porte, voilà à peu près l'ameublement de cette salle. Je ne décrirai pas le souper, pour en

finir et pour ne pas offenser les amphitryons modernes; c'était un petit souper, voilà tout. Le vidame, qui était un arrière-cousin de la marquise, nous attendait dans la salle en lisant la *Gazette de France*. « Toujours dans vos papiers publics! dit la marquise avec dédain; de quoi est-il question, s'il vous plaît? — De Méhémet-Ali, de M. Thiers et de M. de Lamartine. — Je ne connais pas ces gens-là. Que joue-t-on à la Comédie-Française! — *La Camaraderie*. — Je ne connais pas ce mot-là; c'est sans doute quelque copie des *Prôneurs* de Dorat. Tenez, toutes vos gazettes ne savent pas ce qu'elles disent; le journal de Dorat, à la bonne heure! Après le souper, pendant que le chevalier donnera à mon cousin une leçon de tric-trac, nous deviserons tout à notre aise sur ce chapitre. »

Après le souper, nous retournâmes dans la chambre à coucher. Le chevalier et le vidame se mirent à jouer silencieusement dans un coin; la marquise demeura un instant pensive et un peu attristée: elle recueillait ses souvenirs; elle repassait d'un pied tremblant au travers de toutes les fêtes dorées de sa jeunesse; elle ressaisissait d'une main défaillante l'ombre de toutes les chimères de son cœur. « Ah! que je suis loin de tout cela! dit-elle avec un soupir; j'ai beau tendre les bras, je ne saisis que la mort! Au moins, je me console un peu quand je babille sur le temps passé, alors même qu'on ne m'écoute pas. — Eh bien, de grâce, madame la marquise, parlez du bon temps; moi, je vous écouterai avec religion; parlez-moi de Dorat surtout, et des cinq maîtresses qu'il a si bien chantées. — Songez, monsieur, que, dans la bonne édition de ses poésies, les cinq maîtresses sont réduites à trois; mais, du reste, il y en a d'autres qu'il n'a pas chantées, mais qu'il a aimées. »

La marquise baissa les yeux avec une candeur de quatre-vingt-quatre ans. Le moment était venu de

feuilleter le vieux livre, comme avait dit le chevalier ; déjà j'en avais secoué la poussière. « Je vous écoute, madame la marquise ; vous savez *par cœur* l'histoire de Dorat : de grâce, racontez-moi cette histoire, si vous ne voulez me condamner à la lire dans quelque mauvaise biographie. — Hélas ! mon jeune ami, c'est une histoire qui me touche de trop près. Comment vous raconter... Après tout, un confesseur de plus ou de moins... Ah ça ! chevalier, n'écoutez pas aux portes. Pour vous, poète, pardonnez-moi mon jargon et mes péchés. »

II

« Avant tout, je vais vous dire à peu près mes aventures ici-bas ; mes aventures, car je me pique d'en avoir sur le cœur. Je suis entrée dans le monde par le mariage : une assez mauvaise porte, n'est-ce pas ? Mais vous n'en savez rien.

« Au bout de deux ans et demi (j'ai compté les jours), M. le marquis mourut. Je me tins à ce nouveau malheur, de peur de pire. Je n'eus pas de regrets bien vifs, car M. le marquis s'était donné la peine de venir au monde et de s'en aller, voilà tout. Il n'avait rien laissé dans le souvenir des hommes ni des femmes, si ce n'est un jargon brillant, un curieux attirail de petite-maîtresse et un testament en ma faveur de vingt-quatre mille livres de revenu. C'était tout ce qu'il pouvait faire de mieux... avant de mourir pourtant. Le pauvre homme ! Figurez-vous que je fus de bonne foi dans le mariage ; je voulus m'entêter à l'aimer, mais il n'y avait pas de prise.

« Comme le vent soufflait alors à la philosophie, il s'obstinait à se croire philosophe ; en conséquence, il me tourmentait avec réflexion, me tyrannisait avec

méthode et m'ennuyait, comme dit M. Jourdain, par raison démonstrative. J'eus beau faire pour l'aimer ; de guerre lasse, je me mis à le haïr. Il se laissa faire, le philosophe : à tout événement le sage est préparé. Mais pourtant, quand il vit que je poussais la philosophie trop loin, il se dépitait si bien qu'il tomba malade. Je ne sais trop pourquoi il mourut ; par système peut-être. J'arrosai le testament de mes larmes, et je me voilai la face d'un crêpe austère qui me laissait entrevoir le riant horizon du veuvage.

« J'ai oublié de vous dire que j'avais en ce beau temps une figure à désespérer amoureux et rivaux ; aussi, quand vint l'heure de jeter au vent ma grande coiffe, je n'eus pas du tout l'idée d'aller m'ensevelir aux Carmélites ou au Sacré-Cœur de Jésus. Je rentrai dans le monde par une porte à deux battants ; mais, hélas ! le monde, si attrayant à l'horizon, perdit de beaucoup quand je le vis de tout près !

« En 1775, ce n'était plus qu'une génération abâtardie. J'allai dans vingt cercles sans rencontrer rien qui vaille. Qu'étaient devenus l'amour, l'esprit et la grâce ? Ces messieurs se gardaient bien d'en avoir. Et pourtant ces dames disaient encore *les adorables*. Les Anglais appelaient ces adorables *les singes* ; c'était mieux trouvé : il est vrai qu'alors nous disions des petits-mâîtres anglais *les ours*. Oui, les singes, car ils singeaient les philosophes et les Anglais : c'était bien la peine ! Ils n'avaient pas perdu pour cela l'extravagance sans verve, le jargon insipide, l'esprit paré des vices du cœur, c'est-à-dire l'apanage de leurs aînés. Mais, au lieu d'enjouement, nos adorables n'avaient plus que de l'engouement, de l'engouement si exagéré pour toutes les sottises humaines, qu'à la moindre controverse, ce n'était plus que des espèces de coqs anglais, dressés sur leurs ergots et se livrant bataille pour la distraction des spectateurs.

« Je vis bien qu'il n'y avait pas grand'chose de bon à faire avec l'amour ; et, comme une femme ne peut pas vivre sans féerie, j'eus recours à la musique, à la peinture, à la poésie. J'ai griffonné, j'ai barbouillé, j'ai fait du bruit.

« C'est vers ce temps-là que les *Baisers* de Dorat me sont tombés sous la main ; j'ai raffolé de cette poésie sans savoir pourquoi, sans doute parce que c'était, comme l'a dit lui-même le poète, le chemin de notre amour. Je lui écrivis une lettre assez spirituelle, quoique assez longue, que vous retrouverez un peu arrangée dans son journal, si j'ai bonne mémoire. La première fois que j'entrevis Dorat, ce fut aux fêtes royales de Fontainebleau. Je ne le trouvai ni bien ni mal au premier coup d'œil ; mais peu à peu, je découvris je ne sais quelle douceur charmante dans son regard, je ne sais quel caractère de délicatesse et de mélancolie à travers son joli masque de légèreté et d'insouciance ; il m'avait plu, bientôt il me toucha. Son front avait de la noblesse, son sourire une grâce spirituelle ; avec un peu de naïveté, c'eût été le sourire de l'amour. La rêverie allait assez à son front ; mais la pensée, jamais. Il était bien le sommaire de ses œuvres ; mais il était plus doux encore à entendre qu'à lire.

« Je ne l'avais qu'entrevu. Je le vis peu de jours après au bal de madame d'Angeville. Je raffole du bal ; le bal est le premier enjôleur des femmes. Il y règne un oubli de soi-même et des autres qui m'enchanté, du moins qui m'enchantait, car il me faut parler au passé. Donc, j'étais dans l'enivrement de la fête, quand Dorat passa près de moi. Il m'avait dit trois paroles aimables, j'avais répondu par deux sourires et demi. Il y avait prise d'un côté comme de l'autre ; mais mon entourage nous obsédait. « Eh ! madame la marquise, » s'est-il écrié avec un air d'humeur qui m'a réjoui,

faites donc fermer votre porte, que je puisse vous parler à mon aise. »

« C'était en vérité la première fois que je rencontrais dans le monde un homme d'esprit ; aussi je l'écoutai de tout mon cœur. Il me parla en conséquence. Je ne rappelle ceci que pour mieux vous peindre mon cher poëte, ou pour abuser mon cœur une fois encore par le riant souvenir de cette rencontre.

« Il s'appelait Claude comme mon mari, il s'appelait en outre Joseph ; mais ce Joseph-là ne se fût pas laissé vendre par ses frères et n'eût pas perdu son manteau. Il est né à Paris en 1704. Son père, originaire du Limousin, était auditeur des comptes. Sa famille, connue depuis longtemps dans la robe, voulut qu'il suivît le barreau. Après quelques succès de collège, il endossa la sombre casaque ; mais cela n'allait pas à sa jolie figure enjouée, qui semblait demander du soleil, de l'amour, des aventures. Il abandonna bientôt le grimoire de la justice, il se fit mousquetaire en dépit de tout le monde, hormis d'une petite créature de son voisinage qui l'avait agacé.

« Une fois mousquetaire, les choses allèrent grand train. Comme disait si bien le marquis de Pezay : « Baisers surpris sont les plus doux. » Mais la voisine y mit de la mauvaise foi ; elle fit semblant de se défendre, et, quand elle vit que le mousquetaire, au lieu de lui donner sa main, ne lui donnait que son cœur, elle s'en alla trouver une vieille tante de Dorat, une janséniste outrée, à qui elle confia les beaux faits d'armes de son neveu le mousquetaire. La vieille tante, effrayée, promit à la voisine de prier Dieu pour elle. « Voilà tout ce que vous pouvez faire pour moi, madame ? » La vieille janséniste fit venir le coupable à son tribunal de piété. « Mon pauvre enfant, dit-elle, pour l'amour de Dieu, ne soyez plus mousquetaire, car un mousquetaire n'a jamais fait son salut. »

« Dorat eut beau dire que le ciel l'avait fait naître mousquetaire, que le temps seul lui manquait pour devenir maréchal de France, la vieille tante fut inflexible ; et, comme elle avait des écus qui parlaient encore plus haut qu'elle-même, Dorat se résigna : il fit des vers pour se consoler. Savez-vous qui il chanta dans ses premiers vers ? Le malheur. Quel contre-sens ! Il arrive dans le monde à dix-huit ans avec le plus riant cortège, et le voilà qui chante le Malheur, quand les Chloé, les Zulmis et les Thémire attendent à la porte !

« Dorat ne resta pas longtemps dans le grand chemin du Parnasse, où il se fût perdu. Il fit bien encore une ou deux tragédies, mais la tragédie était alors, suivant un mot de Diderot, l'antichambre de la poésie ; il fallait bien passer par là. Dorat se mit bientôt à soupirer des héroïdes ; il rima sans perdre haleine les plaintes amoureuses de je ne sais combien de colombes infortunées ; il attendrissait tous les cœurs, excepté le sien.

« Il a pourtant tenté la fortune littéraire par une tragédie, *Zulica*, qui obtint la plus belle chute du monde. Crébillon le tragique avait pris la pièce sous ses auspices ; il avait voulu refaire à son gré le cinquième acte. « Ah ! quelle était mon ivresse ! disait « Dorat ; je voyais déjà ma pièce aux nues, j'écoutais « les applaudissements, je n'aspirais pas à moins qu'à « l'immortalité. Le jour fatal arrive : c'est le coup de « baguette qui change en désert les jardins d'Armide. « Mes quatre actes cependant furent reçus avec trans- « port ; mais l'acte de Crébillon le tragique fut sifflé à « outrance. Hélas ! le charme s'évanouit, et le temple « de la postérité se ferma pour moi. »

« Il voulut se venger de cette défaite par *Théagène et Chariclée* ; mais, là, ce fut bien pis. Cette pièce n'eut pas une chute éclatante comme l'autre ; elle tomba en silence. Dorat supporta cette chute avec beaucoup de

philosophie. Il avertit gaiement son monde qu'il renonçait aux honneurs du sublime pour les baisers d'Eglée.

« En effet, partant de là, il s'appuya gracieusement sur son insouciance et voyagea dans l'île de Cythère avec la troupe folâtre des *Jeux* et des *Ris*, des Grâces et de Cupidon. On peut dire qu'il fut le Printemps en personne de l'empire de Vénus. Chaque année, on voyait éclore sous ses pas toutes les fleurs de l'amour et de la poésie. Que de bouquets! que de guirlandes! que de couronnes! que d'épîtres fugitives! que de contes en l'air! que de baisers de feu! Jamais la muse Erato n'avait été si bien encensée. A tout propos il jetait les fleurs à pleines mains. Il célébrait en même temps les reines et les bergères, les marquises et les comédiennes, les philosophes et les comètes. Quel joli persiflage! quel babil léger! quelle gracieuse enluminure! mais surtout quelle aimable insouciance!

« Un soir, il rentre gaiement en son logis, en fredonnant je ne sais quel air de Rameau; il trouve le marquis de Pezay gravement incliné sur un in-folio. « Que diable fais-tu là, mon cher? — J'ai de l'ambition depuis ce matin, répondit le marquis; je veux gouverner la France, ni plus ni moins. — En vérité! » reprit Dorat; mais voilà que ton ambition me passe par la tête: je veux arriver aussi, moi. — A quoi donc?... » Dorat réfléchit un peu. « Au cœur de la petite Julie, de la Comédie-Italienne. »

« Les deux amis passèrent deux heures à dresser leurs batteries. Comme c'était sérieusement, ils arrivèrent tous les deux. Pezay donna des leçons de tactique à Louis XVI, qui le nomma grand inspecteur des côtes, aux appointements de soixante mille livres. Il se plaça bientôt si haut à la cour, que le premier ministre trembla de perdre son portefeuille. C'est par lui que Necker arriva; ainsi il a presque, en effet, gouverné la France pendant cinq minutes.

« C'est une comédie qui finira plus mal que mes tragédies, » lui disait gaiement Dorat.

« En effet, le marquis de Pezay, exilé dans sa terre de Blois, y mourut de chagrin. Pour Dorat, vous me dispensez de vous dire de quelle façon il prit d'assaut le cœur de la petite Julie. « Hélas ! écrivait-il au marquis, « je n'ai rien pris. »

« Dorat menait la vie dissipée de tous les *merveilleux* de son temps ; c'était un pilier de spectacle, un poète de petits soupers, un enfant gâté des filles d'Opéra. Il jetait à tous les vents légers son amour, son esprit et son argent. Où prenait-il donc le temps d'écrire ? Le matin, à son lever, il courait *en chenille*, c'est-à-dire en grand négligé, toutes les promenades et toutes les ruelles à la mode ; le soir, on le voyait partout où était le plaisir. Au moins, n'allez pas croire que ce poète-là faisait des vers comme M. Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans peine et sans labeur. Il avait l'air de les jeter sur son chemin, comme des roses qui s'effeuillent ; mais la vérité, c'est qu'il avait plus tôt cueilli un baiser qu'une rime.

« Dorat, qui savait décocher l'épigramme, fut en butte à plus d'un mot malin ; mais il tenait bon. A propos des jolies estampes dont il ornait ses livres, je ne sais plus quel abbé disait dans un salon : « Ce poète se sauve du « naufrage *de planche en planche*. » C'était un luxe incroyable de vignettes. Ainsi le seul recueil de ses fables lui coûta plus de trente mille livres pour les estampes de Marillier et d'Eisen, qui sont le chef-d'œuvre du genre *. Malgré les images, le livre ne se vendit pas. Mais ce qui désola le plus le pauvre fabuliste, ce fut cette insolence bien connue d'un

* Grâce aux estampes, les beaux exemplaires des œuvres Dorat, première édition, se vendent à cette heure jusqu'à cinq mille francs.

Anglais qui entra chez le libraire, paya sans marchander le prix du livre, en découpa toutes les gravures, et s'en alla sans mot dire, laissant les fables. Pour en finir sur toutes ces estampes, je vous dirai que Dorat a poussé l'enfantillage, dans une épître à l'impératrice de toutes les Russies, jusqu'à envelopper ses Amours, à cause du pays où ils allaient, dans des fourrures d'Astrakan, sans compter que le cul-de-lampe qui est à la fin de l'épître les représente sur des traîneaux.

« Il eut des amitiés célèbres : Voltaire le craignait, et le traitait de puissance à puissance, tout comme le roi de Prusse. Les grands seigneurs le recherchaient pour son esprit, les gens de lettres pour ses allures de gentilhomme, les femmes pour sa galanterie. Il y avait souvent cercle dans son joli logis de la rue d'Enfer ; c'était un petit hôtel Rambouillet où on riait de l'Académie, où on transformait le Parnasse en île de Paphos. On y jasait à tort et à travers sur tout le monde, sur Voltaire et sur madame Dubarry, sur le roi de Prusse et sur mademoiselle Clairon. Fréron, qui n'avait d'esprit qu'au bout de la plume, venait là se reposer, ou plutôt recueillir pour sa gazette ; M. Lemierre venait y lire ses tragédies, mais c'était prêcher dans le désert ; le marquis de Pezay et le marquis de Saint-Marc y amusaient les comédiens à petits traits d'esprit ; Crébillon le gai n'y perdait pas son temps. On y voyait par-ci par-là Colardeau et Gilbert, deux poètes tristes à faire peur ; le sieur Marmontel, un poète en prose ; le jeune Fontanes, tendre nourrisson des muses ; enfin, bien d'autres encore qui ne se sont pas donné la peine d'inscrire leur nom sur le grand livre de la postérité.

« Il eut en même temps des inimitiés sans nombre ; je vous l'ai dit, jamais poète n'a subi tant d'épigrammes ; mais en revanche, que de jolies épîtres et que

de lettres charmantes l'amour lui apportait chaque matin sur ses ailes de flamme ! A sa mort, on en a brûlé sans relâche pendant huit jours : il en reste quelque chose encore. Ainsi, cette jolie peinture de Gilbert, qui raconte que, dans une promenade au Permesse, il voit un poète endormi sur un lit de roses et veillé par les Grâces :

Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant : « C'est Dorat. »

« A toutes les épigrammes, Dorat répondait par un trait d'esprit ou par un sourire. Avec le sieur La Harpe, cependant, les choses allèrent plus loin ; ainsi vous verrez, dans l'*Année littéraire*, que Dorat parlait dudit La Harpe en ces termes :

« Je démens les propos que ce fougueux petit gazetier
« m'impute dans ses derniers chiffons périodiques. Il y a
« des gens d'une humeur vive qui prétendent qu'un ridicule
« aussi outré demande une correction à l'avenant. Bah ! on
« se moque d'un nain qui se piète pour se grandir ; et
« quand il importune, une chiquenaude en débarrasse. »

« Ce petit paragraphe valait bien une volée de coups de bâton ; toute l'Académie le jugea ainsi ; mais le sieur La Harpe, qui ne savait se défendre qu'avec la plume, reçut cela avec sa philosophie. Seulement quand Dorat fut mort, il riposta tout à son aise. Que l'Académie lui pardonne.

« Cependant Dorat, que j'avais *perdu de vue*, était sans ressources du côté de la fortune. Ses succès au théâtre lui avaient coûté cher. Le premier, il s'avisa de payer les applaudissements du parterre et le sourire des loges. On cite plus d'une petite vertu à la mode qui gagnait autant à ce métier qu'à tout autre. Aussi, à chaque succès, on appliquait à Dorat le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : Encore

« une pareille victoire et nous sommes ruinés. » Il tomba dans cette misère dorée qui est la pire des misères. Gilbert n'était pas plus désolé dans son grenier que Dorat dans son hôtel.

« Malgré les créanciers, les critiques, les épigrammes, malgré la mort, qui était déjà au seuil de sa porte, il poursuivit de plus belle, comme pour s'abuser, ses aventures galantes et son œuvre de poète. Madame de Beauharnais a été sa dernière folie, en ne parlant pas de son poème épique ni de mademoiselle Fannier, de la Comédie-Française, qu'il avait épousée à l'ombre.

« Dès que j'appris qu'il était mourant, j'oubliai le poète volage, je ne me souvins plus que du poète qui m'avait aimée. J'allai à lui. C'était toujours le même petit-maître sans souci, persifleur, souriant. Il me sauta au cou. « Je vous attendais depuis longtemps, » dit-il d'un air joyeux et avec un peu de fatuité. Et il voulut encore lutter avec l'amour : il fut galant, mais du bout des lèvres; c'était un comédien fatigué, voulant jouer son rôle de poète à bonnes fortunes jusqu'à la fin. Hélas! quand je retournai pour le voir, il n'était plus aux prises avec l'amour. « Marquise, me dit-il en me tendant « une main sèche et brûlante, me voilà aux prises « avec la mort. J'ai reçu hier la visite de M. le curé, « qui s'est en allé en disant qu'il reviendrait. *Ce n'est « pas la peine*, lui ai-je dit, *car, moi, je serai parti.* »

« Je regardais le pauvre poète avec douleur. Il était sur son lit de repos, en robe de chambre et en pantoufles. « Ah ça! voyons, reprit-il en se soulevant avec « peine, j'attends quelques visites: Madame de Beau- « harnais*, Madame d'Angeville, Mademoiselle Fannier

* La comtesse de Beauharnais, qui se peignait la figure et qui faisait rimer ses vers. Le Brun disait d'elle :

*Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.*

« et Madame *la Mort*. Si je ne me trompe, il ne me
« reste que deux heures à vivre ; j'ai à peine le temps
« de faire ma toilette. »

« Il appela son valet, il me pria d'attendre et se fit traîner dans son cabinet.

« Quand il revint, le petit salon était plein de visiteurs ; il salua en s'appuyant sur son valet ; après quoi, il s'assit dans son fauteuil. Tout le monde remarqua la coquetterie recherchée de sa dernière toilette : on ne l'avait jamais vu mieux coiffé, mieux poudré, mieux bichonné. « D'où vient ce surcroît de luxe ? dit en cachant sa douleur le marquis de Saint-Marc ; il y a là-dessous quelque intrigue mystérieuse. — Vous ne savez donc pas, dit Dorat en s'égayant, que j'ai des accointances avec la Mort ; ce n'est pas pour en médire, mais celle-là se fait moins prier encore que les autres. Son messenger, c'est-à-dire mon médecin, m'a dit qu'elle viendrait me prendre cette après-midi ; vous verrez que je n'attendrai pas longtemps. J'ai conservé la galante coutume d'être le premier au rendez-vous. »

Le marquis de Saint-Marc ne put arrêter un soupir. Toutes les dames présentes se détournèrent pour cacher une larme ; le jeune Fréron pleurait dans un coin. Mais une douleur profonde, plus amère que la mienne, ce fut celle de Mademoiselle Fannier, qui survint à ce moment. Elle se jeta toute pâle et toute brisée dans les bras de Dorat.

« Tu m'as fait du bien au cœur, lui dit-il en souriant, mais tu m'as décoiffé. »

« Ce furent, je crois bien, ses dernières paroles ; il mourut un instant après avec une insouciance stoïque. »

III

En achevant cette histoire de Dorat, la marquise poussa un soupir et essuya une larme, tout en regardant un des médaillons de ses bracelets. Je me penchai un peu vers elle par curiosité. « C'est Dorat, dit-elle, voyez. »

C'était bien Dorat avec son sourire léger et moqueur.

Après cette histoire, racontée un peu dans le style du héros, je n'ai pas grand'chose à dire. Je remarquerai cependant que notre vieille marquise a, comme de raison, fait l'apologie plutôt que la critique du poète. Je ne suis pas de ceux qui relèguent la poésie dans le gazouillement et le persiflage : la poésie a la voix plus haute ; elle est plus belle dans les larmes que dans le sourire, dans les hymens que dans les chansons. J'aime mieux le poète de bonne foi qui va la chercher dans la splendeur du ciel ou dans le silence de la vallée, que le poète mal inspiré qui la prend bon gré mal gré dans la foule, dans un boudoir où dans les coulisses du théâtre ; j'aime mieux le poète qui écoute son cœur que celui qui écoute le vain bruit du monde, enfin j'aime mieux Gilbert que Dorat. Mais je ne suis pas de ceux qui condamnent par défaut, sans les entendre, ces jolis oiseaux dont le gai ramage est aujourd'hui sans écho. Accordons au moins un sourire à la mémoire de ces gais chanteurs, à ces enfants gâtés des vieilles muses et des jeunes marquises. Ils n'ont point connu, comme nous, cette dixième muse qui s'appelle la tristesse ; ils n'ont pas touché la harpe d'or des grands poètes ; mais pourtant, il faut le reconnaître, leurs airs sans façon et leurs chansons enjouées n'étaient pas sans quelque charme.

Dorat a été le plus célèbre entre tous, grâce à une

impertinence originale, grâce à ce ton cavalier dont raffolaient les femmes à la mode, à cette galanterie licencieuse qui les enjôlait, grâce aux vingt-deux volumes de folâtreries qu'il a sur son compte. C'est trop de vingt et un volumes et demi. Je viens de feuilleter tout ce pêle-mêle profane de tragédies, de comédies, d'héroïdes, d'épîtres, de contes, de poèmes, de fables, de chansons, de stances, de romans ; car Voltaire ne fut pas plus universel *. Il y a des fleurs, toujours des fleurs, pas un seul fruit à cueillir ; on y trouve à tout propos l'homme d'esprit qui cache son cœur pour rire plus à son aise des petits travers du monde. C'est un langage brillant, un peu enguirlandé dans la grâce, touchant de trop près le jargon, un style qui séduit quelquefois les yeux, mais qui n'entraîne pas le cœur.

Les tragédies de Dorat sont de sérieux enfantillages ; Diderot lui avait en vain donné de sages conseils, enregistrés par Grimm. Dorat voyait les Romains au travers du dix-huitième siècle ; il ne prenait rien à l'histoire, si ce n'est le nom des personnages, qu'il défigurait à plaisir. Aussi la meilleure critique de ses tragédies se trouve dans l'estampe de *Régulus*, où Eisen a montré un génie de Rome campé en petit-maître de Paris. Avec plus de gaieté, ses comédies eussent fait fortune. Il y a certes la grâce, l'esprit et la gentillesse ; il y a même la satire ; enfin, il y a tout, hormis la comédie ; car la comédie rit à belles dents, et Dorat ne riait que du bout des lèvres. Je ne dirai rien de ses héroïdes, car il n'y a rien à en dire. Ses épîtres, qui sont de l'école de Voltaire, avec un tour plus délicat, mais avec moins d'enjouement, sont presque toujours dignes de celles du maître. Ses contes ne content rien qui vaille ; Dorat

* Quelle sera la place de Dorat sur le Parnasse français ? demandait-on à Voltaire. « Dorat ! il sera le ver luisant du Parnasse. »

était trop sur ses gardes pour bien conter. Ses contes, comme ses fables, sont indignes de rappeler La Fontaine. Il a gazouillé quelques chansons à boire de l'eau ; il a cultivé un grand nombre de madrigaux qui ont eu l'éclat et la durée des roses. Il a babillé sur quelque fantaisie de son cœur, et il a appelé cela écrire un roman ; enfin, il a rimé laborieusement des poèmes ennuyeux, comme *les Baisers*, *le Mois de Mai*, *les Tourterelles de Zulmis*. L'amour devrait jouer un grand rôle dans ces poèmes ; mais on n'y trouve que le Cupidon suranné des anciens. Il y a pourtant de charmantes images à la façon d'Ovide, de Sannazar et de Passerat ; de jolies scènes d'amour qui rappellent les *Baisers* de Jean Second et de Jean Vander Does ; enfin, des tableaux *délicieux*, comme on disait alors, que Dorat ou Boucher pouvaient seuls imaginer.

Dorat était né pour chanter, comme l'oiseau ; mais le pauvre oiseau, mis de bonne heure en volière dorée, n'a presque pas chanté sur la branche solitaire et fleurie, au milieu des éloquents harmonies de la vallée. Il n'en chantait pas moins. C'était la gazette en vers des frivolités du siècle. Il chantait pour tout le monde, à tout propos : ainsi pour *Mlle *** qui avait dit en riant que je passerais la nuit avec elle*. On chanterait à moins, il est vrai. Tous les matins, il couronnait sa muse folâtre de fleurs qui tombaient fanées tous les soirs quand ce n'étaient pas des fleurs artificielles.

Dorat et Gilbert, qui s'aimaient par le cœur et par l'esprit, sont morts en même temps, jeunes tous les deux, l'un dans l'attirail du petit-maître, l'autre dans toutes les misères de l'hôpital ; l'un tué par le plaisir, l'autre par la faim ; Dorat avec plus de philosophie dans l'esprit, Gilbert avec plus de poésie dans l'âme ; Dorat, après avoir écouté les vaines séductions du monde, où il a recueilli du bruit et de la fumée ; Gilbert, après avoir écouté les vaines séductions de l'orgueil, qui l'a

conduit à la mort par un chemin semé de larmes; le premier au milieu de ses amis et de ses maîtresses, sur un fauteuil doré, tout en disant ces paroles mémorables : *Fannier, tu m'as fait du bien au cœur, mais tu m'as décoiffé*; le second, sans amis et sans maîtresses, délaissé sur un grabat d'hospice, tout en jetant ce cri sublime :

*Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois....*

Or, de ces deux poètes amis, qui se font si vivement contraste dans le dix-huitième siècle, quel a été, je ne dirai pas le plus grand, mais le plus heureux ? Gilbert ! Gilbert, qui a vécu dans son âme et qui a pris le temps de descendre dans son cœur.

On pourrait dire de Dorat ce que sainte Thérèse disait du diable : *Le malheureux ! il ne savait pas aimer*. C'est l'amour qui fait le poète; car l'amour, c'est le tré-pied d'or d'où il s'élançe dans l'infini.

IV

Un mot sur mademoiselle Fannier. Elle avait débuté en 1764 dans les soubrettes de Destouches et de Marivaux. Dorat lui donna son cœur, et des rôles ; peut-être ne prit-elle le cœur qu'à cause des rôles. Toutefois, quoiqu'elle fût très recherchée, Dorat, qui avait été mousquetaire, et qui avait l'art de prendre vertement les femmes, prit mademoiselle Fannier; la comédienne fit beaucoup de chemin avec lui et avec d'autres sur la carte du Tendre, mais elle lui revint toujours. Cet homme, qui riait de tout, inspirait de sérieuses passions. Sa poésie était un masque rieur, où l'âme ne passait jamais; mais sous le masque il y avait un homme pétri comme les autres. Quand il mourut, quoique

mademoiselle Fannier eût beaucoup de chagrin, elle ne voulut pas le suivre chez les morts. Elle vécut un demi-siècle après lui; il n'y a pas bien longtemps qu'elle est morte à Saint-Mandé, avec quatre pensions : une de Dorat, une de la Comédie, une du roi et une de son mari, car elle avait fini par se marier, n'ayant plus rien à faire. Elles veulent toutes mourir en odeur de mariage; elles veulent toutes finir comme Baucis avec un Philémon débonnaire, ces chercheuses d'amour qui ne trouvent jamais, parce qu'elles trouvent trop.

L'ABBÉ PRÉVOST

I

Cette fille qui se barbouillait de blanc et de rouge, qui se peignait la figure, les mains et les seins comme les comédiennes de son temps, qui vivait dans l'orgie diurne et nocturne sans jamais prendre un bain d'air vif, elle est aujourd'hui dans l'immortelle fraîcheur des chefs-d'œuvre. Par sa mort poétique comme par le génie du romancier, elle a son droit d'asile dans le sanctuaire de l'art, non loin des figures amoureuses créées par Dante, Shakespeare et Goethe.

Quelle belle histoire que celle qui raconterait comment les livres immortels se sont faits ! Les premières inspirations et leurs éblouissements, les routes choisies, les heures ardentes du travail, les fatigues et les découragements, l'ardeur renaissante, enfin les dernières pages où l'homme de génie répand son âme !

Qui donc, si ce n'est Manon elle-même, a inspiré

cette adorable création à l'abbé Prévost? Ce qu'il écrivait dans ses livres, la passion l'écrivait dans son cœur.

Physionomie poétique, romanesque, invraisemblable, que la sienne! Trois fois jésuite, deux fois soldat, long^s temps exilé, toujours amoureux, qu'il soit dans les marais de la Hollande ou dans les brumes de l'Angleterre, dans la cellule du cloître ou dans les cabarets de Paris. Il est emporté par toutes les illusions du cœur et de l'esprit, écrivant le *Pour* et le *Contre*, sans prendre parti ni pour ni contre, vivant de temps perdu sans avoir le luxe du temps perdu, signant un chef-d'œuvre sans le savoir, croyant que son œuvre n'est pas là, comme Voltaire qui ne daignait pas signer *Candide* et qui croyait à ses tragédies; enfin, après toutes les aventures et les mésaventures, assassiné sur la grande route par un médecin qui croyait le sauver. Il a beaucoup écrit de romans et de voyages : quel roman et quel voyage que sa vie! Il ne se posséda jamais, parce qu'il manqua de force d'âme et de point d'appui. Les tourbillons de Descartes ne sont rien devant les tourbillons de l'abbé Prévost. Aussi que de naufrages! naufrages du cœur, naufrages d'argent, naufrages de foi, naufrages de renommée, car ce ne fut qu'après sa mort que ce léger esquif, conduit par Desgrieux et Manon, porta la gloire sur le rivage inespéré.

II

Manon Lescaut a-t-elle existé? C'est l'éternelle question que se poseront toujours les lecteurs devant les héroïnes des poètes et des romanciers. Le rêve et la vie se tiennent de si près que beaucoup d'esprits supérieurs ont déclaré n'en pas connaître les limites. Où commence et où finit la vie corporelle? Le corps n'est que le point de départ de l'âme voyageuse. Depuis que

les poètes et les peintres ont continué l'œuvre de Dieu par les créations de l'esprit, nous avons adoré leurs images avec la même passion que les figures visibles. Mais Manon a une force de vie qui appartient à la vie elle-même, Manon Lescaut a existé dans le cœur plus encore que dans l'esprit de l'abbé Prévost.

Son histoire est le *roman* du romancier.

Les esprits romanesques, qui sont peut-être les vrais esprits, puisque la vie est un roman, me suivront dans cette tentative périlleuse de lire dans un livre fermé : le cœur de l'abbé Prévost. Je sens que mes pieds ne touchent pas toujours la terre. Je veux saisir la réalité, et je ne saisis souvent que son ombre. J'évoque des sentiments par à peu près, mais j'arrive pourtant à plus d'un point d'appui pour refaire l'histoire de ce roman. L'abbé Prévost ne contait pas par ouï-dire, il était toujours acteur ou spectateur, on le reconnaît à chaque page. Par les journaux du temps, par les libelles, par les chansons, on le voit passer dans la vie à peu près comme on nous voit passer aujourd'hui. A force de chercher, on le retrouve, comme les plus célèbres, dans l'ombre de Voltaire, de Fontenelle, de Marivaux. Voilà pourquoi on peut croire ce que je conte ici.

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, l'amour, la poésie ou la renommée. Les chimères ne sont pas démodées depuis l'âge d'or, et elles nous appellent encore aux dangers du naufrage. Manon est la charmeuse qui vient toujours passer sous les yeux de l'abbé Prévost, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il prie dans sa cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie : que lui importent la renommée et la fortune ? Manon, c'est pour lui le rêve, mais c'est aussi la vie.

Dans son roman, l'abbé Prévost se met lui-même deux fois en scène. Des Grieux, c'est lui, c'est sa passion ; Tiberge, c'est lui encore, c'est sa conscience.

Goethe n'eût pas manqué d'encadrer cette grande idée dans toutes les figures divines et infernales ; l'abbé Prévost, dans l'humilité de son génie, se contente de représenter sa conscience par la figure d'un ami.

Oui, l'abbé Prévost représente tour à tour dans sa vie Des Grieux et Tiberge ; ces deux caractères de son roman peignent, avec tout l'accent de la vérité, les deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si ardent et si faible ! Des Grieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, le flux et le reflux, la folie qui s'échappe au galop comme la cavale sauvage, la raison qui la saisit à la crinière et la dompte en la caressant. L'abbé Prévost n'a pu exprimer les contradictions de son cœur qu'en se peignant sous deux figures contrastantes, le bien et le mal, la passion en révolte et la conscience qui s'humilie. C'est le livre de la vie.

L'abbé Prévost a écrit son roman à Londres pendant son exil, à l'âge où l'on se souvient, à l'âge où déjà on évoque le passé. Manon Lescaut est un souvenir, un souvenir du pays, mais un souvenir du cœur. La preuve est à chaque page du livre, dans la vérité du récit, dans la vérité de la passion. Un rêveur n'arrive jamais là. Goethe a peint Marguerite et Mignon sur la toile des visionnaires, l'abbé Prévost a mis toute sa jeunesse dans *Manon Lescaut*. Les plus beaux romans sont faits par la destinée, par le hasard, par Dieu lui-même : le meilleur romancier est celui qui se souvient. La preuve est aussi à chaque page de la vie de l'abbé Prévost, qui va sans cesse de Tiberge à Des Grieux et de Des Grieux à Tiberge.

Mais voyez son histoire.

François Prévost d'Exiles était né en avril 1697, à Hesdin, dans l'Artois. Son père, procureur du roi au bailliage, fut son premier maître. Il étudia bientôt sous les jésuites d'Hesdin, qui furent heureux d'avoir à leurs leçons un jeune esprit ardent et doux, plein de zèle

pour l'Étude comme pour la Religion. Quand l'écolier eut quinze ans, son père l'envoya finir ses études à Paris, au collège d'Harcourt.

Dans ce premier voyage, il rencontra cette jolie Manon, si fraîche et si vive aux débuts du roman. Vous n'avez point oublié le charmant tableau de cette première rencontre. Le procureur du roi au bailliage voulait faire de son fils un abbé ; les parents de Manon l'envoyaient à Amiens pour y être religieuse. Mais voilà que le futur abbé rencontre la future religieuse. Ce sont bien là les jeux de la destinée. L'écolier s'avança timidement vers celle qui était déjà « la maîtresse de son cœur, » elle voulut bien remettre au lendemain son entrée au couvent, afin d'avoir le plaisir de souper avec celui qui parlait si bien de la tyrannie des parents et du bonheur d'aimer.

Que de fois l'abbé Prévost, dans son journal et dans ses lettres, parle de la vérité de son récit ! « Rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration ; je dis fidèle, jusque dans la relation des réflexions et des sentiments. » Tout est romanesque, mais tout est simple. Relisons les premières pages : Des Grieux se promène avec Tiberge ; arrive le comte d'Arras. Naturellement la curiosité les conduit à l'hôtellerie où descendent les voyageurs. Manon apparaît à Des Grieux ; elle est si charmante que cet adolescent qui jusque-là n'a jamais regardé une femme en face, « s'enflamme jusqu'aux transports ; » il ose lui parler ; elle lui apprend qu'elle va se faire religieuse : « L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardais ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. » Manon lui dit que c'était la volonté du ciel, et Des Grieux, destiné lui-même à la vie religieuse, se met à combattre contre Dieu ; on sait le reste. Dieu, pour lui, c'est Manon ; Dieu, pour elle, c'est Des Grieux. Aussi Des Grieux enlève Manon, si ce n'est

Manon qui enlève Des Grieux. Tout cela est fait et dit à l'emporte-pièce : pas un mot de trop, mais pas un mot de moins. Pendant l'enlèvement, « nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration. » Je le crois bien, des amoureux si amoureux, des amoureux si beaux et si jeunes. Aussi, qui donc songea à s'émouvoir si à Saint-Denis ils oublient leurs projets de mariage, car il paraît qu'ils en avaient parlé? « Nous fraudâmes les droits de l'Église et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. » Et quelle lune de miel! Mais au dernier quartier, trois semaines après, un croissant fatal toucha le front de Des Grieux. Manon avait déjà rencontré un fermier général. Et Des Grieux pleura toutes ses larmes. Comme on sent bien que ces larmes-là sont versées par l'abbé Prévost!

Cependant l'abbé Prévost arriva au collège d'Harcourt, mais dans quel couvent alla se perdre Manon?

Les jésuites, émerveillés de l'intelligence de Prévost, de sa douceur, du charme de sa figure, le caressèrent et le décidèrent au noviciat. Son cœur battait sans doute au souvenir de Manon. Cette image si fraîche et si souriante lui apparaissait à la porte du monde. Mais Dieu parlait plus haut que Manon. Cependant un matin, à peine avait-il seize ans, accoudé sur un in-folio, il entend la vitre qui résonne aux battements d'ailes d'un oiseau. C'était une hirondelle qui se trompait de fenêtre pour bâtir son nid.

Il n'en fallut pas davantage pour changer la vie du studieux écolier; il ouvrit la fenêtre : au-dessus des toits, il vit le ciel, le soleil, un bouquet d'arbres que le vent agitait. Il se remit à étudier; mais la cellule où il était lui parut tout d'un coup si triste, si sombre, si désolée, qu'il s'enfuit comme l'hirondelle — vers les printemps!

Quand il se vit dans la rue, il se demanda où il allait, avec un peu d'effroi, en songeant à la sévère figure de

son père. Il se dit qu'il n'oserait jamais le revoir; il n'osa même pas lui écrire. Chercha-t-il Manon dans ce dédale des passions humaines qu'on appelle Paris? Il ne l'a pas dit; il est permis de douter qu'il ait été fidèle au souvenir de ce premier amour. Dans sa soudaine échappée, s'il avait retrouvé celle qu'il appelait mademoiselle Lescaut, comme il eût éprouvé avec délices la douceur de se laisser vaincre! » car il se croyait encore tout à Dieu.

On voit que chez Prévost le roman de la vie commence de bonne heure. On n'a pas le mot à mot de cette page de sa jeunesse. On sait seulement qu'après quelques jours de poétique vagabondage dans Paris, il s'enrôla comme simple volontaire, espérant faire son chemin dans l'armée. Il se conduisit vaillamment, mais ne fit pas fortune. Il assista aux dernières batailles de Louis XIV. Il vit finir la guerre sans espoir de gagner un grade; ne voulant pas, dans son ardeur pétulante, rester soldat durant la paix, il courut s'enfermer à La Flèche, chez les Pères jésuites. Il voulait déjà renoncer aux séductions et aux vanités du monde.

Touché des remontrances de son père, croyant entendre Dieu qui parlait à son cœur, il jura de vivre désormais dans la solitude d'un cloître. Tant que l'hiver dura, il se complut dans cette vie de travail et de contemplation. Les tristesses de novembre, les neiges de janvier achevèrent de le fortifier dans ses sages résolutions; il voulait savourer longtemps les austères voluptés, les lis sans parfum cueillis au pied de la croix. Mais revint le printemps. « Je suis perdu! » s'écria Prévost au premier rayon de soleil qui tomba sur son front. Les hirondelles étaient revenues! Il alla se confesser au directeur: « Mon père, voilà encore mon cœur qui s'ouvre aux séductions du monde. Sauvez-moi, empêchez-moi d'entendre toutes ces joies trompeuses qui m'appellent à ma perte. Je veux vivre avec

vous, vivre pour Dieu, dans les voies sacrées où vous marchez. »

Après cette confession, Prévost s'engagea par serment dans l'ordre des Pères jésuites. Durant quelques jours, une ferveur renaissante enflamma son cœur et son esprit; il composa une ode à saint François-Xavier; mais l'ode fut à peine rimée que cette belle ferveur s'évanouit. « Je reconnus que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. Mes livres étaient des amis, mais ils étaient morts comme moi. » L'image de Manon était revenue flotter sous ses yeux, comme une fée qui promet les enchantements; il avait entendu la voix de cette charmeuse perdue dans les écueils. Elle lui criait : « Viens! viens! viens! » Il se jetait à genoux, il appuyait son front sur le marbre de l'autel, il voulait éteindre sa lèvre sur la croix; mais qu'avait-il rencontré, le rêveur profane? la lèvre fraîche et parfumée de Manon. « Non, s'écria-t-il, je ne suis pas né pour prier, mais pour aimer; l'ombre du cloître est un manteau de plomb trop lourd pour mes épaules. O mon Dieu! accordez-moi un peu de soleil et un peu d'amour: ce n'est point un suaire qu'il faut sur mon cœur, c'est un cœur qui bat* »

Et, disant ces mots, il voyait s'avancer vers lui, dans toute la grâce et dans tout l'attrait de ses seize ans, cette fraîche beauté qui avait soupé avec lui à Amiens et *fraudé les droits de l'église* à Saint-Denis. « Je la retrouverai! » dit-il en tendant les bras. Il était dans la cour de l'abbaye. Voyant la porte ouverte, il partit sans avertir personne. Une seconde fois il quitta Dieu pour le monde.

Il avait appris pendant sa première campagne que

* « Je n'étais nullement propre à l'état monastique, et tous ceux qui ont eu le secret de ma vocation n'en ont jamais bien auguré. »

Manon ne suivait pas mieux que lui le vœu de ses parents; un soldat d'Amiens lui dit que cette jolie fille était toujours à Paris, vivant sur le capital et sur les revenus de sa beauté. Prévost courut à Paris. Que n'eût-il pas donné pour la revoir, dût-il la reperdre aussitôt, cette charmante créature toute de séduction et de perversité, qu'il avait embellie encore dans sa poétique imagination? La retrouva-t-il parmi toutes celles qu'il a si bien peintes dans « les Soupers de Paris *? » Il reprit du service pour vivre à sa guise « des hasards de l'amour. » Ne faudrait-il pas dire : des amours de hasard? Cette fois, grâce à quelque protection, il partit pour la guerre avec un grade. Ce fut la période de sa vie la plus romanesque, la plus aventureuse, la plus singulière.

On a conservé quelques pages et quelques lettres de lui sur sa vie de soldat. « Quatre années se passèrent à ce métier des armes. Vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demandait bien des précautions qui m'échappèrent. Je laisse à juger quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le cœur et les sentiments d'un homme qui a composé le *Cléveland* à trente-cinq ou trente-six ans. »

* Ne la reconnaît-on pas parmi les demoiselles X, XI, XII et XIII dans un souper à la petite maison du chevalier ***? Mademoiselle XIII ressemble furieusement à Manon par « la magie des yeux d'où se répandaient mille charmes, » par cette bouche entr'ouverte « pour montrer ses dents si petites et si blanches, » par ce « front étroit où les cheveux étaient placés divinement, » par ces tempes expressives « où serpentaient deux belles veines, » par ces « mains enfantines qu'on aurait crues volées à quelque statue de l'amour. » *Lettre au prince de Conti*. Adorable portrait français par un poète grec!

Longtemps, en vain, il chercha Manon : Manon, la seule qui ait charmé ses yeux et parlé à son âme. Ne pouvant la trouver, il tente de se tromper lui-même l'une sourit comme Manon, l'autre en a tous les dehors mais il a beau s'aveugler et s'étourdir, son cœur ne veut pas les reconnaître, tous ces méchants portraits qui ne rappellent la figure aimée que pour la faire regretter davantage. En vain il veut abuser son cœur : on n'abuse pas la passion.

Un jour, il n'y pensait plus, tant il était emporté par le courant des folles aventures, il soupait au célèbre cabaret de la Cornemuse, en joyeuse compagnie ; dans la salle voisine on soupait plus bruyamment encore. Il écoute les éclats de rire, les gais propos, les refrains gaulois ; il se lève de table, s'approche de la porte et jette un regard surpris sur ce spectacle animé.

Parmi les trois ou quatre femmes qui trinquaient et chantaient, dans les fumées du vin de champagne, il en voit une plus belle et moins folle que les autres. « C'est elle ! » s'écrie-t-il pâle et frappé au cœur. Il entre résolûment, l'épée à la main, prêt à tout. Les hommes étaient ivres au point qu'ils ne s'occupèrent pas de lui. « C'est toi ! c'est vous ! » dit-il en s'arrêtant devant celle qu'il cherchait depuis si longtemps. La belle fille se mit à rire aux éclats. « J'en connais plus d'un, répondit-elle ; mais pour vous, je ne vous connais pas. — Ah ! tu ne me connais pas ? dit-il en l'entraînant dans le fond de la salle. Et pourtant je t'ai aimée plus que ma vie, je t'ai aimée au pied de la croix, au champ de bataille, partout où j'ai porté mon cœur ! Ah ! tu ne me reconnais pas ! et moi je pleure en te retrouvant. — Vous pleurez ? murmura-t-elle, de l'air d'une femme qui n'est pas habituée aux larmes. A présent, poursuivit-elle tristement, je vous connais ; vous n'êtes plus un enfant aujourd'hui : une épée et des moustaches ! — Je ne vous quitte pas, reprit-il en l'appuyant sur son cœur ; je vous

suivrai partout, fût-ce au bout du monde ; mais tu ne demeures pas si loin. Où demeures-tu ? » Elle baissa la tête et répondit d'une voix mourante : « Où vous voudrez. »

Prévost pensa qu'elle n'était plus comme il l'avait rêvée. « Mais qu'importe ce qu'elle est ? je la retrouve et je l'aime. » Il l'emmena sans obstacle. Il passa plus d'une année avec elle dans tous les enchantements, dans toutes les angoisses d'un pareil amour. Il lui fallait veiller sur sa maîtresse l'épée à la main ; mais il lui fallait aussi fermer les yeux : la question d'argent le forçait souvent à s'effacer dans l'ombre d'un plus riche *. Elle l'aimait, mais elle ne répondait pas d'elle, car elle avait pris l'habitude de vivre sans autre souci que le plaisir. Or, pour elle, le plaisir c'était l'amour, les mains pleines d'or. L'abbé Prévost eut beau faire, elle lui échappa. Les maîtresses sont des oiseaux qui, un beau matin, s'envolent par la fenêtre pour aller chanter ailleurs. En voyant la cage déserte, Prévost tendit les bras avec douleur. « Adieu ! dit-il en pleurant ; adieu ! cruelle, je n'ai plus qu'à mourir. »

Et il alla « mourir » chez les bénédictins de Saint-Maur. « Ce triste dénoûment me conduisit au tombeau : c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allais m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps si bien mort que mes amis et mes parents ignorèrent ce que j'étais devenu. » Ne croyez pas qu'il oubliât sa maîtresse dans son refuge. Cette coureuse d'abîmes, qui l'avait entraîné en plus d'un naufrage, chantait

* On a des vers de lui à sa maîtresse, où je remarque celui-ci :

Je ne veux de toi que ton cœur !

C'est plutôt Manon qui dit cela à celui qui fut « l'amant de cœur » :

toujours la chanson de la jeunesse à ce cœur faible, habité par le souvenir. Les pieuses lectures, les sévères austérités, les extases de la prière, ne pouvaient le détacher de cette image adorée.

Il n'avait que vingt-quatre ans; il se tint ferme jusqu'à trente à la planche du salut du cloître. Il écrivait alors : « Je connais la faiblesse de mon cœur, il faut que je veille sans cesse. Je n'aperçois que trop de quoi je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaine image qui ne se présente que trop souvent à mon esprit, et qui n'aurait encore que trop de forces pour me séduire, quoiqu'elle soit à demi effacée. Qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ! »

Pour abuser encore son cœur, il se jeta dans les disputes théologiques et dans les ardeurs de l'étude. Il passa dans toutes les maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, à l'abbaye du Bec, à Saint-Germer, à Évreux.

Ce fut d'abord à Évreux qu'il révéla son éloquence chrétienne ; aussi toute la belle compagnie de la ville et des châteaux voisins se donna bientôt rendez-vous dans la cathédrale comme à une fête mondaine. L'abbé Prévost, déjà brisé à tout, avait dans son onction je ne sais quelle grâce cavalière que lui avaient donnée ses aventures amoureuses et ses stations chez les mousquetaires. Il faisait adorer Dieu, mais on l'aimait beaucoup par-dessus le marché ; « on n'avait jamais vu une si grande ferveur dans cette cathédrale ». Toutes les femmes pleurèrent quand il quitta Évreux pour venir aux Blancs-Manteaux de Paris. Aux Blancs-Manteaux, il ne fit que passer pour prendre pied à la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On sait que c'était la véritable académie religieuse. Il fut

caressé par tous les bénédictins, qui lui donnèrent une plume ou plutôt qui prirent la sienne pour travailler à la *Gaule chrétienne*. On lui doit donc tout un in-folio de ce recueil savant. Les bénédictins, du reste, étaient des gens du monde; aussi lui fut-il permis de se distraire de la science historique par l'imagination romanesque. Ce fut alors qu'il écrivit les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. Il était beau conteur; après l'avoir écouté, on voulait le lire. Son roman fit fortune à l'abbaye pendant les longues soirées d'hiver; « on raconte que les bons pères, quand il contait ses romans, perdirent si bien le goût du sommeil, que l'aurore les surprit un jour écoutant dom Prévost* ».

Ainsi il croyait oublier, « mais que pouvait-il me servir de vaincre, puisque chaque jour le combat se renouvelait contre mes passions mutinées? » Aussi une troisième fois devait-il donner le scandale de briser sa chaîne. « Il sortit de Saint-Germain, ses amis l'attendaient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ses habits monastiques. » Il passa le reste de la journée et une partie de la nuit à se réjouir avec eux; mais le lendemain il eut peur du scandale, il s'enfuit

* C'était un plaisir trop doux, qu'il ne refusait ni à lui ni aux autres; il fut réprimandé. Ne s'avouant pas qu'il voulait sortir encore une fois de la cellule, l'abbé Prévost demanda « sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre » : il lui fallait un peu de liberté, sinon la liberté pleine et entière. Comptant sur sa demande, il s'échappa un matin par provision de Saint-Germain-des-Prés; le bref qu'il attendait ne fut pas tulminé : craignant les suites de cette troisième désertion, qui était plus sérieuse que les autres, il s'enfuit en Hollande, résolu de vivre désormais où il plairait à Dieu, confiant dans son esprit et dans son étoile.

avec ses manuscrits en Hollande, d'où il passa en Angleterre, pour retourner encore en Hollande. Ce fut là qu'il publia les *Mémoires d'un homme de qualité*. On cria à la bizarrerie. « Eh ! mon Dieu, dit-il, tout cela est bien moins romanesque et moins étrange que ma vie. Il y a quinze ans que je suis embrouillé dans mon propre roman. » Et il répétait le vers de Boileau. Aussi son historiographe dit-il avec raison : « Il a consacré sa vie à écrire des aventures imaginaires presque aussi incroyables que les siennes. »

C'est à cette date qu'il faut remarquer un voyage incognito à Paris, où d'ailleurs il avait reconquis droit de cité. Venait-il se hasarder encore à ces voluptés des passions dont il avait gardé la saveur sur les lèvres, car il ne se plaignit jamais que l'amour lui fût amer ? Revit-il Manon, qui certes alors était une fille à la mode facile à découvrir dans le monde des soupeurs, des désœuvrés, des joueurs ? Assista-t-il à cette déchéance de la courtisane qui, dans tous ses amants, n'avait pas trouvé un seul ami sérieux pour la sauver de Saint-Lazare ou des Madelonnettes un jour de maladie ou d'esclandre ?

Peut-être l'abbé Prévost joua-t-il un peu le rôle de Des Grieux dans les stations de son martyre de Paris au Havre, quand il accompagnait à cheval sa « chère maîtresse, » parmi ces douze filles abandonnées que la fatale charrette allait jeter hors de France. On se rappelle que le roman commence par cette vraie scène d'un chef-d'œuvre ; il y a là six pages qui sont la plus vive peinture des choses et des sentiments. Quand le marquis de***, étonné d'un désordre inaccoutumé dans une petite ville de Normandie, demande à un archer : « Pourquoi tout ce bruit ? — Ce n'est rien, monsieur, c'est une douzaine de femmes publiques que je conduis jusqu'au Havre de Grâce. » Et parmi ces douze filles enchaînées six à six par le milieu du corps, » il y en

avait une qui avait gardé toute sa beauté et tout son charme, c'était Manon Lescaut. Tout est tableau dans cette rencontre : « l'effort si naturel » que fait Manon pour se cacher ; Des Grieux qui pleure dans un coin, tout enseveli dans son désespoir ; les archers qui font gaiement leur besogne et qui ont le mot pour rire, comme par exemple celui qui dit : « Nous avons tiré Manon de l'hôpital par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a point d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour de bonnes actions. »

Mais pourquoi donner la copie, par un coup de crayon, d'une scène si merveilleusement peinte ? Qui-conque a lu ces six pages les gardera toute sa vie gravées à l'eau-forte dans sa mémoire. Je ne la rappelle que pour me demander si celui qui pleure dans un coin n'est pas l'abbé Prévost lui-même, retrouvant Manon quand il est trop tard pour la sauver. Et alors, après un éternel adieu, le romancier s'est substitué à l'amant : par l'imagination seulement il l'a accompagnée en Amérique et il l'a enterrée de ses mains dans les sables du désert, comprenant que c'en était fait de l'amour et de la jeunesse. Voilà pourquoi le livre a une fin digne de son commencement ; nul romancier n'a si bien trouvé, peut-être parce que nul romancier n'a si bien aimé.

Cependant, comme a dit Chamfort, il faut que le cœur se brise ou se bronze. On vit de tout, même de son chagrin, même de sa plume. Les *Mémoires d'un homme de qualité* donnèrent à l'abbé Prévost de quoi vivre quelque temps. Le succès surpassa ses espérances. Pour donner plus de prix à une seconde édition de ce livre, il songea à y joindre, en forme d'épisodes, quelque nouvelle histoire ; il chercha un sujet, un héros, une héroïne, un commencement et une fin. L'image de sa « chère maîtresse » ne lui souriait-elle pas à travers ses larmes ? Plus il s'en éloignait, et plus elle s'embellis-

sait de teintes poétiques : le souvenir a des prismes sans nombre et ne garde que le côté charmant des tableaux de l'amour. C'était une héroïne toute trouvée, une figure adorée qu'il allait peindre avec amour. Pour le héros, il n'avait qu'à se peindre lui-même. Un peu d'imagination pour mettre en scène et colorer la vérité dans le tableau de la vie intime du dix-huitième siècle, et voilà le roman, et voilà le chef-d'œuvre.

Il prit son œuvre au sérieux : il y mit son cœur et ses larmes. Le livre achevé, il ne l'oublia pas comme les autres ; il l'aimait et le consultait en ses jours de tristesse, comme nous consultons un ami qui sait notre plus cher secret. Entre autres preuves de cet amour de l'écrivain pour son œuvre, on peut voir la critique que l'abbé Prévost fit lui-même de *Manon Lescaut* dans son journal *Le Pour et le Contre*. « Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

L'abbé Prévost eut certes d'autres passions ; mais non plus de ces adorables passions de jeunesse qui ont l'emportement des chevaux de race. On a beaucoup parlé de ses amours en Hollande avec une demoiselle protestante, ce qui fut un double scandale, scandale de religion et scandale de mœurs. La protestante le voulait convertir deux fois ; il traversa tous les orages et toutes les satires. L'abbé Lenglet Dufresnoy, au tome II de sa *Bibliothèque des romans*, le malmène beaucoup à propos de cet amour ; il l'accuse d'avoir enlevé une protestante, tandis que l'abbé Desfontaines l'accuse de s'être laissé enlever. Il y a peut-être du vrai dans les deux critiques : celui qui enlève une femme n'est pas bien sûr de n'avoir pas été enlevé. Quoi qu'il en soit, les autres passions de l'abbé Prévost n'eurent plus le charme des *juvenilia*. Que de fois il a dû s'écrier avec ses autres maîtresse : « O Manon, où es-tu ? »

III

Manon a fait la douleur et l'immortalité de son amant-poète, mais n'a-t-elle pas empêché d'apercevoir tant de sœurs charmantes et attendries que l'abbé Prévost lui avait données dans le cadre de ces belles histoires : *La jeune Grecque*, *Cléveland* et *Le Doyen Kille-rine*? N'a-t-elle pas empêché, avec ses échelles de rubans et les feux de ses diamants, larmes cristallisées, d'admirer le bénédictin dans sa cellule, travaillant pour sa bonne part à cette œuvre immense de la *Galia christiana*? N'a-t-elle pas empêché de saluer le journaliste encyclopédique, toujours prêt aux aventures de la lutte quotidienne, et voyageant dans *l'Histoire des voyages*, quand il n'a pas assez d'argent pour fréter le vaisseau des passions?

On a tenté un parallèle entre Marion Delorme et Manon Lescaut; on a dit que Marion Delorme était l'image que l'abbé Prévost avait voulu peindre : on s'est trompé. Marion Delorme savait toujours ce qu'elle faisait, Manon Lescaut jamais; la première écoutait sa vanité, la seconde n'écoutait que son caprice; la maîtresse de Cinq-Mars cherchait « le soleil de la cour, » la maîtresse de Des Grieux allait vaille que vaille à tous les horizons de l'amour. Manon Lescaut par sa fin touchante est plus près de Virginie que de Marion. Au dix-huitième siècle, la grande et riche nature des tropiques était pour les poètes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on promène les plus belles rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un pays pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour et du paysage. Virginie, qui meurt dans toute sa pureté, est pourtant de par la passion la sœur de Manon Lescaut, qui meurt sous sa

couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

L'abbé Prévost, c'est déjà Bernardin de Saint-Pierre, c'est déjà Chateaubriand, c'est déjà René allant chercher dans le sanctuaire embaumé des savanes, auprès du tombeau d'Atala, un dictame pour son inconsolable cœur.

C'est ce qui a couronné l'œuvre de l'abbé Prévost, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil des déserts sur le sable qui recouvre à jamais ce qui fut Manon Lescaut. Sans l'Océan, sans la Louisiane, sans cette douleur suprême de Des Grieux, idéalisée par ce paysage qui, par le lointain, touche à l'infini, Manon ne vaudrait guère plus que toutes ces filles de Saint-Lazare qui s'en vont tous les jours et tous les soirs dans la fosse commune du cimetière et du vaudeville.

La passion de l'abbé Prévost pour son héroïne a fait de Manon Lescaut le livre d'heures des amoureux ; son art de conter en a fait le bréviaire des romanciers.

MONTERIF

I

Peu de poètes commencèrent comme Paradis de Monterif : à seize ans, il ne parfilait point la rime, il s'escrimait dans une salle d'armes ; à dix-huit ans, il était maître d'escrime ; à vingt ans, il était la terreur (il s'appelait encore Paradis) de tous ceux qui soupaient avec lui. Tout en faisant des armes, il faisait des vers, ou plutôt, tout en faisant des vers, il faisait des armes, pour défendre ses vers à la pointe de l'épée.

Or, ce poète si terrible l'épée à la main, savez-vous quelle était sa poésie? Il roucoulait des romances sentimentales dans le vieux langage naïf, qu'il fallait chanter en psalmodiant. Qui n'a entendu chanter par sa grand'mère quelques couplets des constantes amours *d'Alix et d'Alexis*, ou des *infortunes inouïes de tant belle et renommée comtesse de Saulx*? La marquise de Pompadour les chantait avec beaucoup de charme aux échos de Trianon. En effet, cette vieille musique en longs habits de deuil ne se promène à son aise que dans les allées solitaires et mélancoliques du parc de Versailles, devant ces statues attristées qui la comprennent, elles qui ont entendu Lulli!

Tout en rimant ces romances qui couraient Paris et la province, Montcrif écrivit un traité fort léger, mais fort ennuyeux: les *Moyens de plaire**, qui fit dire à ceux qui essayaient de le lire que l'auteur n'avait pas les moyens. Montcrif, cependant, plaisait beaucoup, aux hommes avec son épée, aux femmes avec ses chansons. C'était d'ailleurs un de ces beaux coureurs d'aventures qui ont l'esprit de ne jamais s'arrêter en chemin. Aussi Montcrif prétendait-il que bien peu de femmes, à l'Opéra ou à la cour, avaient refusé de chanter avec lui. Sa jeunesse date de la Régence; il était de tous les soupers, de toutes les fêtes, de toutes les folies, de tous les mardis gras; car on sait que les roués inscrivaient sur leurs tablettes le fameux vers du vieux Théophile: *Tous mes jours sont des mardis gras*.

Montcrif, qui a été plus tard de l'Académie, fut un des fondateurs de cette académie moins célèbre, mais

* L'auteur écrit cent cinquante pages pour arriver à cette conclusion: « Pour être heureux, il faut être aimé; pour être aimé, il faut plaire. » Mais comment? L'auteur ne le dit pas. Ne savait-il donc pas que le seul moyen de plaire, c'est de ne vouloir pas plaire?

moins grammaticale, connue pendant vingt-cinq ans sous le nom de la *Société de ces Messieurs*. Dans la société de ces messieurs, il y avait beaucoup de dames prises çà et là, au hasard, dans les théâtres ou dans les harems. Quiconque était belle devenait académicienne pendant quelques soirées. On soupait et on jouait des parades. D'abord les parades furent improvisées; mais bientôt on se donna la peine de les écrire; plus tard on alla même jusqu'à les imprimer.

Ainsi Montcrif passait sa jeunesse sans souci du lendemain. Or, le lendemain, quand il eut mangé son fonds avec son revenu, savez-vous ce qui lui arriva? Un brevet, signé Louis XV, qui le nommait lecteur de la reine, avec un appartement aux Tuileries ou à Versailles.

J'ai souvent remarqué que ceux-là qui dépensent gaiement leur jeunesse et leur capital, ceux-là qui mangent, comme on dit vulgairement, leur blé en herbe, trouvent toujours une planche de salut à l'heure du naufrage. Ce sont les privilégiés de la vie. Ils commencent bien et ils finissent bien; chaque page qu'ils ouvrent est écrite en encre d'or. Le grand art n'est pas de se ruiner, mais de se bien ruiner. C'est d'aller à la misère comme les victimes parées de fleurs et de sourires allaient au sacrifice. Quiconque choisit son monde pour se ruiner et ne s'accoquine dans ses jours de folie qu'à des gens de bonne compagnie, a beaucoup de chances pour voir courir encore une fois sur son chemin la roue dorée de l'aveugle déesse. Toutefois il ne faut pas abuser de cette manière de faire fortune.

Quelques-uns de *ces messieurs* devinrent ministres ou ambassadeurs. Ceux-là n'oublièrent pas ceux qui étaient restés hommes d'esprit. Montcrif, une fois lecteur de la reine, devint homme de cour sans cesser d'être homme d'esprit, homme d'épée, et surtout homme à bonnes fortunes. Il n'est pas jusqu'à l'Académie dont il ne voulût triompher. C'est pour cette conquête qu'il fit l'*Histoire*

des Chats, qui lui valut, en attendant, le surnom d'historiographe. Ce fut le comte d'Argenson qui, le premier, l'appela ainsi. Montcrif était allé le trouver au départ de Voltaire pour la Prusse. « Mon cher ministre, puisque Voltaire est parti, faites-moi donner sa place d'historiographe du roi. » Le comte d'Argenson, qui avait lu *l'Histoire des chats*, répondit gaiement à son ancien compagnon d'aventures : « Historiographe ? vous voulez dire historiographe. »

Montcrif voulut bien rire avec d'Argenson, mais il n'entendait pas raillerie avec les autres. Le poète Roy, qui disputait à Montcrif le privilège de faire de mauvais opéras, se permit, en pleine assemblée, au Palais-Royal, de faire rimer historiographe et Montgriffe. Montcrif se contint ; mais il attendit Roy à la sortie du Palais-Royal, et lui proposa, à bout portant, non pas une épigramme, mais un coup d'épée ou des coups de bâton. « J'aime mieux la pluralité, » dit Roy. Et Montcrif, sans plus de réflexion, commença à exécuter le patient. Roy, qui était accoutumé à ces traitements, et qui n'avait guère moins de souplesse que de malignité, retourna la tête et dit à Montcrif : « Patte de velours, Minon, patte de velours ! »

C'était le génie de l'esprit et de la résignation. Que les coups de bâton retombent sur Montcrif !

II

Il en coûte cher d'être riche, dans cette république spartiate qui s'appelle la république des lettres. Montcrif éveilla par ses bonnes fortunes, et surtout par ses pensions, la jalousie de la critique mal famée et affamée. On lui laissa l'argent qu'il avait et qu'il donnait sans compter, car il était généreux ; mais on lui nia l'esprit et le talent, on lui nia même le charme. Quand il publia son *Essai sur*

les moyens de plaire, on écrivit qu'il ressemblait à ceux qui meurent de faim avec le secret de faire de l'or. *L'Histoire des Chats*, qui n'a que cent pages (c'est cinquante de trop), inspira dix volumes de critiques. Le marivaudage avait fait son temps; nul ne se trouva pour défendre l'esprit de Montcrif.

Il se consola des critiques avec les éloges d'un brahme qui lui écrivit que son roman des *Ames rivales* était le plus heureux développement du système de la métempsychose. O singularité des destins littéraires ! Un ami de Montcrif emporte aux Indes un roman écrit un jour de distraction. Un brahme se passionne à la lecture de ce roman : « C'est le génie de la transmigration des âmes qui a parlé. » Le roman est traduit et commenté. Il est compris dans les textes de la religion de Brahma. On envoie un présent à Montcrif, tout en inscrivant son nom dans les temples indiens.

Un des livres sacrés de la religion des Indiens contient les fabuleuses aventures des *Ames libres*. Voici une de ces aventures, traduite du texte même :

Un prince pria une déesse, dont le temple était à l'écart, de lui enseigner le Mandiran, c'est-à-dire une prière qui a la force de détacher l'âme du corps, et de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandait. Mais, par malheur, le domestique qui l'accompagnait, et qui demeura à la porte du temple, entendit le Mandiran, l'apprit par cœur, et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce prince se fiait entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venait d'obtenir; mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiran. Il arrivait souvent que le prince se cachait dans un lieu écarté, d'où il donnait l'essor à son âme; mais, auparavant, il recommandait à son domestique de garder soigneusement son corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitait donc tout bas sa prière, et son âme se dégageait à l'instant de son corps, voltigeait çà et là, et revenait ensuite. Un jour que

le domestique était en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son âme, étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du prince. La première chose que fit ce faux prince fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prît point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'âme du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans son palais.

Montcrif est parti de là pour écrire les *Ames rivales*. C'est un conte amoureux où deux âmes voyagent beaucoup. Elles vont d'un corps à un autre, sans trop s'inquiéter de la maison natale, où toutefois elles reviennent pour ne plus former qu'une seule âme en deux corps.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Montcrif n'avait songé qu'à écrire un *ballet* pour l'Opéra. Dans sa lettre à Mme ***, il lui dit : « Vous trouverez un *ballet* dont le sujet ne tient à aucun de ceux qu'on a traités sur nos théâtres. Je l'ai pris dans des fragments de la philosophie de ces célèbres brahmes qui vivent actuellement sous l'empire du Mogol. Ils s'imaginent et croient avoir fait cette découverte, que les âmes reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre. « Je mets en scène deux amants aimables; le spectateur les voit d'acte en acte revivre dans une condition, dans une patrie nouvelle, et avec une figure différente; leur âme est tout ce qui leur reste de l'état précédent: mais que ne fait-elle pas pour les réunir? Elle les attire l'un vers l'autre; rien ne peut altérer ce penchant; et il résulte enfin de chaque intrigue, que ce qu'on appelle amour n'est qu'une reconnaissance de deux âmes destinées à s'aimer, et qui avaient été séparées. Ce ballet n'a pas été mis en musique; la singularité du genre m'a alarmé, j'ai craint qu'il ne fit pas autant de fortune que les *Ames rivales*. Le sort que cette fabuleuse histoire a eu dans l'Inde est trop singulier pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avais donnée manuscrite à un Français qui retournait

au Mogol ; il en fit part à un brahme qu'il prit pour interprète. Ce savant philosophe fut saisi d'étonnement et d'admiration en voyant la profondeur de mes rêveries ; il découvrit de nouvelles branches du merveilleux système des âmes douées de la liberté de quitter et de reprendre leur personne, après s'être promenées dans l'univers. Admirez, je vous prie, madame, ce contraste : tandis que, dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étais que l'auteur d'une jolie chimère, je passais dans le Port-Royal du Gange. pour un génie transcendant. Je reçus un présent du brahme *, avec mille assurances d'estime et de vénération. »

Montcrif fut le courtisan le plus achevé du dix-huitième siècle. Il avait l'art d'être de toutes les opinions : dévot avec la reine, licencieux avec le roi, philosophe à l'Opéra, dormeur à l'Académie. Il était toujours de l'avis de tout le monde, quoiqu'il eût commencé, avec sa renommée de prévôt de salle d'armes, à mettre tout le monde de son avis.

Montcrif eut plus d'un succès à l'Opéra. Je n'ai pas eu le courage de lire jusqu'au bout *l'Europe galante et Zélindor*. Il avait débuté au Théâtre-Français par *l'Oracle de Delphes*, une comédie en vers libres et en libres pensées, qui fut défendue à la quatrième représentation. Montcrif, qui n'avait pas plus le sentiment de la poésie païenne que de la poésie chrétienne, avait eu le tort de railler les dieux d'Homère, qui sont toujours des dieux pour les grands esprits. Mais là n'était pas la raison de la suppression de la comédie : on y avait vu des attaques symboliques contre les dieux de la Bible et de l'Évangile.

Il vécut ainsi jusqu'à près de quatre-vingt-quatre

* Un petit in-folio manuscrit, représentant les principaux dieux de l'Inde, avec des notes mystiques. Ce manuscrit est à la Bibliothèque impériale.

ans, et jusqu'à ses derniers jours, il fut assidu au foyer de la Comédie-Française et dans les coulisses de l'Opéra. Selon Grimm, qui l'a beaucoup connu, « il a poussé la passion pour la table et pour la créature, ou plutôt pour les créatures, au-delà de quatre-vingts ans. Il n'y a pas bien longtemps qu'il traversait encore, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, en disant : « Si quelqu'une de ces demoiselles était
« tentée de souper avec moi, il y aurait quatre-vingt-
« cinq marches à monter, un petit souper et dix louis
« après le dessert. » Et, jusqu'à la fin, il se trouva toujours une de ces demoiselles pour le suivre aux Tuileries, dans un petit appartement connu longtemps sous le nom du Paradis de Montcrif.

Le roi Louis XV, qui se consolait de vieillir en voyant Montcrif porter si gaiement ses quatre-vingt-trois ans, et qui le croyait presque centenaire*, lui dit un jour qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans. Je ne les prends pas, sire, » répondit Montcrif.

Cependant la mort comptait. Un soir il avait dit à son valet de chambre qu'il reviendrait souper avec une de ces demoiselles. Cette fois, ce fut la mort elle-même qui vint s'asseoir à la table de Montcrif : « C'est fini, dit-il, je ne chanterai plus. » Il se traîna jusqu'à son lit et se coucha dans le tombeau**.

* On le disait beaucoup plus vieux qu'il n'était, parce que le comte de Maurepas, ancien ministre d'État, aimait à dire que Montcrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes. Ce qui donnait à Montcrif près de cent ans. Aussi sa vieillesse était devenue un sujet de plaisanterie à la cour. GRIMM.

** On ne le laissa pas partir pour l'autre monde sans les honneurs de l'épithaphe; voici celle qui est venue jusqu'à nous :

*Avec des mœurs dignes de l'âge d'or,
Il fut un ami sûr, un poète agréable;
Il mourut vieux, aussi vieux que Nestor,
Mais il fut moins bavard et beaucoup plus aimable.*

III

En 1791, quand on ne croyait plus à tous ces légers poètes, roses de mai du dix-huitième siècle que le pressentiment seul des orages révolutionnaires avait effeuillées, on réimprima les œuvres de Montcrif en deux volumes in-8°; ces deux volumes renferment : *Essais sur les moyens de plaire*, écrits dans la manière Marivaux, mais avec moins d'esprit; des contes de fées qu'il faut lire, quand on sait lire; des discours d'académie; des poésies chrétiennes inspirées par la reine Marie Leczinska, qui, Montcrif l'a trop prouvé, n'était pas une muse; une méchante comédie, *les Abdérites*; des ballets et des opéras, *la Fête du Soleil, l'Empire de l'Amour, Isis et Osiris*; des cantates, *Vénus retrouvée, la Muse de l'Opéra, Reproches à Corinne, Amasis, la reine de Circassie, Alcide et Omphale, le roi des Sylphes*; des poésies : romances et chansons, épîtres à tout le monde, petits vers aux dames de la cour, rimes familières à la première venue. Enfin, pour couronner l'œuvre, cette fameuse *Histoire des Chats*, que personne ne lira jamais d'un bout à l'autre, mais qui portera le nom de Montcrif à toutes les postérités.

Il était de la pire espèce des poètes : les poètes de société, les poètes du monde, les poètes de cour. La vraie muse est sauvage; elle aime l'air vif de la montagne ou l'ombre inspiratrice de la forêt. Elle a des caprices de reine, mais elle ne veut pas loger avec le roi; elle aime mieux, dans sa souveraineté idéale, habiter la demeure azurée du poète, quel que soit l'escalier.

Montcrif, s'il eût été un vrai poète, ne se fût pas enfermé dans l'oratoire de Marie Leczinska. Il y avait deux reines à la cour de Versailles, la femme du roi et la maîtresse du roi. L'abbé de Bernis, tout abbé qu'ilût, était le poète de la maîtresse du roi. Montcrif, tout

galant qu'il fût, était le poète de la femme du roi. Contraste des contrastes, tout n'est que contraste ! Montcrif prit un masque et chanta des cantiques spirituels ; il croyait pouvoir réconcilier la dévotion avec l'esprit ; mais c'est la réconciliation normande, parce que, selon un mot de Montcrif lui-même, l'esprit était plus que jamais brouillé avec la dévotion. D'Alembert, qui n'entendait rien ni de part ni d'autre, d'Alembert, qui n'avait aucun sentiment de l'inspiration chrétienne, disait que les poésies spirituelles de Montcrif étaient vraiment spirituelles dans tous les sens possibles de ce mot. Montcrif avait composé de la musique pour ses romances, il en composa pour ses cantiques ; et, pendant qu'à Trianon madame de Pompadour chantait les romances, dans la chapelle de Versailles, Marie Leczinska chantait les cantiques.

Il ne doit pas être enseveli tout à fait dans le linceul de ses œuvres. Pour les curieux littéraires, on pourrait réimprimer les *Ames rivales*, les romances, les contes, quelques pages sur l'esprit critique, des maximes recueillies çà et là dans le banquet un peu froid de son esprit, enfin l'*Histoire des chats*. Pourquoi ne pas dire à Montcrif : « Ami oublié, lève-toi, chante et conte ? * »

Montcrif, dans le monde, aimait à conter, mais il était prétentieux et tourmenté, voulant avoir trop d'esprit. Il suivait, comme Marivaux, ses sentiers détournés, en horreur du grand chemin. Piron a dit : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Montcrif, et Montcrif n'engendrera rien du tout. » En effet, Montcrif est le dernier mot de l'esprit de Fontenelle.

* Si ses romances nous venaient d'Allemagne avec le titre de ballade, nous ne manquerions pas d'y trouver tous les caractères du genre. Nous sommes comme les voyageurs qui n'ont d'enthousiasme qu'au delà du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées.

Fontenelle avait réduit en statuette la Vénus de Médicis avec le ciseau de Coustou ; mais c'était encore une œuvre d'art. Marivaux avait drapé la statuette avec le sentiment de la poésie et avec la malice de l'amour. Montcrif l'habilla et ce ne fut plus qu'une jolie poupée.

IV

J'allais oublier de dire que l'œuvre sérieuse de Montcrif, ç'a été l'amour. Il y a des hommes prédestinés à l'amour ; ils ont le charme, comme si une bonne fée eût répandu sur leur berceau le parfum voluptueux des cheveux de Vénus sortant de la mer et de Diane sortant de la forêt. La plupart des hommes sont condamnés à vivre de peu en amour ; ils prennent une femme et c'est fini ; leurs vanités les emportent ailleurs. L'un va à la guerre, l'autre trône dans une boutique ; celui-là va à la philosophie, celui-là ne fait rien du tout. Quelques-uns jettent un regard en passant sur le pays des joies amoureuses, ou du moins ils se contentent d'avoir vingt ans une fois dans leur vie. Mais ceux que j'appellerais les vrais privilégiés de la terre, les enfants prodiges de leur cœur, qu'ils donnent toujours et qu'ils retrouvent toujours, parce que leur vie est dans leur cœur, ceux-là ont vingt ans pendant quatre-vingts ans. Aussi les femmes les reconnaissent : ils n'ont qu'à paraître pour répandre autour d'eux le charme de la baguette d'or. Et ce qui les rend plus forts, c'est qu'ils ont le charme sans le savoir ; mais les femmes le savent bien ; ils n'ont qu'à parler, spirituels ou bêtes.

Tout en traversant d'un pied léger la forêt des vertes passions de la vie, Montcrif, qui ne voulait pas prendre le temps d'aimer, disant qu'il laissait cela à son valet de chambre, se trouva pris un jour dans la ramure la plus touffue, comme Daphné elle-même quand elle s'est mé-

tamorphosée en laurier. Ce fut à la cour. Une dame de la reine, dont je ne dirai pas le nom, parce que je rencontre souvent son arrière-petite-fille, écoutait chanter les romances de Montcrif avec de si beaux yeux ouverts sur l'idéal, que Montcrif se passionna, comme poète d'abord et comme amoureux bientôt.

C'était au temps où Marie Leczinska, prenant au sérieux son lecteur ordinaire, rassemblait deux fois par semaine quelques duchesses distraites et quelques gentilshommes fainéants, pour ouïr, avant le souper, trois ou quatre pages des romans de la chevalerie. Montcrif remarqua que sa duchesse aux beaux yeux était la seule, avec la reine et le président Hénault, qui fût à toutes les lectures. Mais, comme le président Hénault dormait, et comme la reine, toujours préoccupée de son salut, n'écoutait qu'à demi, la belle duchesse était seule à comprendre le roman. Le reste de la compagnie, se renouvelant sans cesse, ne s'inquiétait guère des aventures du damoiseau et de sa dame aux blanches mains.

Au bout de quelques soirées, Montcrif et la duchesse avaient commencé un autre roman qu'ils lisaient tous les deux dans leurs yeux. Bientôt ils ne se contentèrent plus de ce beau style, le plus simple et le plus éloquent. Montcrif prit une plume et écrivit une épître toute parée de faux ornements, où l'esprit, à force de vouloir enguirlander le cœur, ne laissait plus voir ni l'esprit ni le cœur. La duchesse ne répondit qu'à la troisième épître; elle répondit en prose, elle répondit pour dire qu'elle ne voulait pas répondre; elle donnait de si bonnes raisons, dans un style si tourmenté, que Montcrif comprit qu'elle répondrait désormais à chacune de ses lettres.

Il y avait un mari jaloux, comme dans les chansons de Montcrif. C'était pourtant un de ces courtisans des mœurs de Louis XV, qui était le mari de toutes les

emmes, excepté de la sienne ; mais il ne voulait pas qu'un autre prît son bien où il le trouvait.

Après avoir, durant toute une année, filé le parfait amour aux pieds d'Omphale, Montcrif voulut briser son fuseau ; mais la duchesse lui répondit cette fois par ces quatre vers de la fameuse romance de Montcrif :

*L'époux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.*

Ici l'historien entre dans la nuit des suppositions : les lettres de Montcrif, qui sont les seules pièces officielles, ne concluent pas, et celles de la duchesse n'existent plus. Quelques phrases seulement, citées dans celles de Montcrif, pourraient décider cette grave question ; par exemple quand la duchesse dit : « Je ne veux plus vous voir que de loin, car hier vous n'étiez plus le Montcrif que j'ai dans le cœur. » Et plus tard, quand l'espérance s'est changée en souvenir : « Ah ! le beau temps, mon ami, quand notre raison est dans notre cœur ! quand nous sommes sages à force d'être fous ! » Et plus loin encore, quand la rougeur ne monte plus au front, pendant qu'on écrit une page du passé romanesque « Je me souviens de cette nuit où notre carrosse fut assailli au Cours-la-Reine. »

Montcrif était prédestiné à l'amour ; ç'a été sa poésie et son art ; et sa vraie épitaphe est celle-ci, que j'ai lue sur une pierre antique :

« Ci-gît qui aima Charmide et Myrto. Nymphes, ne pleurez pas. L'âme de ceux-là qui ont aimé est comme la fleur qui parfume les ruines du monument. Il aima aussi Omphale et Chloé. Ne pleurez pas : le Temps a emporté son âme dans leur jeunesse. Il aima aussi Cirrha et Clæa. Ne pleurez pas, car son âme, comme un léger souffle de mai, traverse vos chevelures d'or et d'ébène, quand l'amour passe dans vos cœurs. »

MALFILÂTRE ET GILBERT

I

Il y a sur Malfilâtre, ce beau vers de Gilbert :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Pour parler en prose, Malfilâtre n'a pas été mis au tombeau par la faim ; c'est l'amour qui, à trente-quatre ans, l'a arraché des bras des trois Grâces pour le jeter dans les bras des trois Parques.

Malfilâtre était ignoré à sa mort, mais son épitaphe a été écrite par la postérité elle-même. Il en sera ainsi d'Hégésippe Moreau et de tous ceux qui n'ont éveillé la curiosité littéraire qu'au bruit de leurs funérailles. « Qui est-ce qui chante là-bas ? — Qu'importe ! je n'ai pas le temps de faire de nouvelles connaissances, » dit le public indifférent. « Qui est-ce qu'on enterre là-bas ? — C'est un poète qui n'avait pas de place au soleil des poètes. — Ah ! dit le public, si j'avais su qu'il y eût un poète du nom de Malfilâtre, de Gilbert, d'Hégésippe Moreau ! » Et on venge le poète mort sans songer qu'il y a toujours un poète vivant qui n'a pas sa place « au banquet de la vie. »

Malfilâtre avait étudié pour sa muse, comme La Fontaine, *l'art de plaire et de n'y songer pas* ; il avait vécu en familiarité intime avec Ovide ; il aimait Ovide jusqu'à boire, par les lèvres de sa muse, les *Tristes* et les *Métamorphoses*, comme Cléopâtre buvait des perles.

Dépaysé entre Jean-Baptiste Rousseau et Saint-Lambert, il est de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de venir en leur temps. Il a cherché sa voie et n'a trouvé que le tombeau.

Il ne reste de lui que son nom et une strophe sur le Soleil :

*Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu.
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages ;
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.*

Cette strophe, très admirée dans les collèges, vaut ce distique d'un méchant poète qui venait de lire la Vie de Galilée :

*Soleil, âme du monde et chanson des beaux jours,
Ne tourne plus jamais et rayonne toujours.*

Il reste aussi de Malfilâtre une belle traduction de *Super flumina Babylonis* :

*Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs ;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.*

*Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.*

*Chantez, disaient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,*

*Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire, admira tant de fois.*

*Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants?*

*O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;*

*Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais!*

Au XVIII^e siècle, ce qui manquait le plus aux poètes c'était la poésie. Malfilâtre a traduit une grande page biblique, mais il n'a rien créé,

II

La même province donnait le jour, en plein dix-huitième siècle, à un poète et à une courtisane qui devaient mourir tous les deux d'une façon théâtrale : le poète à l'hôpital, la courtisane sur la guillotine. Vous avez reconnu Gilbert et madame Du Barry *, beaucoup de poésie et un peu d'amour.

Je vais effaroucher toutes les blanches illusions qui protègent les tombes, en disant que Gilbert est mort

* J'ai déjà rappelé que Jeanne Darc et Jeanne Vaubernier, les deux Jeanne de la monarchie, sont parties toutes deux de ce village poétique, *Vaucouleurs!*

avec deux pensions et beaucoup d'argent dans sa cassette, ce qui explique pourquoi il en avala la clef dans un accès de folie. Cette folie n'était pas l'œuvre de la misère. Gilbert vivait en misanthrope, mais avec les distractions d'un gentilhomme; il s'en allait rêver dans la forêt de Vincennes, non pas à pied, mais à cheval. Ce fut au retour d'une de ces promenades, qui ne rappellent pas, j'imagine, les faméliques poètes dont parle Boileau, qu'il fit une chute et faillit se rompre le cou sur le pavé de Paris. On le releva mourant et on le porta à l'Hôtel-Dieu, parce qu'il ne pouvait plus dire où était sa maison. Une fois à l'Hôtel-Dieu, il revint à lui et s'effraya de se trouver en pareil lieu; mais les médecins lui représentèrent qu'il avait à passer par une opération dangereuse et qu'il était placé là mieux que chez lui pour la subir. Gilbert ne se résigna qu'en se réfugiant en Dieu. On le trépana peu de jours après; on le rappela à la vie, mais non pas à la raison. Il quitta l'Hôtel-Dieu et voulut continuer sa manière de vivre, sinon sa manière d'écrire; car, à partir de ce moment-là, il se mit à traduire des psaumes, se détournant de la terre et se tournant vers Dieu, — le seul ami du lendemain. — Il retrouva çà et là sa poésie; mais le plus souvent, quand il l'appelait, il ne voyait venir à lui que la démence. Il eut peur de sa solitude; il retourna à l'Hôtel-Dieu, comme s'il dût y retrouver sa raison, car c'était là qu'il l'avait laissée sur le champ de bataille de la médecine. Il y mourut bientôt en jetant ce cri sublime, qu'il n'avait retrouvé dans son cœur qu'après l'avoir traduit de David : *Au banquet de la vie...*

Bien mourir ! disaient les anciens; les modernes nous tiennent compte de ne pas mourir gaiement. Faites mourir Malfilâtre sur un bon oreiller, Malfilâtre perd l'immortalité. Faites mourir Gilbert comme M. de Buffon, et ce n'est plus qu'un poète du commun des

martyrs, au lieu d'un poète martyr*. Jean-Jacques Rousseau lui-même doit la moitié de sa célébrité à sa vie romanesque, sinon à sa mort mystérieuse.**.

Gilbert avait vingt-neuf ans ; il était venu au monde avec l'âme d'un poète, il allait continuer son rêve au ciel. « Poète ! lui a dit un chrétien, vous n'irez point à l'Académie, mais vous irez au ciel ; et c'est là votre destinée ! »

Pourquoi Gilbert, qui s'épuisait en madrigaux et en héroïdes, ne se contenta-t-il pas d'être un élégiaque et un satirique ? Il avait les pleurs, il avait les furies. Ses élégies gardent le sentiment jusque dans leurs formes surannées ; sa satire du *Dix-huitième siècle* reste encore l'implacable réquisitoire de la foi armée contre la logique de Satan. Dans ce tableau vivant, tout passe : académiciens bâtonnés, filles vendues à l'Opéra ou à Richelieu, philosophes gagés par les rois aveugles ! Après avoir vécu des ironies de *Candide* et de *Jacques le Fataliste*, on sourit avec sympathie à ces pieuses colères du chrétien, à ces anathèmes du poète indigné.

* Et on vendrait ses autographes cent sous et non cent écus comme il est arrivé ces jours-ci.

** J'ai osé dire la vérité sur la mort de Gilbert. Mais je me rassure en pensant que personne ne me croira. J'ai contre moi la tradition qui caresse ces généreuses pitiés éveillées dans tous les cœurs pour la poésie et pour la jeunesse. Et d'ailleurs le roman de Gilbert n'a-t-il pas été transcrit sur la table d'or de l'histoire par une de ces plumes qui font la vérité, parce qu'elles écrivent pour l'avenir ? Grâce à M. Alfred de Vigny, ces trois ombres mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier ont eu leur Joseph d'Armathie qui a répandu sur leurs cendres des parfums, des prières et des larmes !

Qu'est-ce que l'histoire après la légende ?

LES POÈTES
DE
MADAME DE POMPADOUR

GENTIL-BERNARD ET LE CARDINAL DE BERNIS.

I

La fortune s'est amusée, il y a un peu plus d'un siècle, à conduire par la main deux poètes aimables qui s'étaient mis en route un beau matin, sans argent, à l'aventure et à la grâce de Dieu. C'étaient Bernard et Bernis.

Bernard était fils d'un pauvre sculpteur de province. Voltaire l'avait, suivant sa coutume, baptisé à sa guise; il écrivait à Bernard pour un souper chez madame Duchâtelet :

*Au nom du Pinde et de Cythère,
GENTIL-BERNARD est averti
Que l'Art d'Aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de Plaire.*

Bernard est né à Grenoble en même temps que Louis XV. « C'est étrange, disait plus tard madame de Pompadour, qu'il me soit né dans la même saison deux amoureux de qualité : un roi et un poète. » L'amour et la poésie surprirent Bernard tout au matin de la vie. Au sortir du collège, il alla passer quelque temps à la campagne d'un oncle ; là, il trouva Claudine au gré de son cœur. C'était une jolie paysanne

*Dont les cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.*

C'était la cousine et la servante du curé de la paroisse; s'il faut en croire Bernard, elle se passa du saint homme comme du notaire, à l'heure des amours. Après avoir aimé Claudine et rimé en son honneur quelques stances licencieuses, Bernard partit pour Paris, le pays de ses aspirations, où il fallut s'enfumer dans le grimoire d'un procureur. Le marquis de Pezay (le soldat et non le poète), ayant des affaires en cette étude, s'émerveilla de la belle humeur de Bernard. C'était alors un beau garçon, d'une stature magnifique, demi-souriant, demi-rêveur, « la coqueluche des sémillantes fillettes. » Grâce au marquis de Pezay, il fit un pas rapide dans le monde, il mordit à belles dents aux vertus les plus revêches. Mais, au beau milieu de ses succès, il partit pour les guerres d'Italie avec Pezay, sous les ordres du maréchal de Coigny, dont il devint le secrétaire. Il se battit en soldat, mais il chanta mal ses combats. Au retour de cette campagne, il fut accueilli par madame Lenormand d'Étioles, en qualité de bel esprit, disait-elle. Pour lui, il prenait une autre qualité dans la maison. C'est là qu'il connut Bernis.

Quand Bernis et Bernard se rencontrèrent, suivant l'expression du cardinal, « à la porte de ce cœur rebelle qui devait régner sur le monde, » ils avaient déjà tous deux un caractère rigoureusement dessiné. Bernis était dévoré d'orgueil et d'ambition; Bernard, qui ne devint pas cardinal, était pourtant le plus sage : il savait que la gloire ne se donne pas pour rien; il se contentait des amourettes, des petites chansons et des petits soupers; le tout à huis clos. Ils suivirent tous deux leur chemin sans détour et sans entrave : l'un avec une joyeuse insouciance, l'autre avec une ardeur aveugle, tous deux se retrouvant çà et là, à propos d'une rime ou d'une femme, avec Euterpe ou avec madame de Pompadour. « Eh bien, où en sommes-nous, monsieur l'abbé? — Sur ma foi, j'arrive à l'Académie. » Un peu plus tard :

« Me voilà ambassadeur. » Peu de temps après : « Me voilà ministre. » Enfin, sur la dernière question de son ami, il répondait : « Hélas ! il n'y a plus rien à faire, ils m'ont nommé cardinal. Mais vous, Bernard ? — Toujours Gentil-Bernard, comme dit Voltaire. — Et comme disent les femmes. Ah ! bienheureux poète ! Voulez-vous être de l'Académie ? — Pourquoi faire ? »

Bernard ne se démentit pas un seul instant ; il fut jusqu'au bout l'Anacréon français, s'épanouissant au bruit des verres et des chansons, recherchant l'odorante fumée du vin de Champagne, mais jamais celle de la gloire. Il faisait des vers pour servir ses amours, mais il avait en horreur les imprimeurs et les libraires ; il ne consentit jamais à faire un petit volume de ses petits vers. Trouverait-on de nos jours un poète d'autant d'esprit ? Cependant, plus que jamais il serait temps de comprendre que Dieu a donné la poésie à la plupart des poètes, comme la rosée aux fleurs. Soyez donc le poète de vous-même, le poète de votre amour, de votre misère et de votre grandeur ; chantez pour votre cœur, mais chantez pour vous : nul ne se plaindra de la chanson. A quoi bon dévoiler aux autres les mystères de votre âme ? un peu de pudeur, s'il vous plaît. N'allez pas ainsi offrir à tout venant cette âme en grand déshabillé ; n'allez pas ainsi profaner votre amour le plus pur, celui qui se cache discrètement dans les forêts vierges du souvenir.

Bernard refusa toutes les faveurs qui mettent l'orgueil en jeu. Il ne voulut pas être de l'Académie ; comme Rameau, il refusa des lettres de noblesse. « Voyons, que puis-je donc faire pour vous, mon cher poète ? » lui dit madame de Pompadour à son arrivée au pouvoir. Bernard se contenta de baiser la main de la marquise. « Allez, vous n'êtes qu'un sot ; vous ne serez jamais rien de bon. » Madame de Pompadour s'arrangeait mieux de l'ambition de Bernis, qui, par là, flattait

si bien son penchant. « A la bonne heure, celui-là ne restera pas en chemin ; il n'en est pas, comme vous, à regretter sa Claudine. Quelle fantaisie vous a donc pris d'aimer cette paysanne ? — L'amour est le dieu des contrastes et des extravagances, madame la marquise : quand on commence par une bergère, on finit par une reine ; j'ai débuté par Claudine, ne suis-je pas allé jusqu'à... — La Bastille ! » s'écria madame de Pompadour avec un sourire de mauvais augure. Bernard se mordit les lèvres et sortit avec cette leçon. Il comprit bien qu'en amour, jouer avec l'esprit, c'est jouer avec le feu. Déjà c'était un amant silencieux sur ses bonnes fortunes, savourant à loisir dans son cœur toutes les ivresses de la vie. Mais depuis ce jour,

Muet aux pieds des idoles du temps,

son cœur fut un abîme de ténèbres ; hormis Claudine, il n'afficha pas une seule maîtresse.

Bernard resta dix ans attaché à la maison de Coigny. La fortune du poète s'arrondit un peu par le testament du maréchal ; de jour en jour elle s'arrondit encore. Bernard, tout en se débattant contre les faveurs de la fortune, mourut avec cinquante mille livres de rentes. C'était peu de chose en face de son ami le cardinal, qui eut pendant ses belles années un demi-million de revenu.

Quand Bernard fut nommé secrétaire général des dragons, vers 1740, Voltaire, qui recherchait toutes les amitiés littéraires avec des petites lettres et des petits vers, lui écrivit : « Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons ! Notre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Vous dites que la fortune de M. de Coigny (le petit-fils du maréchal) a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Mais si la fortune a des ailes, la vôtre

a des yeux : on ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soins de vous. Souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. » Déjà Bernard était nommé l'Ovide français pour son *Art d'aimer* et pour quelques charmantes poésies, comme l'*Épître à Claudine*, que toutes les femmes avaient apprise de la bouche du poète. « Ah ! poète, lui dit un jour madame de Forbin, je sais votre épître par cœur ; mais que puis-je faire pour que votre cœur l'oublie ? » Ainsi on était jaloux de Claudine, et on n'était pas jaloux de Céliante, de Zélie ou de toute autre rivale célèbre. Cette *Épître à Claudine*, qui commence comme un conte de La Fontaine, tourne peu à peu à l'élégie. Le poète, après avoir écouté les souvenirs les plus gais et les plus profanes de l'amour, finit par s'abandonner à l'inspiration du cœur. Comme cette épître est la meilleure page de l'histoire de Bernard, j'en détache quelques vers, non pas au hasard :

*Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore ?
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les Amours.*

Ici le poète raconte, dans le goût du temps, comment ils ont enivré le bon curé pour s'enivrer plus à leur aise à la coupe profane :

*Que de serments ! que de baisers de feu !
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu.*

Enfin le poète va dire adieu à Claudine ; le cœur, étouffé dans le plaisir, s'anime à un pur rayon d'amour :

*Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce vallon, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,*

*Tous ces témoins de nos fraîches amours ;
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?*

N'y a-t-il pas là ce premier voile de mélancolie que nous avons trop mouillé de larmes ? Avec ces cinq vers, aujourd'hui on en ferait cinquante. Nous y gagnerions peut-être quelques rayons de soleil couchant, un coin de ciel, une étoile mélancolique ; Bernard est trop bien sur la terre pour songer à tout cela, son regard ne recherche le ciel que dans les yeux de sa maîtresse.

Les premiers vers de l'*Art d'aimer* tracent aussi à grands traits la vie de Gentil-Bernard. Il est bien entendu que, pour savoir l'histoire d'un poète, il faut lire et relire ses vers plutôt que sa biographie. Dans ses vers, le poète se laisse çà et là surprendre par la vérité ; il se confesse à son insu ; il éparpille sans y penser tous les trésors du souvenir, comme le peintre qui, dans ses tableaux, se surprend à donner à Diane, à sainte Cécile ou à Jeanne d'Arc les yeux ou la bouche de sa maîtresse. Voici donc les premiers vers de l'*Art d'aimer* :

*J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire !
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet, aux pieds des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire ;
Des doctes sœurs j'ai négligé la lyre ;
J'ai vu Daphné : je vais chanter l'Amour !*

Pour se voir comment Gentil-Bernard entend l'amour, il faut lire tout son poème. Cet *Art d'aimer* est plutôt l'art de ne pas aimer, ou encore l'art de ne plus aimer. L'Olympe et Cythère, Vénus et Diane, tout l'attirail mythologique est là qui s'agite pour la dernière fois. Par malheur pour l'amour, le plus apparent symbole du poème est la ceinture de Vénus. Gentil-Bernard, un païen, ne voit pas l'amour ailleurs. Mais à quoi bon

l'Art d'aimer, comme s'il y avait une école d'amour ? L'amour est une surprise, une divination, une science soudaine. Une femme est plus éloquente avec un regard ou avec un sourire que tous les Oyides et les Gentil-Bernard du monde.

Madame de Pompadour, qui avait, en dépit d'elle-même, un penchant secret pour Bernard, parvint à l'exiler un peu de Paris. Elle le nomma bibliothécaire du château de Choisy, où elle lui fit bâtir une charmante maisonnette, nommée par les poètes du temps le Parnasse de l'Anacréon français. Bernard, qui n'était jamais seul dans l'exil, se résigna de bon cœur. Louis XV n'allait guère dans sa bibliothèque, ni Bernard non plus. « Qu'irais-je faire de bon parmi tous ces morts ? » disait-il gaiement à ses amis. Un jour il écrivait à Voltaire : « Faites donc passer au pauvre ossoyeur de Choisy votre beau poème avec les images ; je tiens une fosse toute ouverte : au moins ces morts-là reviennent comme les esprits. »

Louis XV aimait Bernard par boutades ; il l'accueillait toujours avec bonne grâce ; il voulait bien entendre ses vers ; mais Bernard n'aimait pas Louis XV de si près ; il savait que le roi daignait être jaloux du poète. Madame de Pompadour allait quelquefois oublier, à côté de Bernard, le roi, les jésuites et le parlement. Dans le *Voyage en Bourgogne*, Bertin, passant devant le château de Choisy, rappelle poétiquement les doux passe-temps de Gentil-Bernard :

*C'est là qu'entouré des Amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle
Mettait l'Art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Par un baiser de l'écolière.*

L'écolière était quelquefois madame de Pompadour ; mais quand celle-là manquait, Gentil-Bernard n'avait pas le temps de s'en plaindre. Et d'ailleurs, comme ses vins étaient dignes de son esprit, les amis venaient à toute heure « gazouiller » avec lui. A Choisy comme à Paris, le bibliothécaire déjeunait, dînait et soupa à fond tous les jours de la vie, ce qui est un prodige pour un poète.

Quand Bacchus et l'Amour (pardonnez-moi ce retour aux vieilles idoles ; mais, à force de secouer la poussière qui les couvre, je m'y laisse prendre malgré moi) donnaient à Gentil-Bernard le temps de respirer, il rappelait les Muses effarouchées ; de là nous viennent ces petites odes anacréontiques, ces épîtres galantes, ces fantaisies licencieuses, que le malin poète n'avait garde de faire imprimer, sachant bien que tout cela s'imprimait dans les cœurs, à l'ombre des paravents.

Toutes ces poésies, à bon droit dites fugitives, sont loin d'être de l'invention de Gentil-Bernard, qui n'était guère qu'un écho aimable des chansons de ses devanciers. Des poètes sans nombre avaient avant lui passé dans son joli jardin pour y cueillir ces roses sans parfum. Sans parler des plus anciens et des plus connus, Bernard a encore des airs de ressemblance avec Sannazar, le roi du sonnet et du *canzone*, le charmant poète profane et sacré ; avec Pontanus, le poète des Grâces ; Franchini, qui chantait si peu, mais qui chantait si bien ; Stroza, le doux élégiaque ; Buchanan le vagabond, qui mourut ennuyé de la vie, quoiqu'il eût aimé ; enfin, avec quelques-uns des poètes français du seizième siècle.

Dans ce volume de ses œuvres, Gentil-Bernard raconte à peu près toutes les *volageries* de son cœur. Tantôt il chante son hameau :

*Rien n'est si beau
Que mon hameau.*

*Oh ! quelle image !
 Quel paysage
 Fait pour Watteau !*

Tantôt il se lamente d'être à la cour. Il est à peu près le seul poète du temps qui n'ait pas chanté les lauriers et les vertus du roi ; il le voyait de trop près. Aussi Louis XV le trouvait-il plus spirituel que tous les autres. Le plus souvent Bernard gazouillait sur les bonnes grâces d'Olympe, l'absence de Thémire, les baisers de Galathée, le Trianon d'Églé, les roses de l'Aurore. Une seule fois, les larmes du divin sentiment passent dans son âme sur toutes ces passions profanes. Bathilde, c'est-à-dire madame de Longpré, s'était réfugiée dans une abbaye pour pleurer un amant infidèle : c'était Gentil-Bernard. Il lui écrivit une épître charmante, où l'amour descend trop vite des célestes régions, selon sa coutume, quand il suit Bernard. Je trouve dans cette épître des images pleines de grâce et de hardiesse qui semblent détachées du *Cantique des Cantiques* :

*Au jardin des roses captives,
 Celle dont mon cœur est blessé
 Est dans un buisson hérissé
 Qui retient ses feuilles plaintives.*

Bernard, dans l'âge mûr, s'était épris de la belle poésie de la Bible ; il traduisit Salomon pour les distractions de madame de Pompadour. Dans ce travail, il fut plus heureux que Voltaire ; il eut l'art de reproduire, avec la grâce orientale, les charmantes images du cantique de la volupté ; le souffle brûlant qui passait sur la harpe de Salomon est venu jusqu'à la lyre de Gentil-Bernard. De tout ce livre de poésies orientales, il ne nous est parvenu que deux dialogues, *Éma* et *Aminthe*. Gentil-Bernard comptait beaucoup sur ce livre, si toutefois il a compté sur quelque chose ; mais le poète

avait pour héritière une nièce dévote, qui brûla tout en sacrifice, hormis le testament.

Gentil-Bernard s'éteignit avec sa gloire quelques années avant sa mort. Il s'éveilla fou en juillet 1770, mais il eut le bonheur de ne pas s'en douter. Il vécut ainsi quelques années sous la garde de sa nièce. La cause de cette folie presque raisonnable, tant elle était calme et douce, a fait du bruit dans le monde. Le chevalier de Châtellux a remarqué que, si tous les hommes l'attribuaient à la passion du poète pour les Olympe et les Corinne, les femmes, au contraire, en accusaient uniquement son culte pour les grands vins. Cette remarque n'est pas à dédaigner, comme dit Grimm. Faut-il plaindre Gentil-Bernard ? Qu'importe après tout cette folie ? Ce demi-sommeil de l'intelligence, c'est la préface de la mort. Il lui revint, à de longs intervalles, des éclairs d'esprit. Ainsi, un soir qu'il voyait représenter son opéra, il demanda à son voisin le nom de la pièce et de l'actrice : « *Castor et Pollux*, et mademoiselle Arnould. — Ah ! s'écria-t-il, ma gloire et mes amours ! » Une nuit qu'il appelait Claudine, sa nièce lui dit qu'il rêvait. « Ah ! oui, dit-il, car j'ai vu le bonheur. » Il mourut sans peur et sans reproche, heureux poète, sans souci de la gloire et sans souci de la mort *.

* Ne s'est-on pas un peu trop moqué des poètes galants du dix-huitième siècle ? Les esprits forts de la littérature ondoyante et verdoyante jugent encore par un éclat de rire toute cette troupe de jolis poètes qui roucoulaient dans les chemins touffus de Paphos et de Cythère, humblement couchés au pied du Parnasse, qu'ils se gardaient bien de gravir. Or, aujourd'hui, hormis trois ou quatre poètes par la grâce du cœur et de l'âme, que viennent nous chanter tous les Chatterton malades ? Gentil-Bernard chantait les gaietés amoureuses, les cheveux de Daphné, les mains de Thémire, les lèvres de Claudine. Tout cela a passé vite,

Dans ce léger pastel, je vous ai peint Gentil-Bernard, ou à peu près, avec armes et bagages. J'ai négligé bien des détails, un madrigal par-ci, un beau mot par-là ; j'aurais dû peut-être vous dire qu'il avait l'inspiration rebelle, et qu'il avait plus tôt cueilli une rose ou un baiser qu'une rime ; que, malgré sa stature herculéenne, il s'habillait comme un petit-maître, aimant les fanfreluches par dessus tout. Enfin, j'ai indiqué le poète ; si vous l'aimez, vous irez plus loin : ses œuvres sont exposées aux injures des quais. Il y a encore, comme par miracle, une jolie petite édition de Londres, revêtue de maroquin ; ne manquez pas celle-là : car celle-là qui est des plus rares, a passé sans doute par les blanches mains de quelque belle marquise de 1780. N'oubliez pas d'acheter ce petit livre, qui est un des derniers souvenirs de la galanterie française ; faites un peu de place dans votre bibliothèque, dans votre cimetière, comme disait Gentil-Bernard, à ce précieux volume, qui garde encore la poussière embaumée des boudoirs. En ouvrant ce gracieux volume, vous respirerez un parfum vieilli de ce pauvre dix-huitième siècle, qui a fini si mal ; vous reverrez au frontispice tous les jolis Amours de Cythère aiguisant leurs flèches et leurs regards ; vous toucherez avec respect le petit ruban bleu

comme les bouquets cueillis sous le soleil ; mais, dites-moi, que chantent tous nos lugubres génies ? Est-ce l'amour, la beauté, la jeunesse ? Ils chantent, c'est-à-dire ils se lamentent sur les amertumes de la vie ; ils pleurent leurs illusions envolées ; ils gémissent sur les ronces du chemin ; enfin, au lieu de chanter l'amour, on peut dire qu'ils chantent la mort. Pas un éclair de gaieté dans cet orage des cœurs, pas un rayon de joie dans ces ténèbres des âmes ! Il y aurait bien çà et là un œil bleu fort joli, si une larme ne venait mouiller la paupière.

Mais cette larme qui couvre un œil bleu, n'est-ce pas la poésie ?

indiquant la page la plus amoureuse ; enfin, vous verrez autour de vous voltiger l'ombre de ce sourire si doux qui, pendant cinquante ans, s'est arrêté sur toutes les jolies bouches, ce sourire enchanteur qui s'est envolé pour jamais avec l'âme de la reine Marie-Antoinette.

II

Joachim de Pierres, abbé de Bernis, est né à Saint-Marcel, près de Narbonne. Sa famille, qui était de la plus ancienne noblesse, avait des parentés avec le roi par la maison de Rohan. Comme on n'avait rien à donner à Joachim, on en fit un abbé. Il vint très-jeune à Paris, confiant dans son étoile, souriant à tout venant, afin de ne rencontrer que des sourires. C'était un garçon de belle allure et de bonne façon, l'œil agaçant, la bouche animée, le cœur sur ses gardes, l'esprit sur les lèvres. La nature l'avait fait à l'image d'Hercule, ni plus ni moins, ici le style n'était pas l'homme, non plus que chez Gentil-Bernard. Ne vous étonnez pas trop que ce garçon-là, si bien fait de corps et d'esprit, soit devenu au XVIII^e siècle ministre, cardinal, presque roi de France, en admettant la dynastie de Madame de Pompadour.

Il passa un hiver à Saint-Sulpice ; mais, comme Boufflers, un peu plus tard, loin de chanter les divins cantiques, il s'avisait de gazouiller sur Thémire ou Climène. Au bout de l'hiver, il demeura à Paris sans argent, mais sans souci, plein de confiance en son étoile. Cette étoile lui apparut pour la première fois sous la forme allègre et souriante d'une marchande de modes. Il y avait dans la rue de la Comédie, côte à côte, deux boutiques attrayantes pour des jeunes gens comme Bernis, qui cherchaient la poésie et l'amour : une boutique de livres et une boutique de modes ! Notre petit

abbé passait souvent devant ces boutiques-là ; mais il aima mieux avoir affaire à la marchande qu'au libraire. Celui-ci avait à son service les poésies de Chaulieu, les contes de la Fontaine, les satires de Régnier ; mais celle-là n'avait-elle pas des joues pleines de roses, des yeux éveillés par l'amour, une bouche pleine de perles et de sourires ? Tout cela vaut mieux que le plus beau livre du monde, car tout cela est le sommaire de ce poème du cœur que Dieu écrit en lettres d'or. Bernis, qui était déjà un garçon d'esprit, n'eut garde d'entrer chez le libraire.

La marchande ne vit pas sans émoi le culte de l'abbé ; elle y prit plaisir. A la douzième œillade, elle sourit ; après avoir souri, elle soupira. Bernis lui écrivit une épître dans le goût du temps : « Ah ! cruelle Chloé, qu'as-tu fait de mon cœur ? » La cruelle Chloé répondit sans bégayer : « Venez demain dans l'après-midi, nous verrons cela ; mais ne me regardez plus à la fenêtre, vous m'empêchez de voir clair à ce que je fais ; voilà pourquoi je ne fais plus rien de bien. »

Ces amours-là durèrent toute une belle saison ; c'étaient des amoureux de bonne mine et de bon cœur. Il roucoulait dans l'arrière-boutique, ne confiant au dehors ni ses vers ni sa bonne fortune ; mais la marchande était si fière de son poète, qu'elle l'affichait partout. Un soir elle le conduisit à la comédie, où elle rencontra Madame Lenormand d'Étioles, qu'elle avait l'honneur de coiffer. Le lendemain, elle fut appelée par cette femme déjà célèbre par sa beauté. « Voulez-vous me faire un chapeau, Chloé ? Je vous ai vue hier avec un beau garçon ; c'est votre cousin ? — Non, madame, c'est mon amant. — J'ai imaginé un bonnet précieux qui sera joli au possible. Ah ! c'est votre amant ! En vérité ! Et que fait-il de bon ? — Pas grand'chose, madame : il fait des vers. — Un faiseur de vers ! c'est amusant. N'oubliez pas mon bonnet. Dites donc à votre

poète qu'il vienne me voir. — C'est trop d'honneur, madame. »

Bernis alla voir et revoir Madame Lenormand, qui l'accueillit avec toutes les grâces du monde. La pauvre marchande de modes n'eut bientôt plus qu'à se mordre les lèvres, ces lèvres si agaçantes que le volage avait animées ! Elle eut beau faire et beau dire, elle fut délaissée. Elle se maria bientôt par dépit ; elle n'en fut pas plus heureuse, ni son mari non plus.

Pour Madame Lenormand, elle avait surnommé Bernis son pigeon pattu : c'était tout ce qu'il voulait alors ; c'était beaucoup. Peu de temps après, Voltaire le surnomma Babet la Bouquetière, d'abord à cause des bouquets de sa muse, ensuite à cause de la ressemblance qu'il avait avec une grosse bouquetière de ce nom qui offrait son jardin voyageur à la porte de l'Opéra. L'abbé de Bernis, le cardinal de Bernis même, aimait cette plaisanterie. Ainsi, il écrivait à Voltaire : « A l'égard des *Saisons* de Babet, il paraît qu'on les a furieusement estropiées. » Voltaire répondait : « Le vieux de la montagne ne sera pas longtemps le vieux de la montagne ; mais, pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes. Il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que vos *Quatre Saisons*. Je n'ai osé l'envoyer à un prince de l'Église romaine ; autrefois je l'aurais présenté à Babet, et je l'aurais priée d'y jeter quelques-unes de ses fleurs. »

Bernis riait gaiement de sa misère, en homme d'esprit qui pressent déjà la fortune. Il habitait toujours la petite mansarde que la marchande de modes avait embellie de ses beaux yeux. Le soleil y venait le matin lui jeter un rayon d'espérance. Que faut-il de plus à un poète qui côtoie encore la verdoyante avenue de la jeunesse ? Et puis, quand le soleil était parti, il survenait quelquefois, non pas par la fenêtre, mais par le sombre escalier, quelque beauté compatissante qui avait bien

aussi ses rayonnements. Il faisait à merveille les honneurs de son logis. La mansarde était dans le délabrement; l'abbé avait « un mauvais lit couvert de quelques housses de mulets que M. de Ferriol venait de rapporter de Constantinople, » une table chancelante parsemée de livres et de bouquets fanés, un vieux fauteuil vermoulu; mais à quoi bon toutes ces choses de la terre, quand on peut s'envoler au ciel sur les ailes de l'amour par la fenêtre ouverte! La bourse de notre abbé n'était pas mieux garnie que sa mansarde, tout le monde le savait, à tel point que Senac de Meilhan raconte ceci: « Quand l'abbé de Bernis allait souper en ville, on lui donnait en sortant un petit écu pour payer son fiacre. On avait d'abord imaginé ce don comme une plaisanterie, quand l'abbé de Bernis refusait de rester à souper en objectant qu'il n'avait point de voiture; mais cette plaisanterie se perpétua quelque temps. »

L'abbé ne s'en tint pas à l'amour pour faire son chemin; il agaça la poésie, qui fit pour lui comme avait fait la marchande de modes. Il présenta sa muse à Madamela princesse de Rohan, qui était bien quelque peu sa cousine. La princesse, qui cherchait à se distraire, s'attacha l'abbé et sa muse de diverses façons. Il fut, dans l'hôtel de Rohan, tout ce qu'il voulut être. Cet hôtel était alors le rendez-vous des hommes d'esprit et des femmes aimables; l'abbé fut le bienvenu; tous les cœurs et toutes les portes s'ouvrirent devant lui. On raffolait de Gentil-Bernard, on raffolait de Bernis. Voltaire, qui caressait la jeunesse, écrivait en vers à tous les deux; Duclos parlait de leur esprit, Helvétius leur donnait à souper, les femmes faisaient le reste.

Bernis ne fut malvenu que du cardinal de Fleury. Il voulait une abbaye pour complaire à la princesse de Rohan, qui était accusée de trop faire pour lui. Le cardinal fut sourd à la supplique. « Monsieur l'abbé de Bernis, vous êtes indigne, par vos débauches, des fa-

veurs de l'Église; tant que je serai en place, vous n'obtiendrez rien. — Eh bien, monseigneur, j'attendrai. »

Cette repartie fut un événement; elle fut répétée et applaudie partout, jusque devant le roi. Chacun la raconta à sa guise; on alla même jusqu'à métamorphoser le cardinal en Madame de Pompadour. Suivant les mémoires du temps, Madame de Pompadour aurait dit à Bernis : « Vous êtes le dernier homme à qui j'accorderai mes faveurs. » Et Bernis aurait répliqué : « Eh bien, madame, j'attendrai. » Cette version est la plus jolie, mais elle n'est que le roman; l'autre est l'histoire.

Ce fut avec ce mot, une *Épître aux grâces*, son petit poème *le Palais des Heures* et deux odes anacréontiques, que l'abbé se présenta à l'Académie. Les femmes voulaient que l'abbé fût de l'Académie, les académiciens le voulurent. Il fut accueilli là comme ailleurs, en enfant gâté. « Maintenant, dit-il à la princesse de Rohan, voilà que je marche sur la terre ferme. » Ce qui voulait dire : Jusqu'à présent, j'ai vogué dans l'île de Chypre avec les femmes, j'étais soumis aux tempêtes de l'amour; à cette heure, me voilà sauvé de l'amour, j'ai un marchepied plus solide pour mon ambition. »

Madame de Pompadour venait d'être reconnue reine de France par un royal baiser. La princesse de Rohan daigna lui écrire pour son cher abbé, en ayant soin, toutefois, de glisser une petite méchanceté dans sa lettre : Madame la marquise, vous n'avez point oublié M. l'abbé de Bernis; vous daignerez, j'espère, faire encore quelque chose pour lui, il est digne de vos faveurs. » A propos de cette lettre, Madame de Pompadour écrivait celle-ci à je ne sais quel ministre de la cour : « J'ai oublié, mon cher nigaud, de vous demander ce que vous avez fait pour *l'abbé de Berny*; mandez-le moi, je vous prie, car il doit venir dimanche. »

Madame de Pompadour, qui avait de l'esprit comme Voltaire, avait aussi la manie de baptiser tout le monde à sa guise; le roi lui-même figurait plusieurs fois dans son calendrier grotesque.

Madame de Pompadour présenta son cher poète à Louis XV avec un sourire. Bernis se présenta avec son ode sur les poètes lyriques. Le roi Louis XV fut si charmé du sourire de la marquise, qu'il offrit à Bernis, de prime abord, un appartement aux Tuileries et une pension de quinze cents livres. L'abbé alla si loin dans l'esprit du roi et dans le cœur de Madame de Pompadour, qu'après deux ans de séjour au château, il fut nommé ambassadeur à Venise. Une chanson du temps, qui peut bien être de Panard, s'égaya alors sur l'abbé et sa pénitente.

N'en croyez pas trop Casanova sur le séjour de Bernis à Venise, car là il trouva qu'il n'y avait *rien à faire*. Alors on était ambassadeur pour son compte personnel, plutôt que pour le compte de la France. Il demanda son rappel à Madame de Pompadour. Il revint et supplia sa belle protectrice de le laisser jusqu'à la mort assister au spectacle de ses grâces. C'est à son retour qu'il fit une épître, devenue célèbre dans le monde, dont voici le début :

*On avait dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avait perdu le jour;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.
Il était seul; le flambeau qui l'éclaire
Ne brillait plus, mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'Amour.*

L'abbé de Bernis fut, dix années durant, l'ombre de Madame de Pompadour; il la suivait partout, même quelquefois trop loin. Louis XV le rencontrait à tout venant dans les petits comme dans les grands apparte-

ments de son palais, ce qui lui faisait chanter quelquefois : « Où allez-vous, monsieur l'abbé ? » M. l'abbé s'inclinait en souriant. Un jour que Madame de Pompadour s'ennuyait et qu'il ennuyait Madame de Pompadour, elle le nomma ambassadeur à Madrid. Il n'eut garde d'aller en Espagne : « J'aime moins les châteaux en Espagne, madame la marquise, qu'un petit coin de votre tabouret. » Il fut si suppliant, que Madame de Pompadour daigna le laisser soupirer sur ses mules couleur de rose. En sa qualité d'abbé, il écoutait aux portes, disant que le palais de Versailles n'était pour lui qu'un grand confessionnal. Il finit par tout savoir et par tenir conseil avec le roi et la marquise. Certes il y a une jolie comédie à faire sur ce conseil-là : un roi qui s'ennuie, un abbé qui s'amuse, une femme qui, avec ses deux amants, n'a le cœur distrait que par les affaires de l'État.

Le roi de Prusse vint troubler la comédie : dans un jour de gaieté, Frédéric s'avise de dire *Cotillon II*, au lieu de dire *madame la marquise de Pompadour*. Et puis, il fait une satire sur monseigneur l'abbé de Bernis, comte de Lyon, ambassadeur à Madrid : *Évitez de Bernis la stérile abondance*. Frédéric se préparait par là la bataille de Rosbach. En effet, la vengeance de Madame de Pompadour et de l'abbé de Bernis commença la désastreuse guerre de Sept ans.

Au ministère, il fut d'abord battu en brèche à coup de chansons et d'épigrammes. Le comte de Tressan l'accable surtout par une satire violente. Il ne put y tenir longtemps. Tout le monde se lassa de lui, même la présidente du conseil ; c'était là son coup de grâce. M. le duc de Choiseul, après l'avoir remplacé dans le cœur de Madame de Pompadour, le remplaça dans son portefeuille. Par contre-coup, on lui donna le chapeau de cardinal ; de là ce couplet :

*On dirait que son Éminence
N'eut le chapeau de cardinal
Que pour tirer sa révérence.*

En outre, on l'exila à Vic-sur-Aisne. La grandeur finissait toujours par l'exil ; on allait effacer son éclat dans la pénitence : c'était se conformer à l'Évangile ; c'était apaiser la voix du peuple. Son exil fut des plus gais ; il lui survenait, toutes les semaines, des promeneurs de Paris ; le château, encore debout, était une cour charmante où rien ne manquait, pas même un roi, pas même une reine. Cependant, dans ce joli village éparpillé sur la rivière, entre deux montagnes verdoyantes, il rappela sa pauvre muse tout effarouchée par l'éclat des grandeurs ; elle lui chantait quelques stances contre les vanités humaines, quand il fut nommé archevêque d'Alby ; mais, suivant sa coutume, il n'a jamais paru dans son diocèse. Les fidèles ne s'en plainquirent pas.

En 1769, il partit pour Rome, ambassadeur au conclave pour la nomination de Clément XIV. Pape et cardinal s'entendirent bien. Notre cardinal ne revit pas la France : il avait trouvé à Rome une seconde patrie, douce à sa vieillesse comme l'avait été Versailles à sa jeunesse. Il habitait un palais magnifique où il vivait avec splendeur. Ce fut longtemps le refuge hospitalier de tous les voyageurs français. Tout le monde y était bien accueilli, depuis l'humble prêtre, depuis le pauvre artiste jusqu'aux princes et princesses du sang. Comme il le disait lui-même, il tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. Bernis avait pris pour modèle son ami le pape Clément XIV ; aussi il fut jusqu'à l'heure de la mort le cardinal le plus aimable. Il mourut en 1794, fidèle à son roi et à son Dieu, maudissant la Révolution, qui l'avait dépouillé de son demi-million de revenu, et qui avait balayé toutes les

jolies fleurs artificielles de sa poésie. Il mourut seul et pauvre, non pas comme il a vécu.

Aussitôt sa mort, un libraire de Paris publia ses œuvres, « marquées, selon la préface de ce libraire, du sceau de l'immortalité. »

Comme introduction, on trouve son *Discours sur la Poésie*. » La poésie imite le charme de la peinture par les images, et les accords de la musique par l'harmonie. » Et, partant de là, il s'abandonne à la muse, plein d'ardeur pour la métaphore et pour la sonorité des rimes *. Dans ce discours, il s'indigne contre les poètes qui parlent de la campagne d'après Théocrite. « Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage du zéphyr.

Leurs draperies dérobent les grâces sans les orner. » Dans sa jeunesse, Bernis avait vécu à la campagne, plutôt en poète qu'en chanoine ; la plupart des lettrés du siècle ne voyaient la nature qu'au travers des *Géorgiques* ; il eut le bonheur de la voir çà et là, telle que Dieu l'a faite, avant de la voir telle que Virgile l'a co-

* Il est à peu près le seul des petits poètes du dix-huitième siècle qui ait, en dépit de Voltaire, considéré la rime pour quelque chose. Par malheur pour lui, il consultait plus souvent le dictionnaire des rimes que le dictionnaire de la poésie, qui est le cœur du poète.

*Une fontaine, un vert gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'amour, en habit rustique,
Venait passer chaque saison,
Sans trop de rime ni raison.*

piée. Aussi a-t-il des accents de vraie poésie agreste.
Lisez *Le Matin*.

*Déjà la colombe, amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau,
Et mêle sa voix langoureuse
Au frémissement du rameau.*

*Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.*

*Bien qu'une pudeur ingénue
Donne un lustre à la beauté,
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.*

Bernis n'était fait ni pour l'épigramme ni pour l'épique; il ne savait ni aimer ni rêver. Le petit conte galant, l'ode anacréontique, l'épître aimable (trop raisonneuse), çà et là une jolie fantaisie: voilà à peu près son domaine dans le pays des Muses. Comme fantaisie, ce petit tableau n'est-il pas charmant?

*La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébè lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau
La prend pour la fille de l'onde.
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'air d'enivrer son monde.*

Dans sa première épigramme sur le goût, il commence par ce cri de tous les poètes qui finissent:

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Mais, par malheur, il finit comme tous les poètes qui commencent.

Les petits poèmes de Bernis sont un aimable babil un peu monotone, qui berce l'esprit sans trop l'endormir. A propos de l'été et de l'automne, les petits vers de Bernis valent bien les grands vers de Saint-Lambert. Il y a de jolis tableaux au pastel dans le goût du temps, mais qui cependant ne sont pas toujours de mauvais goût.

Bernis a écrit en prose sur la poésie, sur l'amour, sur la métronomie, sur la curiosité, sur le goût de la campagne. Il a voulu faire un peu comme La Bruyère; mais en poésie, vouloir n'est pas pouvoir, comme en amour. Il parle de la poésie en homme qui n'est pas poète, il déraisonne assez joliment sur l'amour; je ne sais plus ce qu'il dit de la métromanie, et j'imagine qu'en parlant de la curiosité il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait dire.

On peut dire de Bernis, comme de Gentil-Bernard, ce que disait Ovide : *Sunt verba et voces prætereaque nihil*. C'est un léger ramage qui passe dans le bruit du vent, un feu follet qui fuit la lumière, les échos d'une chanson qui ne survit pas aux joies du souper, des fleurettes qui n'ont même pas brillé l'espace d'un matin. Vous voyez que Voltaire avait raison de surnommer *Gentil-Bernard* l'auteur de tous ces jolis riens et de toutes ces gentillesse d'esprit, et *Babet la Bouquetière*, l'auteur de tous ces bouquets artificiels éclos loin du soleil, loin du cœur, loin de la nature, parfumés par le musc et non par l'air vif des forêts, fabriqués dans un boudoir, devant un bon feu, par un homme qui ne regardait même pas par la fenêtre!

VOISENON

On rapporte qu'un conseil de famille fut tenu au château de Voisenon pour décider ce que ferait le dernier des Voisenon. On décida qu'il était trop querelleur pour être soldat, trop fou pour être financier, trop amoureux pour être magistrat; car, selon la remarque d'une vieille tante coiffée à la Maintenon, « il aurait trop donné dans la noblesse des robes. » Que lui restait-il à faire? A dire la messe. On mit donc Voisenon au séminaire.

Au séminaire, Voisenon montra le chemin à Boufflers; il écrivit des contes libertins qui ont plus tard enrichi le bagage de madame Favart. Il sortit du séminaire pour aller déposer une carte de visite à la Comédie-Française. Cette carte de visite était une comédie qui avait pour titre *l'École du monde*, comme un siècle plus tard la comédie de M. le comte Waleski. Après la représentation, les comédiens renvoyèrent l'auteur à l'école; mais les comédiennes le gardèrent dans la coulisse jusqu'au jour où l'évêque de Boulogne, jugeant qu'il avait bien assez gagné le ciel comme cela, l'appela pour conduire son diocèse, et le baptisa grand-vicaire. Voisenon, qui était capable de tout, se mit à faire des sermons comme il faisait des comédies. Mais si les comédies furent trouvées tristes, les sermons furent trouvés gais. C'était un prêtre spirituel sans spiritualisme. On s'amusa beaucoup de ses sermons, mais il entraîna peu de monde au tribunal de la pénitence *, ce qui n'em-

* Voisenon confessait les femmes, mais point au confessionnal. Il écrivait de la marquise du Châtelet: « Elle n'avait rien de caché pour moi; je restais souvent tête à tête

pêcha pas que peu de temps après le cardinal de Fleury ne lui offrît un évêché. « Comment voulez-vous, monseigneur, que je conduise un diocèse, quand j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? » Le cardinal de Fleury, à qui on n'avait jamais refusé un évêché, voulut récompenser une si profonde connaissance de soi-même. Il donna à l'abbé de Voisenon une abbaye sans église, qui le dispensait de conduire ni lui ni les autres.

« Il y a des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait. » C'est l'abbé de Voisenon qui a dit ce beau mot ; or, ce qui lui a le plus manqué, à cet homme qui était tout esprit, c'était de ces bêtises qui donnent un corps à l'esprit, parce qu'elles sont la force humaine.

L'abbé de Voisenon a fait des opéras comiques et des contes libertins. Il n'a pas dit la messe, mais il a écrit le bréviaire « du temple d'Amathonte. » Il était prêt à tout, même à faire son salut. Plus d'une fois son confesseur lui a remis ses péchés, mais cela lui coûtait cher ; un jour entre autres, il lui fallut acheter son pardon moyennant mille écus pour le saint-siège, deux mille écus pour les pauvres et le bréviaire tous les matins ! Mais, s'il faut en croire M. de Lauraguais, madame Favart partagea avec Voisenon la dernière pénitence.

Il cachait une épée sous sa soutane. Il ne permettait

avec elle jusqu'à cinq heures du matin, et il n'y avait que l'amitié la plus vraie qui faisait les frais de nos veilles. Elle me disait quelquefois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répondais rien ; je tirais un des huit volumes (de la correspondance manuscrite de Voltaire avec elle), et je lisais quelques lettres. Je remarquais ses yeux humides de larmes ; je refermais le livre promptement en lui disant : « Vous n'êtes pas « guérie. » La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve ; elle les critiquait ; je fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. »

pas aux duellistes de parler haut devant lui. Laplace raconte qu'il eut un duel avec un officier aux gardes qui avait voulu railler toute la séquelle des capucins. L'officier alla au rendez-vous comme à une partie de plaisir, disant qu'il ne ferait qu'une bouchée du petit abbé ; mais le petit abbé le souffleta galamment du bout de son épée et le désarma avec une grâce parfaite. Il était d'ailleurs très facile à vivre, pourvu qu'on ne parlât pas mal devant lui de Dieu, de Voltaire et de madame Favart. Je crois qu'il ne connaissait pas Dieu, mais il connaissait un peu Voltaire et beaucoup madame Favart. Il débuta par une épître à Voltaire et un billet à madame Favart. Voltaire lui prédit qu'il serait célèbre. « Avez-vous lu mon Temple de la gloire ? » lui écrivit-il. — J'y suis allé, répondit l'abbé de Voisenon, mais la Gloire n'y était pas. » L'abbé de Voisenon s'était trompé de porte : il était allé à la Comédie-Italienne ; au lieu de la Gloire il avait trouvé l'Amour. Ce jour-là, l'Amour s'appelait madame Favart.

Madame Favart lui prédit qu'il serait aimé sur l'air de *la Chercheuse d'esprit*. C'était lui-même un chercheur d'esprit dans l'amour.

Vaillant l'épée à la main, l'abbé de Voisenon n'était pas vaillant dans la bataille de la vie. Il passa sa vie à mourir. « Que faites-vous ? » lui demandait-on. — Je suis en train de mourir, » répondait-il invariablement. Piron impatienté, lui dit un jour : « Il serait temps, à la fin, de vivre ou de mourir. »

Si on ne le rencontrait guère à la messe, on le rencontrait beaucoup dans le monde, quelquefois à la cour, souvent à la comédie. Il avait l'art d'être toujours chez lui sans jamais avoir eu de maison. Je ne parle pas du château de Voisenon, qu'il regardait comme son sépulcre, et où il n'allait que dans ses jours de maladie, « pour être, disait-il, de plain-pied avec le tombeau de ses pères. » Il s'amusait à se faire des amis et des enne-

mis, sous prétexte d'écrire un livre sur l'amitié. Nul ne savait mieux ramener un ennemi. Il avait raillé le prince de Conti pour rire de sa colère : « Je ne le reverrai jamais, » dit le prince avec fureur. Mais, le lendemain, Voisenon se présente à l'audience du prince. « Quoi ! il ose venir me braver jusque chez moi ! » Et il lui tourna le dos. « Ah ! monseigneur, que je suis content ! s'écria l'abbé de Voisenon. Je vois bien que vous ne me traitez pas en ennemi, puisque vous m'avez tourné le dos. » Et le prince lui tendit la main comme à un enfant gâté. « Mon cher abbé, il est impossible de vous en vouloir. »

Je ne chanterai pas les opéras de Voisenon, je ne conterai pas ses contes ; mais, pour le montrer dans son esprit, je détacherai de son cabinet de portraits à la plume ces jolies silhouettes :

LE CHEVALIER DE MOUHI

C'est, sans contredit, l'auteur le plus fécond du siècle. Il a vécu longtemps de ses ouvrages ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ses libraires en vivaient aussi. Il me dit un jour que tous les soirs il était obligé de tromper son imagination pour parvenir à s'endormir. Ses lecteurs n'étaient pas si embarrassés. « J'ai une si grande multitude d'idées, ajouta-t-il, que, lorsque malheureusement je m'arrête à une, je ne ferme pas l'œil de la nuit ; mon secret est d'épier le moment où toutes les différentes idées se croisent ; je saisis cette incertitude, cet embarras du choix, et je m'endors. » Son dernier emploi fut de se placer dans la ruelle du lit du maréchal de Belle-Isle, et de l'exhorter à la mort. Le son de voix, l'emphase du style, les lieux communs, faisaient croire aux assistants, qui ne le voyaient pas, que c'était un capucin qui confessait le mourant. Le maréchal l'a traité, en effet, comme s'il eût été son confesseur : il ne lui a rien laissé.

SAINTE-FOIX

M. de Sainte-Foix est très raboteux dans la société. On ne croirait pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable, avec

un extérieur aussi repoussant. Il a fait l'*Oracle et les Grâces* : c'est un encrier qui répand des roses.

BOUBDALOUE

Il parut à Paris avec tant d'éclat, que Louis XIV voulut l'entendre. Le roi en fut si content, qu'il l'envoya à Montpellier; et la station qu'il y prêcha convertit plus de protestants que les exécutions de Basville. Le roi lui dit un jour : « Mon père, vous devez être content de moi; madame de Montespan est à Clagny. — Oui, sire, répondit Bourdaloue; mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à cent lieues de Versailles. » Le P. d'Arcy, jésuite, disait : « Quand le P. Bourdaloue prêchait à Rouen, les artisans quittaient leurs boutiques, les marchands leur commerce, les avocats le Palais, et les médecins leurs malades; j'y prêchai l'année d'après, je remis tout dans l'ordre. » Une dame de la cour, se confessant au P. Bourdaloue, lui demanda s'il y avait bien du mal d'aller aux spectacles et de lire des romans : « C'est à vous à m'en le dire, Madame, » répondit le père.

GRESSET

Gresset commença par être jésuite; il quitta l'ordre, et fit son entrée dans le monde. Il y débuta par sa comédie du *Méchant*, et fut de l'Académie française. Quelques années après, il se retira à Amiens et se maria. Il fit imprimer une capucinade, pour marquer son repentir d'avoir fait des pièces de théâtre; peut-être, quand il sera rongé par la rouille de la province, il reviendra à Paris, et voudra composer des comédies, pour peindre un monde qu'il ne connaîtra plus. Il sera sifflé; cela sera une belle fin.

L'ABBÉ DE GRÉCOURT

L'abbé de Grécourt aimait passionnément une belle chapelière de la place Maubert. Cette chapelière avait l'honneur d'être janséniste forcenée; elle prenait si vivement à cœur le parti de la grâce triomphante, de la grâce efficace, et même de la grâce nécessitante, que sa conscience la pressa d'accorder ses faveurs à l'abbé, à condition qu'il composerait

quelques pièces de vers contre la bulle et les jésuites. L'abbé fit son poème de *Philotanus*, et toucha tous les jours sa part d'auteur. La belle chapelière levait les mains et les yeux au ciel, et s'applaudissait d'avoir gagné cette âme au parti. Mais quelques années après, l'abbé se prit de goût pour la femme d'un cordonnier, qui détestait le jansénisme, parce que la maison de Saint-Magloire avait ôté sa pratique à son mari. Elle exigea que l'abbé tournerait en ridicule les Arnaud, les Saint-Cyran et les Pâris.

DESTOUCHES

- M. le régent l'envoya en Angleterre, chargé des affaires de France. Il y demeura sept ans, et y épousa une jeune Anglaise. Il se retira dans sa terre de Fort-Oizeaux, près de Melun, y composa toutes ses pièces, venait à Paris les communiquer à la famille des Quinaut, qui les lui faisait refaire presque en entier, lui fournissant des traits dont il manquait absolument, et en ôtant des choses de mauvais goût, dont il était rempli. Il s'en retournait la veille de la première représentation. Il était d'une pesanteur et d'un ennui détestables, mais fort honnête homme. Il a fini ses jours dans sa campagne, après avoir fait une *Réfutation de Bayle*, que les partisans de ce dernier auraient bien désiré qui fût imprimée. Il avait composé un recueil de huit cents épigrammes; c'en eût été une cruelle que de le faire paraître.

On a beaucoup dit que Voisenon avait fait les opéras-comiques de Favart. « Favart inventait la fable, et Voisenon habillait la poupée. » Je le veux bien. Si on le leur demandait aujourd'hui, ils répondraient peut-être : *Ni l'un ni l'autre*, comme dans l'épigramme de Racine.

Mais il y a une œuvre que Voisenon peut revendiquer aujourd'hui après un siècle. Cette œuvre, c'est ce mot qui peint deux hommes et deux rois. « Henri IV fut un grand roi, Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Tacite n'eût pas mieux dit.

Après plus d'un demi-siècle de folies, madame Favart

étant morte, il jugea que le temps était venu de se faire enterrer. Il partit pour le château de Voisenon, où il se fit apporter un cercueil de plomb. « Voilà donc, dit-il avec plus de philosophie que de religion, voilà donc ma dernière redingote. » Et se tournant vers son laquais, qui était devenu presque aussi riche que lui : « J'espère qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là. »

Le cercueil était ouvert, mais la mort n'était pas encore là. Voisenon fit connaissance avec quelques voisins de campagne, même avec son curé. Il chassait, jouait au trictrac et lisait Voltaire, disant qu'il lisait son bréviaire. Quoique ce fût toujours un gai vivant, les paysans criaient au fantôme ; lui-même disait : « J'ai l'air d'un revenant de la famille. » Quelquefois il se mettait au lit, croyant ne plus se relever. « Adieu, mes amis, c'en est fait ; venez demain à mon enterrement. » Le lendemain, on venait en habits de deuil, et on trouvait Voisenon à table, occupé à griser son médecin. Un jour, il était tout à fait mort ; le médecin l'abandonna. Les domestiques effrayés coururent au village chercher le viatique. L'abbé de Voisenon sonne ; on ne répond pas. Il s'effraye ; il devient furieux, il a une crise terrible, après quoi il se lève, s'habille, prend son fusil, et le voilà parti pour la chasse. Sur son chemin, il rencontre le viatique et tout le village en procession. Il se met à genoux, comme un bon chrétien, et poursuit sa chasse. Pendant qu'il tue un lièvre, le prêtre arrive au château pour administrer le moribond. On le cherche partout, même dans son cercueil ; son valet de chambre effrayé le poursuit en pleine campagne. Il finit par le joindre tout essoufflé. « Ah ! monsieur l'abbé, vous n'en ferez jamais d'autres. Vous ne savez donc pas que M. le curé vous attend pour vous donner l'extrême-onction ? »

Sa dernière heure vint pourtant ; mais ce ne fut pas l'heure de la pénitence. Le curé l'exhortait à se réconcilier avec Dieu en lui montrant le crucifix. « Rupture

entière, monsieur le curé, dit le sacrilège abbé; je vous rends lettres et portraits. » Les lettres, c'était le bréviaire; le portrait, c'était le crucifix! O Voltaire! voilà quel fut le 71^e volume de tes œuvres!

On chanta ainsi l'oraison funèbre de Voisenon :

*L'académicien Voisenon
A rendu son âme légère,
Et va dans le sacré vallon
Composer un nouveau bréviaire
A l'usage de l'Opéra.
Près de l'Amour il obtiendra
L'emploi de premier secrétaire,
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.*

Voltaire, qui avait été son parrain au Parnasse, ne le laissa point partir pour l'autre monde sans lui faire son épitaphe. En effet, Voltaire avait déjà un pied dans la tombe. Ils s'en allaient tous gaiement. Ils avaient fait rire l'enfer : ils espéraient continuer par là à débiter des contes en prose et en vers. Ils ne désespéraient pas de souper chez Satan en compagnie de Nion, pendant que tous les blasphémateurs du roi Voltaire, Fréron, Desfontaines et les autres, grimaceraient dans les flammes de leurs libelles.





LIVRE VI

LES COMÉDIENNES

MADemoisELLE DE CAMARGO

I

Le bruit se répandit, en avril 1770, que mademoiselle Marie-Anne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres, car depuis plus de vingt ans on la croyait morte. Son dernier admirateur et son dernier ami, à qui elle avait légué ses chiens et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de candeur dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre. »

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. Elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté.

Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré Collège, et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne. Sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre. Il vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu. Le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants — et pour les ivrognes.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait s'envoler dans les charmilles. Jamais biche en matinale gaieté n'eut de mouvements plus vifs et plus capricieux ; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, la ville des merveilles. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra ; son père se récria beaucoup. « Danseuse ! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne ! — Déesse de la danse, si vous voulez, » dit pour l'apaiser la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince ; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prevost, que les poètes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentra à Bruxelles avec l'air d'un conquérant : mademoiselle Prevost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris : cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débiter à l'Opéra de Paris. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mademoiselle Prevost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la danse*, ce pas presque impossible, que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus beaux jours. Mademoiselle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom : coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, souliers à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure!

Mademoiselle de Camargo, faite par l'amour et pour l'amour, était belle et jolie tout à la fois. Rien de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son sourire! Lancret, Pater, Van Loo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut des duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra : tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prevost, effrayée d'un pareil triomphe, intrigua si bien, que mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut

qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat : un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le Diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo : elle quitte les figurantes, s'élançe au milieu du théâtre et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prevost jura de perdre sa jeune rivale ; mais c'en était fait : Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici, je laisse parler Grimm : « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies ; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille : il ne savait que les appointements. Enivrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra ; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la

Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poètes galants de cette époque galante.

Cependant la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu ; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songeait à la retenir ; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle s'était retirée, on ne parla plus d'elle que de loin en loin ; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très-charitable, connaissant par leurs noms tous les pauvres de son quartier. Elle ne voyait plus guère que trois ou quatre célébrités d'un autre temps, oubliées comme elle.

Dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'inscrire en faux contre cette accusation, ne puis-je la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde ? On a beau danser à l'Opéra, sourire à ses adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refleurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, dont on voit l'azur jusque dans le ruisseau troublé par l'orage ; çà et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais, d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

II

Un matin, Pont-de-Veyle, Grimm, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre

danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas du Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à mademoiselle de Camargo, » dit Helvétius qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un *Christ au mont des Oliviers*, une *Madeleine au tombeau*, une *Vierge au Voile*, une *Vénus à Cythère*, les *Trois Grâces*, des Amours à demi cachés sous les chapelets et les buis bénits, des madones couvertes de trophées d'Opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon ; il faut dire, à la louange de mademoiselle de Camargo, que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite, portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui ; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. Tout beau, Marquis ! A bas, Duc ! Couchez là, Chevalier ! Ne trouvez-vous pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie ! Mais puis-je savoir... » Grimm prit la parole : « Vous nous pardonnerez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais, hélas ! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là. — Le cœur

ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, monsieur; il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur! — Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est toujours jeune; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais, quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus de cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins ceux-là m'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras; ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots: « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font des gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée? qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher. » Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des

passions ensevelies ; laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux ! » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin ; et pourtant rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Continuez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que, de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu ! » lui dit l'un de nous. Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun ou le comte de Clermont ? Est-ce le duc de Richelieu ? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac ? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny ? Est-ce un poète ? Est-ce un soldat ? Est-ce un abbé ? — Chut ! chut ! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qu'il nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée ; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé?... — Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Camargo d'un air triste et d'une voix émue ; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies qui ont eu leur jour de fête ? — Voyons,

dit Grimm à Duclos, ne nous laissons pas attendre, cela deviendrait un peu trop ridicule. Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle : « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette : tout y était en désordre; on voyait que les chiens y tenaient beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène, tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous? » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait reconnaître l'espèce de fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien, vous ne me comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. » Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour avec beaucoup d'intérêt la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous

avoir montré le portrait ? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien, tout est dit ; je vous pardonne votre visite. Adieu ; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense ; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage ! »

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit, emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis ; notre buveur n'était qu'un fat ; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans ; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur ; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante : j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait. — Je ne dirai pas un mot murmura-t-elle ; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret ; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous embaume le cœur ; si on le confie, la rose perd son parfum. Moi qui vous parle, poursuivit mademoiselle de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dînait souvent avec moi. Un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme ; il m'arracha par ses châtteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous ? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un

sourd. Après m'avoir écoutée sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli*. Au moins la Carton pleurerait avec moi ! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là ! »

Mademoiselle de Camargo se tut, un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius ; nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe, qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme de ses souvenirs, c'est une bonne heure à passer, je parle pour moi, et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie ; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement ; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie. Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien, dit-elle je commence sans plus de façons :

III

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien : mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de cham-

bre. J'étais bien coupable ; je savais tout et je n'avais pas averti mon père. Mon père prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse de notre gentilhommerie, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand inquisiteur. Vanité des vanités ! tout n'était que vanité chez lui, quand chez moi tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre ! j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaut mieux peut-être, j'étais dans le divin cortège des vingt ans !

» Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre : c'était le comte de Melun ; je ne dormais pas, je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut ; j'allais être enlevée !

» L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. « Est-ce toi, Jacqueline ? dis-je en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte en tombant à genoux. — Vous, monsieur ! votre lettre n'était donc pas un jeu ? — Mes chevaux sont à deux pas ; il n'y a pas de temps à perdre : quittez cette triste prison ; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous ! » A cet instant une lumière brilla à la porte. « Mon père ! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu ! » murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger. Elle s'avança la lumière à la main et en silence, devant le comte. « Ma sœur, me dit-elle avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. » Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise ; elle était habillée des pieds à la tête. « Que veux-tu dire ? tu es folle ! — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous. » Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. « Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos

poupées et vos polichinelles. — Monsieur, répondit-elle avec dignité, j'ai treize ans, ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra; je joue mon rôle dans l'*Enlèvement de Pysché*. — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle. »

» J'étais fort ennuyée de se contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie! J'essayai de la détourner de cette folle tentative: je lui offris mes parures; elle ne voulut pas entendre raison: elle déclara que, si on ne l'enlevait pas avec moi, elle allait avertir mon père, et par là empêcher l'aventure. « Ne la contrariez pas, dit le comte; avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien, partons tous ensemble. » La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes; le carrosse nous conduisit à l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir! Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun; mais il est si peu d'hommes en ce monde qui soient amusants huit jours de suite! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre; j'ouvrais sans cesse les fenêtres comme si je devais m'envoler par là.

» Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il

n'avait garde de s'exposer à tuer le grand homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête :

Le suppliant expose à monseigneur le cardinal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux filles la nuit du 10 au 11 de ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais. Le suppliant, ayant pour partie une personne de rang, est obligé de recourir aux législateurs; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice, et qu'il ordonnera à monseigneur le comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant et de doter la cadette.

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit. Que voulez-vous? le commencement est le chapitre où l'on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun. Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Martelle, qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat. Il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

« Au premier abord il ne me séduisit pas; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il parlait de ses prouesses

guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martaille, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écolier : « Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah! si je savais parler! mais, en vérité, je serais bien plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. » Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.

« M. de Martaille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit: je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin de l'Opéra ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martaille n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. « Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. » Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

« Le lendemain, on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampres et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé: j'avais reconnu M. de Martaille parmi les gen-

tilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. « Quoi ! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments ! » Le lendemain matin, il déjeuna avec nous : il ne me disait pas un mot de la veille ; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : « Eh bien, monsieur de Martelle, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bonne heure ; ce n'était guère galant. — Ah ! si vous ne dansiez pas ! » dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

« Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence : c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

« Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été ; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martelle me saisit la main. Nous gardions toujours le silence ; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage ; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras ; le cahot m'avait soulevée ; lui me fit tomber sur son cœur. « Monsieur, lui dis-je en tressaillant. — Ah ! madame, si vous saviez comme je vous aime ! » Il me dit ces mots avec une tendresse in-

exprimable: c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher, il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps nos regards se rencontraient: c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels! que de promesses de bonheur!

« Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup, comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martelle ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutesse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui disait la vérité, car il parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse: je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud; nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traversée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

« M. de Martelle avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais, depuis la veille, son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Martelle me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné,

le cocher vint à la portière : « Eh bien, madame, me dit-il, nous respirons enfin ; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser : comptez sur La Violette, avant deux heures nous serons à l'hôtel. — La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. » Je courais un grand danger ! La Violette obéit. « Maintenant, lui dis-je quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. » Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet ; mais, à peine en route, il jugea à propos de rebrousser chemin. « Je ne retourne pas sans madame, car, si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi ! La Violette, comme il te plaira. » A cet instant, je vis revenir le comte. « Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin ; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris ; il s'est arrêté ici pour donner des ordres ; il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes ; je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui : il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage. »

« Une heure après, nous étions installés au château, comme il y a cent ans Ninon de Villarceaux. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger. Il chercha partout, il ne retrouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois l'Opéra fut en deuil : on mit tout le monde sur mes traces ; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

IV

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle ; elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie : « Ah ! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois ! »

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur ? Quand la destinée nous protège, le bonheur se compose de mille riens charmants que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra, que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours !

« M. de Martelle avait tous les attraits de la vraie passion : il m'aimait avec une naïveté charmante ; il mettait en jeu, sans y penser, toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres ! que de regards passionnés ! que de propos enchanteurs ! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

» Nos journées se passaient en promenades au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds ; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix, qui était de la musique,

mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... « Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit le bouquet. « Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanescente du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Martelle m'éveilla de bonne heure. « Adieu! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais, depuis quinze jours, j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas, je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous : il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez. »

« Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir : il partit.

« Je retournai à Paris. Deux jours après son départ, il m'écrivit une lettre bien tendre, où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. Que vous dirai-je encore? il m'écrivit une seconde fois. »

Mademoiselle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. Cette seconde lettre, la voici :

Ce 17 octobre.

Non, je ne reviendrai pas, ma chère maîtresse, je vais mourir, mais sans peur et sans reproche! Ah! si vous étiez là, Marianne! Quelle folie! dans un hôpital, où tous tant que nous sommes nous nous voyons défigurés et mourants!

Quelle idée aussi de me jeter en avant, quand je ne songeais qu'à te revoir! Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris : « Vous n'avez qu'une heure! » m'a-t-il dit sans pitié... On m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir mourir quand on sait vivre. Je meurs content de t'avoir aimée. Console-toi. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront-ils comme moi? Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le temps de te dire adieu. A présent, c'est moi qui vais t'attendre.

Adieu, adieu! je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre.

« J'étais dans ma loge à l'Opéra quand je reçus cette seconde lettre: on m'habillait. Je tombai évanouie en disant que je ne danserais plus jamais.

« C'était un jour de belle représentation. Le bruit se répandit que j'étais à moitié morte et que mademoiselle Aurore allait danser mon pas.

« O fragilité du cœur des femmes! le rideau se leva...

« Et que vit-on?... Mademoiselle de Camargo elle-même, avec son même sourire et ses mêmes pirouettes! Mais si un des spectateurs avait mis la main sur son cœur!... »

V

Les philosophes qui avaient d'abord écouté en sceptiques, eurent ici toutes les peines du monde à n'être plus philosophes. Si mademoiselle de Camargo avait des larmes dans la voix, ils avaient presque des larmes dans les yeux.

Mademoiselle de Camargo poursuivit : « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses? Je n'ai point oublié M. de Martaille dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Martaille; son souvenir a passé

sur mes années comme une bénédiction du ciel. On m'a vue aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Martelle : « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

« Eh bien, mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclos en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux. — Un mauvais livre, répondit Duclos; mais ceux-là seuls sont les bons. »

MADemoiselle OLIVIER

C'était une Anglaise, c'était une beauté. Hamilton disait des beautés anglaises que c'étaient des roses effeuillées dans du lait. Les brumes du Nord donnent aux femmes de Londres la fraîcheur idéale des vierges d'Ossian. Quand mademoiselle Olivier débuta à Versailles dans *Agnès de l'École des femmes*, on pourrait dire dans ses seize ans, ce ne fut qu'un cri d'admiration sur toute la ligne, depuis le coin du roi jusqu'au coin de la reine. Sa figure avait seize ans, sa grâce avait seize ans, sa voix avait seize ans.

Elle était née à Londres, elle venait vivre à Paris; mais elle avait si peu de temps à vivre!

On la salua à ses débuts comme une autre Gaussin; elle en avait le charme pénétrant, la beauté expressive, la grâce voluptueuse. Pour encadrer son teint de lait et de roses, elle avait de beaux cheveux blonds si abondants, que le soir, quand elle les dénouait, ils s'échappaient en cascades impétueuses sur son cou mollement incliné, sur son sein de statue antique, sur ses épaules

ondoyantes, jusque sur ses anches de marbre veiné. Quoiqu'elle fût blonde comme la gerbe de froment, elle avait des yeux noirs de la plus brûlante éloquence, ce qui donnait à sa physionomie je ne sais quoi d'imprévu qui achevait de séduire : car, en ce temps-là surtout, la beauté grammaticale était, comme les vieilles tragédies, quelque chose de parfait et d'ennuyeux.

Elle était, selon le langage du temps, plutôt destinée au service de Thalie qu'au service de Melpomène. Sedaine déclara qu'elle seule savait et jouait le rôle de Victorine dans *le Philosophe sans le savoir*. « Ce n'est pas mademoiselle Olivier, c'est ma Victorine elle-même. »

Mais la vraie bonne fortune, au théâtre de mademoiselle Olivier, fut la création du *Chérubin* de Beaumarchais. Elle joua ce rôle pendant toutes les représentations du *Mariage de Figaro*, comme l'Amour l'eût joué lui-même, avec toutes les malices, toutes les espiègleries, tous les battements de cœur des aubes amoureuses. Elle ne fut jamais si jolie; aussi, comme elle le prenait, le cœur de la comtesse, de Susanne, de Fanchette et du public par-dessus le marché! car les femmes se laissaient séduire par Chérubin, et les hommes ne perdaient pas de vue que sous l'habit du page il y avait mademoiselle Olivier. Et comme elle chantait la romance! Beaumarchais, qui l'attendait dans la coulisse, la prenait dans ses bras et menaçait de de l'y emprisonner.

Ce fut bientôt la mort qui la prit dans ses bras. Elle avait un amant, le chevalier de Verninac, qui était revenu d'Amérique avec Lafayette et qui parlait de l'émancipation des noirs en lui baisant les yeux. Malheureusement, quoiqu'il l'aimât beaucoup, il ne prenait pas sa passion au sérieux. Quoiqu'elle fût toujours souriante au dehors, dès qu'elle était avec lui, elle descendait, avec une amère volupté, dans les abîmes du sen-

timent. Cette belle fille, qui semblait née pour porter gaiement le masque de l'amour, avait dans le cœur tous les enthousiasmes et toutes les mélancolies. Le jeune homme, après avoir longtemps chanté des sérénades sous son balcon, finissait par se faire prier : Roméo paresseux, pour venir écouter la chanson de l'alouette. Mademoiselle Olivier chanta bientôt, comme Chérubin :

Que mon cœur, que mon cœur a de peine.

Son amant, sous prétexte de venir la prendre au sortir du théâtre, faisait son tour des coulisses et s'y livrait au pillage, comme un soldat sans discipline, riant avec mademoiselle Sainval, effeuillant les bouquets de mademoiselle Contat et donnant ses diamants à mademoiselle Lange. Mademoiselle Olivier mourait de chagrin, mais elle avait la pudeur de sa passion ; elle ne montrait toujours que son charmant sourire. « Comme vous êtes heureuse ! lui disaient les autres ; tant de beauté et tant de talent ! — Oui, disait-elle avec sa douceur toute printanière ; oui, je suis bien heureuse ! » Et dès qu'elle était seule, en face de son amour et loin de son amant, elle pleurait à toutes larmes, en songeant que tant de beauté et tant de talent ne valaient pas un heure de joie amoureuse. Souvent elle rapportait une moisson de bouquets, mais il lui semblait que c'étaient des fleurs mortuaires jetées sur le tombeau de son cœur.

L'amour l'avait tuée à moitié : elle jouait un peu moins ; elle finit par ne plus venir au théâtre. Le chevalier de Verninac ne voulut pas comprendre qu'il lui fallait l'aimer à toute heure pour la sauver. En effet, elle était de celles qui sont emportées par le premier amour tant elles se donnent tout entières, corps et âme, sans vouloir rien garder pour le lendemain de la fête.

Il y avait à peine un mois qu'elle n'allait plus au

théâtre, lorsqu'elle se sentit à son dernier jour. Elle prit les mains de mademoiselle Devienne, qui la venait voir souvent. « Ah ! ne me quittez pas, je ne veux pas mourir seule ! »

Mademoiselle Olivier se souleva et se regarda dans un miroir qu'elle avait sur le lit. « Je vais mourir... voyez plutôt ! » — Elle avait les lèvres blanches et les yeux égarés.

On frappa. C'était Verninac qui venait de se faire coiffer. Il n'avait jamais été mieux poudré. Quand il vit sa maîtresse si pâle, il se jeta tout éperdu dans ses bras. « Tu ne m'aimes plus, » lui dit-elle. Et elle le regarda tristement. « Il est trop tard ; c'est fini ; mes yeux s'en vont ; je ne te vois plus. Ah !... »

Elle venait de mourir.

Comme elle avait oublié de mourir en Dieu, la sainte profane qui était morte en l'amour, on refusa son corps à l'église. Toutefois, moyennant trois cents francs donnés aux pauvres, le curé de Saint-Sulpice permit qu'elle fût enterrée comme les pauvres. La Comédie-française, Beaumarchais à sa tête, voulait qu'on lui donnât en grande pompe les honneurs de la sépulture ; le curé de Saint-Sulpice tint bon, et dit qu'il fallait humilier dans la mort celle qui n'avait été que vanité.

On grava sur la pierre tumulaire de mademoiselle Olivier les deux vers de Malherbe :

*Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.*

Mais ce que je viens d'écrire n'est que la légende du chérubin mis au tombeau dans la poésie de ses vingt ans. L'histoire, qui ne respecte rien, dit que mademoiselle Olivier avait deux amants : le comédien Dazincourt et le médecin de la Comédie, lesquels se disputèrent l'épée à la main l'enfant qu'elle avait eu de Verninac.

MADemoiselle QUINAULT

Mademoiselle Françoise Quinault fut la Brohan du dix-huitième siècle. Je ne veux pas dire Brohan avant la lettre, parce que mademoiselle Quinault a trop multiplié ses épreuves. Elle succéda à la Desmares dans les fortes en gueule de Molière. On décida bientôt que jamais comédienne n'avait mieux lancé le mot. Il lui arrivait souvent, tout étourdie par sa verve, de lancer son mot au lieu de lancer le mot de l'auteur. Elle portait avec une gaieté robuste la cornette et le tablier ; mais sur sa jambe, qu'elle découvrait un peu trop, on aurait pu crier au bas-bleu. Elle ne signait pas de proverbes, comme mademoiselle Brohan cent ans plus tard, mais elle donnait à Piron une scène de la *Métromanie* ; à La Chaussée, le meilleur acte du *Préjugé à la mode* ; à Voltaire, le sujet de *l'Enfant Prodigue*. Il y avait chez elle un bureau d'esprit très hanté des gens de lettres, mais surtout des gens de lettres de qualité, comme le comte de Caylus, le marquis d'Argenson, M. de Maurepas, Pont de Veyle, Marivaux, qu'on appelait M. de Marivaux ; Fontenelle, qu'on appelait M. de Fontenelle ; le diplomate Destouches, le chambellan Voltaire, d'Alembert, qui là n'était pas le fils de la vitrière, mais le fils de madame de Tencin. La canaille littéraire n'était pas admise au bureau d'esprit ; elle n'était reçue qu'au bureau de charité : dans l'antichambre.

Mademoiselle Quinault ne se contentait pas de présider tous ces beaux esprits, plus ou moins grands seigneurs ; elle avait le génie de la domination, et elle voulait gouverner tout Paris, depuis la Comédie Française jusqu'à Versailles. Les gentilshommes de la chambre, comme les semainiers, venaient prendre ses

ordres, parce qu'ils avaient peur de son esprit et parce qu'elle avait toujours un ami ministre.

Quand M. d'Argenson fut nommé ministre, mademoiselle Quinault fut de sa première audience. Le ministre fut chez lui ce qu'il était chez elle, un vrai courtisan; bien plus, pour montrer que le pouvoir ne changeait pas son cœur, il la reconduisit dans l'antichambre et l'embrassa gaiement devant cinquante personnes, car il y avait foule ce jour-là. « Vous savez, lui dit-il, que je n'ai pas perdu le droit d'aller souper chez vous. » A peine le ministre avait-il tourné le dos, qu'un chevalier de Saint-Louis, supposant que mademoiselle Quinault était une femme de la cour (une femme de la Comédie est toujours une femme de la cour), s'inclina profondément devant elle et lui demanda sa protection avec toutes sortes de grâces. Mademoiselle Quinault, qui allait sortir, s'arrêta sur le seuil, se retourne, regarde le solliciteur et lui tend les bras. « Monsieur, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné. »

Et la voilà qui embrasse le chevalier de Saint-Louis à tour de bras, comme eût fait sur la scène, avec son Gros-René, la belle et vaillante Marinette.

L'académie de ces messieurs, surnommée la queue de la Régence pour ses contes libertins et ses propos licencieux, tint longtemps ses séances chez mademoiselle Quinault. Son salon, qui s'était ouvert dès 1720, ne se ferma qu'à sa mort, en janvier 1783.

Madame du Deffand, madame Geoffrin et mademoiselle de Lespinasse avaient un peu détourné les beaux esprits de son chemin; mais elle ne fut jamais délaissée. Toute railleuse qu'elle fût jusqu'à ses derniers jours, elle avait des larmes pour les malheurs de ses amis. D'Alembert disait à la mort de mademoiselle de Lespinasse : « C'est encore mademoiselle Quinault qui m'a le mieux consolé, parce qu'elle a pleuré avec moi. »

Elle était née avec le siècle; elle vécut donc quatre-vingt-trois ans comme Voltaire, spirituelle comme Voltaire, et quasi athée comme Voltaire.

Quand on répandit le bruit qu'elle allait mourir, car elle avait gardé sa célébrité et son nom ne passait jamais en silence, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois monta chez elle pour lui parler de l'avenir. « L'avenir, lui dit-elle en respirant à peine, l'avenir c'est le passé. »

Quoiqu'elle n'eût que peu de jours à vivre, elle se faisait coiffer, elle se poudrait, elle mettait des mouches, assise devant sa psyché, dans un nuage de dentelles. » Voyez-vous, monsieur le curé, je veux garder jusqu'au bout mon coiffeur et mon philosophe. »

Son coiffeur, c'était le célèbre Martini, qui avait chanté à l'Opéra, et qui coiffait les comédiennes depuis qu'il avait perdu sa voix. Son philosophe, c'était d'Alembert.

Selon Bachaumont, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois s'en alla comme il était venu. Il comprit sans doute qu'il ne pourrait lutter contre d'Alembert, et surtout comme Martini.

En effet, mademoiselle Quinault mourut dans l'impénitence finale, mais elle mourut coiffée.

Par son testament, où elle oubliait de recommander son âme à Dieu (elle ne croyait pas beaucoup qu'elle eût une âme), elle légua ses diamants et ses manuscrits à d'Alembert. Le philosophe porta sans doute les diamants sur la tombe de mademoiselle de Lespinasse; car, pour lui aussi, l'avenir c'était le passé. Mais que sont devenus les manuscrits de mademoiselle Quinault, surnommée Françoise les bas-bleus ? D'Alembert aura jugé, avec son compas, qu'ils étaient dignes du feu. Et, pourtant, elle avait présidé tout l'esprit du dix-huitième siècle, je veux dire tout l'esprit qui courait les ruelles.

LE DIEU BARTHE
ET
MADemoiselle LA GUERRE

I

J'ai souvent mis en scène des caractères sérieux, même dans leur frivolité. J'ai en ce moment sous le regard quelques figures très dignes de distraire les curiosités littéraires durant l'entr'acte. Une de ces figures originales est celle d'un poète marseillais, Thomas-Nicolas Barthe, l'homme le plus naïvement égoïste de son temps. Il est né à Marseille en 1734, de parents riches, mais honnêtes. Nicolas fut élevé chez les PP. de l'Oratoire, au collège de Juilly. Il aima de bonne heure la lecture des poètes, Ovide entre autres. Dès l'âge de quinze ans, il mit en jeu sa personnalité; il se hissa sur la pointe des pieds, prit un air insolent et dit à tout le monde qu'il était un homme prédestiné. Cependant, comment prendre de grands airs sur le seuil de la boutique de son père, quand on s'appelle Nicolas Barthe? Il quitta sa province, il vint s'installer à Paris avec un grand étalage d'argent comptant et de bel esprit. Il y trouva bientôt, sinon des amis, du moins des compagnons de plaisirs. On ne fut pas longtemps sans se plaindre partout dans le monde, au café, à la comédie, de son caractère violent et désagréable, surtout de sa fâcheuse personnalité. C'était un buisson d'épines; on ne le rencontrait jamais sans se déchirer la main ou l'habit. Aussi, de son temps, ce dicton courait déjà : « Épineux comme un poète marseillais. »

Ne pouvant se faire gentilhomme, il se fit poète, non pas pour la poésie, mais pour la vanité. Il débuta par

des églogues, lui qui n'avait vu la nature qu'à Marseille et à Paris. Ses églogues peuvent aller à la queue de celles de Fontenelle : c'est la même sécheresse, le même bel esprit. Dans le temps que Barthe était si malavisé et si mal inspiré, Dorat, passant un soir d'hiver au Luxembourg, est surpris d'apercevoir dans l'ombre, devant le grand bassin, un petit homme qui se démène comme un furieux, qui se tord les bras et frappe du pied avec désespoir. Dorat s'approche et reconnaît Barthe. Il se tient à distance, il écoute, il entend Barthe qui murmure avec dépit : « La lune se moque de moi ; j'ai beau la lorgner dans le ciel et dans l'eau ! »

Dorat éclate de rire. « Que diable avez-vous, mon ami Barthe, à aboyer contre la lune ? — J'enrage ! Voilà une heure que je suis ici à battre des ailes. Vous savez tout ce que la lune inspire à ces diables d'Allemands ; eh bien ! à moi, pas un coquin de vers. Je reste plus froid et plus stupide que cette statue, sans compter que je m'enrhume. Que le diable emporte la lune et tous les poètes mélancoliques ! »

De l'églogue, Barthe passa à l'héroïde. Il n'avait eu dans l'églogue ni naturel ni fraîcheur ; il n'eut dans l'héroïde ni grâce ni onction. Il débuta par une *Lettre écrite de la Trappe, par l'abbé de Rancé, à un ami en Italie*. Il y raconte mot à mot comment M. de Rancé, qui venait de passer quelque temps à sa terre de Veretz, s'empressa à son retour d'aller chez sa belle maîtresse, la duchesse de Montbazon ; que le premier tableau qui frappe son regard à la porte de la chambre de la duchesse, c'est un cercueil, et près du cercueil la tête de son amante, que, pour avoir mal pris la mesure du cercueil, il a fallu détacher du tronc ; ce que voyant, M. de Rancé renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ; il fonde l'abbaye de la Trappe, en s'écriant :

Je n'avais plus d'amante, il me fallait un Dieu.

C'est là le meilleur vers de toute cette héroïde. Barthe, prenant la parole pour l'abbé de Rancé, ne sut parler ni des joies de l'amour, ni des charmes du repentir.

Grâce à ses mauvais vers prônés à tort et à travers, grâce à ses soupers qui, sans doute, donnaient du prix à ses vers, il eut de Thomas, et de quelques hommes de lettres de pareille taille, un brevet de poète qui lui ouvrit la porte de tous les cercles à la mode. Il avait de si belles illusions sur son esprit, qu'il suivait, armé d'une lorgnette, chaque mot parti de sa bouche, pour recueillir les suffrages des auditeurs. Un jour qu'il croyait avoir dit un mot plaisant, M. de Monticour dont le flegme était si mordant, le démontra d'une façon cruelle. Il attendit que la lorgnette fût braquée sur lui ; Barthe ne manqua pas de l'interroger comme les autres. Alors M. de Monticour lui dit d'un air tranquille et poli : « M. Barthe, je ne ris pas. » Barthe ne pardonna jamais cette plaisante leçon.

Ce poète qui n'aimait personne, si ce n'est lui-même, s'avisait d'écrire un poème de *l'Art d'aimer*. Ce n'est point l'art d'aimer, mais l'art de séduire. Pour la première fois Barthe fut çà et là bien inspiré. Son inspiration n'était plus l'image glaciale de la lune, mais le miroir indiscret d'une maîtresse. Ils s'inspira aussi d'Ovide pour les tableaux, de Ninon pour la philosophie, de Voltaire pour l'esprit. Pourtant il y a dans le poème du bel et bon esprit qu'il a eu à lui seul ; il y a mieux que de l'esprit, il y a des traits de sentiment dignes d'un vrai poète. Ainsi, en parlant de Laure dans l'épisode des amours de Pétrarque, il trouva ce beau vers :

L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

Après la lecture de ce poème, M. de Choisy, un poète sans conséquence, vient lire une épître à Barthe, épître où, entre autres éloges, on rencontrait : *vainqueur de*

Bernard et d'Ovide. « Vainqueur ! lui dit Barthe en se récriant, cela est trop fort ; j'exige que vous changiez cela. — Eh bien ! puisque vous voulez, je mettrai *rival*. » M. de Choisy achève de lire l'épître. Barthe, au lieu de lui adresser les compliments d'usage, semble enseveli dans un profond recueillement. Enfin, sortant tout à coup de sa rêverie : « Toute réflexion faite, *vainqueur* est plus harmonieux, » dit-il affectueusement.

Barthe voulut aborder tous les genres ; il força Molé, qui venait à ses soupers, de jouer le premier rôle dans sa première comédie. Malgré le talent du comédien, cette œuvre tomba sans bruit. On comprend bien qu'on n'est pas un pareil poète sans qu'il en coûte beaucoup : les imprimeurs, les actrices, les soupers, mettaient souvent Barthe à fond de bourse, ce qu'il n'aimait pas. Il se trouva ainsi mainte fois empêché de faire face à son esprit. Un jour de baisse, il rencontre une marchande à la toilette ; il lui fait signe de le suivre, l'emmène chez sa maîtresse absente, une Diane de l'Opéra, et se hâte de vendre toute la garde-robe, toutes les soieries, toutes les dentelles, se disant pour excuse que ce qui est à sa maîtresse est à lui-même. Il touche les écus de la marchande, va souper avec ses amis, et, revenant chez lui, il cherche à mettre un peu d'ordre dans ses affaires. En premier lieu il songe qu'il doit se brouiller avec sa maîtresse : « Car, dit-il ingénieusement, je ne suis pas assez riche pour aimer une femme qui n'a plus de garde-robe. »

Cette femme arrive chez lui toute colère et tout échevelée. « Vous êtes donc fou, monsieur ? — Vous êtes donc folle, madame ? — Quoi ! vous avez eu l'indignité de vendre tout ce que je possédais ? — Je n'avais plus un sou vaillant. — Que ne vendiez-vous vos meubles ? — C'est vrai ! s'écrie Barthe, comme éclairé d'une lumière soudaine ; je n'y avais pas pensé. »

Il se maria par cette seule raison qu'il avait peur la nuit, peur des fantômes, des ombres, des songes noirs, peur de lui-même. Le surlendemain des noces, en se mettant à table, il reprend paisiblement ses habitudes : il se sert sans penser à sa femme, et se découpe galamment les plus beaux morceaux ; il se verse à boire et boit à la santé de M^{me} Barthe, qui ne songe pas à manger tant elle est suffoquée. Elle croit que son mari a des distractions en sa qualité de poète ; elle espère que ces distractions-là ne dureront pas toujours ; elle va s'asseoir toute pensive devant la cheminée. On était à la fin de l'automne ; l'après-midi était triste et froide. Barthe suit sa femme, il se met à l'autre bout de la cheminée, mais bientôt il empiète peu à peu ; d'abord il pose un pied sur un chenet ; une minute après il pose l'autre, ensuite il roule en avant son fauteuil ; enfin il s'arrange si bien, qu'en moins d'un quart d'heure il avait tout le feu pour lui seul, M^{me} Barthe lui parle ; il ne lui répond pas, trouvant plus de plaisir à chercher une rime. Toute l'après-midi se passe aussi gaiement pour M^{me} Barthe. Le soir ils vont souper chez M. de Choisy. Il y a loin de leur maison à l'hôtel de M. de Choisy : M^{me} Barthe ne voudrait pas aller à pied, car elle a le pied délicat ; mais le poète prend son parapluie : « Voilà, ma chère, mon équipage ; les médecins m'ont toujours conseillé d'aller à pied pour ma santé. » A peine à table chez M. de Choisy, M^{me} Barthe est effrayée de la façon de vivre de son mari : il tire sa lorgnette et la braque sur tous les plats de l'air le plus affamé du monde. « Jean, dit-il au valet, apportez-moi un peu ce plat de poisson qui est en face M. de Cerny. » Le valet vient présenter le plat à Barthe. Notre homme l'examine à loisir, le renvoie sur la table, et prie sans façon M. de Cerny de lui servir du poisson.

M^{me} Barthe était une femme bien élevée, agréable

quoique peu jolie, digne d'un meilleur sort. Elle s'était mariée avec Barthe par amour pour les poètes et les âmes exaltées. Elle ne tarda pas à s'en mordre les lèvres.

Au retour du souper, ils furent surpris par une averse. Barthe n'eut pas à souffrir d'une seule goutte de pluie; en revanche, sa femme eut une épaule mouillée. « Vous voyez bien, ma chère, lui dit-il vingt fois, vous voyez bien que j'ai raison de prendre mon parapluie. »

Une caricature du temps, qui sans aucun doute a donné lieu à une caricature de ces dernières années, représente M. et M^{me} Barthe sous le parapluie conjugal. Vous dirai-je que pour comble d'infortune, M^{me} Barthe ne trouva bientôt pas plus de place dans son lit qu'à sa cheminée?

Au bout de quelques jours, elle prit bravement son parti : elle se résigna à fermer son cœur à l'amour; elle résolut de lutter contre l'incroyable égoïsme de son mari. Pour commencer la guerre, elle voulut découper à table; Barthe la laissa faire sans mot dire. Le dîner se composait d'un reste de brochet et d'une petite perdrix. Pendant qu'elle découpe la perdrix, il prend le poisson et le dévore d'un coup de dent. Elle lui passe l'autre plat en lui disant : « Monsieur Barthe, prenez-vous un peu de cette perdrix? — Comment donc, ma chère! » s'écrie le poète en tendant la main.

Là-dessus il prend le plat et passe son assiette de l'autre main. M^{me} Barthe le regarde toute stupéfaite; il mange avec sa gloutonnerie habituelle, ne s'interrompant que pour dire de temps en temps : « Que cette perdrix est tendre! que cette perdrix est bonne! » Quand il tient sa dernière bouchée, il recommence de plus belle l'apologie du volatile : « N'est-ce pas, ma chère, que cette perdrix est excellente? Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis? — Comment voulez-vous

que je sois de votre avis, monsieur Barthe ? vous avez tout mangé. — Est-il possible ! dit Barthe confus et désolé. Quoi ! j'ai fait cela, moi qui ne vis que pour vous ? Ah ! ma chère, quelle distraction ! »

Il appelle la femme de chambre. « Ninette, allez tout de suite au *Bœuf à la mode* chercher une perdrix aux truffes. » Et disant cela, il se verse à boire sans songer le moins du monde à verser à boire à sa femme.

Ce n'était pas tout : quelques jours après il touche la dot de sa femme, cent mille livres en quadruples et en billets. Il court avec la somme chez son notaire. « Je désirerais placer cet argent en viager sur ma tête. » Un emprunteur se trouve ; grâce à la mauvaise mine de Barthe, le contrat se signe à la grande joie du poète, qui s'écrie comme Louis XIV : « Après moi, la fin du monde ! »

A coup sûr, c'est là le seul homme qui ait eu l'idée de placer ainsi la dot de sa femme.

Cependant madame Barthe, ne pouvant s'accoutumer à cette façon de vivre, demande une séparation de corps. Viennent les plaidoyers pour et contre. Barthe ne comprend rien à la demande de sa femme. « Je l'aime, messieurs ; mon désir le plus vif est de vivre pour elle, rien que pour elle. — A merveille, dit l'avocat adverse ; mais avant de vivre pour elle, vous vivez pour vous. »

Et l'avocat se mit à raconter mille scènes curieuses. Barthe n'en revient pas ; il s'étonne et s'impatiente, se fâche, accuse sa femme de déraisonner. On ne sait à qui donner gain de cause ; le tribunal est fort embarrassé, quand une découverte vient faire pencher la balance : c'est la découverte de la fameuse rente viagère. « Ah ! monsieur Barthe, lui dit le président, comment un homme d'esprit comme vous a-t-il pu commettre une pareille injustice ? » « Une injustice ! dit Barthe avec surprise ; moi qui trouvais cela si naturel ! » La séparation fut prononcée ; madame Barthe reprit sa dot sur

un héritage de son mari. « Décidément, dit Barthe, il paraît que j'ai l'habitude de penser à moi. »

Le *moi* était sa pierre de touche. Pour ses soupers, il écrivait la liste de ses convives; en tête de cette liste on lisait toujours *moi*. Quand il prenait la parole, il débutait toujours par: « *Moi* je pense, *moi* je suis d'avis, *moi* je viens, *moi* j'aime, ou *moi* je n'aime pas. » Il voyagea avec Thomas, à qui les médecins avaient conseillé l'air des Pyrénées. Quand on servait à nos deux poètes quelque bon fruit ou quelque bonne crème, Barthe faisait quatre parts, en prenait trois pour lui, et finissait par faire avec Thomas le partage du frère sur le dernier quart, toujours sous le prétexte de ménager l'estomac affaibli de son ami. Un autre de ses amis meurt au moment où, après de longues luttes contre l'infortune, il touche enfin au bonheur. Après avoir bien déjeuné, Barthe, qui devait beaucoup à cet ami, veut être un des premiers à l'enterrement. A l'église il incline tristement la tête, il paraît en proie à la plus vive douleur, il pousse de profonds soupirs; au cimetière, sa douleur augmente, il est pâle et défait. A la première pelletée de terre jetée sur le cercueil, il chancelle et tombe agenouillé, dans l'attitude du vrai désespoir. Thomas, qui était au convoi, prend la main de Barthe: « Voyons, mon ami, calmez votre douleur » — « Ah! s'écria Barthe, quand je songe qu'il me faudra mourir aussi! »

La plus amère satire de l'égoïsme de Barthe est cette lettre anonyme attribuée à sa femme: « Vous avez, monsieur Barthe, beaucoup de ressemblance avec le coucou. Le coucou, trop froid pour couvrir ses œufs, les porte dans les nids des autres oiseaux, à la place de ceux qu'il y trouve; si bien que, par cette industrie, il se nourrit des œufs étrangers, en même temps qu'il trouve moyen de faire éclore les siens et de nourrir ses petits. »

C'était pousser trop loin la satire : car, après tout, Barthe était un bon homme qui n'avait que la faiblesse de s'aimer beaucoup, quelquefois aux dépens des autres. Il y a en encore quelques-uns qui ressemblent un peu à Barthe.

Après sa chute, il s'était relevé au théâtre par sa jolie comédie des *Fausse infidélités*. Il composa, sur le conseil de ses amis, *l'Homme personnel*. « L'auteur n'a qu'à se peindre lui-même pour faire une bonne pièce, » dit Grimm dans son journal. *L'Homme personnel* ne réussit pas, et on ne manqua pas de dire : « Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage ? Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre. » Cette comédie fit cependant assez de bruit, mais ce fut par les anecdotes qui s'y rattachent. Barthe voulut lire sa pièce à tous les hommes célèbres ; il alla tout exprès à Ferney. Voltaire l'accueillit à merveille. Vient l'heure de la lecture. L'auteur lit d'un œil, et de l'autre il regarde la figure de Voltaire par sa fameuse lorgnette. A la fin du premier acte, Voltaire se trouve mal, et pour cause. Madame Denis met Barthe à la porte, ou à peu près. Il retourne tristement à Genève sans rien comprendre à Voltaire. Mais, le lendemain, petit billet de Voltaire, le maître persifleur, qui veut à toute force entendre la suite de la comédie. Barthe prend le billet au sérieux ; il retourne à Ferney, il rouvre son manuscrit, il lit le second acte, et voilà Voltaire qui s'évanouit. Barthe est réduit à partir sans avoir pu achever de lire sa pièce ; et, ce qui est pis, sans avoir osé battre personne. Il ne fut pas découragé des lectures. A peine de retour à Paris, il apprend que Colardeau est à la mort ; il avait cessé de le voir, il revient à son amitié. Il court chez le moribond, il le trouve à toute extrémité, mais assez calme. « Moi, je suis désespéré de vous voir si malade, j'aurais pourtant une grâce à vous demander. — Hélas !

dit Colardeau, en faisant signe à quelques personnes de s'éloigner, quelle grâce pouvez-vous demander à un pauvre poète qui va mourir? — C'est d'entendre la lecture de mon *Homme personnel*. — Songez, mon ami, reprend Colardeau d'une voix éteinte, avec un sourire amer, songez que je n'ai plus que quatre heures à vivre. Le médecin ne m'a rien caché; d'ailleurs, je sens bien moi-même que je touche au but, j'ai déjà les pieds glacés. — Hélas! oui; mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de ma pièce. Je ne serais pas si pressé si vous aviez du temps à vous. — Songez que je dois mourir à quatre heures; or, il est midi. — Hélas! dit Barthe en regardant la pendule d'un air inquiet, nous avons le temps. — J'ai un codicille à joindre à mon testament; et puis, ne faut-il pas que je me confesse? — Cela n'est pas indispensable. »

Barthe insista au point que le mourant fut forcé de consentir. Il écouta les cinq actes avec une sublime résignation, sans dire un seul mot. « Eh bien! dit Barthe en refermant son manuscrit. — Il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. — Je vous écoute. » Le médecin entraît alors, Barthe court à lui. — « Un instant, monsieur, une confidence importante... » Le médecin reste dans la salle d'entrée. « Oui, lui réplique Colardeau en riant, il manque à votre personnage un trait précieux : c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre la lecture d'une comédie en cinq actes et en vers. »

Cette comédie de *l'Homme personnel* fut la dernière que Barthe donna au théâtre, mais non pas la dernière qu'il donna à ses amis. Grâce à sa lorgnette, à ses colères orageuses, à toutes les épines de son caractère, il lui arrivait chaque jour quelque mésaventure plus ou moins plaisante.

Une de ces mésaventures, entre autres, fit beaucoup

rire, au mois d'avril 1781. La scène commença au café de la Régence, où Barthe jouait au trictrac avec un officier très irritable, qui, pour sa façon de vivre, avait été renfermé plusieurs années à Vincennes. Le poète ne connaissait pas le soldat ; il le traite en poète de son temps, il se permet de le plaisanter. On s'échauffe, on se dit des mots à deux tranchants. Le jeu fini, l'officier s'en va en silence. Barthe braque sa lorgnette sur les habitués du café, et dit en s'épanouissant : « Voilà des moustaches bien mal élevées, mais j'ai fait trembler ces moustaches ferrailleuses. » Et il ouvre fièrement la porte pour sortir. Quelle est sa surprise lorsqu'il retrouve son joueur, voulant achever la partie la canne à la main ! Il veut se saisir de son épée ; mais avec sa mauvaise vue et le trouble qui l'agite, il ne parvient qu'à grand'peine à trouver son innocente flamberge. Pour comble de malheur, l'épée s'est rouillée dans le fourreau ; pendant qu'il tente de l'en arracher, son joueur lui porte un coup de maître. On vient au secours de ses épaules. Il rengaine la candide lame et va dîner en ville sans confier son malheur ; mais, toujours distrait par des souvenirs palpitants, il ne mange pas et hausse sans cesse l'épaule. « Qu'a donc M. Barthe ? se dit-on avec inquiétude ; il n'a guère mangé que de cinq ou six plats : est-ce qu'il serait malade ? »

Il quitte le premier la maison ; au lieu de prendre son chapeau, il prend celui de son voisin, un grand chapeau à plumet, et va s'étaler ainsi à l'Opéra. On l'aperçoit, on le regarde, on le montre au doigt. Comme sa désastreuse histoire s'est déjà répandue, on se demande autour de lui s'il a pris les coups de bâton de son adversaire pour une accolade de chevalier. L'affaire est dénoncée au tribunal des maréchaux de France ; l'officier convient d'avoir donné les coups, le poète de les avoir reçus. On est d'abord tenté de les renvoyer hors de cour en leur disant, comme le Régent dans

une pareille circonstance : « Eh bien ! messieurs, vous êtes d'accord. » Mais, après un mûr examen de la question, on condamna l'officier à cinq ans et un jour de prison.

Barthe mourut vers ce temps-là, âgé de cinquante et un ans. Peu d'heures avant de mourir, il reçut la visite du marquis de Villevielle. « Je sens bien, dit-il au visiteur, que je vais mourir dans peu d'instant ; mais ne parlons pas de cela... Donnez-moi donc des nouvelles de l'Opéra ; parlez-moi d'*Iphigénie*, de Gluck et de Piccini, de mademoiselle Dozon, et de tout ce qui s'ensuit. »

Malgré ses souffrances aiguës, il maintint la conversation sur les nouvelles de l'Opéra. Le soir même, comme il l'avait prédit, il expira, en soutenant Gluck, contre Piccini, mademoiselle Dozon contre mademoiselle Laguerre. Au moment où il trépassait, on vint lui apporter un billet pour l'Opéra. « Puisque je vais à l'église, dit-il avec humeur, je ne puis aller à l'Opéra, moi ! »

II

L'Opéra ! Barthe l'avait hanté tous les soirs au temps où il aspirait à devenir pour Mademoiselle Laguerre, pour cette Armide un peu trop maigre que le chevalier Gluck appelait la belle magicienne, encore plus un chevalier servi qu'un cavalier servant ! Oui, Barthe avait pendant plus d'un hiver failli s'abdiquer lui-même, lui autocrate trop absolu de son individu et de toutes ses dépendances. Les habitués du foyer comprenaient tous cette folie de Barthe pour celle qui coûtait des larmes d'admiration à mademoiselle Guimard, et des épigrammes jalouses à Sophie Arnoult, laquelle finit par envoyer *chanter chez Pluton* sa jeune rivale. Marie Laguerre,

en dépit de ses joues atteintes et de ses épaules trop anguleuses, brillait d'un si charmant éclat, à quatre heures ou à minuit, quand, après comme avant *Iphigénie en Tauride*, elle allait répandre les étranges éclairs de ses grands yeux noirs, et les vifs sourires de sa lèvre un peu trop fardée, au cabaret de Bergé ou chez mademoiselle d'Ervioux ! Marie Laguerre, au lieu de se confire en dévotions mélancoliques comme les jeunes malades du Vaudeville d'aujourd'hui, excitait si gaie-ment les convives à vider ces larges coupes où le vin d'Aï était pour elle un élixir de talent, et aussi la tisane de sa longue et joyeuse agonie !

Comment s'étonner des enthousiasmes de Barthe ? A regarder Laguerre, Fréron se découvrait un cœur, le chevalier d'Éon se découvrait un sexe, et M. de Soucy, le fermier général, découvrait sa caisse ! Ajoutez un dernier mérite, qui devait même un peu trop peser dans la balance du théoricien Barthe : Mademoiselle Laguerre, la cigale, eût tenu pour les fourmis des faubourgs un cathéchisme d'économie domestique. Ah ! le bel égoïsme à deux, c'eût été là l'amour de M. Barthe et de mademoiselle Laguerre ! Que d'écus entassés et que de sentiments mis en réserve ! Mais, au grand ennui de Barthe, mademoiselle Laguerre ne voulut pas comprendre les avantages de l'association. Ce *mauvais sujet de l'Opéra*, comme a dit Bachaumont, consentait bien à être pour tout le parterre une sirène, pour tous ses convives de chez Bergé une Érigone ; mais elle n'avait nulle envie de donner, en tête-à-tête, une réplique à Harpagon-Épicure. « Ne faisons plus qu'un, écrivait Barthe ; soyez à moi, soyez à moi ! » Mais la cantatrice ne donnait pas plus son amour qu'elle n'eût prêté à ses amants ruinés même une obole de ses cent mille livres de rente, pillées et gaspillées chez tous les desservants de la fortune galante. Aussi elle avait vite fait de répondre au philosophe trop pratique : « Être

toi, non pas, monsieur l'auteur ; je reste moi ! M'ôter à moi-même, ce ne serait jamais que me faire une fausse infidélité ! » Et elle s'en allait fredonnant : « J'aime mieux Laguerre, ô gué. » Barthe pourtant rentrait dans sa maison triste comme toutes celles qui ne sont pas illuminées par un rayon de sympathie, et pour se consoler d'avoir rencontré une fille d'opéra qui osait traduire contre lui le terrible *moi !* de la Médée de Corneille, il recommençait à méditer les axiomes de Descartes dont Laroche foucauld a écrit, à l'usage de ceux qui n'entendent pas la métaphysique, un commentaire qui est très moral ou très immoral, selon que le lecteur est un fidèle ou un hérétique dans l'église de l'apôtre Barthe !

Dans la vie de l'égoïste, un caractère que Barthe a marqué de sa figure, il y a toujours une heure où quelqu'un vient dire : « Moi, ce n'est pas toi ! »

MADemoiselle CAMILLE

M. de Florian, capitaine de dragons, avait établi son camp — je me trompe, sa bergerie — dans les coulisses du Théâtre-Italien. Son Estelle, c'était mademoiselle Colombe, sa Galathée mademoiselle Camille.

*Vous demandez ce que c'est que Camille,
C'est un lutin sous les traits de l'Amour.*

Et plus loin « elle fait tourner toutes les têtes en gardant la sienne. »

Quand mademoiselle Colombe lui demande un quatrain, il ne l'écrit qu'avec une plume arrachée à ses ailes.

Et autres florianeries d'un soldat qui se poudrait pour aller se battre.

Les siècles héroïques et galants prodiguent les épithètes. Jacona-Antonia Véronèse fut surnommée la *Célèbre Camille*.

Camille était une Vénitienne qui portait très artistiquement le beau nom de Véronèse. Cependant son père, Carlo Véronèse, n'était qu'un Pantalon. Il lui apprit le commencement de l'art, comme s'il eût été un Mario ou un Lelio.

Camille débuta dans *Coraline esprit follet*. Le véritable feu dramatique la tenait suspendue. Aussi elle commença par danser. Quand elle fut assez applaudie dans les ballets, son père vint lui dire : « Eh bien, chantez maintenant. »

Alors Camille, qui savait déjà danser comme Camago, chanta comme une Baletti et joua les comédies de Goldoni comme mademoiselle Dangeville jouait les comédies de Voltaire. Comédienne et danseuse dans les *Tableaux* de Panard, le chansonnier lui fit des madrigaux qui étaient eux-mêmes des tableaux.

On a compté qu'un volume suffirait à peine pour recueillir les vers qu'elle reçut de tous les poètes du temps. Si les vers n'étaient pas de premier choix, l'actrice au moins était de premier ordre. Elle méritait toutes les *guirlandes de Julie*.

Goldoni la vit pleurer véritablement dans ses pièces, et elle fit pleurer véritablement Goldoni en pleine loge de la Comédie-Italienne. Son geste ne partait pas de l'étude du miroir ; c'était une âme qui s'avancait et parlait. Elle était belle, elle était touchante et touchée, elle avait le don de la nature, et c'est le cœur seul qui donne ce don-là.

Voici l'oraison funèbre de la célèbre Camille Véronèse par le grand poète Grim : Le Théâtre-Italien vient de perdre Colombine : elle était fille de Pantalon

et sœur de Coraline. Camille, enfant du théâtre, y dansa dès sa première enfance; elle succéda ensuite à sa sœur dans l'emploi de soubrette. Le public croyait avoir fait une grande perte par la retraite de Coraline; mais Coraline avait de beaux yeux, une belle peau, une belle gorge; mais, en qualité d'actrice, un babil insipide. Vous savez que dans les pièces italiennes il s'agit d'improviser, et qu'un rôle vaut à proportion de l'esprit de l'acteur qui le joue. Camille n'était pas fort éloquente; elle savait assez mal la langue italienne: née à Paris, elle s'était accoutumée à parler français avec des mots italiens, c'est-à-dire à conserver les tournures françaises et à les transporter mot pour mot dans l'italien; quelquefois elle italianisait même les mots purement français qu'elle était en usage d'employer dans la vie amoureuse; mais elle avait une grande chaleur, et elle entraînait en dépit de ses mauvais discours; elle était d'ailleurs un des plus grands pantomimes qu'il y eût eu sur aucun théâtre. Tout se peignait sur son visage et dans ses gestes, et cette sorte d'expression, elle l'avait souvent sublime. »

Pourquoi le Bossuet des coulisses n'ajouta-t-il pas : « Elle est morte pour avoir trop vécu, elle qui n'avait que vingt-huit ans! *Ci-gît* une fille qui fut belle, qui dansa et qui chanta. »





TABLE

LIVRE I. — LOUIS XVI.....	1
<i>Les derniers jours de la Royauté. — La fin d'un Monde. — Les deux Royautés. — La Cour à Trianon.</i>	
LIVRE II. — LES REINES DU SIÈCLE.....	82
<i>Marie Thérèse. — Catherine II.</i>	
LIVRE III. — LES SCULPTEURS ET LES PEINTRES.	113
<i>Pajou. — Allegrain. — Slodtz. — Pigalle. — Falconet. — Boucher. — La Tour. — Vernet. — Lantara.</i>	
LIVRE IV. — LES POETES ET LES ROMANCIERS....	194
<i>Diderot. — D'Alembert et mademoiselle de Lespinasse. — La Marquise et la Comédienne. —</i>	

L'abbé Prévost. — Montcrif. — Malfilâtre et Gilbert. — Les Poètes de Madame de Pompadour. — Gentil Bernard et le cardinal de Bernis. — Voisenon.

LIVRE V. — LES COMÉDIENNES..... 324

Mademoiselle de Camargo. — Mademoiselle Olivier. — Mademoiselle Quinault. — Le dieu Barthe et mademoiselle Laguerre. — Mademoiselle Camille.

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIÈME SÉRIE -





[Redacted]

[Redacted]

[Redacted]

[Redacted]

